



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





TH 432 /  
208



LE  
**CATHOLICISME**

TRAVESTI

PAR SES ENNEMIS

L'Éditeur se réserve le droit de propriété pour l'Étranger.

—♦♦—  
SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

NOUVELLES CONFÉRENCES



LE

# CATHOLICISME

TRAVESTI

PAR SES ENNEMIS

PAR

LE R. P. JOHN-HENRY NEWMAN

de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par Jules GONDON

BIBLIOTHÈQUE

Les Fontaines

—→→→→②③←←←← 60 - CHANTILLY

PARIS

LIBRAIRIE RELIGIEUSE DE A. COURCIER, ÉDITEUR

RUE HAUTEFEUILLE, 9





AU

## RÉVÉRENDISSIME PAUL

SEIGNEUR ARCHEVÊQUE D'ARMAGH

ET

PRIMAT DE L'IRLANDE.

---

Mon cher Lord Primat ,

Je regarde comme une circonstance malheureuse du moment où j'écris qu'il ne me soit pas permis, sans paraître manquer de respect à un acte du parlement, de placer les pages suivantes sous le patronage du successeur de saint Patrice, avec tous les égards dus à un si grand nom. Mais un catholique doit, tant qu'il est possible, éviter de se donner même l'apparence de ce tort. L'autorité de la puissance civile repose sur des sanctions si solennelles, si augustes, et les bienfaits temporels que toutes les classes de la société retirent de sa protection sont si nombreux, qu'il est toujours de

notre devoir, que l'on se place au point de vue du principe chrétien ou des motifs de convenance, de professer l'obéissance pour ses lois et de donner un concours cordial même à ses invitations, à moins que des considérations religieuses ne s'y opposent. Mais comment dénier à Votre Grandeur ce qui peut être appelé un fait dogmatique, c'est-à-dire que vous êtes ce que l'Église vous a fait ?

Le mal cependant n'est jamais sans compensations, et je pense avoir l'assentiment de Votre Grandeur en reconnaissant dans ce qui se passe l'opération déjà commencée de cette loi infallible de la divine providence, en vertu de laquelle tous les événements, propices ou défavorables, tendent d'une manière ou d'une autre au triomphe de la religion. La violence de nos ennemis nous a refoulés sur nous-mêmes et jetés les uns sur les autres, et, sans avoir besoin d'une cause accidentelle pour me faire aspirer à l'honneur d'associer mon nom à celui de Votre Grandeur, dont j'ai déjà reçu de si abondantes marques de bonté quand j'étais à Rome, je trouve néanmoins dans les circonstances actuelles un motif naturel de tourner avec dévouement et affection les yeux vers le Primat de cette antique et glorieuse Église qui a tant souffert et qui, par l'histoire de son passé, peut enseigner à sa sœur d'Angleterre, naguère restaurée, comment on persévère dans la meilleure des causes ; elle peut échanger avec elle, au milieu des épreuves qui leur sont communes, les tendres

témoignages de la sympathie catholique et la puissance  
d'une catholique intercession.

Je suis, mon cher Lord Primat, de Votre Grandeur,  
le fidèle et affectionné serviteur,

**JOHN H. NEWMAN,**

*De la Congrégation de l'Oratoire.*



## PRÉFACE DE L'AUTEUR.

---

Puisque ces conférences sont adressées aux Frères de l'Oratoire, il peut être nécessaire de dire ici que j'entends par cette dénomination les membres d'une association ou confraternité de laïques attachés seulement par des liens extérieurs à la congrégation ecclésiastique à laquelle l'auteur appartient. Telles sont les personnes auxquelles ces conférences ont été adressées afin de leur suggérer quelle est, comme catholiques, la meilleure manière de garder leur position et de remplir leurs devoirs dans un pays protestant.

L'auteur répète ici ce qu'il a observé plusieurs fois dans le cours même du volume : c'est que l'objet qu'il se propose n'est pas de prouver l'origine divine du catholicisme, mais d'écarter quelques-uns des obstacles moraux et intellectuels qui empêchent les protestants de l'apercevoir tel qu'il est. On ne peut pas attendre d'eux qu'ils rendent justice à une religion, quand ils haïssent et mé-

prisent ceux qui la professent. On a objecté à l'auteur, tant au sujet de ce travail que de plusieurs autres de ses ouvrages, qu'il réussit mieux à démolir qu'à construire, et on lui a porté le défi de produire une preuve de la vérité de la foi catholique. Les personnes qui parlent ainsi devraient considérer plus attentivement l'état de la question. Si l'auteur n'a pas entrepris la tâche à laquelle elles l'invitent, ce n'est pas qu'il y ait dans son esprit quelque crainte sur la force de sa cause, mais c'est qu'il se défie de la disposition de ses auditeurs. Il a la plus profonde défiance de leur droiture comme juges, et cette défiance est basée sur le sentiment qu'il a de l'idée fausse qui préoccupe généralement l'esprit anglais au sujet du catholicisme. Bien que la preuve lui paraisse irrésistible, au point de maîtriser et d'entraîner l'intelligence, on soutient cependant, quoique le catholicisme soit presque sa propre preuve, qu'il nécessite, en tant que preuve morale, comme le grand philosophe de l'antiquité nous le rappelle, un récipient bien disposé à le recevoir. Quand une société est pleine de préjugés, il est tout aussi prématuré d'essayer de prouver la vérité de ce qui en fait l'objet, qu'il le serait de penser à bâtir dans une forêt avant d'en avoir abattu les arbres.

La controverse avec nos adversaires n'est pas simple, mais elle est variée et complexe. Quand un catholique est occupé à faire une chose, il ne peut pas en faire une autre, et cependant la réponse ordinaire que l'on oppose à la preuve qu'il donne de ce point-ci, c'est qu'elle n'est pas la preuve de celui-là. C'est ainsi que les hommes échappent à la discussion, sans être réduits au silence

sur rien, parce qu'on ne leur a pas encore répondu sur toutes choses. Qu'ils admettent ce que nous avons prouvé, et ils auront ensuite le droit de nous demander de leur prouver davantage. Faire une seule chose à la fois est la règle générale donnée pour bien faire la besogne, et elle s'applique au cas qui nous occupe. Dans une question vaste et compliquée, c'est beaucoup que d'en résoudre certaines parties. Et cependant cela est si peu compris, qu'un cours de conférences pourrait avec fruit se borner simplement à considérer les règles à suivre dans la discussion. Les catholiques auraient à se féliciter, quand bien même ils n'iraient pas plus loin que d'arriver à persuader les protestants de discuter un point avant de passer à un autre. Ce serait beaucoup que de les amener à abandonner ce qu'ils ne peuvent pas défendre et à promettre qu'ils n'y retourneront pas; ce serait beaucoup que de les empêcher d'attacher une grande importance à une objection jusqu'à ce qu'elle soit réfutée, et ensuite de la considérer tout à coup comme trop peu de chose pour valoir la peine d'être retirée; ce serait beaucoup que de les empêcher d'éluder une défaite sur un point, à l'aide d'une digression sur trois ou quatre autres, qui leur permet de retourner ensuite au premier, au second, au troisième, et de les traiter chacun à leur tour comme un sujet nouveau et sur lequel il n'aurait pas été dit un seul mot. Dans toute controverse il est sûrement juste de marquer ce qui a été prouvé et d'en tenir note, aussi bien que de ce qui ne l'a pas été, et c'est là ce que l'auteur demande du lecteur en ce qui regarde ce volume.



L'auteur demande, et sûrement avec justice, qu'aux arguments à l'aide desquels il prouve que les manières dont les protestants envisagent les catholiques sont erronées, on n'oppose pas qu'il n'a pas prouvé par là que le catholicisme est vrai. Il désire que sa preuve soit prise pour ce qu'elle est. Il n'a certainement pas prouvé ce qu'il n'a pas cherché à prouver. Ni lui, ni personne n'est encouragé à s'avancer pour prouver quelque chose de nouveau, tant que l'on ne reconnaît pas distinctement ce qui a été démontré. Les obligations de la controverse pèsent sur les protestants tout aussi bien que sur nous.

Quant à ses lecteurs catholiques, l'auteur demande la permission d'exprimer l'espérance qu'on ne supposera pas qu'il recommande aux laïques, dans sa dernière conférence, d'entretenir l'amour de la controverse, d'avoir l'ardeur, la témérité de discuter sur la religion même d'une manière inopportune. Personne ne connaît mieux la difficulté qu'il y a à argumenter sur des sujets religieux d'une manière conforme à leur caractère sacré et délicat que celui qui a pris la peine de le bien faire. Personne ne recule avec tant de sentiment devant cette responsabilité, quand elle n'est pas un devoir, que celui qui a appris par expérience ses propres inexactitudes involontaires dans ses exposés et ses raisonnements. Il n'est pas facile à un catholique de connaître sa religion d'une manière assez parfaite pour être capable de s'en faire le défenseur volontaire et sans mission.

L'auteur doit s'excuser en outre d'avoir cité quelques passages des Écritures d'après la version protestante. Il l'a fait dans les cas où ces citations, n'impliquant pas des

points de foi, étaient nécessaires pour l'argumentation et pour donner plus de force aux passages dans lesquels elles se rencontrent.

Enfin, il sollicite avec instance les prières de ses lecteurs, afin d'obtenir dans ce qu'il entreprend pour la gloire de Dieu et l'édification de son Église, quelque imparfait que ce soit, la bénédiction qui doit en assurer la prospérité.



## PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA MANIÈRE DONT L'ÉGLISE CATHOLIQUE EST ENVISAGÉE PAR  
SES ENNEMIS.

Je vais arriver au sujet des conférences que je me propose de faire, en vous rappelant, mes frères, une fable bien connue. Je vais rechercher pourquoi, dans cette nation intelligente et dans ce XIX<sup>e</sup> siècle si rationnel, il se fait que nous, catholiques, soyons si méprisés et haïs par nos propres concitoyens avec lesquels nous avons passé toute notre vie. Pourquoi sont-ils si prompts à croire tout récit à notre désavantage, quelque extravagant qu'il soit, comme s'il était hors de doute que nous fussions, chacun de nous, ou grossièrement trompés, ou d'une hypocrisie plus que naturelle, tandis qu'eux, au contraire, seraient, comparativement à nous, des modèles de sagacité, de sagesse, de droiture, de vertu humaine et d'intelligence chrétienne? Je ne recherche pas pourquoi eux-mêmes ne sont pas catholiques; mais pourquoi ils sont si colères contre ceux qui le sont. Les protestants diffèrent entre eux sans s'appeler les uns les autres des sots et des fripons. Je ne me propose pas non plus de

prouver, à vous ou à moi, que nous ne sommes ni des fripons, ni des sots, ni des idolâtres, ni des blasphémateurs, ni des hommes de sang, ni des prodigues, ni des hommes plongés dans le péché et endurcis dans nos consciences ; car nous nous connaissons les uns les autres et nous nous connaissons nous-mêmes. Non, mes amis catholiques à qui je m'adresse, je n'attaque en ce moment ni la croyance d'autrui ni je ne me défends moi-même. Je ne m'engage pas dans la controverse, bien que la controverse soit bonne quand elle vient à sa place. Je me propose seulement d'examiner comment il se fait que les catholiques sont ainsi foulés aux pieds et méprisés par un peuple qui est doué par la nature de nombreuses et grandes qualités morales et intellectuelles ? Comment arrive-t-il que les pierres mêmes, que les briques, que les tuiles d'une ville aussi occupée et aussi peuplée que celle que nous habitons, crient contre nous ? Plus est net le sentiment que nous avons de notre honnêteté, de la franchise de nos motifs, de la pureté de notre but, de la vérité, de la beauté, de la puissance de notre religion ; plus nous sentons le fonds inépuisable de consolation qu'elle offre à l'affligé et la manière toute spéciale dont elle correspond aux besoins du faible, plus grande doit être notre perplexité en voyant que ses défenseurs, pour la plupart, n'obtiennent pas même d'être écoutés dans ce pays. Comment ne serait-on pas plein d'angoisse en voyant supposer que les faits, la logique, la justice, le bon sens, le droit et la vertu, se trouvent du côté opposé, et que le catholique est invité à se montrer reconnaissant et satisfait si on lui permet d'exister, s'il est simplement

toléré au sein d'un peuple libre? Un tel état de choses est non-seulement une épreuve pour la chair et le sang; mais une inquiétude pour la raison et l'imagination : c'est une énigme qui met l'esprit à la tourmente par la difficulté de la résoudre.

J'arrive à ma fable qui, pour être vieille, n'en est pas plus mauvaise. L'homme invita une fois le lion à être son hôte et lui donna une hospitalité princière. Le lion avait la jouissance d'un magnifique palais dans lequel on trouvait une grande quantité de choses à admirer. Il y avait de vastes galeries et de longs corridors, richement meublés, décorés et garnis avec profusion de beaux modèles de sculpture et de peinture, ouvrages des premiers maîtres dans l'art. Les sujets représentés étaient variés, mais les plus apparents avaient un intérêt spécial pour le noble animal qui se promenait fièrement au milieu d'eux. Ils avaient trait au lion lui-même, et à mesure que le maître de la maison le conduisait d'un appartement à l'autre, il ne manquait pas d'attirer son attention sur l'hommage indirect que ces divers groupes de tableaux offraient à l'importance de sa tribu.

Tous ces chefs-d'œuvre présentaient cependant un trait caractéristique auquel l'invité, bien qu'il fût silencieux par politesse, ne paraissait pas du tout insensible; c'est qu'au milieu de la variété de ces représentations, toutes s'accordaient sur ce point : l'homme était toujours victorieux et le lion toujours battu. Tout était à la fantaisie de l'homme, et le lion ne figurait que comme un sot, lui servant de jouet. Des marbres d'un travail exquis représentaient Samson rendant le lion comme un chevreau, et le jeune

David, prenant le lion par la barbe et l'étranglant. On voyait l'homme qui met son bras dans la gueule du lion et le tient par la langue, et cet autre qui, emporté dans les dents de l'animal, s'efforçait de tirer un couteau de sa poche et de le plonger dans le cœur du monstre. On voyait une chasse au lion, ou ce qui avait été une chasse, car l'animal y était représenté se roulant à terre dans les angoisses de la mort, et son vainqueur, sur son cheval saignant, le surveillait à distance. Un gladiateur était représenté sur un amphithéâtre romain, engagé dans une lutte mortelle avec son ennemi, et l'on apercevait clairement qu'il allait avoir le dessus. On voyait un lion pris dans un filet, un lion pris dans une trappe; quatre lions harnachés traînaient le char d'un empereur romain, et d'un autre côté, se trouvait Hercule, vêtu d'une peau de lion, et tenant à la main la massue qui avait servi à l'abattre. Ce n'était pas encore tout. Non-seulement l'homme triomphait du lion dans ces sculptures, se moquait de lui, le méprisait; mais encore le fier animal était mis à la torture sous des formes très-variées. Le lion figurait là comme décoration artistique et blason héraldique. Les pieds des tables d'albâtre étaient tournés en griffes de lion. Des têtes de lion montraient les dents des deux côtés du manteau des cheminées, et des gueules de lion liaient les poignées des portes. On remarquait aussi des sphinx à moitié lion, à moitié femme. Il y avait des lions grim pant tenant des drapeaux, des lions couchant, des lions passant, des lions regardant; des lions et des licornes; des lions blancs, noirs et rouges; en un mot, il n'y a pas de variété, de transformation ou d'excès

d'indignité qui parût trop grand pour le seigneur de la forêt et le roi des animaux. Quand le lion eut visité le palais, l'homme lui demanda ce qu'il pensait des splendeurs qu'il renfermait. Il répondit en rendant pleine justice aux objets précieux qu'il avait examinés, mais en ajoutant : « Les lions auraient mieux fait s'ils avaient été les artistes. »

Vous apercevez, mes frères, l'application de la fable avant que je la fasse. Chaque chose présente deux côtés. Un argument présente le côté catholique et le côté protestant. On raconte l'histoire de deux chevaliers qui se rencontrèrent aux côtés opposés d'un monument. L'un d'eux vantait l'or qui se trouvait sur le bouclier d'un guerrier qui y était sculpté, et l'autre répondait que ce n'était pas de l'or, mais de l'argent. Sur ce point, ils en vinrent à se battre, et, dans le feu du combat, ils changèrent de positions, furent jetés à terre, démontés et blessés, chacun d'eux restant à la place primitivement occupée par son adversaire. Ils découvrirent alors que le bouclier était d'or d'un côté et d'argent de l'autre, et qu'ils avaient tous deux raison et tous deux tort. Ce n'est pas dire que catholiques et protestants aient l'un et l'autre raison et l'un et l'autre tort. Il n'y a qu'une vérité et non pas deux, et cette vérité une, nous savons qu'elle est dans la religion catholique. Sans aborder maintenant la question où est la *vérité* (question qu'il n'entre pas dans mon plan d'examiner ici), cependant il est certain, bien que la vérité soit une, que les arguments pour la démontrer sont nombreux et qu'il y a toujours deux côtés dans toute discussion. Ces côtés ne sont pas également appuyés par des arguments également puissants et persuasifs ; né-



cessairement non, et néanmoins il y a un côté protestant et un côté catholique, et si vous n'entendez parler que d'un seul, vous ne saurez rien de tout ce qui peut être dit de l'autre. Ainsi donc, si une personne prête seulement l'oreille au protestantisme et refuse d'entendre la réplique catholique, elle pense naturellement que le protestantisme est très-rationnel, très-droit, et que les catholiques sont très-absurdes, et cela parce qu'elle regarde comme admis les faits protestants qui sont généralement des fictions, et qu'elle ouvre son esprit aux arguments protestants qui sont toujours captieux. On peut toujours défendre quelqu'un ou quelque chose. Le plus franc scélérat qui comparait devant la justice est représenté comme un homme outragé, comme une victime, quelquefois même comme un héros dans la défense de son avocat. Certains écrivains ont le talent d'habiller le vice de telle sorte qu'il ressemble à la vertu. Goëthe, je crois, a donné à l'adultère une grâce sentimentale, et le drame des *Voleurs*, de Schiller, a, dit-on, envoyé sur le grand chemin tous les jeunes Allemands de l'époque. On a dit la même chose de l'opéra du *Mendiant* de Gay, et, de notre temps, un poëte célèbre a su donner de l'intérêt à Caïn, le premier meurtrier. Toute chose deviendra plausible si vous lisez tout ce qui peut être dit en sa faveur et si vous écartez tout ce qui peut être dit contre elle.

Ainsi il arrive que chacun a, dans une certaine mesure, sa propre sphère d'idées et sa méthode de pensées dans lesquelles il vit et sur lesquelles il diffère des autres, et à moins qu'il ne soit philosophe, il sera porté à considérer sa manière d'envisager les choses, ses propres

principes, ses propres goûts, comme étant justes et droits, tandis qu'il sera disposé à mépriser les autres. On méprise les autres hommes et les autres modes d'opinion et d'action, simplement parce qu'on ne les comprend pas. On est fixé dans son propre centre; on y rapporte toute chose, et on n'entre jamais, peut-être ne peut-on pas entrer, dans l'esprit d'étrangers ou dans un ordre d'idées avec lequel on n'est pas familier. C'est surtout ce qui arrive de pays à pays. L'Anglais pense que son bœuf et son *pudding* valent toutes les ressources de la cuisine française, et le Français a pensé, jusqu'à la paix, qu'il avait gagné la bataille de Trafalgar. Prenant les hommes tels qu'on les trouve communément, ils ne sont pas en état d'apprécier le cercle d'idées et l'atmosphère de pensées qui constituent la vie d'un autre, et cependant ils sont généralement prompts à le critiquer et à le condamner. Ils condamnent, non pas après avoir écouté ce qu'il a à dire pour sa défense; mais simplement et précisément pour la raison opposée : parce qu'ils ne l'ont pas entendu.

Vous savez qu'une ressource favorite des écrivains de romans consiste à faire entrer dans leurs compositions des personnages de caractères très-différents dont chacun envisage à son point de vue une seule et même transaction, ou qui se dépeignent et se critiquent l'un l'autre. L'intérêt de ce tableau repose sur ce que chacun des personnages mis en scène vit dans son propre monde et ne peut entrer dans la sphère de ceux qu'il critique. Il en résulte que l'un dépeint cet autre à sa manière et nous présente une caricature au lieu d'un portrait, bien que ce

ne soit pas son intention. Je me rappelle un passage de ce genre fort amusant d'un des romans de Walter Scott, parmi un grand nombre de ceux qu'on pourrait citer, et j'espère pouvoir le rappeler sans inconvenance, tant il va droit à mon but.

Il s'agit d'une très-jeune personne confiée pour quelque temps à un gentilhomme campagnard d'un âge mûr et à sa femme. D'une part, l'hôte est ce qu'il y a de plus positif et, de l'autre, sa jeune invitée est très-romantique. Le piquant du récit se trouve dans les jugements opposés que portent tour à tour l'hôte sur sa jeune invitée, et l'invitée sur son hôte. Le gentilhomme, pour qui se sont évanouies les ombres et les illusions de l'existence humaine, et qui estime les choses non sur leur apparence, mais à leur poids, écrivant au père de la jeune personne dans un style plein de bonté pour elle et empreint de quelque dédain jovial pour sa légèreté, lui dit « qu'elle a une tendance très-romantique » dans ses dispositions, et qu'elle est « un peu trop portée à l'admiration ; » « qu'elle a une imagination vive et gaie, des sentiments sensibles, prompts à exagérer le bien et le mal qu'ils trouvent dans la vie ; qu'elle « est généreuse, romantique, et qu'elle écrit six feuillets par semaine à une dame avec qui elle correspond. » Vous savez, dit-il, « combien je l'ai plaisantée sur sa douce mélancolie et sur ses promenades solitaires le matin à l'heure où personne n'est encore levé, ou le soir, au clair de lune, quand tout le monde devrait être couché ou assis à jouer aux cartes, ce qui est la même chose. » Il finit sa lettre en parlant avec quelque appréhension et une certaine ré-

pugnance d'un lieu d'amusement situé près de ses terres, qui est « le refuge des promeneurs de toutes sortes, poètes, auteurs, peintres, musiciens, qui viennent déraisonner, raconter, extravaguer sur notre pittoresque propriété, qui paie bien son tribut pour ses beautés, » ajoute-t-il, « si elles sont la cause qui réunit cet essaim de fats. »

D'autre part, la jeune personne écrivant à une compagne d'école de son âge, lui dit : « Si l'Inde est la terre  
« de la magie, c'est ici le pays du roman. Le paysage est  
« tel que la nature le dessine dans ses plus sublimes  
« caprices : ici tout le caractère sauvage de Salvador, et  
« là les scènes brillantes de Claude. J'habite en ce mo-  
« ment chez un vieil ami de mon père. C'est un être  
« différent, tout à fait différent de lui, et cependant il  
« m'amuse et me supporte. Il est gras et d'une bonne  
« nature, doué d'un sens droit et fin, et même de quel-  
« que esprit. Après avoir été beau, je suppose, dans sa  
« jeunesse, il a encore quelque prétention à être beau  
« garçon, en même temps qu'agriculteur enthousiaste.  
« Je m'amuse à le faire grimper au sommet des émi-  
« nences et descendre au pied des cascades, et, en retour,  
« je suis obligée d'admirer ses navets, sa luzerne et son  
« foin. Il pense, j'imagine, que je suis une miss simple et  
« romantique. Aussi il plaisante, m'offre la main, boite  
« (car la chère créature a aussi la goutte), et conte de  
« vieilles histoires du grand monde qu'il a bien connu.  
« Je prête l'oreille, je souris, je parais aussi charmée  
« et aussi simple que je puis, et nous nous entendons  
« très-bien. »

C'est là un exemple isolé de ce que nous rencontrons

de tous côtés dans la vie. La jeunesse a sa manière de voir les choses, et la vieillesse a la sienne. L'homme haut placé et celui qui occupe une position inférieure, le commerçant et le fermier, chacun a sa manière de voir à laquelle il rapporte tout, et qui, après examen, se trouve n'être qu'une manière de voir et non une réalité, parce qu'il y a plusieurs autres manières de voir qui peuvent être tout aussi bonnes. Ce qui est vrai des individus est vrai des nations. Quelque plausible, quelque distincte, quelque complète que puisse être la manière nationale d'envisager tel ou tel sujet, il ne s'ensuit pas que ce ne soit pas une simple illusion, si elle n'a pas été contrôlée par d'autres manières d'envisager la même chose. On ne peut pas s'en rapporter à une conclusion qui n'a pas été mise à l'épreuve par un ennemi aussi bien que par un ami. Aucune tradition qui recule devant la critique et qui n'ose pas regarder un antagoniste en face n'a droit à notre confiance. Or, c'est là précisément le point faible du protestantisme dans ce pays. Il ne veut pas être questionné; l'argument le blesse; il se réfugie sous la protection de l'État; il redoute le soleil; il interdit la rivalité. Comment pouvez-vous découvrir le faux, si ce n'est par la comparaison avec le vrai? Vos fleurs artificielles ont le moelleux et le brillant de la nature jusqu'au moment où l'on apporte du jardin les fleurs fraîchement cueillies. Vous découvrez la pièce fautive en la faisant sonner avec la bonne. Il en est ainsi en religion. Le protestantisme n'est tout au plus qu'un bel ouvrage de cire; il ne paraît pas mort parce qu'il n'est pas confronté avec cette Église qui respire et qui vit réelle-

ment. L'Église vivante est la pierre de touche et la réfutation de toutes les églises fausses. C'est pourquoi il faut se débarrasser d'elle à tous risques, la fouler aux pieds, la bâillonner, l'habiller comme un criminel, l'affamer, meurtrir ses traits, si vous voulez tenir votre idole debout sur le piédestal de son orgueil. Ne lui donnez beau jeu en aucune manière; vous ne l'osez pas. L'éclat éblouissant de son regard, la sainteté que respire son extérieur, la mélodie de sa voix, la grâce de ses mouvements, tout cela serait trop pour vous. Noircissez-la, faites-en une Cendrillon dans les cendres; n'entendez pas un seul mot de ce qu'elle dit. Ne la regardez pas; mais dépeignez-la à votre guise; conservez la vieille enseigne qui représente son image. Faites-en un lion grim pant, un griffon, un gypaète ou une salamandre. Elle sera rouge ou noire; mais elle sera toujours absurde, toujours imbécile, toujours méchante, toujours tyrannique. Le lion ne traînera pas le lion, mais l'homme le traînera. L'Église sera toujours vaincue dans la guerre avec le protestantisme; toujours jetée à bas de son cheval et désarmée, toujours en fuite, toujours abattue, toujours écrasée et broyée, toujours mourante, toujours morte, et le seul prodige, c'est qu'elle ait été tuée si souvent, que la vie lui ait été si souvent arrachée, que ses prêtres et ses docteurs soient si souvent terrassés, ses moines et ses religieuses si souvent dénoncés, que des sommes si considérables soient souscrites par les protestants, que l'on entretienne de si puissantes sociétés de propagande, que l'on écrive tant de millions de pamphlets (*tracts*), que tant de lois persécutrices soient votées par le parlement, afin toujours

et une fois pour toutes, et pour la dernière fois, de l'an-nihiler une fois de plus et à tout jamais. Cependant, il en sera ainsi; comme Anglais, il entre assurément dans notre politique reçue, dans notre manière traditionnelle d'envisager les choses, de peindre le pape et les papistes d'une certaine façon. Nous avons une école de peinture qui nous est propre. Chaque caractère, chaque person-nage a son emblème particulier : la Justice a sa balance; l'Espérance son ancre; la Bretagne son trident. De même l'histoire a ses épithètes de convention : Richard I<sup>er</sup> était surnommé Cœur de Lion; Richard III était sur-nommé le Bossu; Guillaume I<sup>er</sup> était le Conquérant, et Guillaume III « le Pieux, le Glorieux et l'Immortel. » Ce sont là nos principes élémentaires : il sont inalté-rables, semblables aux piliers qui supportent le ciel; tou-chez-les et vous ferez crouler notre firmament. La ques-tion n'est pas de savoir si ces principes sont vrais ou faux : ils sont ce qu'ils sont. Il en est ainsi de la manière dont nous envisageons le papisme. Le costume est fixé d'avance comme les perruques de nos juges ou la masse de nos maires.

Est-ce que des Anglais, nés libres, n'ont pas le droit de penser comme il leur plaît? Nous réglons que le pa-pisme est ce que nous le disons être, non d'après l'his-toire, mais en vertu d'un vote du parlement; non d'a-près ce que nous voyons et entendons; mais en vertu de la volonté nationale. C'est la volonté de la législature, c'est la voix du peuple qui donne aux faits leur couleur, à la logique son cours, aux idées leur définition.

Maintenant, je le répète, afin d'éviter toute mésintel-

ligence, je n'ai pas l'intention de prouver que l'Église catholique vient d'en haut (puisqu'il va sans dire, que je ne serais pas devenu un de ses enfants, si je n'avais pas cru fermement qu'elle est l'œuvre directe du Tout-puissant); mais je viens seulement rechercher ici comment il se fait qu'elle est parmi nous l'objet de tant de mépris et de tant de haine. On la regarde comme trop absurde pour être étudiée, trop corrompue pour être défendue, trop dangereuse pour être traitée avec équité et bonne foi. Elle est victime d'un préjugé qui se perpétue et qui donne naissance à l'ignorance dont il se nourrit.

Je citerai deux ou trois exemples pour expliquer ma pensée. Il arrive de temps à autre qu'un protestant, quelquefois un Anglais, plus souvent un étranger, pense qu'il vaut la peine d'examiner lui-même le sujet, et son examen aboutit, non pas nécessairement à sa conversion (bien que cela arrive), mais au moins à avouer l'absurdité du cri poussé contre l'Église catholique, et à reconnaître la bonté ou l'excellence des faits et des doctrines qui servent de prétexte à ces clameurs. Ce que je me propose de faire est donc simplement de vous rappeler le sentiment populaire sur un ou deux points caractéristiques de l'histoire et de l'enseignement de l'Église, et ensuite de lui opposer le témoignage de protestants sincères qui les ont examinés. Ce ne sera pas une preuve que ces protestants ont raison et que le sentiment populaire est faux, quoiqu'il soit plus vraisemblable que la raison se trouve du côté de ceux qui ont étudié avec impartialité le sujet plutôt qu'avec ceux qui n'ont rien à dire à l'ap-



pui de leur croyance, si ce n'est qu'elle leur a toujours été enseignée. Mais du moins ce genre d'argument ne permettra plus de méconnaître que ceux qui ne savent pas que la question peut être envisagée de deux côtés (c'est-à-dire la masse de la nation anglaise), sont violents parce qu'ils sont ignorants, et que les catholiques sont traités avec mépris et injustice simplement parce que, bien qu'ils aient beaucoup à dire pour leur défense, on n'a jamais eu la patience de les écouter. Par exemple, la plupart des gens vont jusqu'à savoir que le christianisme était très-pur dans son commencement, très-corrompu dans le moyen âge, et qu'il est très-pur maintenant en Angleterre, quoiqu'il soit encore corrompu partout ailleurs; mais qu'au moyen âge, une institution tyrannique appelée l'Église s'est levée et a absorbé le christianisme. Ces gens-là vont jusqu'à savoir que cette Église est encore vivante et n'a pas encore regorgé sa proie, excepté, comme je l'ai dit plus haut, dans notre propre pays, en cela plus favorisé que les autres; mais, dans le moyen âge, il n'y avait de christianisme nulle part; tout était sombre et horrible, aussi mauvais que le paganisme ou même pire. Personne ne savait rien sur Dieu; on ignorait s'il y avait un Dieu ou non. On ne savait rien sur le Christ ou son expiation, car on adorait à sa place la sainte Vierge, les saints, le pape et les images. De telle sorte que la religion, loin de faire du bien aux générations humaines qui vivaient dans ce triste temps, leur faisait infiniment plus de mal que de bien. Ainsi, nous lisons dans les homélies de l'Église d'Angleterre, que, « le monde plongé, comme il l'était, dans l'abîme

« d'une coupable idolâtrie, a continué ainsi jusqu'à  
« notre siècle (c'est-à-dire jusqu'à la réforme), durant  
« plus de huit cents ans... de telle sorte que, laïques et  
« clergé, personnes instruites et ignorantes, tous les  
« âges, toutes les sectes, tous les rangs, hommes, femmes,  
« enfants de toute la chrétienté (chose horrible et des  
« plus effrayantes à penser), ont été à la fois plongés  
« dans une idolâtrie abominable, et dans tous les autres  
« vices les plus détestés de Dieu et les plus funestes à  
« l'homme. » Conformément à cette manière de voir,  
on identifie d'ordinaire cette période avec celle de l'a-  
postasie prédite dans les livres saints. On représente le  
pape comme l'homme du péché et l'Église comme la mère  
des abominations mentionnées dans l'Apocalypse. C'est  
ainsi que l'évêque Newton dit : « L'autorité de l'Église  
« croissait dans la même proportion que diminuait la  
« puissance de l'Empire (romain), à ses dépens et sur sa  
« ruine, jusqu'à ce qu'enfin le pape s'éleva au-dessus  
« de tout, et que l'homme méchant, ou l'homme sans  
« lois, comme on peut l'appeler, se fût pleinement ma-  
« nifesté et révélé; car l'on déclare et l'on répète que  
« le pape n'est lié par aucune loi de Dieu ou des  
« hommes. » « La puissance tyrannique, ainsi décrite  
« par Daniel, par saint Paul, et ensuite par saint Jean,  
« est généralement appelée Antechrist par les anciens et  
« les modernes. Ce nom est convenable et assez expres-  
« sif, car il peut signifier à la fois l'ennemi du Christ et  
« son vicaire <sup>1</sup> ! » « L'esprit de l'Europe était prosterné

<sup>1</sup> Dissert. 22.

« aux pieds d'un prêtre, » dit un écrivain dissident. « Les cœurs les plus hardis tremblaient à son regard. « Assis sur le trône du blasphème, « il faisait entendre « de gros mots contre le Très-Haut, » et « pensait chan- « ger les temps et les lois. » Un grand nombre le haïs- « saient; mais tous étaient dans la frayeur de sa puis- « sance. Semblable à Simon le Magicien, il « ensorcelait « le peuple, » Semblable à Nabuchodonosor, il tuait qui « il pouvait. » Je ne veux pas vous donner la peine de prêter plus longtemps l'oreille à un pareil langage que vous trouvez dans un grand nombre d'écrits que vous pouvez acheter à la première librairie que vous trouverez en sortant. C'est de cette manière que l'homme décrit le lion. Entrez dans la première église ou chapelle protestante, au premier meeting sur votre chemin, et c'est le langage que vous entendrez de la chaire ou de la tribune. L'Église (qui pourrait en douter?) est une sorcière qui enivre les nations avec du sang.

Tous les hommes cependant ne sont pas satisfaits d'apprendre par routine ce qu'ils doivent affirmer sur des matières si importantes, et de se nourrir toute leur vie des traditions de nourrice. Ainsi, par exemple, écoutez ce que l'éminent historien protestant, M. Guizot, qui a été premier ministre de France, dit en parlant de l'Église à cette période où nos écrivains populaires la représentent sous les couleurs les plus sombres et comme étant tout à fait corrompue. Vous observerez, parce que cela donne plus de force à ses remarques, qu'étant protestant, il ne croit pas que l'Église ait été réellement établie par Jésus-Christ lui-même, comme le croit un catholique,

mais qu'elle a pris sa forme actuelle dans le moyen âge, et il met en contraste, dans l'extrait que je vais citer, le christianisme pur des temps primitifs avec le christianisme plus récent, ainsi qu'il le pense, qui a pris une forme ecclésiastique.

« Si l'Église n'avait pas existé, dit-il, je ne sais ce qui  
« serait arrivé à la chute de l'empire romain. Je me  
« borne à des considérations purement humaines, je  
« laisse de côté tout élément étranger à la conséquence  
« naturelle de faits naturels, et je dis que si le christia-  
« nisme avait seulement continué, tel qu'il avait été  
« dans les siècles primitifs, — c'est-à-dire à l'état de  
« croyance, de sentiment, de conviction individuelle, —  
« il est probable qu'il serait tombé au milieu de la dis-  
« solution de l'Empire durant l'invasion des barbares...  
« Je ne crois pas dire trop en affirmant qu'à la fin du  
« quatrième siècle et au commencement du cinquième,  
« l'Église chrétienne a été le salut du christianisme <sup>1</sup>. »

De même le docteur Waddington, doyen protestant de Durham, fait, dans son *Histoire ecclésiastique*, une observation qui va au même but : « Au moment de cette crise,  
« c'est-à-dire quand l'empire d'Occident était renversé et  
« occupé par des barbares sans croyance, ce n'est pas dire  
« trop que d'avancer que l'Église a été l'instrument des cieux  
« pour la conservation de la religion. Le christianisme lui-  
« même, à moins d'être miraculeusement soutenu, eût  
« été balayé de la surface de l'Occident, s'il n'avait pas  
« été sauvé par un corps d'ecclésiastiques, ou si ce corps

<sup>1</sup> Civilis. Europ.

« avait eu moins de zèle ou moins d'influence. » Cet auteur énumère ensuite six bienfaits spéciaux que l'Église du moyen âge a conférés au monde. Le premier, c'est d'avoir pourvu à l'exercice de la charité; le second, d'avoir inculqué les devoirs moraux à l'aide de sa discipline pénitentielle; le troisième, d'avoir rempli d'une manière admirable l'office de la législation; le quatrième, de s'être efforcée d'une manière incessante à corriger les vices du système social existant, luttant surtout contre l'abomination de l'esclavage; le cinquième, d'avoir mis la plus grande anxiété à prévenir les crimes et les guerres, et enfin d'avoir conservé à ces siècles la littérature de l'ancien monde. Maintenant, sans entrer dans la controverse touchant l'accusation d'idolâtrie, de sorcellerie, de blasphème, ce qui est matière *d'opinion*, est-ce que les témoignages protestants qui se rapportent à des matières *de fait* sont compatibles avec de telles imputations? Est-ce que le blasphème et l'idolâtrie peuvent être le salut du christianisme? Est-ce que la sorcellerie peut encourager la charité, la moralité, le progrès social? Cependant, en dépit du fait de ces appréciations contradictoires, bien que nous ayons contre nous des récits de nourrice et des auteurs du dernier ordre, tandis que nous pouvons invoquer en notre faveur des penseurs originaux dont les noms font autorité, en dépit de ces appréciations contradictoires, dis-je, vous entendez communément parler comme d'une chose *notoire* que l'Église du moyen âge a été une sorcière, une menteuse, une dissipée, une séductrice, un tyran altéré de sang, et nous, qui sommes ses enfants fidèles, on nous regarde comme étant supersti-

tieux et serviles parce que nous nourrissons quelque amour et quelque révérence pour celle qui, d'après l'aveu de ses antagonistes, était alors, comme elle l'est aujourd'hui, la mère de la paix, de l'humanité et de l'ordre.

En voilà assez sur le moyen âge ; je prendrai maintenant un exemple dans les temps modernes. S'il existe dans le monde une corporation qui soit représentée comme le modèle de tout ce qui est mal, c'est certainement celle des jésuites. Il est inutile de demander à leurs calomniateurs ce qu'ils savent d'eux : ont-ils jamais vu un jésuite ? sauraient-ils dire s'ils sont en grand ou en petit nombre ? que savent-ils de leur enseignement ? « Oh !  
« répondent-ils, ce que nous disons est tout à fait no-  
« toire ; tant vaudrait-il nier le soleil dans les cieux ; il  
« est notoire que les jésuites forment une corporation  
« d'hommes rusés, intrigants, sans scrupules, violents,  
« sanguinaires et excessivement capables. Ils forment  
« une société secrète conspirant sans cesse contre la  
« liberté, le gouvernement, le progrès, la pensée, la  
« prospérité de l'Angleterre. De plus, c'est effrayant, ils  
« se déguisent sous toutes les formes. Ils se font hommes  
« du grand monde, fermiers, soldats, laboureurs, bou-  
« chers et colporteurs. Ils rôdent partout avec de beaux  
« habits, des gilets de bon goût, des chaînes d'or, ou  
« bien en vestes grossières, suivant les circonstances, et  
« ils n'hésitent jamais devant l'effusion du sang de qui  
« que ce soit, prince ou paysan, qui leur fait obstacle. »  
Qui peut pénétrer l'inanité de pareilles assertions ? Et cependant elles sont avancées et par conséquent, je suppose, acceptées et crues non-seulement par les ignorants,

mais par des hommes qui ont reçu de l'éducation, qui devraient en savoir davantage et qui auront à répondre pour leurs faux témoins. Mais on persiste dans toutes ces inculpations, et on affirme que les jésuites ont été jugés trop mauvais même pour les pays catholiques dont les gouvernements, ce semble, dans le cours du dernier siècle, ont obligé le pape à les dissoudre.

Je crois qu'un bon témoin, qu'une personne qui a les moyens de savoir comment les choses sont réellement, vaut bien un essaim de ces pamphlétaires, de ces journalistes, de ces romanciers, de ces prédicants et de ces orateurs. C'est pourquoi j'aurai recours à un témoin des plus impartiaux et des plus compétents ; car, né de parents catholiques, élevé comme catholique dans un pays catholique, ordonné prêtre catholique, il a ensuite abandonné sa religion, et, venu en Angleterre, il y a été l'ami et le protégé des prélats protestants les plus distingués de nos jours, en même temps que l'ennemi le plus amer de la foi qu'il avait jadis professée. Je veux parler de feu le Rév. Joseph Blanco White. Écoutez ce qu'il dit des jésuites en Espagne, son pays natal, au moment de leur suppression :

« Les jésuites <sup>1</sup> jusqu'à l'abolition de l'ordre ont exercé  
« une influence presque sans rivale sur les classes les  
« plus élevées des Espagnols. Ils avaient à peu près mo-  
« nopolisé l'instruction de la jeunesse à laquelle ils tra-  
« vaillaient sans rémunération pécuniaire ; ils étaient  
« également zélés à répandre les sentiments de dévotion  
« parmi leurs élèves que parmi le peuple en géné-

<sup>1</sup> On trouvera à la fin du volume ce passage reproduit *in extenso*.

« ral... Partout où la littérature était en haute estime,  
« comme en France et en Italie, les jésuites n'épargnaient  
« aucune peine pour former parmi eux des hommes  
« éminents dans les lettres. En Espagne, leur principal  
« objet était d'avoir dans leurs maisons des prédicateurs  
« populaires, zélés, et des confesseurs prudents et de bon  
« ton. Pascal et les jansénistes, dont il était l'organe, les  
« ont accusés de relâchement dans leurs doctrines mo-  
« rales; mais l'accusation, bien que plausible en théorie,  
« était tout à fait sans fondement en pratique.... D'après  
« tout ce que j'ai appris, l'influence des jésuites a été des  
« plus favorables à la moralité du peuple espagnol. Leur  
« bonté attirait la jeunesse des autres écoles à celles de  
« leur Compagnie; et... ils ont grandement contribué à  
« la conservation de la vertu dans ce siècle licencieux,  
« tant par les liens de l'affection que par le doux frein de  
« l'exemple. Leurs églises étaient remplies chaque di-  
« manche de fidèles qui les fréquentaient d'une manière  
« régulière, qui venaient se confesser et recevoir la com-  
« munion..... Ils avaient une conduite régulière et des  
« manières distinguées; ils entretenaient des relations  
« pleines de dignité avec les classes moyennes et les  
« classes élevées et étaient toujours prêts à secourir et  
« à instruire le pauvre sans descendre à son niveau....  
« Quoi que l'on pense des fautes publiques de leurs chefs,  
« leurs pires ennemis ne se sont jamais aventurés à ac-  
« cuser l'ordre des jésuites d'irrégularités touchant la  
« morale. » Est-ce que cela répond à la notion populaire  
d'un jésuite? Est-ce que Exeter-Hall <sup>1</sup> serait satisfait d'un

<sup>1</sup> Exeter-Hall est une des plus vastes salles de Londres, une sorte de



homme qui ne parle pas d'après les préjugés héréditaires, mais d'après une connaissance actuellement acquise ? Certainement non, et en conséquence l'habitué d'Exeter-Hall ignore tous les témoignages de ce genre, ou passe outre. On les produit ; mais ils doivent périr, et la calomnie reçue doit garder sa place, comme faisant partie d'un vieux fonds de commerce, et figurer au nombre des apanages du protestantisme, des décors de son théâtre, des portraits de famille de son vieux château, dans la grande controverse entre le lion de la tribu de Juda et les enfants des hommes.

Je remonterai maintenant aux époques primitives qui me fourniront un troisième exemple du sujet que je traite. Les protestants regardent comme une chose admise que l'histoire des moines est chez nous un point faible ; que c'est une de nos difficultés ; qu'elle nous place de suite sur la défensive, et que c'est par conséquent une arme puissante et brillante dans la controverse. Ils s'imaginent, dès qu'on parle de moines, que les catholiques n'ont rien de mieux à faire que d'éluder, d'expliquer, d'excuser, de nier, d'insister sur la différence des temps et tout au plus de soutenir que les moines n'étaient pas si mauvais qu'on se plaît à les représenter. Ils pensent que les moines sont les types et les emblèmes de la paresse, de l'inutilité, de l'ignorance, de la stupidité, du fanatisme et des mauvaises mœurs. Ils voient un para-

théâtre où l'on donne des concerts spirituels et où les sectes dissidentes tiennent les réunions annuelles et solennelles de leurs sociétés de propagande. Exeter-Hall est le grand amphithéâtre du fanatisme protestant. On y hurle contre le pape et le papisme et l'on personnifie souvent sous son nom, comme le fait ici l'auteur, ceux qui s'y réunissent et qui représentent ce que le protestantisme offre de plus haineux, de plus fanatique et de plus ignare.

(*Note du trad.*)

doxe dans toute parole dite en leur faveur, et ils ont fait de leur nom un terme de reproche. De même que dans leur esprit un jésuite signifie un drôle, ainsi un moine signifie un bigot. Ici encore, les choses apparaîtraient sous un jour bien différent si les catholiques étaient chargés du soin de faire le portrait ; mais je me contenterai d'un artiste protestant, le savant, le penseur, le célèbre historien allemand, le docteur Néander, que la mort a récemment enlevé. Personne ne peut l'accuser de tendance vers le catholicisme, et son but n'est pas de composer un panégyrique. C'est un profond érudit, un homme de faits, tel qu'un Allemand doit être ; or voici, en narrateur de faits, comment il s'exprime dans sa *Vie de saint Chrysostome* :

« Il n'entrait nullement dans la pensée de ses fondateurs que les moines menassent une vie d'insensible contemplation ; tout au contraire, le travail manuel leur a été commandé par leurs adhérents les plus distingués, par Chrysostome aussi bien que par Augustin, bien que quelques mystiques fanatiques et partisans d'une vie inactive » (qui, soit dit en passant, n'étaient pas catholiques mais hérétiques) « aient rejeté, sous prétexte de sainteté, tout rapport entre la vie laborieuse et la vie contemplative. Cassien raconte que non-seulement les monastères de l'Égypte et ceux des districts de Libye, mais encore les malheureux qui languissaient dans les prisons des villes étaient, dans les temps de famine, soutenus par le travail des moines. Augustin raconte que les moines de Syrie et d'Égypte étaient à même, par leur travail et leurs économies, d'envoyer

« des navires chargés de provisions aux districts qui  
« étaient dans la détresse. Les moines de l'Orient étaient  
« renommés pour leur hospitalité, bien que leurs cel-  
« lules et leurs cloîtres fussent plus pauvres que ceux des  
« frères qu'ils ont eus plus tard en Occident. Les moines  
« les plus rigides, qui ne vivaient que de pain et de sel,  
« servaient à leurs hôtes une autre nourriture, et souvent  
« afin de les décider à accepter ce qu'ils leur offraient,  
« ils faisaient trêve à leur sévérité habituelle et se rafraî-  
« chissaient avec eux. Un moine qui habitait l'Euphrate,  
« réunit plusieurs mendiants aveugles et leur apprit à  
« chanter avec lui des hymnes chrétiens. Il fit contribuer  
« à leur entretien une multitude de personnes de toutes  
« les classes qui recherchaient sa compagnie.

« Outre la propagation de l'amour et de la charité,  
« une autre considération détermina les législateurs  
« des ordres monastiques à enjoindre le travail comme  
« devoir spécial. Ils désiraient par là comprimer les pas-  
« sions et maintenir une juste balance entre les facultés  
« physiques et spirituelles de la nature humaine,  
« parce que la puissance physique, quand elle est inac-  
« tive et sans contrôle, exerce aisément une influence  
« destructive sur la puissance spirituelle.

« Parmi les règles de Basile, nous trouvons la décision  
« suivante touchant les métiers qui faisaient l'occupation  
« des moines. On doit préférer ceux qui ne sont pas in-  
« compatibles avec une vie paisible et tranquille, qui né-  
« cessitent moins de peine soit pour se procurer les ma-  
« tières premières devant servir à l'ouvrage, soit pour  
« vendre les produits quand ils sont achevés. On doit

« préférer les métiers qui entraînent le moins de rap-  
« ports inutiles et dangereux avec les hommes et qui  
« n'ont pas pour but de satisfaire des désirs peu raisonna-  
« bles et les goûts du luxe. Il était recommandé à ceux  
« qui s'adonnaient aux métiers de tisserand et de cor-  
« donnier de pousser leur industrie aussi loin que la né-  
« cessité l'exigeait, mais de ne pas se prêter aux vanités  
« de la vie. L'agriculture, l'art de bâtir, les métiers de  
« charpentier et de forgeron étaient regardés comme  
« bons en eux-mêmes et comme ne devant pas être re-  
« poussés ; mais il était à craindre qu'ils n'entraînaient  
« la perte de repos et n'exposassent les moines à être  
« trop séparés les uns des autres. L'agriculture devait être  
« particulièrement recommandée, et c'est par l'agricul-  
« ture que les moines, à une époque postérieure, ont  
« si puissamment contribué à la civilisation des grossiè-  
« res nations de l'Occident.

« Les moines les plus vénérés recevaient la visite des  
« hommes, de toutes les conditions. Un mot grave, un  
« sentiment énergique exprimé par quelque moine cé-  
« lèbre, et dont un si grand nombre sont arrivés jusqu'à  
« nous, par cela seul qu'il sortait de la bouche d'un  
« homme universellement respecté et fort de l'impression  
« répandue par sa vie sainte et sa physionomie vénérable,  
« produisait souvent, quand il était dit à propos, beau-  
« coup plus d'effet que les harangues longues et répétées  
« des autres hommes. Du sein des villes, on envoyait  
« les enfants aux moines pour recevoir leur bénédiction,  
« et les moines profitaient de ces circonstances pour jeter  
« dans leur esprit le germe des vérités chrétiennes qui

« prenaient plus tard racine. Théodoret nous dit, en  
« parlant de Pierre le moine : Il me plaçait souvent sur  
« ses genoux et me donnait du pain et des raisins. Ma  
« mère qui avait l'expérience de sa grâce spirituelle,  
« m'envoyait à lui une fois par semaine pour recevoir sa  
« bénédiction.

« Basile recommandait particulièrement aux moines  
« les devoirs de l'éducation. Il leur était enjoint de se  
« charger volontairement de l'éducation des orphelins,  
« ainsi que de l'éducation des jeunes gens qui leur  
« étaient confiés par leurs parents. Il n'était nullement  
« nécessaire que ces enfants devinssent moines. S'ils  
« étaient propres à cette vie , on les instruisait de bonne  
« heure dans un art ou dans un métier , et ils étaient  
« ensuite libres de faire choix de leur vocation. On don-  
« nait le plus grand soin à leur éducation religieuse et  
« morale. Ils étaient élevés dans des maisons particu-  
« lières , sous la direction d'un des moines les plus âgés  
« et les plus expérimentés , connu pour sa patience et  
« sa douceur , afin que leurs fautes pussent être corri-  
« gées avec une tendresse paternelle et une sagesse  
« pleine de circonspection. Au lieu des fables de la my-  
« thologie , pour les instruire d'une manière utile et at-  
« trayante , on leur faisait apprendre par cœur des pas-  
« sages des Écritures saintes , l'histoire des miracles  
« divins et des maximes tirées des proverbes de Salomon.

« Les moines de l'Orient ont grandement contribué  
« à la conversion des païens , tant par leurs discours  
« simples et sincères que par la vénération que leur vie  
« inspirait autour d'eux. Leur genre de vie si simple

« leur permettait de s'établir facilement en quelque lieu  
« que ce fût. » .

Maintenant, que les ennemis des moines voient dans cette citation un exposé fait dans un esprit de parti, s'ils le veulent, quoique, en tant que venant d'un protestant, on ne comprend pas que l'on puisse dire avec justice qu'il mérite ce reproche.

Mais là n'est pas le point à établir : je ne prétends imposer à personne cette manière de juger l'institution monastique. Que l'on voie, si l'on veut, un exposé de parti dans le tableau de Néander ; que l'on doute de son exactitude ; quant à moi, je me borne à dire que la question se présente évidemment à nous sous deux côtés, et par conséquent que le public protestant, qui n'en connaît qu'un et qui s'imagine qu'un drôle et un sot peuvent seuls douter des traditions protestantes reçues au sujet des moines, sont, par la raison même de leur ignorance, d'abord extrêmement positifs qu'ils ont raison et ensuite singulièrement exposés à avoir tort.

*Audi alteram partem* : entendre les deux côtés est une maxime généralement admise des Anglais ; mais il est un sujet sur lequel ils ont des préjugés intraitables et ils repoussent toute manière de voir, si ce n'est celle qui leur est familière depuis leur enfance. Rome est leur Nazareth, et ils croient avoir résolu la question en demandant : « Est-ce qu'aucun bien peut venir de Nazareth ? » Trop heureux s'ils pouvaient être amenés à imiter celui qui, voulant connaître l'Évangile, se rendait néanmoins, après avoir fait cette objection, à l'invitation qu'il avait reçue en réponse : « Venez et voyez ! »

Je pourrais clore ici ces observations qui n'avaient d'autre but que de suggérer à ceux à qui je m'adresse qu'ils doivent avoir plus de raison d'être confiants dans leur manière d'envisager la religion catholique, s'ils ont jamais été frappés par la pensée qu'elle manquait de quelque preuve; s'ils ont jamais douté de la possibilité de dénaturer la vérité; s'ils se sont jamais demandé s'il était possible que Jésus-Christ fût appelé Belzébuth. Avant de conclure, je suis cependant tenté d'essayer s'il serait possible de dresser quelque acte d'accusation monstre aussi effrayant et aussi fantastique que celui que l'on dresse contre le catholicisme. Je choisirai une institution qui, dans ses proportions et à sa place, soit d'une grandeur et d'une excellence qui puissent être mises en parallèle avec la communion romaine. Je choisirai, dans ce but, la constitution britannique, qui est d'une manière si spéciale la propriété et si justement la gloire de notre peuple. En faisant ce choix, je n'ai pas besoin de dire que je la choisis par la raison qu'elle est si dignement l'objet de notre admiration et de notre vénération. J'en serais pour ma peine si je cherchais à prouver qu'elle est autrement. La constitution britannique est une des grandes œuvres humaines; elle est aussi admirable dans son genre, pour prendre les productions du génie dans des ordres différents, que les pyramides d'Égypte, le mur de la Chine, les peintures de Raphaël, l'Apollon du Belvédère, les pièces de Shakespeare, la théorie de Newton et les exploits de Napoléon. Elle s'élève dans sa majesté bien au-dessus des opinions des hommes, et sera une merveille et presque un prodige

jusqu'à la fin des temps ; mais c'est pour cette raison même qu'elle répond davantage au but que je me propose ; car je vous montrerai quelle figure ferait la constitution britannique elle-même en la soumettant à l'intelligence d'Exter-Hall et en la traitant par les instruments de ceux dont la dissection la plus habile consiste à déchirer et à mutiler.

Je suppose donc un orateur et un auditoire qui n'ont jamais vu l'Angleterre, ni un membre du parlement, ni un agent de police, ni une reine, ni une foule de Londres. L'orateur n'a jamais lu l'histoire d'Angleterre ni étudié aucun de nos philosophes, de nos juristes, de nos moralistes et de nos poètes, mais il a jeté les yeux dans Blackstone et quelques histoires anglaises, il a recueilli des faits de troisième et quatrième main, et il a réuni un grossier mélange d'idées, de mots, d'exemples, d'un peu de vérité, de beaucoup de mensonges, de faussetés, de non-sens et d'inventions. Il arrive très-heureusement pour mon dessein un compte-rendu, transmis par le correspondant spécial d'un journal du matin, d'une grande réunion tenue il y a une quinzaine de jours à Moscou, avec la sanction du Czar, à l'occasion d'une tentative faite par un ou deux nobles russes de propager les idées anglaises dans sa capitale. Il semble que l'empereur ait pensé, dans l'état actuel des esprits, qu'il valait mieux, quand les sociétés secrètes sont si répandues, comprimer le mouvement par l'argumentation plutôt que par la force des armes, et il a donné en conséquence au gouverneur de Moscou des instructions pour qu'il prêtât son concours au projet



d'un grand meeting qui serait ouvert à la petite faction des Anglo maniacs ou johnbullistes, comme on les appelle vulgairement, aussi bien qu'à la masse de la population. Dix mille hommes, autant qu'il a été permis de les compter, étaient réunis sur une des plus vastes places de cette ville. On prononça des discours pleins de verve qui tous rappelaient la fable du *Lion et de l'homme*. L'homme était le Russe et le lion notre vieil ami le Breton. Le discours qui obtint le plus de succès fut le dernier, prononcé par un membre d'une branche cadette de la famille Potemkin, aide de camp de l'empereur, qui a passé les trente dernières années à faire la guerre du Caucase. Ce vétéran distingué qui, par sa bravoure extraordinaire dans les combats contre les tribus du Caucase, a mérité le titre de *Suceur de sang*, a parlé très-longuement. Le compte-rendu nous donne une partie de ce discours incendiaire, et il paraît que le ministre anglais a demandé au cabinet de Saint-Pétersbourg des explications à ce sujet, ainsi que sur les incidents qui en ont été la suite. Je transcris ce discours tel qu'on peut supposer le trouver dans le journal.

Le comte a commencé par observer qu'il devient chaque jour plus urgent pour ses concitoyens de prendre leur parti et de résister avec fermeté à une puissance perfide qui proclame avec arrogance qu'il n'y a rien dans le monde de semblable à la constitution britannique et qu'aucun pays ne saurait prospérer sans elle. Cette puissance s'agrandit chaque année en Orient, en Occident, dans le Midi; elle travaille à une vaste conspiration contre tous les États et cherche même à

modifier les vieilles institutions du nord de l'Europe et à habiller l'armée, la marine, la législature, le pouvoir exécutif de notre pays avec la livrée de la reine Victoria. « Placé dans sa position insulaire, s'écrie-t-il, et à la « porte de derrière du monde, qu'a donc à faire John « Bull (l'Anglais) avec les affaires continentales ou les « traditions politiques de notre sainte Russie? » Et cependant il s'est trouvé dans cette ville des hommes dupes de propagandistes insidieux et traîtres à leur empereur, au point de soutenir que l'Angleterre a été plus longtemps que la Russie un pays civilisé. L'orateur maintient précisément le contraire, et, en ce qui touche à la constitution si vantée de l'Angleterre, il est prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour prouver que ce n'est qu'un vieux meuble vermoulu, quelque chose qui fait mal à voir au dix-neuvième siècle et qui ne durera pas douze ans. L'orateur déclare ne parler ainsi que sur les meilleures informations. Il comprend que les Anglais, qui n'ont jamais quitté leur île, prêtent l'oreille aux chants de *Rule Britannia*, de *Rosbif*, de *Poor Jack*, de *Old English Gentleman*; il le comprend et il les prend en pitié; mais que les Russes, les vainqueurs de Napoléon, les héritiers d'un gouvernement paternel, fléchissent le genou, fassent le baise-main, marchent à reculons et se livrent à d'autres bouffonneries devant un monarque limité dans son île, c'est là une aberration inconcevable que certains Russes ont cependant vue avec tant de tendresse. L'orateur répète qu'il y a dans cette ville des hommes bien élevés qui ont professé ouvertement leur vénération pour les doctrines

athées et les maximes diaboliques du johnbullisme.

L'orateur fut ici interrompu par un ou deux murmures de dissentiment, et l'on remarqua un étranger, que l'on suppose être l'associé d'une maison de commerce d'Écosse, qui fit de vives tentatives pour obtenir la permission de parler. On est parvenu à lui imposer silence au milieu d'applaudissements enthousiastes, et le comte a continué son discours avec une chaleur de sentiment qui a accru l'effet de la terrible invective qui suit. Il dit qu'il s'est servi des mots *athées* et *diaboliques* avec intention, et qu'il est prêt à donner les raisons qui l'y ont déterminé. Comment parler d'une puissance politique qui s'arroe l'attribut de la Divinité? Pourrait-on trouver une expression assez forte pour flétrir une pareille usurpation? Personne n'oserait nier que cette puissance ne soit l'Antechrist. La venue de l'Antechrist a été prédite dans les saintes Écritures; il doit venir à la fin des temps, grandir tranquillement, se manifester avec circonspection et artifice, et ensuite il doit faire entendre de grandes choses contre la Divinité et ses attributs. Cette prophétie se trouve littéralement et exactement remplie dans la constitution britannique. L'Antechrist doit non-seulement usurper les armes du ciel, mais professer son usurpation et s'arroger ses titres. Telle est la principale marque de la bête, et où la trouve-t-on accomplie, si ce n'est dans le johnbullisme? « J'ai entre  
« les mains, continue l'orateur, un livre que j'ai obtenu  
« dans des circonstances très-remarquables; il est in-  
« connu du peuple anglais et ne circule que parmi les  
« hommes de loi, les négociants et l'aristocratie. Les

« serments les plus solennels, les peines les plus ter-  
« ribles, la vigilance la plus active de la police, garantis-  
« sent qu'on ne le répandra pas au delà de ces limites res-  
« treintes. J'ai pu me le procurer après plusieurs années,  
« à la suite des recherches laborieuses d'un agent qui  
« était secondé par un libraire anglais, et j'ai dépensé  
« une somme énorme pour en devenir propriétaire. On  
« l'appelle : *Commentaires de Blackstone sur les lois de*  
« *l'Angleterre*, et je suis heureux de pouvoir faire con-  
« naître à l'univers ses mystères odieux et révoltants,  
« connus de quelques Anglais, et certainement ignorés  
« des personnes égarées dont les divagations ont été  
« l'occasion de ce meeting. Je suis bien convaincu que  
« lorsqu'elles connaîtront les vraies doctrines de John  
« Bull, elles renieront ces doctrines avec horreur et  
« rompront toute relation avec ses adhérents.

« Je dois ajouter, Messieurs, que si ce livre n'est lu  
« que dans certaines classes, il est néanmoins le guide  
« et je pourrais dire l'évangile des juges, des hommes  
« de loi, des conseillers privés, des juges de paix, des  
« magistrats, du clergé et de la bourgeoisie. J'ouvre ce  
« livre, et quels sont les premiers mots que j'y trouve ?  
« *Le roi ne peut pas mal faire (The king can do no wrong)*.  
« Je vous prie, Messieurs, de faire attention à cette as-  
« sertion des plus significatives. On était habitué à pen-  
« ser qu'aucun enfant des hommes n'avait le don d'im-  
« peccabilité; on s'était imaginé que l'impeccabilité était  
« un attribut divin; mais cette bible anglaise, comme  
« on peut l'appeler, reconnaît distinctement au roi de  
« la Grande-Bretagne et de l'Irlande le don de ne jamais

« pécher. Observez que les expressions que j'emploie  
« ne m'appartiennent pas, car je me borne à citer ce que  
« mes yeux voient dans ce document remarquable. Voici  
« ses propres expressions : C'est un axiome de notre  
« droit que le *roi lui-même ne peut pas mal faire*. Avais-je  
« tort en parlant des maximes athées du johnbullisme?  
« Mais c'est bien loin d'être tout : l'écrivain continue et  
« attribue au souverain (je tremble en prononçant ces  
« mots) *la perfection absolue*; car il s'exprime ainsi : « La  
« loi attribue au roi, dans sa capacité politique, UNE  
« PERFECTION ABSOLUE : *le roi ne peut pas mal faire!* » (Mur-  
« mures). On avait pensé jusqu'à ce jour qu'aucune puis-  
« sance humaine ne pouvait être dépeinte de cette  
« manière ; mais la législature, la magistrature et la  
« jurisprudence anglaises ont eu l'effronterie d'attribuer  
« à l'idole couronnée qui tient le sceptre de la Grande-  
« Bretagne, à la poupée (le cri de *honte ! honte !* est poussé  
« par l'individu qui s'était fait remarquer au commence-  
« ment du discours), à la poupée, dis-je, qu'ils ont en-  
« tourée d'un lion et d'une licorne, l'attribut de la PER-  
« FECTION ABSOLUE ! » A ces mots, l'étranger qui,  
plusieurs fois, avait cherché à interrompre l'orateur, se  
lève, en dépit des efforts des personnes qui l'entourent,  
et se met à crier, autant qu'il était permis de distinguer  
ses paroles : « Vous êtes un lâche menteur ! notre chère  
petite reine !... » L'assemblée répondit par les cris : *A la  
porte !* et l'interrupteur dut sortir du meeting.

L'ordre une fois rétabli, le comte continua ainsi :  
« Messieurs, j'aurais bien désiré que vous eussiez permis  
« à cet émissaire d'un potentat étranger (immenses ap-

« plaudissements) qui travaille astucieusement à former  
« parmi nous un parti politique, d'entendre jusqu'à la  
« fin le noir catalogue d'accusations contre son souve-  
« rain ; car j'ai à peine commencé. Je disais, Messieurs,  
« que la reine d'Angleterre s'arroge l'attribut divin de  
« la PERFECTION ABSOLUE ! mais, comme si ce n'était pas  
« assez, cet écrivain continue : « En outre, le roi est  
« non-seulement incapable de mal faire, mais encore de  
« mal penser ! *Il ne peut jamais rien faire d'impropre ; il*  
« *n'y a en lui ni DÉFAUT ni FAIBLESSE !!!* » (Le tumulte qui  
éclate dure quelques minutes). On aperçoit un monsieur  
vêtu d'une manière respectable, au bas de la tribune,  
qui demande à voir le livre, qu'on lui fait passer immé-  
diatement. Après en avoir regardé les pages, il examine  
avec soin le titre et la couverture ; il le rend sans dire  
mot.

Le comte, en reprenant son discours, fait observer  
qu'il désire et provoque l'examen, qu'il serait heureux  
de répondre à toutes les questions qui lui seront faites  
et qu'il espère publier bientôt, par souscription, une tra-  
duction de l'ouvrage qu'il vient de citer. En reprenant  
le sujet où il l'avait laissé, il se livre à quelques ré-  
flexions des plus puissantes et des plus impressives sur  
la condition misérable de ces multitudes qui, en dépit  
de leur habileté dans les arts mécaniques et leur éner-  
gie politique, se trouvent enveloppées dans les om-  
bres d'une si sottise superstition. Le passage que l'orateur  
a cité est, dit-il, le premier et le moins criminel d'une  
série de blasphèmes si prodigieux, qu'il craint réellement  
d'aller plus avant, non-seulement à cause du dégoût

que lui inspire la nécessité de les répéter, mais encore dans la crainte qu'on ne l'accuse de vouloir imposer à la foi de ses auditeurs ce qui sort des limites de la raison. Il appelle ensuite l'attention sur ce point, que le souverain de l'Angleterre a la prétention, d'après ce livre infâme, d'être la *source de la justice*, et afin d'éviter tout malentendu sur ce point, l'auteur déclare « qu'en justice, elle (la souveraine) n'est jamais obligée à quelque chose. » Quel est donc le mobile de ses actions? Quelque désir qu'ait l'orateur de ne pas souiller ses lèvres de ces propositions scandaleuses, il doit leur dire cependant que cet écrivain abominable déclare froidement que la reine, une femme, ne fait des actes de réparation et de restitution qu'à titre de *grâce*! L'orateur ajoute qu'il n'est pas théologien, qu'il a passé sa vie sur les champs de bataille, mais qu'il connaît assez sa religion pour savoir que le mot *grâce* est spécialement consacré aux faveurs qui émanent de la souveraineté divine. Tous ses auditeurs savent parfaitement bien que la nature est une chose et que la *grâce* en est une autre, et cependant voilà une pauvre créature d'argile qui prétend être la *source*, non-seulement de la justice, mais de la *grâce*. La reine d'Angleterre se fait la cause première, non-seulement de l'excellence purement naturelle, mais spirituelle, c'est-à-dire qu'elle ne fait rien moins que s'émanciper de son Créateur. D'après Blackstone, il paraît que la reine n'obéit jamais à la loi en vertu d'une obligation, c'est-à-dire que son Créateur ne peut la contraindre en rien. L'auteur ne tirait pas de lui-même cette déduction, comme on va le voir directement. Observons que l'a-

pôtre appelle l'Antechrist qui a été prédit « l'homme méchant, » ou, ainsi qu'on peut le traduire plus correctement, « l'homme sans lois, » parce qu'il doit mépriser orgueilleusement toutes les lois; or, c'est précisément le rôle qu'a assumé le parlement britannique. « La puissance du parlement, dit sir Edward Coke, est si transcendante et si absolue, qu'elle ne peut être circonscrite dans aucune limite! Il a une autorité souveraine et au-dessus de tout contrôle! » En outre, les juges ont déclaré que cette autorité « est si élevée et si puissante dans sa nature, qu'elle peut faire la loi et faire QUE CE QUI EST LOI CESSE DE L'ÊTRE! » C'est véritablement la bouche qui fait entendre de grandes choses; mais il y a d'autres blasphèmes encore que l'orateur n'a ni le courage ni la force de révéler, après avoir fait passer par ses lèvres les sentiments atroces exprimés par l'auteur. L'âme et l'intelligence d'un Russe souffrent quand de pareilles idées se présentent à son imagination et que ses lèvres cherchent à articuler de semblables paroles. C'est pourquoi l'orateur dira aussi rapidement que possible ce qui lui reste à signaler, sans l'accompagner de commentaires. Le noble comte cite d'une voix distincte et bien articulée, le passage suivant du volume de Blackstone : « Quelques écrivains n'ont pas hésité à appeler sa puissance l'OMNIPOTENCE du parlement! » Personne ne peut se rendre compte de l'effet saisissant de ces quelques mots; ils ont été entendus de toute cette immense assemblée : chacun en est devenu pâle. Un silence absolu s'est établi ensuite; on aurait entendu tomber une épingle. L'assemblée reste en suspens durant quelques minutes.



L'orateur, en proie à une profonde émotion, reprend son discours :

« Mes chers compatriotes, n'avez-vous pas assez entendu  
« parler de ce hideux système de Johnbullisme? Avais-je  
« tort quand, en commençant ce discours, je me servais  
« des mots athées et diaboliques? Ai-je besoin de pousser  
« plus loin ces détails impurs qui ne peuvent rien ajou-  
« ter à la signification des passages que je vous ai déjà  
« lus? Si la reine *ne peut mal faire*, si elle est *la perfection*  
« *absolue*, si elle n'a ni *défaut* ni *faiblesse*, si elle est *la*  
« *source de la justice*, si elle est *la source de la grâce*, si  
« elle est simplement *au-dessus de la loi*, si elle est *toute-*  
« *puissante*, quoi d'étonnant que les légistes du  
« johnbullisme l'appellent *sacrée*? Quoi d'étonnant  
« qu'ils parlent d'elle comme d'une *majesté*? Quoi d'é-  
« tonnant qu'ils en parlent comme d'un *être supérieur*?  
« Ici encore je ne fais que citer les expressions du livre  
« que j'ai entre les mains. Le peuple (mon sang se glace  
« dans mes veines en répétant ces mots) est amené à voir  
« dans son souverain UN ÊTRE SUPÉRIEUR! « Chacun est  
« au-dessous de lui, dit Bracton, et il n'est au-dessous  
« de personne. » En conséquence, les ouvrage de droit  
« l'appellent : *Vicarius Dei in terrâ*, le vicaire de Dieu  
« sur la terre. Or, c'est là un accomplissement des plus  
« étonnants de la prophétie; observez-le, car antechrist  
« est un mot grec qui signifie « vicaire du Christ. »  
« Quoi d'étonnant, dans ces circonstances, que la reine  
« Élisabeth, assumant l'attribut du Créateur, ait dit à  
« un de ses évêques : « Prêlat orgueilleux, *je vous fais*  
« *et puis vous défaire!* » Quoi d'étonnant que Jacques I<sup>er</sup>

« ait eu l'assurance effrontée de dire : « De même que  
« la créature qui discute la Divinité se rend coupable  
« d'athéisme et de blasphème, ainsi le sujet qui résiste  
« à un roi dans la hauteur de son pouvoir, se rend cou-  
« pable de présomption et de sédition. » En outre, ses  
« sujets l'appellent « le souffle de leurs narines, » et  
« mylord Clarendon, aujourd'hui lord-lieutenant d'Ir-  
« lande, déclare, dans sa célèbre *Histoire de la Rébel-  
« lion*, que ce hautain monarque s'est appelé, dans une  
« circonstance, « un dieu, » et, dans ce grand digeste  
« de droit, appelé communément *les Constitutions de  
« Clarendon*, il nous donne tout le récit de l'expulsion  
« de l'archevêque, saint Thomas de Cantorbéry, par ce  
« même monarque, parce que le prélat avait refusé de  
« lui rendre hommage. Lord Bacon alla presque aussi  
« loin quand il l'appela : « *Deaster quidam*, une sorte de  
« petit dieu. » Alexandre Pope appelle la reine Anne  
« une déesse, et Addison s'écrie avec une servilité que  
« peut seule égaler sa profanation : « Toi, déesse, toi,  
« que l'île de Bretagne adore... » Et même en ce mo-  
« ment, quand l'attention publique a été appelée sur ce  
« sujet, la reine Victoria se fait représenter sur ses mon-  
« naies, comme la déesse des mers tenant un trident païen  
« à la main.

« Messieurs, serez-vous surpris quand je vous dirai,  
« après cette exposition des blasphèmes de l'Angleterre,  
« que, quelque étonnant que cela soit, la reine Victoria  
« est distinctement désignée dans le livre des *Révélation*  
« comme représentant le nombre de la bête? Vous pou-  
« vez vous rappeler que ce nombre est 666. Or, elle a

« été appelée au trône en 37 , époque à laquelle elle avait  
« dix-huit ans. Multipliez 37 par 18 et vous aurez 666,  
« qui est l'emblème mystique du roi sans lois !!! .

« Il n'y a rien d'étonnant qu'avec de si monstrueuses  
« prétentions et sous de si terribles augures , le johnbul-  
« lisme soit, en acte et en fait, aussi sauvage et aussi licen-  
« cieux qu'il est saint et innocent dans la profession de ses  
« principes. Ses annales sont souillées de sang et de cor-  
« ruption. L'historien Hallam , bien que du parti-ultra-  
« national , admet, dans son histoire constitutionnelle,  
« que les tribunaux anglais sont déshonorés par des ma-  
« nières brutales et l'inique partialité de la magistra-  
« ture. « La conduite générale de la magistrature , dit-il  
« ailleurs , l'a couverte d'infamie. » Bientôt après , il  
« nous dit que la faction dominatrice qui pèse sur le  
« clergé de la haute Église est « la disgrâce et le remords  
« du parjure. » Les rois d'Angleterre ont été le fléau et la  
« honte de la nature humaine. Richard I<sup>er</sup> se vantait que  
« l'esprit malin était le père de sa famille. Saint Bernard  
« dit , en parlant de Henri II : « Il est venu du diable et  
« au diable il retournera. » Guillaume II a été tué par  
« l'ennemi de l'homme à qui il s'était vendu étant à la  
« chasse dans une de ses forêts ; Henri I<sup>er</sup> est mort pour  
« avoir mangé des lamproies ; Jean est mort d'une indi-  
« gestion de pêches ; Clarence , un frère du roi , a été  
« noyé dans un tonneau de vin de Malvoisie ; Richard III  
« a mis à mort son souverain , le fils de son souverain,  
« ses deux frères , sa femme, deux neveux et une demi-  
« douzaine d'amis ; Henri VIII s'est successivement ma-  
« rié à non moins de six femmes, qu'il a successive-

« ment assassinées. Je cite la *Revue d'Édimbourg*, qui  
« rapporte, d'après Hollinshed, que non moins de  
« soixante-dix mille personnes ont péri sous son rè-  
« gne par la main du bourreau. Sir John Fortescue  
« nous dit que, de son temps, il y avait plus d'exécutions  
« pour vol en Angleterre, dans une année, qu'en  
« France dans sept ans. Sous le règne d'Élisabeth, quatre  
« cents personnes ont été exécutées dans une seule an-  
« née. Même, à une époque aussi rapprochée de nous  
« que le siècle dernier, en dépit des protestations inces-  
« santes des nations étrangères, on a compté à Londres  
« seulement 428 condamnations à mort. Un des châti-  
« ments favoris de John Bull consiste à brûler les enfants,  
« ainsi qu'on peut le voir dans ce même Blakstone, qui  
« rapporte, d'après sir Matthew Hale, comment fut brû-  
« lée une jeune fille de treize ans. En Angleterre, les  
« valets assassinent toujours leurs maîtres, et les amants  
« étranglent régulièrement leurs maîtresses. Les fer-  
« miers et leurs femmes battent leurs apprentis jusqu'à  
« la mort. Les hommes de loi, dans les collèges d'avo-  
« cats, dépouillent leurs domestiques et les laissent  
« mourir de faim, ainsi que cela résulte d'enquêtes re-  
« marquables faites l'année dernière devant les cours de  
« justice. Les maris vendent leurs femmes aux enchères  
« publiques, après leur avoir passé une corde au cou.  
« Un Français de distinction, M. Pellet, qui a visité  
« Londres en 1815, déclare avoir vu un certain nombre  
« de crânes sur chaque rive de la Tamise, et on lui a  
« dit qu'on en trouvait des masses sur les points de dé-  
« barquement. Mais pourquoi multiplier les exemples

« quand les noms de ces tigres bipèdes , Rush , Thistle-  
« wood, Thurtell, les Mannings, le colonel Kirke, Cla-  
« verhouse, Simon de Montfort, Strafford, le duc de  
« Cumberland, Warren Hastings et le juge Jeffreys,  
« quand ces noms, dis-je, sont familiers à tous les foyers  
« de la terre? Le johnbullisme est resté huit cents ans  
« le même, *semper idem*; il a été immobile dans le mal.  
« Il punit de mort cent soixante fautes. D'après son code,  
« on mérite la mort pour vivre durant un mois avec des  
« bohémiens, et lord Hale fait mention de treize per-  
« sonnes qui, de son temps, ont été mises à mort pour cela  
« durant une seule session des assises. Voler une brebis,  
« c'est la mort; voler une garenne, c'est la mort; voler une  
« lettre, c'est la mort; voler un mouchoir de poche,  
« c'est la mort; couper un cerisier, c'est la mort! Et,  
« après tout, les excès du johnbullisme chez lui sont de  
« simples jeux d'enfants, comparés aux océans de sang  
« qu'il a répandus au dehors. L'Angleterre a été la cause  
« de toutes les guerres qui ont désolé l'Europe; elle  
« a fomenté les jalousies nationales et l'antipathie des  
« castes dans toutes les parties du monde; elle a plongé  
« les États les plus florissants dans l'abîme des révolu-  
« tions. Les croisades, les vèpres siciliennes, les guerres  
« de la réforme, la guerre des trente ans, la guerre de  
« succession, la guerre des sept ans, la guerre d'Amé-  
« rique, la révolution française, tout cela est dû sim-  
« plement aux idées de John Bull, et, pour ne citer  
« qu'un exemple précis, c'est sur l'Angleterre que pèse la  
« responsabilité de la mort de deux millions d'hommes  
« tués dans les dernières guerres. Les whigs eux-mêmes,

« du premier au dernier et jusqu'à ce jour, ont admis et  
« proclamé sans hésitation ou réserve que cette guerre  
« a été entièrement l'œuvre du johnbullisme, qu'elle  
« n'a pas eu d'autre raison d'être, et qu'elle n'aurait pas  
« eu lieu, si ce n'est par son influence et par elle  
« seule.

« Telle est cette « perfection absolue, sans défaut et  
« sans faiblesse » qui, se réjouissant dans le sang de  
« l'homme, cherche encore des victimes au dehors et  
« flairer le sang sur toute l'étendue de la terre. C'est en  
« cette femme Jezabel que s'accomplit la vision prophé-  
« tique, et c'est elle qui a mérité la dénomination du  
« prophète. Et, chose étrange à dire, un de ses pro-  
« phètes ne s'est fait aucun scrupule de lui appliquer  
« cette dénomination. Les enfants de Jezabel, morts au  
« bien et au mal, se glorifient de ce nom, et il n'y a pas  
« dix ans qu'un des toriers les plus élevés dans le pays, un  
« ministre de la religion établie, a salué par une sorte  
« d'infatuation la monarchie souillée de sang du nom  
« de la sorcière mystique. Assurément, Jezabel est son  
« nom et Jezabel est sa nature; car, après s'être enivrée  
« à la coupe spirituelle de colère et s'être adonnée à  
« croire un mensonge, elle s'est enfin élevée à des hau-  
« teurs qui approchent davantage de la folie que de l'or-  
« gueil; elle balbutie des absurdités et a soif de choses  
« impossibles. Messieurs, je ne me sers que d'expres-  
« sions sérieuses et sobres; je puis prouver à la lettre  
« tout ce que j'avance. Ce n'est pas moi qui suis cou-  
« pable d'extravagance, mais l'objet même que je vous  
« dénonce. J'en appelle encore une fois à l'affreux vo-

« lume que j'ai dans les mains ; j'en appelle à lui, je  
« l'ouvre et je le rejette. Ecoutez-moi donc une dernière  
« fois ; c'est un fait, Jezabel a décrété son *ubiquité*. « Une  
« conséquence des prérogatives royales, dit l'auteur  
« antichrétien, est l'UBIQUITÉ légale du roi ! » « Sa ma-  
« jesté est *toujours présente* dans toutes ses cours : ses juges  
« sont les *miroirs* qui reflètent l'image du roi. » Et, plus  
« loin : « La conséquence de cette *ubiquité* (vous voyez  
« qu'il ne recule pas devant l'expression), c'est que le  
« souverain ne peut pas être MIS HORS DE CAUSE (NON  
« SUIR) !! » Messieurs, le soleil serait couché avant que je  
« vous eusse signalé la centième partie des énormités  
« de cet enfant de Moloch et de Baal. Enivrée à la coupe  
« de la folie et bercée dans la nonchalance, elle ne fait  
« entendre que des non-sens et tourbillonne dans la  
« confusion. A l'exemple de l'empereur romain, elle  
« s'est déclarée immortelle ! elle a décrété son éternité !  
« Je le répète de nouveau, ces paroles ne sont pas les  
« miennes. Je les trouve dans ce livre diabolique. « En  
« droit, dit Blakstone, on dit que le roi *ne meurt ja-*  
« *mais !* » Et ailleurs il dit, avec une expression encore  
« plus hideuse : « Le droit attribue au souverain une  
« IMMORTALITÉ absolue !! LE ROI NE MEURT JAMAIS ! »

« Maintenant, Messieurs, vous êtes maîtres de votre  
« destinée. Si vous désirez succomber devant une  
« puissance qui n'a jamais été satisfaite de ce qu'elle a,  
« mais qui, depuis des siècles, étend ses conquêtes dans  
« les deux hémisphères, alors l'humble personnage qui  
« vient de vous adresser la parole acceptera la consé-  
« quence de votre détermination, il reprendra son uni-

« forme militaire et retournera au Caucase. Si, au contraire, comme je le crois, vous êtes résolus à résister  
« d'une manière inébranlable à ce torrent d'imposture  
« satanique et d'ambition insensée, et à le faire refluer  
« vers l'Océan ; si, non par haine des Anglais, loin de là,  
« mais par *amour* pour eux (car on doit toujours distinguer entre la nation et son johnbullisme qui prédomine) ; » si, dis-je, par amour pour eux, comme frères,  
« par suite de la détermination généreuse de prendre  
« leur parti, sous l'impulsion du sentiment intime que  
« dans le fond de leur cœur ils sont *Russes*, qu'ils rongent  
« l'anneau de la chaîne qui les lie à leur sort et qu'ils  
« soupirent après vous comme après leurs libérateurs ;  
« si, inspiré par ces nobles idées, aussi bien que par  
« l'ardeur de votre patriotisme, vous prenez la haute  
« résolution d'anéantir ce déshonneur de l'humanité ;  
« si vous abhorrez ces sophismes « *De minimis non curat lex,* » « *Malitia supplet ceteram,* » « *Tres faciunt collegium.* » « *Impotentia excusat legem.* » « *La possession vaut neuf points de la loi,* » « *plus grande est la vérité, plus grande est la calomnie,* » principes qui sapent le fondement de la morale ; si vous faites une guerre à mort  
« à ses hideuses superstitions sur la primogéniture, l'égalité des partages, la main-morte, les reliquats ; si vous  
« détestez, abhorrez, abjurez les maximes tortueuses et  
« les dispositions perfides de son *habeas corpus, quare expedit,* et tant d'autres ; si vous dédaignez les momeries de ses perruques, de ses rabats, de ses calottes, de son hermine (bruyants applaudissements) ; si vous foulez aux pieds et crachez sur son fief absolu et son fief



« mouvant, sa roture, sa tenure en franc-aloi, ses fiefs, « ses redevances, ses saisines (Tonnerre d'applaudis- « sements; l'assemblée entière s'agite), ses actions, ses « primes, ses intérêts à tant pour cent, ses tarifs, ses « grandes et petites jauges. » (Ici les applaudissements deviennent frénétiques, étouffent la voix de l'orateur, et l'assemblée offre le spectacle du plus extraordinaire enthousiasme.) La moitié du meeting embrasse l'autre, et poussée ensuite comme par une résolution subite, la foule se précipite hors de la place et va briser les vitres de tous les résidents anglais. Se rangeant ensuite en procession et se dirigeant vers la grande place située devant le Kremlin, on traîne dans la boue et on finit par brûler avec solennité une effigie du johnbullisme qui avait été préparée par le comité directeur, ainsi qu'un lion, une licorne et une reine Victoria. Ces exploits achevés, la foule se disperse tranquillement, et à dix heures du soir les rues jouissaient d'une tranquillité profonde, et la lune brillait d'un éclat d'argent sur la ville des czars.

En terminant, mes frères, je proteste avec la plus entière conviction, que je n'ai pas fait de ce parallèle une caricature. Si j'avais été versé dans les matières légales, j'aurais pu le rendre plus naturel, plus plausible, et plus complet. Quant à son extravagance, je dis de la manière la plus sérieuse, et j'ai les moyens de connaître ce que je dis, puisque j'ai été protestant et que je suis aujourd'hui catholique, puisque je sais d'une part ce que l'on dit et ce que l'on pense des catholiques, et de l'autre, ce qu'ils sont réellement, j'affirme donc de la manière la plus sérieuse qu'aucune des absurdités contenues dans l'esquisse

qui précède, qu'aucune absurdité imaginable ne peut égaler, ne peut surpasser les absurdités que des protestants sensés, bons et bien intentionnés croient au sujet des catholiques. C'est ce qui arrive toutes les fois qu'on regarde les choses d'un côté et qu'on ferme les yeux sur l'autre.



## SECONDE CONFÉRENCE.

LA MANIÈRE DE VOIR DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE SE SOUTIENT ET  
SE TRANSMET PAR TRADITION.

Quand on considère l'extension, la renommée et l'influence toute-puissante de la religion catholique, fait aussi incontestable que l'existence d'un pays appelé la France et d'un océan appelé l'Atlantique; quand on considère que cette religion surpasse toute autre communion chrétienne par l'étendue du territoire qu'elle a conquis et le chiffre de la population qui la professe, et même qu'elle surpasse toutes les communions chrétiennes ensemble; quand on considère que c'est la religion de deux cent millions d'âmes, qu'on la trouve dans chaque coin du globe, qu'elle est acceptée par des nations entières, qu'elle est si multiple dans la forme de ses institutions, si riche dans ses développements, si féconde dans ses ressources, qu'il suffit, pour être sûr qu'elle gagne l'esprit, de la connaître d'une manière passable, on s'étonne que la nation anglaise puisse arriver à se cacher de tels faits. Quand on considère que la religion catholique a été la croyance des hommes les plus profonds et les plus accomplis, la

source des ouvrages les plus utiles, les plus beaux, les plus sublimes, et que cependant malgré cette ubiquité, cette autorité, cette supériorité d'intelligence, cette énergie, cette puissance, elle est restée une et la même durant des siècles ; quand on considère que tout cela, qu'ils l'expliquent comme ils voudront, ne peut être méconnu par ses ennemis les plus acharnés, c'est certainement un phénomène des plus étonnants qu'une nation comme la nôtre s'arrange de manière à éloigner ce fait de son esprit, à en obscurcir la vue au point d'avoir contracté l'habitude de tourner en ridicule et d'abhorrer ceux qui professent cette religion comme étant, par ce fait même, des gens ignorants, incapables de raisonner, superstitieux, vils et rampants. C'est une chose familière aux Anglais de s'étonner et de prendre en pitié les personnes vivant en communauté et les âmes pieuses qui s'entourent d'une clôture pour ignorer ce qui se passe au delà des murs de leur retraite ; mais vit-on jamais d'exemple d'une bigoterie plus suffisante et plus ridicule que celle qui consiste à circonvenir l'esprit de nos concitoyens de manière à leur interdire la connaissance d'un des phénomènes les plus remarquables dont l'histoire du monde ait été témoin ? Les Anglais ne peuvent nier ce fait énorme du catholicisme, dont l'existence est une réalité non moins sensible que le continent d'Amérique et la voie lactée ; mais ils ne veulent pas l'admettre. Ils ferment les yeux ; ils cachent leur tête dans le sable, et s'efforcent de se débarrasser d'une grande vision, d'une grande réalité connue sous le nom de papisme. Ils détachent mille ans des chroniques du monde, et après les

avoir trempés dans le crime et l'idolâtrie, ils voudraient les plonger dans l'oubli. Ils ne reconnaîtront ni à titre d'observation philosophique, ni à titre de recherche historique ce que les impies reconnaissent aussi bien que les catholiques : je veux parler de la vaste étendue, de la grandeur, de la splendeur, de l'amabilité des manifestations de cette confédération ecclésiastique vénérée. Le catholicisme a été, depuis quinze cents ans, un fait aussi palpable et aussi grand (pour le placer au niveau le plus bas) que la puissance de la Grande-Bretagne depuis cent ans ; mais alors comment serait-on sot ou extravagant pour y croire et s'y rallier même en admettant que ce fût une erreur ? Mais cette île, en ce qui concerne la religion, doit être regardée comme un vaste couvent ou plutôt un *workhouse*. Les vieilles peintures sont suspendues aux murs : l'Eglise qui remplit le monde y est dessinée de chaque côté sous la forme d'un griffon ; pas un rayon de lumière n'arrive du dehors au dedans où l'épaisse atmosphère brise et détourne les rayons perdus qui y pénètrent. Ce n'est pas même une chambre obscure, car, bien que séparée de la chrétienté, elle pourrait au moins posséder une miniature de cette chrétienté peinte sur son sol ; mais, non, dans ce siècle de recherches, quand on couronne les Alpes, que l'on sonde les mers, que l'on fouille les mines, que l'on tamine les sables, que l'on brise les rochers, que l'on saisit et classe les animaux, les Anglais connaissent aussi peu les sentiments religieux, les usages religieux, les notions, les idées religieuses de deux cent millions de chrétiens répandus autour d'eux et au milieu d'eux que s'ils

étaient, je ne dirai pas des Tartares ou des Patagons, mais que s'ils habitaient la lune. Et même si l'Eglise catholique était dans la lune, ils mettraient plus de patience à l'étudier et en traceraient l'image avec plus d'exactitude qu'ils ne le font maintenant.

Ce phénomène est tel que je vous l'ai expliqué en partie dans ma dernière conférence. Je vous ai dit que nous sommes regardés comme des dupes et des fripons parce qu'on ne nous connaît pas, parce que nos compatriotes ne veulent pas, dans la crainte d'avoir à en subir les conséquences, avoir le souci de convenir que toutes les questions se présentent sous deux faces. Je vais ce soir examiner comment, dans ce siècle de lumière, il peut arriver, quand nous avons refait nos grammaires et bouleversé notre chronologie, que le vieux tableau de famille représentant l'homme et le lion conserve encore sa place, alors que tout le mobilier de John Bull a été remplacé. Hélas ! il examine les soieries, les porcelaines de Chine, les bijouteries de l'Orient et de l'Occident ; mais il refuse d'examiner avec la même impartialité les diverses formes du christianisme. Si je dois signaler maintenant la cause première et immédiate d'une situation d'esprit si remarquable, je dirai simplement que les Anglais se laissent guider précisément par ce mode d'information qu'ils aiment tant à objecter aux catholiques ; ils se dirigent par *tradition*, une *tradition* immémoriale ne reposant sur aucune preuve. Je ne veux ni faire de la rhétorique, ni soulever un argument de controverse. Je désire que vous examiniez la question philosophiquement et que vous arriviez aux conséquences que, non-seulement vous,

mes frères, qui êtes catholiques, mais tous les hommes de sens apercevront être justes et vraies. Je dis donc que les Anglais conservent les notions monstrueuses qu'ils ont de nous, simplement parce que ces notions sont reçues sur des informations sans preuve mais immémoriales. Voici comment ils se transmettent ces notions. Ils parlent beaucoup de libre examen : mais ils ne songent pas à le pratiquer envers nous ; on leur a appris ce qu'ils croient quand ils étaient enfants, avec leurs bonnes, dans les écoles, dans les classes, plus tard, du haut de la chaire, dans les journaux, dans le monde. Chaque homme instruit l'autre : « Comment le savez-vous ? » — Parce qu'il me l'a dit ; — « et comment le sait-il ? » — « Parce que *Je le lui ai dit,* » ou, ce qui est plus péremptoire, « nous le savons l'un et l'autre parce qu'on nous l'a dit ainsi quand nous étions jeunes ; parce que personne n'a jamais dit le contraire ; parce que je me rappelle quand j'étais jeune du bruit que fit le bill d'émancipation catholique ; parce mon père et le vieux ministre l'ont dit, sans parler de lord Eldon et de Georges III. Je me rappelle aussi que Pitt fut obligé d'abandonner le pouvoir, et que lord Georges Gordon, longtemps avant cela, fit une émeute et que les chapelles catholiques furent brûlées dans tout le pays. » Bien, voilà les motifs sur lesquels repose ce que vous savez ; mais comment ces protestants énergiques dont vous venez de faire mention les avaient-ils eux-mêmes ? C'est que d'autres avant eux l'avaient dit, qui, à leur tour, l'avaient entendu dire à d'autres, il y a de cela fort longtemps, et ainsi les on dit, source de cet enseignement, vont se perdre dans le brouillard et c'est pourtant là tout ce que l'on



peut invoquer à l'appui des renseignements anticatholiques dont il est question. C'est ce qu'on appelle croire d'après la tradition.

Observez, mes frères, que je ne réproûve pas l'usage convenable de la tradition ; car elle occupe la place qui lui appartient et peut rendre de véritables services. On entend par tradition ce qui a toujours été dit, autant que nous le savons, et nous l'acceptons comme vraie, parce que, s'il en était autrement, cela ne nous eût pas été transmis. On fait de la tradition un grand et légitime usage comme moyen initiateur d'avoir des renseignements sur des faits historiques et autres ; c'est par la tradition que les choses nous arrivent d'abord ; il est naturel et légitime de lui accorder confiance ; c'est une source d'information dont nous nous servons chaque jour. La vie n'est pas assez longue pour pouvoir prouver chaque chose. Il nous faut en accepter beaucoup sur la foi d'autrui. En outre, la tradition est bien réellement, au point de vue de la raison, une base et jusqu'à un certain point un argument pour croire ; mais observez qu'en l'acceptant ainsi, nous ne pensons pas qu'il soit juste et sûr, sous prétexte d'un vague témoignage, de fermer nos yeux et nos oreilles à tout autre témoignage, à tout autre moyen de preuves, au point d'avoir la certitude positive que nous savons tout sur le sujet en question. Nous, nous ouvrons grandement nos sens à tout ce qui peut être dit par la partie adverse. Nous nous servons de la tradition ; mais nous ne nous en contentons pas ; c'est assez pour commencer, mais pas assez pour conclure.

La tradition étant donc une information immémoriale,

qui ne repose pas sur des preuves, elle est a *prima facie* une preuve des faits dont elle rend témoignage. Elle suffit pour nous faire accepter une chose comme admise en l'absence de preuve réelle. Elle suffit pour nous permettre de former une *opinion* ; elle suffit quelquefois pour nous faire sentir quelle est la manière la plus sûre d'agir dans telles circonstances données ; mais, au point de vue de la raison, elle est insuffisante pour nous rendre *sûrs* et plus encore pour nous irriter contre ceux qui envisagent le sujet d'une manière différente de la nôtre. La tradition ne suffit pas pour nous autoriser à repousser toute preuve venant du côté opposé, si des preuves nous sont offertes. Supposons, par exemple, qu'une croyance ou impression générale remontant au delà de la mémoire humaine soit répandue en Angleterre, bien qu'aucune preuve directe ne soit invoquée à l'appui, qui prétende que le compositeur Tallis serait l'auteur de l'air du centième psaume protestant, que Charles II aurait été empoisonné, ou que l'évêque Butler de Durham serait mort catholique. Je crois certainement que nous eussions accepté cette tradition, en la prenant comme admise, et que nous nous la serions appropriée aussi longtemps qu'elle eût été le seul moyen de fixer notre opinion sur les divers points en question. Nous aurions accepté les faits connus, tels que la tradition les rapportait, tant qu'il n'y aurait rien eu à leur opposer. Toute autre ligne de conduite n'eût pas été raisonnable. Mais supposons, contrairement à cette tradition, que l'on ait trouvé dans quelque bibliothèque allemande un manuscrit de l'air du psaume de la main même de Luther ; supposons encore

que l'on découvre un rapport des médecins du roi Charles rendant compte de sa mort, et l'attribuant, avec toute apparence de vérité, à quelque maladie naturelle; ou encore que sa mort soit attribuée, avec fort peu de vraisemblance, à une personne comme l'évêque Ken ou M. Evelyn; supposons enfin que l'aumônier de l'évêque Butler ait laissé le récit de ses derniers moments, et que ce récit puisse servir à démontrer qu'il était resté protestant jusqu'au dernier jour de sa vie, pourrions-nous rejeter avec passion ou traiter légèrement ces preuves séparées sous prétexte que nous sommes satisfaits de notre tradition? Et si nous étions tentés d'agir ainsi, pourrions-nous raisonnablement défendre notre conduite ou l'approuver chez d'autres? Il serait sans contredit aussi extravagant de refuser les présomptions ou les preuves qui nous sont offertes en second lieu que de repousser la tradition qui nous était donnée d'abord. Ainsi une tradition étant une source anonyme d'information, ne peut avoir de force qu'à la condition de ne pouvoir être contestée d'une manière plausible.

Je ne parle ici que d'une tradition unique et isolée; car si deux ou trois traditions distinctes disaient la même chose, ce serait un cas différent. Dans une poursuite judiciaire, l'arrivée de deux ou trois témoins indépendants apporte une surabondance de preuves et produit un très-grand effet. Ainsi supposons, indépendamment de la croyance locale répandue en Angleterre, qu'il existe dans quelque district reculé de l'Irlande, une tradition d'après laquelle certaine famille aurait gagné ses propriétés en récompense de la part prise par quelqu'un de ses ancêtres

à l'assassinat de Charles II, nous verrions certainement là une singulière coïncidence ; car ce serait une seconde tradition, et, s'il était prouvé qu'elle fût distincte et indépendante de l'autre, ce serait assez pour modifier l'influence exercée sur nos esprits par la première, tout comme dans un procès deux témoins produisent sur les juges et les jurés un effet différent de celui que l'un ou l'autre aurait produit isolément. D'après cette manière de raisonner, une tradition multipliée par d'autres peut donner une preuve d'une force prodigieuse, assez forte pour qu'une personne meure pour la défendre plutôt que de consentir à nier le fait qu'elle atteste, et par conséquent assez forte, au point de vue de la raison, pour que l'on en soit positivement certain, pour que l'on soit surexcité, fâché et très-déterminé contre ceux qui le contredisent. Mais quand cette force de sentiment et cette fermeté de dessein sont produites par une simple tradition isolée, je ne puis appeler cet état de l'esprit conviction : car ce n'est qu'un préjugé.

C'est cependant là, je dois le maintenir, le genre de preuve sur lequel s'appuient les protestants, quand ils sont si certains que l'Église catholique est un monstre d'iniquité. Si vous demandez à la première personne que vous rencontrez pourquoi notre religion est regardée comme étant si pernicieuse et si odieuse, elle ne répondra pas : « J'en ai de bonnes preuves, » ou « je connais trop bien les catholiques pour en douter, » ou « je suis très-versée dans l'histoire et je puis le garantir, » ou « j'ai vécu assez longtemps dans les pays catholiques, je dois le savoir. » Je ne prétends pas que personne ne soit capa-

ble de faire ces réponses ; mais ce ne seraient pas celles de la masse des hommes que l'on pourrait interroger.

Non, bien loin de là. Tirez un homme de la foule et il répondra à cette question à peu près de la manière suivante : « Je suis sûr, cela est ; » ou, prenant un ton emphatique, il vous dira : « Vous auriez une rude besogne pour arriver à me faire penser autrement ; » ou il se fâchera et criera : « Ces êtres, les prêtres, me jureraient qu'ils sont noirs que je ne les croirais pas ; » ou il élèvera la voix et repoussera toute observation en disant : « C'est trop manifeste pour avoir besoin de preuves ; chacun le sait, chaque livre le dit ; c'est une conclusion donnée d'avance. C'est vraiment trop, que d'entendre dire, au XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il faut recommencer l'histoire et renverser les faits les plus élémentaires. » En d'autres termes, cela signifie que la masse des hommes haïssent le catholicisme en s'autorisant simplement d'une certaine tradition qu'ils acceptent, sans s'être mis en peine de donner pour raison première ou supplémentaire de leur aversion les faits de l'argumentation. Observez bien qu'ils le haïssent en s'appuyant sur une tradition isolée et non sur une tradition complexe et concluante, la tradition de plusieurs endroits à la fois. Il est vrai que la Hollande, Genève, la Prusse, chacun de ces pays a sa tradition propre contre l'Église catholique ; mais la population anglaise ne croit en aucune façon, d'après le jugement qu'elle se forme sur l'ensemble de ces traditions anglaises et étrangères ; mais d'après la tradition d'une seule nation qui, tout en comprenant des millions d'âmes, n'en est pas moins unique par suite des rapports continuels et des communications mutuelles des parties

les unes avec les autres, de telle sorte qu'on ne peut pas les considérer avec justice comme représentant un nombre de témoignages séparés. Et cependant cette maigre preuve suffit pour persuader l'esprit national d'une manière enthousiaste et inébranlable, que nous torturons les hérétiques, que nous claquurons les religieuses, que nous vendons des patentes en vertu desquelles il est permis de pécher, et que nous conspirons contre les rois et contre les gouvernements. Tout cela, dis-je, parce qu'on l'a entendu dire des catholiques quand on était enfant. C'est le vieil apanage, la vieille peinture de famille qui est tout à la fois la source d'information et la preuve des gens qui tiennent ce langage.

Quelque remarquable que soit ce phénomène, il n'est pas sans parallèle dans l'histoire du monde. Nous en trouvons, dans l'Écriture sainte, un exemple remarquable, auquel j'espère pouvoir faire allusion sans m'engager dans une discussion théologique. Nous y lisons les démêlés de certains partis animés d'une extrême amertume religieuse, sans que cette animosité eût d'autre aiguillon que la défense de traditions qui n'en valaient absolument pas la peine. A l'époque de l'ère chrétienne, le parti populaire en Judée était dupe d'un enseignement qui prétendait s'appuyer sur l'autorité des ancêtres, qu'ils appelaient : « la tradition des anciens ; » mais, en réalité, ce n'était ni plus ni moins que « le commandement et la tradition d'hommes, » d'hommes faibles et même qui non-seulement pouvaient être trompés, mais qui l'étaient réellement. C'était le côté vulnérable et fatal de leur argument. La tradition pouvait bien avoir été con-

servée avec soin et religieusement ; elle pouvait remonter, avec pleine certitude, à la génération précédente et avoir existé au delà de la mémoire la plus reculée ; mais cela ne prouvait rien, puisqu'en remontant ainsi en arrière, on arrivait à l'*homme* et non à une source divine, quand on atteignait sa première origine. Le courant ne peut remonter plus haut que sa source. Si la source de la tradition est humaine et non divine, à quoi sert sa fidélité ? Telle est l'autorité première, telle sera la dérivation continue et dernière. C'est le jugement qui a été porté sur l'exemple auquel je fais allusion, tant en ce qui regarde la doctrine que ceux qui la soutenaient. « C'est en vain qu'ils m'adorent, quand ils enseignent pour doctrines les commandements des *hommes*. » Ainsi telle est l'origine, telle est la tradition ; quand l'origine est vraie, la tradition le sera aussi ; quand l'origine est fautive, la tradition sera fautive. Il peut très-certainement y avoir des traditions vraies, c'est-à-dire des traditions émanant d'une source vraie et qui cependant, quoique réellement vraies, ne prétendent pas se prouver par elles-mêmes ; elles se présentent accompagnées d'autres arguments. Les traditions vraies de la révélation divine prouvent leur vérité par les miracles, par les prophéties, par la marque de preuves accumulées et collatérales qui en portent témoignage et les garantissent. Telles n'étaient pas les traditions des pharisiens. Ils prétendaient parler pour eux-mêmes ; ils se rendaient témoignage à eux-mêmes ; ils étaient leur propre preuve, et, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ces traditions ne méritaient aucune confiance ; elles étaient autant de fraudes. Il est vrai qu'elles descendaient le

cours des siècles ; mais l'antiquité de leur origine n'était pas une recommandation. A mesure que l'origine de la fraude remontait plus haut, cela pouvait la rendre vénérable, mais sans la rendre plus vraie.

Cependant, quoi de plus remarquable que la tenacité et le fanatisme du peuple juif à maintenir ces mensonges ? Il s'irritait jusqu'à la folie en les entendant dénoncer ; il s'élevait avec fureur contre les dénonciateurs et pensait servir Dieu en les mettant à mort. Il suit de là qu'un sentiment populaire peut être puissant sans être nécessairement logique.

Il va sans dire qu'un grand nombre de personnes ne conviendront jamais du fait que l'animosité anglaise contre le catholicisme ne repose pas sur un argument plus sérieux que ce genre de tradition ; mais, que j'arrive ou non à prouver mon assertion, je pense avoir déjà montré que la tradition donne une explication suffisante de ce sentiment, quoique ce ne soit pas une explication raisonnée. Je n'assigne pas une cause légère et inadéquate à un si grand effet. Si les Juifs ont pu arriver, en s'appuyant sur leur tradition, à mettre à mort le fondateur de notre religion et ses disciples, il n'y a rien de ridicule à dire que le mépris et la haine que les Anglais nourrissent contre le catholicisme peuvent aussi être créés par tradition. La grande question, le point de fait consiste à savoir si la tradition en *est* la cause ? Je dis que oui, et observez bien qu'en disant cela, je parle de la multitude, sans m'arrêter aux exceptions, quelque nombreuses qu'elles soient, car il y a, sans aucun doute, un nombre d'hommes, penseurs et érudits, qui com-



battent le catholicisme en ne s'appuyant pas seulement sur certaine tradition ; ils ont de meilleurs arguments ; mais, je le répète, je parle de la grande masse des protestants. En outre ne perdez pas de vue que je parle de ce qui *est* réellement un fait et pas du tout de ce dont les protestants conviendront. Il va sans dire que personne n'admettra, s'il est possible d'y échapper, et même ne s'avouera à soi-même, qu'il emprunte ses manières d'envisager l'Église catholique de l'évêque Newton, ou qu'il tire l'épée contre ses prédicateurs, uniquement parce que lord Georges Gordon a fait la même chose ; tout au contraire ; si vous reprochiez cela à quelqu'un, il répondrait avec acrimonie : « Je n'ai jamais entendu parler de l'évêque Newton ou de lord Georges Gordon ; j'ignore même leurs noms. » La question à préciser ne consiste pas à savoir si les personnes qui sont l'objet de notre investigation admettent ce que je leur reproche ; c'est une simple question de fait. Je vais donc appeler votre attention sur ce point de fait dont je vous ai déjà dit quelque chose : Est-ce que les protestants jugent d'après une tradition ?

Voyons donc comment est posé le point de fait. Est-ce que le peuple de ce pays reçoit la connaissance qu'il a de l'Église catholique, comme sujet d'examen et d'argument, de la manière, par exemple, dont il se prononcerait pour les chemins de fer, de préférence aux autres modes de transport, ou dont il se déciderait sur des projets d'assistance paroissiale, des règlements de police et autres questions semblables ? ou bien cette connaissance lui arrive-t-elle comme une tradition dont il a hérité et

qu'il ne veut pas mettre en question, quoiqu'il ait entre les mains des raisons nombreuses pour agir autrement ? Je réponds, sans le moindre doute, cette connaissance lui arrive sous forme de tradition ; ce fait est patent et palpable ; la tradition est devant nos yeux, on ne peut la méconnaître ; elle a des formes variées, de vastes proportions, une puissance absorbante ; elle a le monopole de l'esprit anglais ; elle ne souffre pas de rivalité et elle prend contre les rebelles des mesures sommaires.

Quand Henri VIII commença une religion nouvelle, quand Élisabeth lui donna sa forme, quand leurs successeurs la complétèrent et la confirmèrent, ils étaient trop sages et éprouvaient trop de sollicitude, pour ne pas consolider leur œuvre. Tous ont pourvu aux moyens d'assurer, après eux, son existence. Ces souverains, ou du moins les personnes qui les influençaient, savaient que le protestantisme abandonné à lui-même ne pouvait subsister. Il n'avait pas dans son organisation cette consistance interne capable de le défendre contre les ennemis du dehors ou de le protéger contre les désordres du dedans. L'événement a justifié leur prévision. Soit que vous examiniez le luthéranisme ou le calvinisme, vous trouverez qu'aucune de ces formes de religion n'a été capable de résister à l'action exercée sur elles, avec le cours des années, par la pensée et la raison ; mais qu'elles ont changé et sont arrivées à n'être plus rien. Luther a commencé sa religion en Allemagne et Calvin a commencé la sienne à Genève ; or, le calvinisme n'est rien moins que mort à Genève, comme le luthéranisme l'est en Allemagne. Il ne pouvait en être autrement.

Ce dénoûment avait été prédit par les catholiques, aussi bien que senti instinctivement par les réformateurs, à l'époque où se leva le protestantisme. Chacun pouvait prophétiser sa fin, s'il eût été livré à lui-même, et c'est pourquoi ses patrons décidèrent qu'il n'aurait aucune indépendance propre et que le jugement privé ne serait plus permis après qu'ils en auraient fait usage. Les réformateurs pensèrent que c'était avoir assez fait usage du jugement privé, dès qu'ils s'en étaient servis comme ils l'entendaient. Ils fermèrent ainsi violemment la porte qu'ils avaient ouverte, et, à la place de la liberté de recherche et de discussion, ils imposèrent aux populations qu'ils avaient réformées une tradition artificielle qui venait d'eux. Ils firent entrer leur persuasion particulière dans le cadre politique des choses et en firent un principe constitutionnel ou national ; en d'autres termes, ils l'établirent d'une manière gouvernementale.

Vous pouvez dire à cela que le catholicisme a aussi été un culte établi ou reconnu civilement ; c'est vrai, mais avec cette différence que le catholicisme ne *dépend* pas de cette reconnaissance pour son existence : il peut se passer d'elle et trouve souvent avantage à s'en passer. Une nation catholique, cela va sans dire, établit, reconnaît chez elle le catholicisme, parce qu'elle *est* une nation catholique ; mais, dans ce cas, le catholicisme précède l'établissement, qui est l'acte spontané d'un peuple, le résultat d'un mouvement national, le fait d'une nation catholique et non de l'Église. Ce n'est que l'accident d'un état de choses particulier, le résultat de la ferveur du peuple ; c'est la volonté des

masses ; mais, je le répète, ce n'est pas un état nécessaire à l'existence du catholicisme. Je maintiens que ce n'est pas un état nécessaire, et l'Irlande m'en fournit la preuve. Non-seulement le catholicisme n'y a pas été reconnu à titre d'établissement national ; mais il y a été persécuté durant trois cents ans, et il y est en ce moment plus vigoureux que jamais, tandis que je vous défie de produire un seul exemple d'une nation qui soit restée luthérienne ou calviniste, même durant cent ans, dans des circonstances également défavorables. Quel est, dans le monde entier, le pays où le protestantisme ait prospéré sous le coup de la persécution comme le catholicisme a prospéré en Irlande ? Vous pouvez dire que ce fait se conçoit et en donner pour raison que la persécution lie fortement ensemble les diverses parties d'un corps ; mais je ne pense pas que la persécution durant une longue période puisse lier les protestants en un seul corps, parce que le principe même du jugement privé est un principe de désunion, et ce principe agit sans cesse dans la prospérité ou le malheur, le triomphe ou le désappointement, et son histoire donne des exemples de ce que j'avance. Je ne parle pas de ce que l'on peut supposer, dans certaines circonstances ; mais de ce qui a passé à l'état de fait, et je dis, envisageant le sujet historiquement, que le protestantisme ne peut pas durer sans être constitué à l'état de culte reconnu et national, tandis que le catholicisme le peut. J'ajoute que l'établissement officiel du protestantisme n'est pas l'œuvre du peuple, le développement de la foi, qu'il n'est pas obtenu par acclamation ; mais que c'est l'acte

de gens qui calculent, un acte de politique d'État, d'omnipotence royale ; c'est l'œuvre de certains princes, d'hommes politiques, d'évêques, qui veulent, s'il est possible, rendre national ce qui auparavant ne l'était pas et ce qui, sans cela, ne le serait jamais. C'est pourquoi ce n'est pas une affaire d'opportunité plus ou moins grande, qui peut avoir ou non sa convenance ; mais qui est toujours nécessaire, toujours impérative, s'il s'agit de conserver la vie du protestantisme. La reconnaissance de l'État est la vie même du protestantisme, ou, en d'autres termes, le protestantisme s'impose à la nation. Ce n'est pas en recourant à la raison et à la vérité, en faisant appel aux faits que l'on maintient le protestantisme ; mais à l'aide d'une tradition et d'une tradition forcée. C'est là, en d'autres termes, ce qu'on appelle, en Angleterre, un Établissement.

Arriver à cet établissement du protestantisme était, comparativement, une entreprise facile dans notre pays ; car indépendamment de l'ignorance où était la population de ce qu'était le protestantisme, et je vous dirai pourquoi, certaines particularités du caractère anglais favorisaient particulièrement le projet royal. Comme je viens de le dire, les moyens légitimes à l'aide desquels on peut arriver à prononcer sur la vérité d'une religion sont les faits et la raison, ou, en d'autres termes, la voie de l'histoire et celle de la science ; or l'esprit anglais n'est naturellement disposé ni pour l'une ni pour l'autre. Les théologiens procèdent par voie de raisonnement ; ils envisagent la vérité catholique dans son ensemble comme un grand système dont les parties procèdent les unes des autres et dont les doctrines s'har-

**monisent entre elles. C'est par les travaux patients de la raison qu'ils étudient son ensemble et qu'ils en examinent les détails ; c'est par de fréquentes controverses et un développement logique qu'ils apprennent à en fournir les preuves et à le défendre. Or ces investigations abstraites et ces exercices de controverse conviennent assez peu aux Anglais. Ces études et ces travaux plaisent aux Allemands et sont plus encore du goût des Français, des Italiens et des Espagnols ; mais quant à nous, nous les repoussons comme étant stériles, incertains, purement théoriques et sans réalité. L'autre moyen d'arriver à la vérité religieuse est celle de l'histoire, quand, par l'étude du passé et celle des pays étrangers, l'investigateur arrive à préciser ce qui a réellement été enseigné au commencement par les apôtres. Or il est notoire qu'un Anglais n'attache comparativement que fort peu d'intérêt aux manières, aux habitudes, aux opinions des pays étrangers ainsi qu'à ce qui s'y fait. Entouré par la mer, l'Anglais s'occupe de lui-même ; son attention se concentre en lui, et il ne regarde au dehors qu'en vue de lui-même. Nous sommes un peuple aimant le chez nous ; nous tenons à avoir notre maison, que nous appelons notre château ; nous regardons ce qui se trouve immédiatement devant nous ; nous sommes gens éminemment pratiques ; nous nous soucions peu du passé ; nous nous résignons aux circonstances présentes ; nous ne sommes ni éclectiques ni antiquaires ; nous vivons dans le présent. Les questions de politique étrangère nous passionnent fort peu. Le ministre des affaires étrangères peut donner des ordres à notre flotte ou signer des protocoles selon son bon plai-**

si, pourvu qu'il ne fasse rien de nuisible au commerce ou qui élève le prix du blé ou du coton. Nous nous soucions encore moins de savoir quel culte les autres peuples professent, ce qu'on croit en Allemagne et en Espagne ; ou plutôt, nous sommes prêts à mépriser tout système religieux, quel qu'il soit, comme étant bizarre et étranger. Quant au passé, les théologiens anglais n'ont pas fait plus d'efforts pour défricher le champ de l'histoire ecclésiastique que celui de la science théologique.

Vous devez voir admirablement maintenant de quelle manière le tempérament anglais s'accorde avec les exigences du protestantisme, car deux des traits caractéristiques du protestantisme sont l'ignorance de l'histoire et l'absence d'enseignement fixe. Je ne dis pas qu'aucun protestant n'ait fait des recherches ou n'ait argumenté, qu'aucun d'eux n'ait fait appel au christianisme primitif : une telle assertion serait absurde ; ils ont dû faire tout cela. Ce fut pour eux, si je puis m'exprimer ainsi, une des règles du jeu qu'ils allaient jouer ; ils furent obligés de dire ce qu'ils croyaient et de le prouver, et ils durent pour cela recourir à l'histoire ecclésiastique. Oui, certainement ; mais s'ils l'ont fait, c'est qu'ils ne pouvaient l'éviter ; ils l'ont fait pour le besoin du moment ; ils l'ont fait dans un but déterminé ; ils l'ont fait pour avoir un argument *ad hominem* ; mais ils l'ont fait dans des limites aussi restreintes que possible, et ils ont bien vite laissé ces études de côté. De nos jours spécialement, les Latitudinairiens professent qu'ils ignorent la doctrine et les Évangéliques, qu'ils ignorent l'histoire. En vérité, la philosophie et l'histoire ne vont pas naturellement au

protestantisme. Il ne peut supporter ni l'une ni l'autre ; il ne peut raisonner sur aucun sujet et ne peut étudier sérieusement une série de faits. Il plonge dans la raison, il plonge dans l'histoire ; mais il respire plus librement dès qu'il surnage. Faites attention à une chose : c'est que les exercices de l'intelligence par lesquels on arrive à la vérité religieuse sont précisément ceux qu'un Anglais est trop impatient pour supporter, et que le protestantisme est trop frivole pour entreprendre ; la disposition naturelle de l'un s'adapte heureusement à ce qui manque à l'autre. Ce fut le premier et singulier avantage du protestantisme en Angleterre. Les catholiques raisonnaient avec profondeur sur la doctrine ; ils se livraient à des recherches sérieuses sur d'autres époques et d'autres pays ; mais ils travaillaient en vain, ils n'avaient pas trouvé le moyen de gagner les Anglais, tandis que le protestantisme avait découvert une arme qui lui était propre, qui allait beaucoup plus directement au but de la lutte que l'argumentation et les faits.

Cette arme consiste dans cette fidélité au souverain qui est un des traits caractéristiques de notre peuple. S'il est une passion qui, plus qu'une autre, distingue le cœur brave et généreux de l'Anglais, c'est celle de l'attachement personnel. Il vit dans le présent en contraste à ce qui est absent et passé. Il ignore les étrangers quand il en est éloigné ; mais s'ils viennent à lui, s'ils sont recommandés par leurs antécédents et qu'ils frappent ses yeux et ses oreilles, il va presque jusqu'à les adorer. Nous nous rappelons tous avec quel enthousiasme la populace a reçu le maréchal Soult lorsqu'il vint, il y a quelques années,



à Londres. C'était l'expansion d'un sentiment cordial et enthousiaste excité par la vue d'un ennemi brave et d'un chef habile : cette manifestation excita la surprise de ses compatriotes. La réception faite à Louis-Philippe, qui était parmi nous beaucoup plus populaire, offrit un caractère non moins hospitalier. Napoléon lui-même, qui avait été l'objet de notre haine la plus amère, inspira, lorsqu'il parut comme prisonnier sur la côte d'Angleterre, un intérêt, un respect et presque une sympathie dont je doute (*mutatis mutandis*) que Wellington ou Blucher eussent été l'objet s'ils avaient été prisonniers en France. Je suppose que les principes politiques de l'empereur Nicolas sont en Angleterre l'objet d'une aversion aussi cordiale que ses principes religieux sont en discrédit à Rome, et cependant, dans les visites qu'il a faites successivement aux deux pays, il a été reçu d'une manière beaucoup moins flatteuse par la populace de Rome que par le peuple d'Angleterre. Qui fut, il y a trente ans, plus impopulaire que cet homme magnanime, lord Londonderry ? Et cependant, lorsqu'il parut au couronnement de Georges IV, la vue de sa noble figure et de sa belle tenue arracha des applaudissements à la foule qui croyait le haïr. Combien de temps Georges lui-même, quelque indigne qu'il en fût, n'a-t-il pas été l'objet de l'admiration populaire jusqu'à ce que sa femme, plus digne de pitié et de sympathie, l'ait supplanté ? Charles II, le plus licencieux des monarques, a vécu dans le cœur de ses sujets jusqu'au jour de sa mort. C'est ainsi que sont les Anglais. Ils mépriseraient un saint en haillons ; mais s'il était vêtu de drap fin ou de

soie, ils le regarderaient comme étant au-dessus d'un homme ordinaire. Saint François d'Assise, allant pieds nus et tête nue, serait sifflé en Angleterre, tandis que saint François-Xavier, habillé en mandarin, avec un parasol sur sa tête, inspirerait l'admiration et ferait le bonheur du public. Un Turc, un Persan, un Chinois, un bonze, je dirai même un chimpanzé, un hippopotame, n'a qu'à se montrer pour attirer d'innombrables regards et devenir l'idole du jour. J'irai même plus loin, je dirai une chose hardie ; mais, si j'excepte les époques de surexcitation populaire comme celle que nous traversons, je ne suis pas sûr que le Pape lui-même, s'il visitait ce pays, ne fût reçu, malgré tout ce qu'on dit de lui par derrière, et indépendamment de l'ombre de saint Pierre qui le suit partout, ne fût reçu, dis-je, avec des applaudissements, et que la foule, saisie d'admiration, ne courût après lui, qu'il ne gagnât la faveur et n'attirât les cœurs par la majesté de sa présence et le prestige de son nom, en se montrant lui-même réellement en chair et en os. Tel est, dis-je, l'Anglais. Son cœur s'attache à plusieurs objets ; il a une vénération innée pour le mérite, les talents, le rang, la richesse, la science, non en prenant ces choses au point de vue abstrait, mais comme étant incorporées sous une forme visible. C'est précisément le sentiment de ce caractère qui rend à cette heure les hommes d'Etat, quelle que soit leur nuance politique, si effrayés de l'apparition d'un cardinal et d'une hiérarchie au milieu du peuple qu'ils sont appelés à gouverner.

Ces traits, dont l'antagonisme constitue le caractère anglais tel que je viens de le décrire, apparaissent

d'une manière claire et distincte aux hommes pleins de sagacité, qui ont été les génies régularisateurs de la réformation anglaise. Ils avaient affaire à un peuple qui se serait révolté contre les spéculations peu naturelles de Calvin, et qui n'eût rien vu d'attrayant dans les doctrines pleines de rêveries et sensuelles de Luther. Le vide d'un cérémonial pompeux et l'affectation du clergé n'offraient rien de séduisant à ses habitudes d'affaires et à son amour de ce qui est saisissable. Un dogme défini, des articles de foi intelligibles, des formulaires qui diraient quelque chose de précis, un rituel logique, une origine historique, auraient été choses perdues pour ceux qui ne sont pas sensibles au rapport de la foi et de la raison. Avec nos compatriotes, il fallait suivre une autre voie pour faire vivre le protestantisme : c'était de l'incorporer dans la personne du souverain. Le protestantisme anglais est la religion du trône ; il est représenté, réalisé, enseigné, transmis dans la succession des monarques et d'une aristocratie héréditaire. C'est une religion greffée sur la fidélité au trône. Sa force n'est ni dans l'argumentation, ni dans les faits, ni dans la logique inattaquable des controversistes, ni dans la succession apostolique, ni dans la sanction des Écritures, mais dans la voie large et facile qui conduit à la foi en opposant un roi que les hommes voient à un pape qu'ils ne voient pas. La transmission de sa couronne est la tradition de son symbole, et douter de sa vérité, c'est manquer de fidélité envers le souverain. Les rois sont les saints et les docteurs du peuple anglais, qui aime à avoir devant lui quelque chose ou quelqu'un qu'il puisse saluer de ses

acclamations de joie en jetant son chapeau en l'air. Des personnages royaux bien différents les uns des autres et qui ont été désignés par les dénominations populaires de *Bluff king Hal* (Henri VIII), glorieuse *Bess* (Élisabeth), le Martyr Royal, le Joyeux Monarque, le pieux et immortel Guillaume, le bon roi Georges, ont été, en tant que personnages royaux, les objets de la dévotion populaire et l'expression de son christianisme, sans que le peuple ait rien eu à reprocher à aucun d'eux.

Ce qu'il y avait à faire pour perpétuer le protestantisme dans un pays comme celui-ci était bien simple : c'était de convoquer la législature, de passer des lois ecclésiastiques faisant table rase du passé, d'exalter la couronne au-dessus de la loi et de l'Évangile, d'abattre la croix et d'élever le lion, de renvoyer tous les prêtres hors du pays comme des traîtres. Il fallait faire du protestantisme le passeport pour arriver aux places et à l'autorité, forcer le roi à être protestant, l'entourer d'une cour protestante, obliger les Chambres du parlement à être protestantes, imposer un serment protestant aux juges, aux avocats, aux officiers de l'armée et de la marine, aux membres des universités, au clergé national. Il fallait établir cette tradition pleine de force pour toutes les fonctions et dans tous les rouages de l'État, l'entourer de l'éclat que donnent le rang, la richesse, la position, le nom et le talent, et, avec cela, ce peuple, sans patience pour les recherches, sans souci de la vérité abstraite, si apathique touchant les faits historiques, si dédaigneux des idées étrangères, déposera en faveur de la vérité d'une religion qui flatte la tournure naturelle de son esprit et qui

n'exige ni réflexions sérieuses ni application ennuyeuse. En Angleterre, le souverain est la source et le centre des arrangements ecclésiastiques aussi bien que civils; la vérité y est synonyme d'ordre et de bon gouvernement. Quoi de plus simple qu'un pareil arrangement? Les puritains peuvent le combattre et obtenir temporairement l'avantage; les sceptiques peuvent le tourner en ridicule, lui opposer des objections, en faire ressortir les côtés faibles et le réfuter; les personnes versées dans l'étude des Pères peuvent s'efforcer d'en adoucir les aspérités et l'embellir des couleurs de l'antiquité; mais la tradition royale, forte dans la constitution de la loi et agréable au cœur du peuple, défiara toutes les sectes rivales et éteindra dans la lutte l'espérance même de la rivalité.

Ainsi le conseillèrent les Achitophels du jour : le plan fut combiné; il fut réalisé. Ce fut l'inauguration du grand tableau représentant le lion et l'homme. La reine vierge s'éleva dans sa force; elle tint sa cour, se montra à son peuple; elle réunit autour d'elle le pair et le député des communes, le magistrat de la cité et le bourgeois, l'armée et la marine, l'homme de loi et le théologien, l'étudiant et l'artisan. Elle fit appel aux sentiments chevaleresques et à la fidélité, et l'on vit les représentants de tout ce qui était noble, puissant, intelligent, élevé en dignité, entouré de splendeur, mettre la main à la poignée de leurs épées, et jeter leurs manteaux sous les pas de la reine pour qu'elle marchât dessus. Élisabeth commença par s'adresser à la loi, non-seulement parce qu'elle était le véritable fondement d'une organisation nationale, mais

aussi parce que, dans les circonstances, elle était son allié le plus sûr et le plus fidèle. Le droit est une science où l'on regarde comme admis ce qui a été une fois décidé ; il suit de là qu'une fois protestante, la loi le serait toujours ; on pouvait compter dessus. En reconnaissant le protestantisme comme principe de la constitution, on était sûr que jusqu'à la fin toutes ses décisions ne feraient que mettre en lumière les doctrines protestantes et consolider les intérêts protestants. Aux yeux de la loi, le précédent est la mesure de la vérité ; l'ordre, la preuve que quelque chose est raisonnable, et son acceptation, la marque de son orthodoxie. La loi marche en avant, appuyée sur une tradition majestueuse, fidèle à ses principes, peu soucieuse des théories et des spéculations, et elle est par conséquent éminemment propre à servir de véhicule au protestantisme anglais, tel que nous l'avons dépeint, et à coopérer avec le principe monarchique à sa consolidation. En outre, un certain nombre de questions délicates qui avaient été controversées dans les siècles antérieurs et qui avaient été engagées dans des précédents contradictoires, reçoivent maintenant une fois pour toutes une solution protestante. Il y avait eu de longues contestations entre la papauté et la royauté : la querelle sur les investitures entre Rufus et saint Anselme, Henri II et saint Thomas, Henri de Winchester et saint Edmond, querelle que Henri VIII résolut à sa manière, quand, sur le refus du cardinal Fisher de reconnaître son pouvoir spirituel, il lui fit sans hésitation trancher la tête. La loi, avec sa tendance protestante, pouvait donner maintenant de la dignité et une forme à ce qui, jusqu'à ce

jour, avait été contesté, pour ne pas dire plus. On décida alors, une fois pour toutes, quelle était la règle et quelle était l'exception ; les cours jugèrent que les saints avaient tous eu tort et que les rois avaient tous eu raison ; tout ce que la couronne avait réclamé lui était dû, et tout ce que le pape avait demandé n'était qu'une usurpation. Quoi de plus simple et de plus concluant ? La puissance la plus sacrée dans l'ordre de la nature, celle « dont la voix est l'harmonie du monde, » à qui « toutes choses rendent hommage, » la sagesse héréditaire et l'intelligence collective d'une nation puissante réunies en parlement, les vénérables juges du pays, furent choisis pour défendre les intérêts d'une des parties ; leur expérience consommée, leur esprit profond, leur pénétration subtile, leur prudence si mesurée, furent livrés aux exigences politiques d'une crise.

Voilà pour ce qui regarde la loi ; mais ce n'était là qu'une de ces grandes fonctions de la nation qui devinrent l'instrument de la tradition protestante. Élisabeth avait sur elle une influence autre et plus grande que la loi. Elle était la reine de la mode et de l'opinion. Les principes du protestantisme devinrent rapidement et d'une manière générale l'étendard auquel le génie, le goût, la philosophie, le savoir, l'esprit de recherche, furent contraints de se soumettre, quand on ne les gagna pas par la corruption. Ils constituent le legs qu'Élisabeth a fait à la nation, et on les a depuis acceptés comme admis, comme points de départ, dans toutes les discussions et toutes les entreprises. Dans tous les cercles et dans tous les rangs de la société, à la cour, dans les mee-

tings publics, dans les réunions privées, dans les assemblées littéraires, au sein des familles, il est toujours admis comme un point hors de contestation que le catholicisme est absurde. Personne ne peut prendre part aux affaires du grand monde, personne ne peut parler et discuter, personne ne peut se présenter devant ses commettants, personne ne peut écrire un livre, sans se trouver dans la nécessité de professer que les idées protestantes sont évidentes par elles-mêmes, et que la religion d'Alfred, de saint Édouard, d'Étienne Langton et de Bacon est un rêve du passé. Personne ne peut être catholique sans avoir à s'en excuser. Or, ce qui est en vogue dans les classes supérieures est toujours, comme on le sait, copié d'une manière ambitieuse dans les rangs inférieurs de la société. Les pratiques religieuses de la cour devinrent, dans toute la sphère sociale, une question de mode, tout comme son langage ou sa manière de s'habiller, et de même que celui qui aspire à la distinction s'élève d'un rang inférieur de la société à un rang plus élevé, ainsi il abandonne nécessairement sa secte vulgaire, quelle qu'elle soit, pour le protestantisme national. Toutes les autres manières de penser paraissent aussi affreuses que les modes de l'année dernière. Le vrai et le divin se trouvent dans le présent; le passé est sombre parce que son soleil s'est couché; il est ignorant parce qu'il est muet. Les chiens en vie sont plus estimés que les lions morts. Quant au catholicisme, la plus grande générosité que l'on puisse lui témoigner consiste à voir en lui une gracieuse poésie, tolérable dans une tragédie, intolérable dans la réalité, et la plus grande charité que l'on montre envers ceux



qui le professent consiste à dire qu'ils valent peut-être mieux que leur croyance ; que peut-être ils y ont foi, et dans ce cas, ils sont dupes ; que peut-être ils en doutent, et alors ils ne sont que lâches. Le protestantisme donne le ton à toute chose, et les catholiques sont obligés d'apprendre son jargon par cœur pour obtenir le patronage des riches, l'estime des esprits cultivés, et les applaudissements du grand nombre. Un homme bien né doit faire profession de protestantisme, tandis que le catholicisme est professé par des personnes de basse extraction, des esprits vulgaires, des gens grossiers et qui ont de pauvres relations. Nous pouvons tous comprendre comment l'homme à la mode, le débauché, le dissipateur, ont leurs propres cercles auxquels ils n'admettent que des hommes de leur genre et de leurs opinions ; comment les titres d'admission dans leur société doivent être de haïr la religion et les hommes religieux, de se moquer des principes, de rire du ciel et de l'enfer, et de faire tout cela avec décorum, comme des gens bien élevés. Ainsi nous nous rendons compte comment des hommes arrivent enfin à croire ce qu'ils ont entendu dire d'une manière incessante, ce qu'ils ont eux-mêmes répété par routine, et à soupçonner qu'après tout la vertu, comme on l'appelle, n'est autre chose que de l'hypocrisie greffée sur le dérèglement, et que la pureté et la simplicité, la délicatesse et la probité, ne sont que des rêves de jeunes gens et de théoriciens. C'est par une politique semblable, c'est par les mêmes procédés que les pères et les patrons de la réformation anglaise ont donné de la substance, de la force, de la per-

manence à leur tradition, et qu'ils ont fait peser sur nous, catholiques, d'abord l'imputation, puis la réputation d'ignorance, de bigoterie et de superstition. Laissez le protestant peindre le papisme, et le débauché le prendra pour cette vertu dont il se fait, comme nous venons de l'expliquer, une si monstrueuse idée.

Je m'occuperai maintenant d'un des agents qui ont servi à perpétuer la tradition protestante en Angleterre, et qui offre l'exemple d'une bonne fortune plus grande que ses fondateurs n'auraient pu le prévoir ou l'imaginer. Le protestantisme est devenu non-seulement la tradition du droit et de la bonne société; mais aussi la tradition de la littérature. Il n'y avait pas de littérature anglaise avant l'époque d'Élisabeth; mais, vers la fin de son règne, commença cette suite de grands auteurs qui a continué à abonder jusqu'à ce jour. Vers le commencement du xvi<sup>e</sup> siècle eut lieu une renaissance des lettres. A la prise de Constantinople par les Turcs, les hommes de lettres de la cité impériale, et, ce qui était plus important encore, ses bibliothèques, devinrent la propriété de l'Occident. Des écoles furent ouvertes pour cultiver les études et les recherches littéraires, dont le résultat fut de rendre la Grèce aussi renommée parmi les nations pour les dons de l'intelligence que la Judée l'a été pour les dons de la grâce. Les diverses perfections de la langue grecque, les trésors de la pensée grecque, le génie et le goût de l'art grec, débordèrent sur l'esprit européen. C'était comme la chaleur, la joie et les couleurs du printemps succédant aux formes pures et sublimes, mais fantastiques des glaces d'hiver. La rudesse, la sévérité,

l'inflexibilité de la grande et noble école du moyen âge contemplait avec étonnement ce spectacle, et s'éclipsait aux rayons d'un génie sans rivaux dans le firmament de l'intelligence. Un monde d'idées, transcendant en beauté et d'une fécondité inépuisable, s'offrait à l'imagination du savant et du poète. Les beaux-arts subirent un développement classique, et les langues natives s'approprièrent le raffinement et l'élévation du siècle de Périclès et d'Alexandre. La renaissance commença dans l'Italie catholique; elle avança à travers la France catholique, et se montra enfin dans l'Angleterre protestante. Une voix aussi nette, aussi bien articulée que celle d'un maître vivant, s'éleva du fond du tombeau du vieux monde, vibra dans le cœur du peuple à qui elle s'adressait, et lui apprit à lui répondre dans sa propre langue. Cet enseignement coïncida avec la première prédication du protestantisme. Ce fut sûrement une coïncidence des plus heureuses pour la jeune religion qu'au moment où la langue anglaise prenait naissance avec ses attributs spéciaux d'énergie, de simplicité et de vigueur, le protestantisme, qui commençait à peine à respirer, fût prêt à la façonner sur son patois théologique comme l'organe de sa tradition. Cela devait se passer ainsi, et bientôt,

« As in this bad world below  
Noblest things find vilest using, »

(Aux plus mauvais usages on emploie trop souvent  
Ce qu'on voit de plus noble en ce monde méchant,)

La nouvelle religion se sert pour ses fins du nouveau

langage dans une grande entreprise, la traduction de sa propre Bible, ouvrage qui, par la pureté de sa diction, par la force et l'harmonie de son style, est justement devenu un modèle de bon anglais et sera une règle de langage pour les temps à venir. Le même siècle qui vit s'accomplir cette grande œuvre littéraire donna naissance à quelques-uns des plus grands maîtres de la pensée et du style dans les genres les plus variés. Shakespeare, Spenser, Sidney, Raleigh, Bacon et Hooker lui appartiennent, et ils étaient en outre plus ou moins les panégyristes d'Élisabeth et de sa religion, et même, du moins la majorité d'entre eux, les adeptes de sa foi, parce qu'ils étaient déjà les clients de son trône. La Mère de la réformation est, dans les vers de Shakespeare, « une belle vestale assise sur un trône à l'occident; » dans le poème de Spenser, elle est appelée *Gloriosa*, la Reine des Fées, et Belphébé, la belle chasseresse, tandis qu'il représente le chrétien militant comme arraché aux séductions du papisme, qu'il appelle *Duessa*, par la véritable Église, ou la religion protestante, qu'il appelle *Una*. Les ouvrages de ces hommes célèbres n'ont été que le commencement d'une longue série de créations d'un mérite littéraire de l'ordre le plus élevé, dont le protestantisme est la base intellectuelle, et les institutions protestantes la source d'informations. De quoi avait-on besoin pour amener l'esprit national comme un captif aux prétentions du protestantisme après cette fascination si puissante et si variée du génie? Qu'avait-on besoin de controverse pour réfuter les prétentions du catholicisme? Qu'a-t-on eu besoin de justesse dans les raisonnements et de recher-

ches dans le domaine de l'histoire quand cette vaste et longue tradition a été, sous le sourire d'une reine, déroulée aux yeux des hommes, éclairée des couleurs les plus éblouissantes, et qu'on lui a fait rendre les notes les plus harmonieuses? Certainement, pour en revenir à ma fable, si les lions avaient été les artistes, il n'eût pas été possible d'organiser une exposition rivale aussi originale et aussi riche que celle-ci.

Ce ne sont pas seulement les poètes de cour qui, avec le temps, grossirent le torrent de la tradition protestante. Milton sorti de la classe moyenne, et Bunyam du sein de la populace, ont exercé une influence supérieure à celle de Shakespeare lui-même dont l'esprit élevé ne condescendit pas à inculquer directement un symbole particulier, le symbole d'une secte. Leurs phrases, leurs sentiments sont les expressions familières de la nation; ces hommes sont pour elle les interprètes des saintes Ecritures, et je puis dire ses prophètes, tant l'éloquence de leurs compositions eut un effet magique. C'est au point que je ne serais pas éloigné de dire d'eux et même de Shakespeare que les hommes d'une érudition ordinaire trouvent très-difficile de distinguer, en fait de proverbes, de maximes, d'exemples, de lambeaux de phrases, qui se trouvent sans cesse sur les lèvres de la nation, ceux qui sont tirés de la Bible, de ceux qui viennent des auteurs que je viens de nommer. On dit : « Donnez-moi la structure des proverbes d'une nation, et j'en ferai ensuite ce que je voudrai ; » or c'est précisément ce qui s'est accompli d'une manière frappante dans le protestantisme d'Angleterre. Quoi donc aurait pû résister au choc et à la véhémence d'une

pareille tradition qui, chaque quart de siècle, a pris de plus en plus de force, qui est devenue de plus en plus impétueuse? Clarendon et les hommes d'Etat, Locke et la philosophie, Addison et les publicistes, Hume, Robertson et les historiens, Cowper et les poètes de second ordre; les écrivains de revues et de journaux, tous partent de l'hypothèse (trop évidente, dans leur croyance, pour avoir besoin de preuve), que protestantisme est synonyme de bon sens, et catholicisme de faiblesse d'esprit, de fanatisme ou de quelque croyance ou fantaisie dont on ne peut se rendre compte. La poésie et la prose, la littérature grave et légère, les spéculations scientifiques et leurs applications pratiques, l'histoire et la fable, tout est animé d'une manière spontanée ou conquis impérieusement par l'esprit d'Henri et d'Élisabeth. Je dis « conquis impérieusement » parce que la tradition du protestantisme est assez forte non-seulement pour recommander, mais pour forcer des générations successives d'auteurs à l'accepter. Elle force quand elle ne peut pas persuader. Nous avons Alexandre Pope qui était catholique, mais qui le découvrirait au ton de ses poèmes? Nous avons Samuel Johnson qui, né protestant, était plein de tendresse pour l'Église catholique et se laissait aller à défendre par boutades des parties de sa doctrine et de sa discipline, et qui cependant a professé jusqu'au dernier moment le protestantisme qui ne pouvait ni gagner ses affections ni guérir ses infirmités. De notre temps, nous avons vu Walter Scott honteux de ses propres tendances catholiques et s'inclinant devant le regard jaloux du tyran de la tradition. Le poète Wordsworth a été obligé de faire pénitence.

tence de quelques sonnets catholiques en leur donnant un complément anticatholique. Scott prétexte son amour de l'antiquité pour atténuer ses prévarications ; Wordsworth s'excuse par son panthéisme, et Burke invoque la nécessité politique. Le libéralisme, le scepticisme, l'irréligion, sont comme des fautes vénielles qui servent de manteau à un écrivain pour échapper à la réprobation qu'il a encourue pour s'être rendu coupable de l'énormité qui consiste à éprouver de tendres sentiments pour la religion de ses pères et des voisins répandus autour de lui. Cette religion est sous le coup d'une proscription de trois siècles, et elle est mise hors la loi par une coutume immémoriale.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le protestantisme étant la religion de notre littérature, soit devenu la tradition des relations civiles et de la vie politique. Il n'y a rien d'étonnant à ce que des suppositions soient classées parmi les éléments de nos connaissances, et qu'elles soient immuables comme les règles de la logique ou les idiomes du langage, ou les injonctions du bon goût, ou les convenances des bonnes manières. On entend dire que le règne d'Elisabeth est « l'âge d'or, » que celui de Marie a été « sanguinaire, » que l'Église d'Angleterre est « pure et apostolique, » que les réformateurs sont « judicieux, » que le livre des prières est « incomparable » et « magnifique, » que les Trente-neuf Articles sont modérés, que « pape » et « païen » sont synonymes, de même que « le pape, le diable et le prétendant. » La rancune anticatholique pénètre dans les marchés du commerce. Londres est incendié, et votre plus grand architecte reçoit des

instructions qui lui disent d'élever une haute colonne pour perpétuer le mensonge que les papistes ont été les incendiaires. Quand vous vous asseyez pour jouer aux cartes, ayez votre controverse prête, et que le nom moqueur du pape Jeanne soit le titre de votre jeu <sup>1</sup>. Conduisez l'année prochaine un cheval aux courses, et parmi les noms de Sorciers, de Malibrans, de Priams, vous en trouvez un appelé Crucifix, nom frappant et peut-être heureux pour la bête : ce n'est plus que l'emblème d'une superstition éteinte. Habillez-vous pour quelque bal masqué ou quelque danse mauresque, et vous verrez le Grand-Turc sauter d'un côté et le pape avec la croix, des chapelets et la triple couronne sauter de l'autre. Allez au théâtre d'un jongleur et enseignez-lui, quand il fait ses tours de passe-passe, à leur donner plus d'effet en se servant des mots les plus sacrés du rituel catholique. Que le protestantisme entre même dans votre vocabulaire ; que les mots prêtre, messe, chapelle (mass-house) aient une saveur injurieuse à vos lèvres ; que moine soit un mot de reproche ; que jésuitisme et jésuitique servent à exprimer, dans leur intention première, ce qui est déshonorant et vil. Quelle chance peut avoir un catholique luttant contre une tradition si élémentaire et si variée ? Nous avons ici la tradition de la cour, de la jurisprudence, de la société, de la littérature, fortes en elles-mêmes, agissant l'une sur l'autre, agissant sur un peuple complaisant, et ce peuple complaisant agissant à son tour sur ces traditions, de telle sorte que l'ensemble de l'édifice

<sup>1</sup> Les Anglais ont un jeu de cartes qu'ils appellent de ce nom.

(Note du traducteur.)



reste debout par sa propre force, nous représentant une vaste arche (comme on en voit quelquefois) dont les piliers se sont écroulés de vétusté, mais qui cependant se soutient, supportant par la simple cohésion que le temps a donnée aux parties, l'énorme masse de pierres qui la forme et qui pèse sur elle.

Vous voyez maintenant, mes frères, ce que j'entendais en vous parlant de la tradition des pharisiens et en vous disant qu'elle pouvait être puissante par son influence, quoiqu'elle fût très-faible en organisation. Vous voyez comment il se fait que la belle forme du catholicisme, telle qu'elle existe en Orient, en Occident et dans le Midi, n'a jamais traversé la rétine d'une imagination protestante; le cauchemar de cette tradition pèse sur le pays et élève une barrière infranchissable entre nous et chaque protestant auquel il nous arrive de nous adresser. Quel qu'il soit, il pense tout connaître relativement à notre religion, même avant que nous lui ayons parlé, et il croit même la connaître mieux que nous-mêmes. Maintenant si je n'en dis pas davantage, c'est que j'en ai dit suffisamment pour établir le point que j'avais en vue, et cependant j'ai négligé une partie du sujet qui va plus directement à mon but que tout ce dont je vous ai entretenu.

Le protestantisme est aussi la tradition du clergé anglican, et en parlant à ce sujet de ses membres comme je vais le faire, ne supposez pas, mes frères de l'Oratoire, que j'oublie soit leur valeur particulière, soit leur importance civile. De même que les autres organes de la constitution secondent en sous-ordre le bien-être temporel de la communauté, ainsi le clergé de l'Église établie

la sert avec une fidélité particulière. Mais je parle toujours des rois, des lords, des communes, de la loi, de la littérature et aussi du clergé, non pas simplement comme parties du corps politique, mais comme organes du protestantisme, et de même que j'ai signalé le rôle que remplissaient dans sa propagation les autres corps politiques, ainsi je vais parler des devoirs de l'Établissement religieux. Je dis donc que son devoir particulier comme corps religieux n'est pas d'inculquer un système théologique spécial, mais de veiller sur la tradition anticatholique, de la préserver de la rouille et de la décadence, de la maintenir brillante, acérée et prête à engager la lutte à la première opportunité ou au premier péril. Il est dans la nature humaine de débiter avec vigueur et ensuite de s'abattre. Les années agissent sur les constitutions les plus robustes; le temps amène des changements; les préjugés s'effacent; les aspérités s'adoucissent; on découvre des vues nouvelles; on corrige les erreurs; on comprend mieux ses adversaires; l'esprit se fatigue de la lutte. La tradition protestante, abandonnée à elle-même, éprouverait aussi l'action du temps, languirait et tomberait en décadence; les lois deviendraient insolites; l'étiquette et les usages de la société s'altéreraient; la littérature serait rajeunie par des vues nouvelles, et la vieille vérité pourrait revenir avec la fraîcheur de la nouveauté. La mission spéciale du clergé de l'Église établie est de s'opposer, par sa parole et ses écrits, à cette tendance de l'esprit public. Son enseignement consiste simplement en cela. Oui, je le répète, cet enseignement ne consiste ni dans les lambeaux de la doctrine catholique

qu'il professe, ni dans les preuves de la divinité d'une croyance quelconque, ni dans la distinction entre ce qui est d'opinion et ce qui est de foi, ni dans le soin d'instruire des détails de la morale, mais simplement à fourbir les armes de vieille mode des siècles passés, à cataloguer et à classer les textes qui doivent nous accabler, les objections qui doivent faire explosion dans nos rangs, les insinuations et les mensonges qui doivent nous abattre. L'Établissement anglican est le gardien en service ordinaire de ces planches nationales qui servent à tirer des images du papisme. La manière traditionnelle d'envisager chaque doctrine catholique, l'appréciation traditionnelle de chaque événement ecclésiastique, les vies traditionnelles des papes, des évêques, des abbés, des moines, des saints et des confesseurs, sont des choses confiées à sa garde ; il est le gardien des fictions traditionnelles, des sophismes, des calomnies, des moqueries, des sarcasmes et des inventions dont les catholiques doivent être assaillis. C'est là, dis-je, la principale charge qui pèse sur l'Établissement. Il peut tolérer dans son sein les unitariens, les sabelliens, les utilitaires, les méthodistes, les calvinistes, les swedenborgiens, les irvingistes, les libres penseurs ; il tolère tout cela ; toutes les opinions lui sont bonnes : mais il ne peut supporter Rome. L'Église anglicane consent à différer deses fils sur mille points ; mais il en est un qui lui est sacré : c'est que Sa Majesté la reine est « la mère et la maîtresse de toutes les Églises. » Un des dogmes sur lesquels cette Église peut s'appuyer sans aucune méprise, c'est que « l'évêque de Rome n'a aucune juridiction dans ce royaume. » Parmi les points sur lesquels

il n'y a pas de dissidence, qui font briller la lumière au milieu des ténèbres, le sens au milieu de la confusion, un son intelligible au milieu d'une Babel de sons discordants, nous trouvons les suivants : « Pas de paix avec Rome, » « A bas le pape, » et « L'Église est en danger. » L'Église anglicane n'a jamais bronché sur ces mots d'ordre ; plusieurs manquent leur but, mais elle est sans reproches dans la manière dont elle en fait usage. L'hérésie, le scepticisme, l'impiété et le fanatisme peuvent lui jeter en vain des défis ; mais que la brise lui apporte le plus léger murmure du catholicisme, et elle reconnaît par instinct la présence de son ennemi naturel. Aussitôt, comme nous l'avons vu à l'époque de l'établissement de la hiérarchie, l'atmosphère est grosse d'agitations et fait entendre ses vibrations au loin. Un mouvement qui n'a ni crise ni solution naturelles est en travail d'enfantement. Tout à coup les cloches de vos flèches commencent à se faire entendre. Sans obéir à un acte délibéré de volonté, mais par une sorte d'impulsion mécanique, évêque et doyen, archidiacre et chanoine, curé et vicaire, l'un après l'autre, chacun perché sur le haut de sa tour, se met à la besogne, sonnante, carillonnant avec une ardeur nerveuse et une émotion croissante le vieux din-dan qui a alarmé dans ce triste temps la ville et la campagne. Tous sonnaient, carillonnaient, faisaient retentir l'air des variations qu'ils pouvaient produire sur la demi-douzaine de pauvres notes dont disposent leurs sonneries, et tout cela à l'occasion de « l'agression papale<sup>1</sup> » qu'ils

<sup>1</sup> Voir une brochure amusante intitulée : *Les laïques anglicans contre la hiérarchie catholique*. 1851.

appelaient « insolente et insidieuse, » « insidieuse et insolente » « insolente et atroce, » « atroce et insolente, » « atroce, insolente et ingrate, » « ingrate, insolente et atroce » « sottte et blessante, » « pestilentielle et horrible, » « subtile et impure, » « audacieuse et révoltante, » « méprisable et honteuse, » « pleine de malice, » « effrayante, » « folle, » « pleine d'artifices. » Ils sonnaient à grande volée et faisaient retentir l'air de leurs carillons les plus solennels aussi loin que pouvaient porter les vibrations de leur métal, et tout ce bruit en l'honneur de la reine Élisabeth et pour la confusion du pape et des princes de l'Église.

Les choses se passent maintenant comme elles se passaient il y a vingt ans, et elles se sont passées ainsi toutes les années, même dans celles qui ont été le moins agitées par les controverses. Si rien ne provoquait à une lutte, il y avait du moins l'opportunité d'un triomphe. Qui pourrait, quand les pensées n'abondent pas, manquer de sujet pour un sermon, pour une digression opportune ou une péroraison à effet? Un prédicateur avait-il besoin de mettre en lumière la superstition païenne ou le bigotisme juif ou un exemple d'hypocrisie, d'ignorance ou de vanité spirituelle? les catholiques étaient sous sa main. La sortie d'Égypte, le veau d'or, la chute de Dagon, le péché de Salomon, les cruautés de Jézabel, le culte de Baal, la destruction du serpent d'airain, la découverte de la loi, la captivité de Babylone, l'image de Nabuchodonosor, les pharisiens, les saducéens, les hérوديens, la menthe, l'anis et le cumin, les pots et les vases de bronze, toutes ces choses venant à leur place respective, fourniraient l'oc-

casion opportune de quelques graves paroles d'allusion aux « erreurs monstrueuses » ou aux « absurdités d'enfants » de « la foi romaine. » Désire-t-on un exemple d'orgueil ? Wolsey se trouve là. Est-ce un exemple de barbarie ? il y a le duc d'Alva. Est-ce un exemple de révolte ? il y a Becket. Est-ce un exemple d'ambition ? il y a Hildebran. Est-ce un exemple de débauche ? il y a Césair Borgia. Est-ce un exemple de superstition ? il y a Louis XI. Est-ce un exemple de fanatisme ? on vous parle des croisés. Les saints et les pécheurs, les moines et les laïques, l'homme du monde et l'homme pieux, dès qu'il s'agit de catholiques, tous sont mis indistinctement ensemble pour former un fonds de réserve d'où l'on tire suivant les besoins.

La conséquence de tout cela est naturelle. Dites à une personne d'une intelligence ordinaire, qu'elle soit de l'Église anglicane ou d'une secte dissidente, que les allégations dirigées contre nous ne sont que des calomnies, ou de simples mensonges, ou des exagérations, ou de fausses interprétations ; dites-lui que les points sur lesquels portent ces allégations sont susceptibles de défense et de justification, et elle vous rira au nez, tant elle vous trouvera simple, ou bien elle lèvera les mains et les yeux au ciel devant votre effronterie sans exemple. La plus grande concession que l'on nous fera sera d'admettre, dans les accusations portées contre nous, la possibilité d'une erreur incidente et sans importance ; mais on croira aussi fermement que l'Évangile le fond de la manière de voir traditionnelle que je viens de faire connaître, et si vous refusez de vous ranger de son avis, cette personne vous dira

que c'est bien là ce que l'on peut attendre d'un catholique : mentir et tromper. Allez lui dire , à l'âge où cette personne est arrivée , que les catholiques ne taxent pas le péché à un prix fixe , qu'ils ne peuvent pas obtenir l'absolution d'un péché qu'ils se proposent de commettre , que les prêtres peuvent vivre dans la pureté , que les religieuses ne se tuent pas entre elles , que les laïques ne font pas des images de leur Dieu , et que les catholiques , s'ils le pouvaient , ne brûleraient pas les protestants ! Tout cela est pour elle aussi parfaitement clair que le soleil à midi. Elle est prête à soumettre la question au premier venu qu'elle rencontrera ; chacun nous dira la même chose ; nous n'avons qu'à essayer. Le protestant à qui nous nous adressons n'a jamais su qu'il y avait des doutes à ce sujet : il *est* surpris , car il pensait que nous convenions de l'exactitude de ce qu'on nous reproche. Quand il était jeune , il a entendu répéter ces choses mille et mille fois ; il sait de science certaine que , dans les dernières quarante , cinquante , soixante années , on a dit uniformément la même chose , et que personne ne l'a nié ; tous les livres qu'il a feuilletés disent la même chose. Mais où donc va le monde ? Qu'y a-t-il de vrai si cela ne l'est pas ? On devrait donc blanchir les catholiques ; que verra-t-on après cela ?

Il entre ensuite dans les détails et se demande : — Les papistes n'adoreraient pas la vierge Marie ! Mais pourquoi l'appelleraient-ils « Deipara , » qui signifie « égale à Dieu ? »

Le pape ne serait pas l'homme du péché ! Mais les pa-

pistes maintiennent cependant comme un fait que « le pape est Dieu et que Dieu est pape. »

L'enseignement du pape ne serait pas une doctrine des démons ! Mais j'en ai la preuve dans ce fait que le cardinal Bellarmin « soutient que si le pape nous commandait de pratiquer le vice et de fuir la vertu, nous serions obligés de le faire, sous peine de damnation éternelle. »

Quoi ! il n'y aurait pas eu un pape Jeanne ! On l'a cependant appelé « Jean VIII. Son véritable nom était Gilberta ; elle prit le nom de Jean, fit des cours publics à Rome, et fut enfin élue pape à l'unanimité. »

Quoi ! les conciles seraient infailibles ! Ouvrez les yeux, mon frère, et jugez des choses par vous-même : est-ce que « quinze cents femmes publiques n'ont pas suivi la procession des Pères du concile de Constance ? »

Jésuites ! il y en a environ vingt mille en Angleterre, et, chose horrible à dire ! un certain nombre d'entre eux se sont glissés dans chacune de nos universités, et il y en a sans doute un grand nombre à Oscott.

Peut-on parler de la beauté et de la sainteté des fêtes papistes ! Ne savez-vous pas que la Purification « est la fête que célébraient les anciens païens de Rome en l'honneur de la déesse Proserpine ? »

Comment les papistes ne seraient-ils pas coupables d'avoir corrompu les Écritures ! Mais regardez leurs bibles et vous trouverez qu'ils lisent la prophétie de la Genèse de la manière suivante : « *Elle écrasera ta tête* »  
« et tu chercheras à atteindre son talon. »



Le papisme prêcher le Christ ! Oh ! non, « le papisme, comme on l'a dit, est la religion des supercheries de prêtres ; du commencement à la fin, ce n'est rien autre chose que prêtre, prêtre, prêtre <sup>1</sup>. »

Je vous fatiguerais, mes frères, et je vous blesserais si j'allais plus loin. L'absurdité finit par fatiguer, et la calomnie, déversée sur les personnes et les choses saintes, quand on s'y arrête trop, devient pénible pour des oreilles catholiques. Il était cependant nécessaire à mon sujet de donner des exemples propres à faire apprécier la manière populaire de nous envisager, nous et notre croyance, telle qu'elle a été transmise par la tradition d'Élisabeth.

Je me rappelle ici un autre genre de tradition qui remonte à un monarque bien différent et qui fut accueillie d'une manière tout autre. On raconte souvent comment Charles II envoya un jour un grave message à la Société Royale. Ce corps scientifique avait été établi sous son règne, et le spirituel monarque (car il est connu comme tel) ne put s'empêcher de lui jouer un tour. Voulant soumettre une question à ses délibérations, il lui demanda, ainsi que vous l'avez souvent entendu raconter, de vouloir bien lui expliquer pourquoi un poisson vivant pesait moins dans l'eau qu'un poisson mort. La Société, ainsi que le lui commandait son devoir, s'appliqua à la solution du problème qui donna lieu à diverses théories. Les membres, cependant, avant de prononcer sur l'a-

<sup>1</sup> Voir les ouvrages suivants auxquels j'ai emprunté ces citations : *Spirit of the Church of Rome*, de Stephen ; les *Variations*, de Edgar ; le *Text-Book of Popery*, de Cramp, etc., etc. J'ai ces livres sous la main.

doption de l'une d'elles, pensèrent qu'il conviendrait de faire l'expérience, et ils découvrirent, à leur grand étonnement, que l'hypothèse était une pure invention de leur royal maître; car le poisson mort ne pesait pas plus dans l'eau que le poisson vivant.

De même les Anglais feraient fort bien, au lieu de recevoir d'une main royale ce qu'ils savent de nous, s'ils prenaient la peine de juger par eux-mêmes, avant d'aller chercher notre ressemblance dans le livre de Daniel, dans les épîtres de saint Paul et dans l'Apocalypse. Ils seraient alors les premiers à rire de leurs propres extravagances; mais, hélas! nous n'apercevons encore aucun signe d'une prudence si ordinaire. Pleins de sens dans les autres affaires, ils perdent tout empire sur eux-mêmes quand le nom du catholicisme sonne à leurs oreilles. Ils ont confiance dans la voix d'Henri VIII ou celle d'Élisabeth, avec leurs mille échos, beaucoup plus qu'en leurs propres yeux et leur propre expérience, et ils sont pleins de zèle à s'en faire eux-mêmes les échos pour la génération qui les suivra. Chacun à son tour, à mesure que s'ouvre la raison, est endoctriné dans la fausse conception populaire. En ce moment, par suite de la clameur soulevée contre nous, on rencontre dans les rues des enfants de quatre et cinq ans qui apprennent et font usage contre nous des termes injurieux qui deviendront *leur* tradition, toute leur vie, jusqu'à ce que, à l'époque où leur tête aura blanchi, ils les enseignent eux-mêmes à leurs petits enfants. Ils secouent la tête, lèvent leurs petites mains et font entendre leur voix criarde en protestant contre ceux qu'ils ne peuvent con-

naître que comme des êtres très-pervers et très-dangereux , et ils se sauvent pleins de terreur quand ils rencontrent notre regard. La raison , en se développant , ne rectifiera pas leurs idées ; plus longtemps ils vivront et plus ils converseront avec les hommes , plus ils nous haïront. Le Créateur de toutes choses, Lui seulement, peut mettre en pièces ce vaste palais enchanté dans lequel notre sort est jeté ; puisse-t-il le faire en son temps !

## TROISIÈME CONFÉRENCE.

LA MANIÈRE DE VOIR DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE NE S'APPUIE QUE  
SUR DES FABLES.

Dans la conférence précédente, mon dessein a été, mes frères, de rechercher, autant que les circonstances ont pu me le permettre, les causes qui ont si complètement réussi à maintenir en Angleterre la manière partielle d'envisager la grande controverse religieuse qui a commencé depuis trois siècles entre Rome et l'Angleterre. Bien des choses ont changé parmi nous dans ce long espace de temps; mais la haine et la jalousie que nourrissent nos populations à l'égard de la foi catholique; mais la pitié et le mépris qu'on ressent à la vue de ses adhérents, sont restés les mêmes: rien n'a pu tempérer l'amertume de ces sentiments. La société s'est transformée plusieurs fois; l'opinion publique a acquis un développement tout nouveau dans l'histoire de l'humanité, et des révolutions qui ont déplacé les principes politiques en ont été la conséquence. Les anciennes idées sur les causes et le châtement des crimes, sur la fin du gouvernement, sur les relations de la ville et de la cam-

pagne, sur les intérêts internationaux et sur tant d'autres grandes questions politiques, ont été modifiées, pour ne pas dire davantage; des sciences jusque-là inconnues, qui avaient pour objet l'économie sociale, ont été créées; la médecine a fait naître des doctrines nouvelles qui ont leur influence sur les conseils de l'autorité civile et sur le gouvernement des communes; comment donc se fait-il que la haine contre le catholicisme soit restée dans son entier ce qu'elle était aux jours de Charles II et de Georges III? Comment se fait-il que le protestantisme ait conservé son ascendant, tandis que les principes et les arguments catholiques sont restés méconnus ou ont été faussés? Ce qui augmente mon étonnement, c'est qu'en dehors de notre île les choses se sont passées d'une manière toute différente. Il n'y a pas, en effet, un seul pays où le catholicisme, s'il n'est pas étudié, ne soit au moins respecté; et, ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'il n'y a pas (toujours en dehors de l'Angleterre), une seule des contrées jadis protestantes où le protestantisme existe réellement aujourd'hui, si l'on doit entendre par protestantisme la religion de Luther et de Calvin. Le phénomène, déjà grand en lui-même, devient plus grand encore en ce qu'il paraît être particulier à la nation anglaise.

Cette dernière remarque mérite toute notre attention, car elle prévient une objection spécieuse que les protestants, s'ils le pouvaient, ne manqueraient pas de nous faire. Si l'esprit protestant, diraient-ils, a survécu dans notre pays à toutes les transformations subies par les sciences politiques et sociales, c'est parce que certaines théo-

ries politiques étaient fausses et que le protestantisme est vrai. Mais s'il en est ainsi, pourquoi ne s'est-il pas conservé et perpétué de la même manière dans les autres pays? Quelle cause donner de son dépérissement, de sa décadence à peu près entière en Allemagne, en Hollande, en Suisse et dans la Nouvelle-Angleterre, pays où il florissait autrefois et qui sont cependant séparés les uns des autres par des différences de position, de langue, de mœurs et de lois? Évidemment, il doit y avoir pour notre patrie une raison particulière de la conservation du protestantisme, et les contrées étrangères que nous venons de citer doivent avoir entre elles quelque chose de commun qu'elles n'ont pas avec l'Angleterre. Or, ce qui est particulier à l'Angleterre, c'est une tradition protestante établie; et ce que ces autres pays ont de commun entre eux, c'est l'absence d'une semblable tradition. Ailleurs, on a pu constater librement les faits et donner à la discussion son libre cours; ici, il n'en a pas été de même : la religion établie ne l'a pas permis. Mais comme les faits et la discussion sont les seuls moyens de découvrir la vérité et le mensonge, le protestantisme a eu chez nous l'immense avantage d'être accepté tel qu'il était, sans que son mérite ait été mis à l'épreuve, ainsi que cela s'est passé ailleurs, et que ce serait arrivé avec le cours des années. Ainsi, au lieu de conclure qu'il est vrai, parce qu'il s'est conservé substantiellement le même en Angleterre pendant trois siècles, je devrais plutôt inférer qu'il est faux, parce qu'il n'a pu, durant cette période, se conserver ailleurs de la même façon. A la persistance et à l'intolérance de

la tradition qui existe chez nous, je fais remonter la cause de sa conservation en Angleterre; à l'étude des faits et au raisonnement, libres partout ailleurs, j'attribue sa disparition à l'étranger.

Cette manière d'envisager la question paraît d'autant plus être la vraie, que l'on étudie davantage le caractère de nos concitoyens et les moyens que la tradition protestante a mis en œuvre pour se perpétuer parmi nous. Elle s'est, en effet, maintenue en Angleterre, directement ou indirectement, par l'obligation d'un serment imposé à tout ce qui exerce une autorité ou une influence quelconque, à tout ce qu'on a coutume de regarder ici comme la source d'où découlent les principes, les doctrines et les opinions. La loi, le clergé, la cour, les universités, la littérature, la bonne société, ont leur tradition établie, et cette tradition agit de la manière la plus puissante sur un peuple, que le mérite personnel, l'autorité et l'ordre constitués, le rang et la réputation dans le monde, touchent beaucoup plus que les raisonnements abstraits, les conséquences logiques, les convenances morales, les résultats historiques ou les affaires extérieures.

C'est à ce point que je m'étais arrêté dans ma dernière conférence. Je vais continuer cette étude, et exposer ce que j'ai à dire sous forme d'objections.

On peut reprocher à mes conclusions que j'ai passé sous silence cette multitude innombrable de témoignages indépendants fournis au protestantisme contre le catholicisme par chacun des théologiens, des savants, des légistes, des hommes de lettres, des hommes d'État, des

gens du monde qui, dans les trois derniers siècles, ont fait la gloire de l'Angleterre.

Bacon et Hooker, Taylor et Chillingworth, Hampden, Clarendon, Falkland, Russel, Somers et Walpole, Hobbes et Locke, Burnet et Addison, Hume et Robertson, Warburton et Horsley, Pitt et Fox, Walter-Scott et Hallam, et tant d'autres noms illustres, qui sont tous des autorités séparées, car chacun d'eux parle pour lui-même; ils ne se copient pas l'un l'autre. Il y a parmi eux des hommes d'une vaste érudition, d'une philosophie profonde, d'une expérience et d'une connaissance très-étendue du monde; tous sont des hommes d'intelligence et de talent, capables de donner au moins une opinion. Il serait absurde de prétendre le contraire. Ce seul fait, dirait-on, détruit de fond en comble l'argumentation de ma dernière conférence sur le caractère traditionnel du protestantisme en Angleterre. Mes preuves deviennent des armes contre moi, puisque j'ai reconnu qu'un certain nombre de témoignages séparés, qui se réunissent sur un même point, constituent un des fonds les plus solides sur lesquels il soit possible d'appuyer un raisonnement, et que, d'un autre côté, c'est là précisément le cas en ce qui touche chez nous l'argument en faveur du protestantisme, qui repose sur l'adhésion de la cour, du clergé, du barreau, de la littérature et de la société en général.

Voilà ce qu'on peut dire, et voici ma réponse : — Je ne nie point qu'il y ait du côté du protestantisme des noms qui, en eux-mêmes, méritent notre considération; des esprits supérieurs aux influences des partis, aux pré-



jugés de l'éducation, aux suggestions de l'égoïsme, aux séductions des places et des positions élevées, et à la tyrannie de l'opinion publique. Bien plus, il y a des arguments protestants qui resteront, que l'on accepte ou que l'on repousse le protestantisme. J'accorde tout cela. Mais ici je considère, non le protestantisme du petit nombre, mais celui des masses ; or, les grands hommes ne sont plus rien, et les raisonnements philosophiques, quelque valeur qu'ils aient, demeurent sans influence sur les masses. La foule ne se rassemble pas à Exeter-Hall, et la populace ne brûle point le pape en effigie, par respect pour lord Bacon, Locke, Butler, ou pour rien de ce que ces hommes illustres peuvent avoir recommandé. Je parle de l'impopularité actuelle du catholicisme, telle qu'elle s'est manifestée en l'année 1851 à Londres, à Édimbourg, à Birmingham, à Bristol, à Manchester, à Glasgow, chez les gens bien nés et les fermiers du Yorkshire, du Devonshire ou de Kent, dans les collèges d'avocats, dans toutes les écoles, dans tous les collèges du pays, et je dis que cette tradition ne vient pas de la demi-douzaine d'hommes sages, savants ou philosophes, dont les noms sont invoqués pour lui servir d'appui, mais que c'est une tradition qui remonte aux récits de nourrice, aux récits d'école, aux récits de cabaret, aux récits de club, aux conversations de salon, aux prédications de la chaire ; c'est une tradition de journaux, de magasins littéraires, de revues, de pamphlets, de romans, de nouvelles, de poèmes, de poésies légères, de littérature de toute espèce, d'extraits des classiques anglais, de fragments d'histoire, de sermons, de tableaux et d'esquisses, de livres de voyages, d'anec-

dotes anonymes , d'interprétations de prophéties , le tout imprimé en petits in-octavo à l'usage des écoles ou en formats miniatures pour étrennes ; c'est une tradition qui voltige dans l'air et que nous avons trouvée toute faite lorsque nous sommes arrivés à l'âge de raison. Cette tradition nous est venue par tout ce que nous avons vu , par tout ce que nous avons appris , par tout ce que nous avons lu , dans le grand monde , dans le parlement , dans les cours de justice , dans la société en général ; nos pères nous ont dit qu'elle a été celle de leur temps ; cette tradition , enfin , est universelle et d'une date immémoriale , bonne autant que peut l'être une tradition , mais qui n'est , au bout du compte , qu'une tradition , c'est-à-dire que , pour avoir des droits à notre respect , il faut qu'elle s'appuie en dernière analyse sur une autorité. Pour savoir si c'est , en effet , plus qu'une tradition , remontez à sa source , à son origine , à ses premiers commencements. Ce peut être une bonne tradition , et cependant elle peut n'être bonne à rien. Qu'importe que les quatre-vingt-dix-neuf anneaux de la chaîne soient solides si le dernier est rompu ? Or , je n'hésite pas à affirmer que cette tradition protestante , sur laquelle repose toute la foi anglaise , manque du premier anneau. Quelque violents que soient ses avocats , quelque haute que soit la sanction qui la protège , si nous remontons , à travers le brouillard dont elle est enveloppée , jusqu'à son principe , nous découvrirons le point faible de l'argument. Ou les faits manquent , ou ils ne signifient rien : tantôt ce ne sont que des rêveries ou des fictions ; d'autres fois ce sont des exagérations ; le plus souvent de fausses appréciations ;

une chose ou l'autre vient toujours émousser leur force et faire douter du reste. On découvre que les témoignages qu'on avait regardés comme indépendants les uns des autres, sont les mêmes, ou se contredisent; quelquefois ils sont si peu probables et s'appuient sur de si faibles autorités, qu'il est impossible à la critique de les admettre. De sorte que nos ennemis ne trouvent pas de meilleur moyen de nous combattre que de revenir à la tradition elle-même, qu'ils invoquent comme une raison suffisante pour croire aux faits qu'elle rapporte; et ils n'hésitent pas le moins du monde à condamner les catholiques comme atteints et convaincus de tous les crimes, par le seul motif qu'ils en sont notoirement accusés.

Ces procédés ne sont ni charitables ni justes! C'est un principe de la loi anglaise, que personne ne doit porter contre quelqu'un une accusation sans la prouver. Où en serions-nous, si le premier venu, au moment où cela lui plairait, pouvait nous traduire devant les tribunaux, nous imputer ce qu'il voudrait, et, sans produire aucun témoignage, obtenir contre nous, sur sa seule assertion, une condamnation en forme? L'accusateur est au moins obligé d'affirmer par serment la vérité de ce qu'il dit, et ce n'est encore là que le commencement de l'instruction judiciaire : cette condition ne saurait rien terminer par elle-même. Il doit, en outre, affirmer un fait qu'il connaît ou dont il a été témoin, et jamais une simple conjecture, ni un soupçon, ni ce qu'il sait par ouï dire. Bien plus, quelques présomptions que l'on ait de la culpabilité de l'accusé, c'est une maxime de notre droit

qu'on ne doit pas le mettre dans le cas de s'incriminer lui-même, mais qu'il faut arriver à le convaincre par des moyens et des témoignages qui lui soient étrangers. La simple équité exige que l'accusateur motive son accusation avant que l'accusé ait à se défendre.

Ces règles de justice sont complètement mises de côté dès qu'il s'agit des catholiques et de leur religion. Au lieu d'imposer à l'accusateur l'*onus probandi*, comme on dit, ou l'obligation de faire la preuve, c'est sur l'accusé qu'elle pèse. Le premier venu peut se présenter et dire contre nous ce qu'il lui plaira, sans fournir aucune garantie de la vérité de ses accusations. On ne lui demande pas d'établir son honorabilité, de faire connaître ses moyens de conviction; il n'a besoin ni de donner des preuves ni de fournir des autorités; il suffit qu'il accuse, et aussitôt la foule entière des protestants se tourne vers le pauvre catholique et le presse de répondre, comme s'il avait à se défendre. Il y a un proverbe qui dit : « Qu'un sot peut faire plus de questions que n'en pourraient résoudre cent hommes sages. » Le bigot et le fanatique peuvent obtenir le même succès. Si un individu se présentait en ce moment et qu'il me dît : « Il y a dix ans, vous avez volé en pleine rue le portefeuille d'une personne, » que pourrais-je répondre, sinon que cela est faux? Comment, en effet, prouverais-je que je suis calomnié, puisque je ne sais ni dans quelle ville, ni quelle année, ni à quelle date, ni sur quelle personne on prétend que le vol a été commis? Supposons cependant que mon accusateur, spécifiant davantage les faits, me dise que c'est à Birmingham, dans le

mois de juin , en 1840 , et sur la personne d'un nommé Smith , que j'ai commis le crime. Ce serait déjà quelque chose , mais ce ne serait pas assez , en admettant que je dusse lui répondre sur-le-champ. De prime abord , il me serait impossible de me rappeler où j'étais le jour indiqué , et je ne pourrais que lui répéter plus énergiquement que tout cela est faux.

Supposons que je lui demande de prouver son accusation , de dire comment il sait ce qu'il avance , s'il m'a vu , s'il tient la chose d'un témoin oculaire , et que , sur toutes ces questions , il se contente de me répondre , sans rien préciser , que je me suis esquivé adroitement , mais que le fait est notoire. Supposons encore que je vienne tout à coup à me rappeler qu'avant la date de 1845 je n'avais jamais été à Birmingham et que , néanmoins , mon accusateur me prenne au collet en criant que je ne lui échapperai pas , quelque effort que je fasse pour lui jeter de la poudre aux yeux , car il a plus de vingt témoins à produire contre moi , et que l'année exacte du vol n'est qu'un détail sur lequel chacun pouvait se tromper. Supposons , enfin , que , sur la simple allégation de cet homme , un magistrat , sans exiger aucun témoignage , sans déférer le serment à l'accusateur , sans avoir égard à son caractère peu honorable , malgré l'in vraisemblance de la chose et le vague de l'accusation , me condamne à une peine correctionnelle , — l'opinion publique dirait certainement que j'ai été honteusement traité.

Mais supposons , en outre , que , tandis que je suis tranquille dans ma prison , un écrivain anonyme dans un journal de troisième ordre soit assez misérable pour

avancer que tous les prêtres catholiques pratiquent adroitement le vol des portefeuilles dans les rues ; qu'il en donne pour preuve ma propre condamnation ou le fait de quelque autre prêtre convaincu du même délit, d'après les détails contenus dans quelque vieux manuscrit conservé quelque part dans la bibliothèque royale de Munich, fait qui se serait passé une année ou l'autre entre le septième et le dix-septième siècle ; supposons encore que, sur cette dénonciation sans nom d'auteur, le public s'émeuve et signe des pétitions adressées au parlement, pour lui demander de faire arrêter comme voleurs tous les prêtres qui seraient trouvés se promenant dans les rues et de les mettre aux travaux forcés pour six mois, — cette conduite serait-elle conforme aux idées d'humanité et de justice du premier Anglais venu ?

Or, je le demande à l'expérience, je le demande à la conscience du monde protestant, n'est-ce pas là ce qui se pratique contre les catholiques ? Dès qu'il s'agit de nous condamner, il n'y a pas de preuve insuffisante, et, pour nous châtier, aucune peine n'est trop grande. Allégations sans fondement, témoignages qui seraient récusés en d'autres circonstances : tout est bon quand c'est nous qui sommes en cause. Un protestant peut porter contre nous l'accusation qu'il voudra et nous provoquer à la réfuter, sans fournir de preuve, et il n'en donne réellement pas d'autre que sa seule assertion. Si nous acceptons le défi, nous trouvons l'accusation ou si vague, ou si détaillée, ou si générale, ou si particulière, que nous ne savons jamais par quel bout la saisir. Par exemple : « Sur vingt individus que vous rencontrez, il y a un

jésuite déguisé ; » ou bien : « Les couvents de femmes sont, pour la plupart, des prisons. » Que répondre à cela ? Tout ce qu'on peut faire, c'est de montrer qu'un tel ou un tel n'est pas un jésuite ; que ce couvent ou un autre, que l'on désigne également, n'est pas une prison. Mais qui a dit qu'un tel était jésuite et que ce couvent était une prison ? Ce que notre accusateur soutient uniquement, c'est qu'il y a un jésuite *sur vingt* individus que vous rencontrez, et que *la plupart* des couvents de femmes sont des maisons de détention. Est-ce répondre que de justifier tel individu ou tel couvent ? Si celui qui nous accuse n'est point mis en demeure de fournir la preuve de ce qu'il dit, nous sommes donc réduits à courber la tête et à nous résigner avec douceur à ce qu'il lui aura plu de nous imputer.

D'autres fois on spécifie les détails et on appuie le fait d'une autorité. Quelle sera cette autorité ? Peut-être celle d'Albert le Grand, de Gerson ou de Baronius ; mais comme on n'indique ni la page ni le tome, et que ces auteurs n'ont pas moins de cinq, dix, quinze, vingt et trente volumes in-folio, sur deux colonnes, vouloir vérifier, c'est chercher une aiguille au milieu d'un tas de foin. Il arrive même, par un raffinement de perfidie, que le volume indiqué ou la page citée n'existe point, de sorte que si l'on ne trouve pas la vérification que l'on cherche, il reste toujours le doute, ou que nous avons mal cherché, ou que l'auteur n'a pas donné une indication exacte.

Quelquefois aussi, l'accusation est tellement circonstanciée et les détails si habilement assortis, que le fait

semble évident par lui-même, et que l'on se croit dispensé aux yeux du public, d'en constater l'authenticité comme on devrait loyalement le faire. La scène se passe dans quelque château-fort du sauvage Apennin, ou dans quelque endroit reculé du Languedoc, ou dans les provinces éloignées de la Pologne, ou sur les plateaux élevés du Mexique; ou bien c'est une légende sur quelque prêtre du petit village de Buonavalle, en Calabre, qui vivait au xiv<sup>e</sup> siècle, ou sur un moine du monastère du Saint-Esprit, à Saint-Philippe d'Argire, du temps de Charlemagne. L'accusateur raconte, par exemple, que Dom Félix Malatesta de Guadalupe, religieux bénédictin de l'Andalousie, mort en 1821, après avoir été confesseur du prince des Asturies, a laissé un manuscrit que les Français, dans leur retraite de Salamanque, auraient emporté avec d'autres pièces très-précieuses, et où le moine avoue ingénument qu'il a tué trois de ses frères en religion dont il était jaloux, empoisonné une demi-douzaine de femmes, envoyé à Barcelone ou à Cadix trente-cinq petits enfants dans des boîtes ou des paniers; qu'il n'a jamais éprouvé la moindre crainte touchant ces actes abominables, parce qu'il a toujours eu soin, dit-il, de faire brûler un cierge chaque matin sur l'autel de la sainte Vierge, de maudire régulièrement tous les hérétiques, et en particulier la famille royale d'Angleterre; parce qu'il avait fait brûler vif un étudiant de Coïmbre, qui soutenait que la terre tournait autour du soleil; parce qu'il a toujours porté sur lui des reliques de saint Dominique, et qu'il avait pris ses dispositions pour faire dire cent messes pour le repos de son âme



dans les huit jours qui suivraient celui de son décès.

Les contes de cette espèce sont très-habilement arrangés pour le but que l'on se propose en les inventant. Un catholique qui se risquerait à les réfuter, en les examinant en eux-mêmes à défaut des témoignages qui leur manquent, s'engagerait dans un labyrinthe d'où il aurait beaucoup de peine à se tirer. Il aurait d'abord à chercher s'il y a en Calabre un village du nom de Buonavalle, s'il existait un couvent du Saint-Esprit dans la ville de Sicile dont il a été question, si ce couvent remonte au temps de Charlemagne, quels ont été, l'un après l'autre, tous les confesseurs du prince des Asturies dans les vingt premières années de ce siècle, ce que l'Andalousie peut avoir de commun avec Salamanque, quel fut le dernier autodafé en Espagne, s'il est vrai que les Français aient pillé quelque couvent dans les environs de Salamanque en 1812; — questions qui suffiraient à elles seules à un examen universitaire. Le catholique aurait recours à ses cartes de géographie, à ses guides, à ses livres de voyages et d'histoire; aussitôt un embarras se présente : la date des éditions répond-elle à ses besoins? les relations historiques remontent-elles assez haut? Supposons, toutefois, qu'après s'être donné beaucoup de peine, après avoir consulté ses amis, consulté des bibliothèques, comparé des relations, il arrive à prouver d'une façon concluante la ridicule absurdité de la calomnie, et à rendre, par la netteté et la force de sa réponse, toute réplique impossible, qui prendra garde à sa réfutation par le temps qui court? Qui se soucie de la calomnie qu'il vient de détruire? Elle a accompli son œuvre; c'est tout ce qu'il fallait; le

temps ne s'arrête pour personne; elle a fait naître ou inculqué dans les esprits la persuasion qu'un moine commet un meurtre ou un adultère aussi facilement qu'il boit et qu'il mange. On oublie comment cette impression est venue, mais elle existe et ne s'efface plus de l'imagination. En supposant même qu'on s'aperçoive parfaitement de la calomnie, on n'a pas assez de courage ou d'impartialité pour s'engager dans une longue controverse à ce sujet; l'esprit est déjà fixé; on a une manière de voir toute faite. L'auteur du récit peut s'être trompé dans quelques détails, mais c'est tout. Qui peut imposer aux esprits égarés la perplexité et la fatigue de suivre une controverse où « l'un dit » et « l'autre dit » et « *il dit qu'il dit, qu'il ne dit pas ou ne devrait pas dire ce qu'il dit ou devrait dire.* » Pour arriver à la vérité, il faudrait faire un effort d'attention, se faire une violence que l'on n'a nulle envie de s'imposer. Le catholique n'est point écouté avec impartialité; son livre reste quelque temps sur la devanture du libraire; puis il en est enlevé. Cela est si vrai, c'est si bien dans la nature humaine, que moi-même, dans cette conférence où je parle à des hommes qui, loin d'être hostiles au catholicisme, lui sont tout dévoués, je craindrais d'entrer dans l'examen minutieux de telle ou telle calomnie populaire, dans la conviction où je suis que, pour le plus grand nombre, mon analyse offrirait fort peu d'intérêt et fatiguerait sans laisser aucune impression après elle.

Je crois, cependant, que je puis, sans abuser de votre patience, ou du moins je vais l'essayer, produire ici deux ou trois exemples de la manière dont on dresse l'accusa-

tion contre les catholiques. Cela vous donnera une idée de la valeur de cette tradition que les rois, les lords et les communes mettent tant de zèle à soutenir, tradition puissante qui, semblable à un fleuve, se grossit, à mesure qu'elle avance, de nouveaux affluents qui, échappés de leurs sources, lui arrivent avec suite et régularité. Je vais toucher à trois de ces petites sources de la tradition, quelque peu accessibles qu'elles soient, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer. Les sources que je veux explorer ne sont pas d'une qualité ordinaire, car elles représentent l'intelligence, l'honorabilité, le bon sens de la société anglaise elle-même. La première sera un exemple de ce qu'est la tradition de la littérature; la seconde, de ce qu'est la tradition des hommes riches; la troisième, enfin, donnera une idée de la tradition des gens bien nés.

I. Le premier point à traiter, quoi que je fasse et quelque bien connus dans l'aristocratie du savoir et du talent que soient les noms que nous citerons, sera un peu aride; c'est pourquoi j'aime mieux présenter la chose sous forme d'histoire. Le fait est raconté par le savant docteur Bentley dans la relation de la controverse qu'il eut avec Boyle, il y a à peu près 150 ans, sur une question de critique historique. Dans le cours de cette controverse, l'adversaire de Bentley donne une fausse orthographe à un nom de ville grecque. Lorsqu'on releva son erreur, il répondit que c'était ainsi que les écrivains anglais orthographiaient ce mot, et se mit à en citer cinq d'entre eux à l'appui de son assertion. « Ad-  
« mirable raison, dit Bentley, et bien digne de lui.  
« Comme si l'erreur la plus manifeste, parce qu'elle a

« été acceptée, avait cessé d'être une erreur et ne pouvait plus être corrigée. » Là-dessus, le mordant critique rapporte, sous forme d'allusion, l'histoire, vraie ou fausse, je n'en sais rien, d'un prêtre ignorant « qui, « durant trente années, avait toujours dit » à la messe, (sans doute au moment de la première ablution) *quod ore mumpsimus*, au lieu de *quod ore sumpsimus*. Lorsqu'un homme instruit, ajoute Bentley, lui fit remarquer son erreur : « Je ne changerai pas, répondit-il, mon « vieux *mumpsimus* pour votre jeune *sumpsimus*. » Ceci s'applique parfaitement, comme vous allez le voir, au sujet que je veux traiter.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler tout ce que racontent les protestants de l'ignorance grossière et de la superstition du moyen âge, ni comment ils font de nous autres catholiques les légitimes héritiers de ces temps-là. Voici ce que dit à ce sujet, dans son *Aperçu sur l'état de l'Europe au moyen âge*, un des écrivains les plus instruits, les moins passionnés et les plus estimés de notre époque, un écrivain qui peut justement être cité comme une autorité en histoire, si quelqu'un mérite cet honneur :

« Au point de vue le plus favorable où l'on puisse se « placer pour considérer les monastères, » dit-il après avoir reconnu que plusieurs d'entre eux sont au-dessus de tout reproche, « leur existence porte une atteinte « profonde à la morale publique d'une nation. Ils en- « lèvent à la pratique des devoirs sociaux des hommes « d'une conduite pure et de principes consciencieux, et « empêchent que la masse générale des vices humains

« soit mêlée de plus de bonnes choses. Ces hommes sont  
« naturellement portés à faire des plans de perfection  
« ascétique, que la retraite peut seule permettre de réa-  
« liser ; mais, par l'effet des règles monastiques et sous  
« l'influence d'une superstition abjecte, leur vertu reste  
« sans utilité. Ils sont tombés dans les filets de prêtres  
« astucieux, qui leur ont fait de la soumission à l'Église,  
« non-seulement une condition, mais la mesure même  
« du mérite. » Voici maintenant le passage sur lequel  
j'appelle plus particulièrement votre attention ; l'auteur  
va fournir la *preuve* de ce qui précède : « Celui-là est  
« un bon chrétien, dit Éloi, saint du VII<sup>e</sup> siècle, qui  
« fréquente l'église, qui dépose sur l'autel des offrandes  
« agréables à Dieu, qui ne touche pas aux fruits de la  
« terre sans en avoir consacré une portion au Créateur,  
« qui dit son credo et son oraison dominicale. Rachetez  
« vos âmes de la damnation, tandis que vous le pouvez ;  
« faites des dons aux églises, payez-leur la dîme, brûlez  
« des cierges dans les chapelles, allez souvent aux of-  
« fices, implorez l'assistance des saints ; car, si vous  
« observez ces choses, vous pourrez vous présenter en  
« toute sécurité devant Dieu au jour du jugement, et lui  
« dire : Seigneur, donnez-nous, parce que nous vous  
« avons donné. » L'auteur ajoute : « Avec une sem-  
« blable *définition du caractère chrétien*, il n'est pas éton-  
« nant que toute *fraude*, que toute *injustice* soit devenue  
« honorable, dès qu'elle a pu contribuer à faire la for-  
« tune du clergé ou la gloire de l'ordre <sup>1</sup>. »

Remarquons d'abord que notre auteur cite saint Eloi,

<sup>1</sup> *Hallam's Middle Ages*, tome III, p. 353.

afin de montrer qu'à cette époque on enseignait aux catholiques que le christianisme consistait, non pas à s'abstenir de fraude et d'injustice, ou d'immoralité, de haine et d'inimitiés, mais tout simplement à fréquenter l'église, à payer la dîme, à brûler des cierges et à invoquer les saints. Remarquons encore que ce ne sont pas les paroles de saint Eloi qu'il rapporte, et qu'il ne les cite pas d'après lui-même, mais qu'il s'appuie uniquement, tout érudit qu'il est, de l'autorité de deux autres écrivains, ce qu'il avoue, du reste, avec franchise, et ce que beaucoup d'érudits se seraient dispensés de faire. Ces deux autorités sont Robertson, l'historien écossais, et le célèbre historien et critique allemand Mosheim. Je ne vois donc pas qu'il mérite beaucoup de blâme, pour avoir publié ce qui n'est, comme vous le verrez bientôt, qu'un aperçu des plus calomnieux, si l'on veut considérer que, pour lui, la tradition protestante ne pouvait pas mentir, que le moindre doute sur la fidélité des auteurs en question était impossible à son esprit, qu'en un mot il disait *mumpsimus* et passait outre.

Abordons maintenant le docteur Robertson, l'historien de l'Ecosse, de Charles-Quint, de l'Amérique, l'ami de Hume, d'Adam Smith, de Gibbon et d'un grand nombre d'hommes de lettres de la fin du siècle dernier. Dans son histoire du règne de l'empereur Charles-Quint, qui vivait au temps de la Réforme, après avoir dit que « la religion chrétienne, dans ces siècles de « ténèbres, avait dégénéré en une superstition étroite ; » que « les nations barbares, au lieu d'aspirer à la *sain-* « *teté et à la vertu*, croyaient avoir satisfait à toutes les

« obligations du devoir en observant avec scrupule les « cérémonies extérieures, » il ajoute : « Toutes les maximes « et pratiques religieuses de cette sombre époque en sont « une preuve. Je ne produirai à l'appui qu'un seul té- « moignage, mais un témoignage remarquable, celui « d'un auteur canonisé par l'Église de Rome, Saint- « Eloi ou Eligius. » Ici, Robertson cite à peu près dans les mêmes termes qu'Hallam, en faisant des additions et suppressions, la traduction du passage que Mosheim, dans son histoire, donne comme le texte original du saint ; puis il ajoute une remarque du docteur Maclaine, le traducteur anglais de Mosheim, qu'il lui plaît d'appeler un homme « savant et judicieux. » Voici cette remarque, dans laquelle Robertson veut voir une « réflexion très-juste » : « Nous avons ici, dit Maclaine, une « définition large et étendue du caractère d'un bon « chrétien, dans laquelle il n'est question ni de l'amour « de Dieu, ni de la résignation à sa volonté, ni de l'o- « béissance à ses lois, ni de justice, ni de bienveillance, « ni de charité envers le prochain. » Nous suivons ici la trace de notre *mumpsimus*, jusqu'à un degré plus élevé ; d'Hallam à Robertson, de Robertson au « savant et judicieux » Maclaine.

Robertson et Maclaine étaient des Écossais ; mais, pendant que ceci se passait dans le nord, la tradition ne sommeillait pas dans le midi du royaume. Il y avait alors un savant, monsieur White, qui fut bien connu à l'Université d'Oxford un peu plus tard que Robertson. Il était professeur d'arabe dans ce centre de la science, et une année il prêcha une série de conférences qui ajoutèrent beaucoup à sa célé-

brité. Je n'aurais pas rappelé ces circonstances, si elles n'avaient dû jeter un grand jour sur ce que vaut l'autorité des théologiens, des savants, des historiens, des hommes d'État, des jurisconsultes, des écrivains politiques qui sont les docteurs de la tradition protestante. Les conférences en question qui ont lieu chaque année à Oxford sur un sujet de théologie donné, se font d'après le programme des directeurs de l'Université, qui, comprenant toute la responsabilité de leur charge, recherchent toujours le membre le plus sûr, le plus éloquent, le plus distingué, ou celui qui donne les plus brillantes espérances pour lui confier la défense du protestantisme et la réputation de l'Université. M. White était regardé comme réunissant toutes ces qualités, et après sa nomination, il choisit pour sujet de ses conférences la naissance et le génie de la religion de Mahomet. D'érudition, il en avait assez ; d'éloquence, pas trop ; mais ce qui dut surprendre son auditoire, lorsque vint le moment de l'exposition, ce fut l'élégance toute particulière, la magnificence, la vivacité de son style. Ses périodes loin de sentir l'austérité d'un orientaliste, brillaient des plus belles images : c'étaient des antithèses, une abondance, une harmonie de véritable rhétoricien. L'historien Gibbon, juge très-compétent sur ces matières, fait une digression pour parler de ces conférences comme « d'un cours de controverse beaucoup plus élégant et plus ingénieux » que jamais chaire mahométane n'en eût pu produire, quand même Oxford, au lieu d'être une école protestante, aurait été une université musulmane. Il fait observer ensuite que l'auteur « joue le rôle d'un



éloquent avocat, » et que quelquefois même « il s'élève jusqu'à la hauteur de l'historien et du philosophe. » Telles étaient les conférences et telle fut la renommée qu'elles acquirent au professeur d'arabe. Au bout d'un certain temps on découvrit que la plus grande partie de l'ouvrage, celles du moins qui paraissaient avoir été mieux traitées, étaient le travail d'un autre, et l'auteur fut obligé de reconnaître qu'il avait employé pour composer son œuvre, et qu'il avait payé pour cela, un vicaire du Devonshire (autrefois, je crois, prédicateur dissident), auquel il avait fourni les matériaux de ce travail et qui les lui avait rendus après les avoir habillés d'une manière digne de l'auditoire où ils devaient être produits. Voilà l'homme qui, établissant sa réputation sur le mérite d'autrui, et traitant de Mahomet, trouva le moyen de faire diversion au cours ordinaire de ses conférences pour porter contre l'Eglise catholique l'accusation d'incapacité. Sur quel fondement? Toujours sur le passage précité de saint Eloi et sur l'autorité de Mosheim, déjà invoquée par Hallam, Robertson et Maclaine. Voici comment s'exprimait M. White : « Rien ne saurait donner une idée *plus frappante de l'état d'abaissement où était tombée la religion* » au septième siècle, que la définition du caractère d'un » bon chrétien, donné par saint Eloi, évêque de Noyon. » Puis, il cite, en l'empruntant à Mosheim, le fameux passage en question.

Nous approchons ainsi peu à peu de la source première de la tradition ; mais je dois, avant d'y arriver, parler d'un autre auteur de renom, qui rend, lui aussi, témoignage au même *mumpsimus*, et cela en invoquant aussi la même

autorité. C'est un écrivain élégant, un théologien, un archidiacre de l'Église établie qui publia, en 1773, des *Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique*. Dans la table des matières que l'on trouve au troisième volume, l'auteur renvoie au *système* de religion d'Eloi ou Eligius. En se reportant à la page indiquée, on trouve ceci : « Dans ce « septième siècle... le monachisme florissait d'une ma- « nière prodigieuse, et moines et papes ne faisaient qu'un. « Quant à la vraie religion, en voici la *somme et la sub- « stance* telles que les indique pour nous Eloi, un des « principaux saints de cette époque. » Suit l'extrait tel qu'il est donné par Mosheim.

Arrivons enfin au premier père de ce *mumpsimus*, à Mosheim le luthérien. Nous lisons dans son *Histoire Ecclésiastique* : « Dans ce siècle (le septième), la vraie religion « resta ensevelie sous une masse de superstitions absur- « des, d'où il lui fut impossible de lever la tête. Les « premiers chrétiens... enseignaient que Jésus-Christ « avait expié les péchés des hommes par sa mort et par « l'effusion de son sang; ceux du septième siècle sem- « blaient vouloir faire croire que les portes du ciel seraient « fermées pour quiconque n'aurait pas enrichi le clergé « et l'Église de ses donations. Les premiers s'attachaient « à conserver une sainte modestie, à pratiquer une piété « chaste et pure; les derniers faisaient consister toute la « religion dans des cérémonies extérieures et des exercices « corporels. » Et pour mieux faire ressortir le contraste qu'il vient d'établir entre la spiritualité des premiers chrétiens et la grossièreté des papistes, il cite le fameux extrait qui fait l'objet de notre investigation.

Mes frères, donnez un dernier coup d'œil à la tradition protestante, avant qu'elle s'efface tout à fait et disparaisse à vos yeux. Elle présente une belle succession de noms, Mosheim, Jortin, Maclaine, Robertson, White et Hallam<sup>1</sup>. Elle s'étend de 1755 à 1833. Mais cette dernière date devait lui être fatale. Arrivée à la soixante-dix-huitième année de son âge, elle vint heurter contre un obstacle qui entraîna les plus fâcheuses conséquences. Pour la première fois, au lieu de suivre aveuglément les guides ordinaires, un auteur, pensant que cela en valait la peine, s'avisa de consulter saint Eloi lui-même. L'ouvrage de ce saint se trouve dans toute bibliothèque assortie; mais l'idée n'était encore venue à personne de le tirer de son rayon, jusqu'au moment où le doyen actuel de Durham, le docteur Waddington, y eut recours pour s'éclairer sur le septième siècle en écrivant son *Histoire Ecclésiastique*. D'abord, il s'appuya sur l'autorité de ses maîtres protestants; prenant Mosheim pour guide, il cita saint Eloi d'après cet écrivain, en faisant observer que ce saint étant « un des personnages les plus influents de son époque, son opinion sur l'essence de la vraie religion méritait une mention particulière. » Cette réflexion est suivie de la vieille citation. Ceci se lit à la page 153 de son ouvrage; mais avant d'arriver à la page 298, il consulta l'original, et c'est alors que la vérité se fit jour. Il trouva que le fameux passage, si cher aux protestants, n'était qu'un composé de phrases prises çà et là dans un

<sup>1</sup> Depuis que j'ai donné cette Conférence, j'ai appris que M. Hallam, dans une édition postérieure de son ouvrage sur le moyen-âge, a expliqué convenablement ce qu'il avait dit de saint Eloi. On ne pouvait rien attendre de moins d'une personne qui jouit de sa grande réputation.

très-long sermon, qui contenait précisément, outre l'extrait cité, les choses mêmes dont Mosheim, Maclaine, Robertson, Jortin, White et Hallam avaient fait un crime à saint Eloi de n'avoir point parlé. Ils avaient été choqués et scandalisés, en rigides protestants, que dans l'idée que le saint se faisait du parfait chrétien, il ne fût question ni de vertu morale, ni d'amour de Dieu et du prochain, ni de justice, ni de vérité, ni d'instruction, ni d'honnêteté, tandis que toutes ces bonnes choses sont celles que saint Eloi recommande le plus particulièrement, bien que ces auteurs n'en disent rien. Je veux citer ce que dit Waddington de la découverte de sa propre méprise :

Il rapporte que « le sens et même les mots » du passage qu'il a cité, « avaient été morcelés tant par Robertson et Jortin, que dans l'original de Mosheim ; » mais que depuis « il avait voulu s'instruire plus à fond de la vie de saint Eloi et qu'il l'avait étudiée dans le *Spicilegium Dacherii*. » Il ajoute qu'« il fut alors agréablement surpris de découvrir d'excellents préceptes, de pieuses exhortations au milieu (dit-il, en véritable protestant) des choses étranges qui abondent dans son sermon ; mais qu'il avait été peiné, honteux même de prendre en flagrant délit de trahison son guide historique, » c'est-à-dire Mosheim. « Les expressions citées par Mosheim, » ajoute-t-il, « et citées sur l'autorité du *Spicilegium*, dans lequel se trouve le sermon du saint, ont été cousues et ajustées ensemble au moyen d'une mutilation impardonnable. On les trouve, il est vrai, dans un sermon prêché par l'évêque, mais on les trouve en compagnie de tant de bonnes et chrétiennes

*maximes*, qu'il eût été charitable de les passer entièrement sous silence, car il a été déloyal de les arracher une à une pour les entasser en monceau, sans rien dire de la riche moisson qui les entourait. »

Le docteur Waddington cite ensuite quelques-unes des exhortations du saint auxquelles il vient de faire allusion et dont Mosheim n'a pas dit un mot. Par exemple : « C'est pourquoi, mes frères, aimez vos amis *en* « Dieu et vos ennemis *pour* Dieu, car celui qui aime son « prochain a rempli la loi.... Celui-là est un bon chrétien qui ne se laisse pas séduire par les charmes et les inventions du démon, mais qui place toutes ses espérances « dans Jésus-Christ seul; qui accueille l'étranger avec « plaisir, comme s'il recevait Jésus-Christ lui-même;... « qui donne aux pauvres selon ses moyens;.... qui n'a « ni faux poids ni fausses mesures;... qui vit chastement « et qui apprend à ses enfants et à ses proches à vivre « dans la chasteté et la crainte de Dieu... Voyez et « sachez, mes frères, ce que sont les bons chrétiens... « afin que vous soyez de bons chrétiens; méditez continuellement dans votre esprit les commandements « du Christ et mettez-les en pratique.... Conservez la « paix et la charité, réconciliez entre eux les ennemis, « évitez le mensonge, redoutez le parjure, ne portez pas « de faux témoignage, ne commettez pas de vol,.... « observez le jour du Seigneur,... faites à autrui ce que « vous voudriez qui vous fût fait,... visitez les malades « et les prisonniers. » Le saint évêque continue ainsi et ajoute en terminant : « Si vous accomplissez *toutes* « ces choses, vous pourrez vous présenter hardiment

« devant Dieu au jour du jugement et lui dire : Donnez-nous, Seigneur, comme nous vous avons donné. » C'est parmi ces exhortations que se trouvent, répandues un peu partout, les quelques phrases dont les protestants ont fait tant de bruit, et qui sont aussi excellentes, n'en déplaise au docteur Waddington, quoiqu'elles ne contiennent pas toute la pratique chrétienne.

Tel est le sermon sur lequel le révérend docteur Maclaine fait cette réflexion, que Robertson trouve si juste : « On voit ici une définition large et étendue « du caractère d'un bon chrétien, dans laquelle il n'est « pas même fait mention de l'amour de Dieu, ni de la » résignation à sa volonté, ni de l'obéissance à ses lois, « ni de justice, ni de bienveillance, ni de charité envers « le prochain. » Mais comme Mosheim et ceux qui l'ont copié ont eu leur opinion sur saint Eloi, le docteur Waddington donne aussi la sienne sur Mosheim. « L'im-  
« pression, dit-il, que Mosheim, en ajustant ensemble « certaines phrases détachées, sans les expliquer par le « contexte, laisse à ceux qui le lisent, est *entièrement* « *fausse*, et la *calomnie*, tout indirecte qu'elle est, et pour « n'atteindre qu'un des saints les plus obscurs du calen-  
« drier romain, ne doit pas paraître moins coupable. Si « la vérité est l'essence de l'histoire, si la moindre vio-  
« lation, faite de propos délibéré, est un crime chez un « annaliste profane, elle mérite encore un blâme plus « sévère dans l'historien de l'Eglise de Jésus-Christ. »

Ceci, comme je l'ai déjà fait observer, se passait en 1833. Deux ans plus tard, le docteur Maitland reprenait le

même sujet et l'exposait sous son véritable jour, dans un brillant article du *Magasin Ecclésiastique*, que le rédacteur de cette revue recommandait par une note à l'attention de ses abonnés <sup>1</sup>.

Après tout, après avoir suivi la manière dont les protestants exposent les faits, je n'ai pu m'empêcher de penser que les efforts pour réhabiliter la vérité seraient vains. Je connaissais assez l'esprit du protestantisme, pour savoir que la fausseté évidente d'une de ses traditions n'est jamais pour lui un motif suffisant de l'abandonner, et je reconnais aujourd'hui que je ne m'étais pas trompé. Le *mumpsimus* règne toujours en maître. Dans une nouvelle édition de l'histoire de Mosheim, qui a paru en 1841, l'éditeur, un des successeurs de M. White à l'université d'Oxford, a réimprimé tout ce que lui ont légué ses devanciers : le texte de Mosheim, la « judicieuse » réflexion de Maclaine, la citation tronquée de saint Eloi, tout cela pour l'instruction de la génération naissante de théologiens, sans dire un mot qui pût laisser soupçonner qu'une fausseté a été mise en avant, qu'elle s'est perpétuée d'une manière traditionnelle et qu'elle a été réfutée de la façon la plus complète.

II. Je vous ai donné, mes frères, un exemple de la tradition de la littérature ; je vais maintenant vous parler de la tradition de la fortune, de l'honorabilité, de la vertu, de la religion éclairée ; car toutes ces choses, dans un pays comme le nôtre, sont censées aller ensemble. Il s'agit ici de la tradition des négociants, des marchands, des hommes d'affaires, de tous ceux qui ont

<sup>1</sup> Je ne cite pas Lingard, parce que c'est une autorité catholique.

quelque chose à perdre, et qui sont, par conséquent, très-attachés à la Constitution. Je choisirai pour organe de cette tradition un journal qu'ils ne récuseront pas pour le plus pur représentant de leurs idées. S'il y a un journal qui ait la prétention de connaître le monde et ce qui s'y passe, c'est assurément le *Times*, véritable journal catholique par son universalité, ses correspondances de tous les points du globe; journal qui s'occupe de toutes les religions de la terre, et qui doit avoir, en conséquence, les idées larges et libérales que ne peuvent manquer d'inspirer de si vastes relations. Personne ne professe une dévotion plus fervente aux préceptes moraux du décalogue, une plus grande susceptibilité sur ce qui est de l'honneur et du devoir; personne n'est plus convaincu que lui de l'influence qu'il exerce, ne comprend mieux la responsabilité qu'elle implique et n'est plus pénétré que lui de la vérité de cette maxime, que, dans le cours général des choses, l'honnêteté est la meilleure des politiques. Que les sentiments qu'il exprime sont nobles, généreux et désintéressés! Quelle droiture de vue, quelle force de bon sens, quelle vigueur de résolution brillent dans ses articles! Quelle indignation il exprime à la vue de la bassesse et du vice! Comme il sait bien haïr l'hypocrisie! Qu'il est grand dans son amour pour les opprimés, et comme il défend avec zèle l'innocence que l'on calomnie! Comme la tyrannie soulève son cœur, et quelle gravité dans ses reproches! Dans les luttes politiques les plus animées des protestants et des catholiques, comme il sait bien déplorer les atteintes portées à la charité, atteintes



auxquelles il proteste n'avoir jamais pris part ! Avec quel noble mépris il traite l'accusation de vénalité et de servilisme dirigée contre lui par les feuilles rivales aux jours des élections ! Si l'on peut trouver quelque part l'austérité d'hommes qui se montrent sévères parce qu'ils sont purs, qui peuvent jeter des pierres aux autres sans que personne ait le droit de leur en jeter à eux-mêmes ; qui, semblables au chérubin dont parle le poète, sont restés « fidèles au milieu des infidèles, » vous croirez enfin avoir trouvé le guide incorruptible, qui, entre les illusions de l'esprit et les sophismes de la passion, sait distinguer, sur toutes les questions, la route du devoir avec une lumière, une précision, une certitude qui lui sont propres. Pour déterminer la valeur de la tradition anticatholique des classes du pays qui gagnent de l'argent, je ne puis donc mieux choisir mes exemples que dans les pages de ce journal accompli. J'ai donc recours à ses colonnes, et voici que je lis vers la fin d'un de ses articles de fond, qui a un mois ou six semaines de date : « C'est « la pratique du clergé catholique romain, dans les pays « catholiques, comme nos lecteurs le savent, d'afficher « une liste de *tous les crimes* auxquels est sujette la fragilité humaine, et de placer en regard de chacun la « *somme exacte* d'argent au moyen de laquelle on peut les « racheter <sup>1</sup>. » Mais ce qui doit encore frapper davantage, c'est que le grave journal, toujours pénétré du respect de la loi de Dieu, comme je l'ai dit, trouve occasion, deux ou trois phrases plus bas, de rappeler le précepte

<sup>1</sup> Juin 1851.

du Décalogue : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain. »

Voilà un exemple de la tradition des classes aisées, des heureux du monde. Ainsi, malgré leur tact tout particulier à juger au point de vue mercantile de la valeur des caractères, malgré le dégoût que leur inspire ce qui est faux, malgré leur horreur de la fraude, leur sensibilité à la calomnie, ils n'hésitent pas un instant à accueillir la plus atroce imputation et à transmettre à la prochaine génération que l'Église catholique prétend avoir reçu mission du Gouverneur moral de ce monde d'accorder à ses enfants la permission de commettre tous les crimes qu'il leur plaira, à la seule condition de lui en payer le prix en argent, prix qui est toujours proportionné à la grandeur de l'offense.

Cette accusation n'est pas seulement de la plus haute gravité; mais elle est encore si habilement exploitée, qu'avant de m'en servir pour le but que je veux atteindre et pour éloigner tout soupçon contre nous, je veux m'éloigner un peu de ma route afin d'exposer aussi clairement et aussi succinctement que possible la doctrine de l'Église sur cette matière<sup>1</sup>. En incriminant le catholicisme comme on le fait ici, on a confondu deux idées bien distinctes, tant en elles-mêmes que dans le sens théologique : *la rémission des péchés* et *l'admission à la communion de l'Église*. Tout grand péché constitue une double offense, une offense contre Dieu et une offense contre l'Église; de même les protestants diraient, par

<sup>1</sup> Le sujet des Indulgences n'entre pas dans l'accusation du *Times*; mais je m'en occupe un peu plus loin. (Voir la huitième Conférence.)

analogie en parlant du meurtre, qu'il offense Dieu et le prochain, que c'est un péché aux yeux de Dieu et un crime aux yeux de la loi. Or, de même que la société a le pouvoir d'infliger aux offenses commises contre elle les châtimens qu'elle veut, grands ou petits, comme elle l'entend, ou de les laisser impunies, ou de faire grâce après la condamnation, de même l'Église a le pouvoir de pardonner ou de punir les offenses qui lui sont faites. Et comme le juge, au lieu de condamner à la prison, peut prononcer une amende sous la sanction de la loi, ainsi l'Église commue ses châtimens, qui sont appelés des censures, en aumônes à faire aux pauvres, en offrandes pieuses, ou même en un simple remboursement des frais du procès. En outre, de même que la remise de la peine faite par le juge à l'adultère ou au voleur n'implique pas le pardon de Dieu, et que personne ne le suppose, de même la satisfaction donnée à l'Église par la pratique de l'aumône et les bonnes œuvres, l'absolution des censures et la rémission de l'offense commise envers elle, ne réconcilient pas le pécheur avec le ciel, et on ne lui promet pas le pardon de ses péchés. Il est vrai que l'Église a aussi le pouvoir de pardonner les péchés, pouvoir dont je vais vous parler; mais ce n'est plus par les mêmes moyens; elle a pour cela une voie différente, comme tout catholique le sait.

Je le répète, le catholique qui commet un péché grave offense son Créateur et la société ecclésiastique par lui établie; l'injure contre son Créateur est punie *ipso facto* de la perte de sa faveur; l'injure contre l'Église, lorsqu'elle est punie, l'est par l'excommunication ou

toute autre peine spirituelle. Le successeur de saint Pierre a reçu le pouvoir de pardonner ces deux sortes d'offenses, celle contre Dieu et celle contre l'Église; il est la source première de toute juridiction soit extérieure soit intérieure, mais d'ordinaire il fait rentrer le coupable dans la société chrétienne par un acte émanant ou de lui-même ou des métropolitains, ou des évêques, et c'est par le ministère des prêtres qu'il réconcilie les pécheurs avec Dieu. Dans l'un et l'autre cas, le repentir est nécessaire; mais le *péché* est pardonné et la peine remise par le sacrement de *pénitence*, pour lequel aucune somme d'argent n'est ni ne peut être payée. Le sacrement ne peut point être acheté; un semblable commerce serait un crime horrible; vous le savez, mes frères, aussi bien que moi-même; nous pouvons nous rendre ce témoignage que telle est la doctrine reçue parmi nous. Il est donc entièrement faux que l'Église ait jamais professé « que le crime pouvait être racheté » par une somme d'argent. Ni pour les péchés passés ni pour les péchés à venir, l'or n'a été ni ne sera une compensation. D'un autre côté, il est vrai que l'injure faite à l'Église, lorsque cette injure a été punie d'une censure, ce qui n'est pas un cas ordinaire, a été quelquefois remise par l'imposition d'une bonne œuvre, et dans les bonnes œuvres sont comprises l'aumône et les offrandes pieuses. Mais, je le répète, l'Église, en levant la censure et en admettant de nouveau le pécheur à sa communion, n'a pas plus l'intention de remettre le péché commis que le magistrat qui fait mettre un accusé hors de prison.

En fait, ces deux actes, la réconciliation extérieure et

l'absolution intérieure, ne sont pas nécessairement liés ensemble. L'Église est composée de méchants comme de bons, ainsi que l'explique la parabole du filet qui prend toutes sortes de poissons. Une personne peut donc être réintégrée dans la société extérieure de l'Église, sur l'assurance qu'elle donne de son repentir, et cependant ne pas satisfaire le prêtre sur la sincérité de sa douleur et être renvoyée sans absolution. Ce cas est malheureusement très-fréquent dans l'Église où l'on voit bien des gens admis à entendre la messe, à assister aux sermons, à prendre part aux cérémonies, aux offices, aux processions, quoiqu'ils soient privés de recevoir les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-onction, qu'ils ne puissent gagner les indulgences, que rien ne leur soit méritoire pour le salut, et qui, séparés de Dieu, vivent sous le coup de sa colère et restent à l'état de branche morte, quelques aumônes qu'ils fassent, quelque unis qu'ils soient au tronc de l'arbre. D'un autre côté, on conçoit très-bien que la réconciliation spirituelle, c'est-à-dire le pardon du péché, puisse s'obtenir dans certaines circonstances sans la réhabilitation extérieure ou ecclésiastique. C'est, je crois, le cas de l'empereur Napoléon, qui, à la fin de sa vie, exprima le désir de se réconcilier avec Dieu, bien qu'il eût été jusqu'à l'heure de sa mort sous le coup des censures de l'Église et qu'il eût été excommunié. Il n'aurait pu l'être régulièrement qu'en s'adressant au souverain pontife; mais il n'est jamais trop tard pour se sauver. Napoléon se confessa, fut admis à la communion, et si son repentir fut sincère, il mourut avec la certitude d'aller au ciel,

quoiqu'il n'eût pas reçu cette réconciliation extérieure dont l'aumône et les bonnes œuvres ont quelquefois été le prix <sup>1</sup>.

Eh bien ! nonobstant la distinction que je viens d'établir, et qui est certainement claire et précise, il est admis comme tradition chez les protestants, tradition immuable et bien arrêtée, dont un de leurs éminents docteurs n'a pas craint, ainsi que nous l'avons vu, d'être l'organe, que l'Église catholique prétend remettre les péchés passés et à venir sur paiement d'une somme d'argent. Cette tradition est venue jusqu'à nous, et elle se continuera après nous. Le flot qui l'emporte se grossit même tous les jours de nouveaux affluents, témoignages indépendants et séparés, qui embarrassent le doute et laissent la protestation sans espoir. Je vais maintenant vous donner le récit d'une de ces autorités originales, comme on les appelle ici, qui s'est produite, il y a peu de temps, dans la personne d'un zélé ministre de l'Église établie, lequel a autrefois visité la Belgique, et qui, à l'occasion de « l'agression papale, » a cru devoir venir en aide à la cause des siens, en rapportant les abus monstrueux et les abominables pratiques de « cette Église corrompue, » dont il a été le témoin oculaire.

Voici son récit tel que nous le trouvons dans le compte-rendu d'un meeting public :

En 1835, ce ministre se trouvant à Bruxelles, alla examiner le portail de la cathédrale ou église de Sainte-Gu-

<sup>1</sup> Je crois me rappeler qu'il y eut une absolution *post mortem*, lorsque la *Belle-Poule* fut envoyée à Sainte-Hélène pour ramener ses restes. (Voir le passage du Concile de Trente : *Pie admodum, ne hęc ipsa occasione quis peccat, etc. Sess. 14, De pœn., 7.*)

dule. Là il vit affiché un catalogue de péchés, à côté de chacun desquels était le prix auquel on pouvait en obtenir la rémission. Depuis seize ans qu'il avait fait cette découverte, l'occasion, à ce qu'il paraît, ne s'était pas présentée, dans ce long espace de temps, de la révéler au monde, et c'est vraiment malheureux pour la cause protestante qu'il n'ait pas attendu seize autres années avant de la faire connaître. Pourquoi, d'ailleurs, au lieu de la confier aux ailes du vent et à la merci des comptes-rendus de journaux, ne l'a-t-il pas consignée dans quelque bon volume de controverse, qui, du moins, s'il n'eût pas passé le détroit, aurait pu avoir son débit en Angleterre? Il lui eût été alors plus facile, quand les contemporains auraient été morts, de se montrer tranquillement et à loisir dans les chaires et les tribunes à côté de Dom Félix d'Andalousie et autres dignes héros d'Exeter-Hall. Le destin a voulu qu'il en fût autrement. L'essentiel était d'ajouter tout à coup au torrent et d'en agiter les eaux; le bruit attira l'attention, et la curiosité fut excitée. Cette fois, du moins, nous connaissons la source de l'affluent, et nous pouvons y remonter pour étudier l'origine d'une tradition protestante.

Cette assertion monstrueuse, à peine arrivée à Bruxelles, y causa une indignation qu'elle n'eût certainement pas excitée parmi nous autres catholiques d'Angleterre, accoutumés que nous sommes à être calomniés, et qui avons appris la résignation. Les bons Belges furent surpris et indignés, car ils n'auraient jamais pu croire qu'un homme en possession de sa raison osât avancer une pareille chose. Une déclaration fut signée de toutes

les personnes attachées au service de la cathédrale, déclaration qui niait de la manière la plus catégorique le fait incriminé. Elle portait les noms du doyen de Bruxelles, qui est aussi curé de Sainte-Gudule, de ses quatre vicaires, des fabriciens, du président de la haute cour de justice, de deux juges et de plusieurs autres personnes. Dans cette déclaration, les soussignés font observer qu'ils ne se sont déterminés à cet acte que sur le refus du ministre protestant qu'ils avaient en particulier invité à retirer son assertion. Voici comment elle est conçue :

« Les soussignés regardent comme un devoir de s'élever et de protester contre les allégations du ministre en question. Ils déclarent, sur leur honneur, que le catalogue prétendu n'a jamais souillé le seuil de Sainte-Gudule, ni d'aucune autre église de Bruxelles ou de la Belgique. Ils déclarent, en outre, qu'ils n'ont jamais soupçonné un seul instant que l'on pût accorder, pour aucun motif que ce soit, la permission de pécher, ni que personne eût la faculté d'obtenir la rémission de ses péchés avec de l'argent. Une semblable doctrine est répudiée par eux avec indignation, comme elle est et comme elle a toujours été répudiée par l'Église catholique tout entière. » Cette pièce est datée de Bruxelles le 2 avril 1851.

Une chose manquait pour compléter la réfutation de la calomnie ; c'était de savoir comment l'auteur avait été trompé lui-même ; car on ne voudrait pas accuser une personne respectable d'un mensonge volontaire et délibéré. Est-ce sa mémoire ou sont-ce ses yeux qui l'ont



trompé? Ou bien a-t-il vu réellement sur la porte de Sainte-Gudule quelque chose qu'il aura mal traduit ou qu'il aura interprété suivant ses préjugés? Cette dernière supposition donne probablement la véritable explication du phénomène, d'après ce que nous apprend un article du journal de Bruxelles. Vous savez que, sur le continent, on se sert de chaises au lieu de banquettes dans les cathédrales et les grandes églises. Ces chaises sont ordinairement afferméées aux bedeaux ou à d'autres personnes, qui les louent pour une modique pièce de cuivre aux allants et venants chaque fois qu'ils en font usage. Or, il existe précisément à l'église de Sainte-Gudule, appendu à la porte de droite d'un des bas-côtés, un tableau peint en noir où sont indiqués en langue française les prix à payer, non pour le rachat des péchés, mais pour la location des chaises. Voici ce que porte ce tableau : « Une chaise sans coussin, un centime; une « chaise avec coussin, deux centimes. Les jours de fête, « une chaise sans coussin, deux centimes; une chaise « avec coussin, quatre centimes. » Tel est le tableau que notre témoin oculaire anticatholique aura pris pour l'abominable catalogue, dont la description a scandalisé à si bon droit les zélés protestants de Faversham.

Voilà à quoi se réduit, en dernière analyse, telle que nous la saisissons dans un exemple particulier, cette tradition protestante uniforme et incontestable, qui consiste à dire que nous vendons pour de l'argent le droit de commettre le péché. C'est en mars et en avril qu'on en démontrait l'imposture; mais le protestantisme ne peut point se tromper, et ses docteurs sont

infaillibles. En conséquence, dans le courant de juin, le journal que j'ai cité crut nécessaire de montrer que la tradition n'avait point été endommagée par le coup qu'on lui avait porté, et, bien qu'elle eût été broyée dans un mortier, elle fut reproduite avec son intégrité première dans cette superbe phrase que j'ai déjà rapportée en commençant, et que je cite encore, pour finir ce que j'ai à dire à ce sujet : « C'est la pratique du clergé « catholique romain, dans les pays catholiques, *comme* « *nos lecteurs le savent*, d'afficher une liste de tous les « crimes auxquels est sujette la fragilité humaine, et de « placer en regard de chacun la somme exacte d'argent au « moyen de laquelle on peut le commettre impunément. »

III. J'ai donné les deux premiers exemples ; voyons le dernier. Il y a quelque chose de si fatigant à passer ainsi brusquement d'un sujet à l'autre, qu'avant d'entamer ce troisième point, j'ai besoin de réclamer votre indulgence, et je vous prie de considérer que l'étendue de la matière et le nombre des classes de la société sur lesquelles pèse la tradition protestante, ne m'ont pas permis de faire autrement. Je passe à la Législature du pays, et je vais donner un exemple de sa façon d'agir dans un parti politique respectable.

C'est, pour ainsi dire, à nos pieds que jaillit la source de cette nouvelle tradition ; nous n'aurons donc pas beaucoup de peine à en déterminer la qualité. En voici l'historique. Des diligences, des omnibus, des charrettes, des voitures de toutes sortes, parcourent chaque jour la route de Hagley ; les passants vont et viennent constamment sur les trottoirs qui bordent cette voie. Or, sur un des côtés

de la route, on vit un jour s'élever les fondations, les premières assises d'un grand bâtiment. On alla aux informations, et l'on apprit que ce devait être un établissement catholique, et même monastique. Ceci fournit matière à beaucoup de conjectures, comme on le pense bien, surtout quand les fondations commencèrent à sortir de terre. Pendant ce temps, l'architecte, qui ne se doutait de rien, prend ses alignements et trouve que le sol va en pente. Comme les catholiques ont la faiblesse de préférer les planchers, qui sont de niveau, il est obligé de donner au soubassement plus d'élévation d'un côté que de l'autre, ce qui fait que le côté exhaussé, où l'on a dû nécessairement construire une voûte, forme tout naturellement une cave, circonstance d'autant moins désavantageuse que les cuisines de la maison se trouvent de ce côté du bâtiment. Il tire donc parti de cette nécessité, et, en creusant quelques pieds de terre, il arrive à avoir plusieurs pièces, dont une partie est dans le sol et l'autre s'élève un peu au-dessus. Tandis qu'il est à son ouvrage, les flâneurs, les comères, les alarmistes, travaillent de leur côté. Ils font le tour du bâtiment, en examinent les dispositions, regardent dans les caves; les égouts excitent surtout leur curiosité<sup>1</sup>. Ceci leur donne occasion de parler du papisme

<sup>1</sup> Il est vrai, quoique le personnage qui a saisi le public du sujet ait accidentellement oublié d'en faire mention, que le sentiment protestant a été excité par la largeur de l'égout, que l'on regarde comme excessive, et en outre qui traverse la route. On trouve aussi, dans le rapport de son architecte, un passage remarquable, auquel il n'a jamais été répondu et dont il serait peut-être difficile de saisir le sens. Il dit : « Un des compartiments est plus large que le reste, et devait évidemment être couvert sans que le bâtiment vînt dessus. » Ce n'est pas la première fois que mon habitation a été l'objet d'un intérêt mysté-

et de ses envahissements. Enfin, on franchit la clôture, on descend dans les fondations, on regarde partout, et l'on tire ses conjectures. Toute maison est bâtie suivant les besoins de sa destination ; on ne construit pas un édifice privé comme on construit un hôtel de ville, un palais comme une prison, une fabrique comme un tir, une église comme une grange. Les maisons religieuses ont, elles aussi, leur destination particulière ; elles représentent une idée et, par conséquent, veulent être construites sur une certaine place et avec des dispositions intérieures particulières. Il devait sans doute y avoir dans la construction d'une maison de l'Oratoire, beaucoup de choses capables d'embarrasser la raison d'un protestant, et incompatibles avec ses idées de confort et d'utilité. Pourquoi une pièce si grande ici ? Pourquoi une si petite là ? Que signifie ce long et large corridor, et pourquoi ce mur si long n'a-t-il point de fenêtres ? Le bâtiment, en un mot, demandait à être expliqué dans toutes ses parties. Les mêmes esprits qui s'étaient occupés de la question importante de la hiérarchie catholique et de sa nécessité, ne pouvaient être à court de raisons pour dogmatiser sur des cabinets ou des chambres à coucher. Il y avait là matière à trop de suppositions, et le curieux

rieux : Quand notre maison de campagne (*cottage*), à Littlemore, était en cours d'arrangement, les personnes les plus distinguées d'Oxford venaient à pied et à cheval la visiter. Les supérieurs des collèges et les chanoines ne se faisaient aucun scrupule de pousser leurs investigations au dehors et au dedans du bâtiment, et quelques-uns même sont allés jusqu'à inspecter et hasarder des théories sur les parties les plus retirées de la maison. Peut-être que, dans une trentaine d'années, dans quelque « histoire de mon propre temps, » on trouvera sur ce sujet des considérations qui viendront en aide à la Tradition protestante.

pouvait bien se demander s'il avait poussé ses investigations jusqu'au fort du sujet. Enfin, l'orateur se demanda ce qu'une semblable maison avait affaire de caves. Caves et moines, quel rapport cela peut-il avoir? Qu'ont besoin les moines de fosses, de trous, de tous ces coins et recoins? On en vint à produire une véritable sensation, qui attira d'autres visiteurs. Le bruit de ce qui se passait se répandit; le soupçon devint bientôt une certitude. La vérité était connue, et une tradition allait commencer avec un fait pour base et de nombreux témoins pour autorité. *Ces caves étaient des cellules.* C'était évident par cela seul qu'on l'avait dit. Quiconque visitait le bâtiment ou passait par là devenait en quelque sorte le témoin oculaire de ce qu'il avait lu, dans tant de livres, des tortures, des emprisonnements, des jeûnes forcés, des meurtres, reprochés aux monastères, et que l'Angleterre heureusement ne connaissait plus depuis plusieurs générations.

J'ai envie de m'arrêter un instant, pour commenter (*improve*), (comme on dit dans les chaires évangéliques) cette mémorable découverte. Je vais jeter un coup d'œil rapide : 1° sur l'ACCUSATION; 2° sur CE QUI LUI SERT DE FONDEMENT; 3° sur les ACCUSATEURS; 4° sur les ACCUSÉS.

Premièrement, l'ACCUSATION consiste en ceci : — Les catholiques, en construisant la maison en question, avaient des idées de *meurtre*, et c'est en vue de commettre des crimes qu'ils lui donnaient ces dispositions. Cette accusation était si précise, que si elle avait été formulée à une autre tribune que celle où elle s'est produite, je crois que le calomniateur aurait pu être

poursuivi en diffamation. Voici ses paroles : « le magistrat, disait-il, n'est pas dans l'usage d'ouvrir une *enquête*, à moins que la rumeur publique ne lui en impose la *nécessité*; mais comment un bruit peut-il se faire entendre *des cellules souterraines d'un couvent*? Oui, ajoutait-il, ce sont des prisons souterraines, et je vous en dirai quelque chose. En ce moment, dans la paroisse d'Edgbaston, faubourg de Birmingham, on construit un grand couvent au-dessous duquel sont des cellules souterraines, et *quelle est la destination de ces cellules*? »

Deuxièmement, LES FONDEMENTS DE L'ACCUSATION : — Ils sont bien simples ; en effet : 1° la maison est bâtie de niveau ; 2° le terrain sur lequel elle est bâtie est plus élevé d'un côté que de l'autre.

Troisièmement, LES ACCUSATEURS. — Ceci doit jeter un grand jour sur le caractère des traditions protestantes. Les accusateurs ne sont pas des personnes faibles et ignorantes, des personnes qui demeurent au loin ; ce sont des hommes bien élevés, des messieurs de haut parage, des gens d'affaires, des hommes qui jouissent d'une réputation, des membres du Parlement, des hommes familiarisés avec les lieux et qui connaissent les accusés par leurs noms. Voilà ceux qui, de propos délibéré, accusent certaines personnes de pratiques sauvages et cruelles ; de battre, d'emprisonner, de faire mourir de faim et de tuer ceux qui sont sous leur dépendance.

Quatrièmement, LES ACCUSÉS. — J'ai presque honte, mes frères, de défendre devant vous ma propre cause, lorsque tant de gens qui valent mieux que moi ont été calomniés ; mais vous me pardonnerez. L'accusé, c'est

moi ; et celui qui m'accuse, moi et d'autres, d'aimer le sang, de me réjouir des plaintes, des soupirs, de l'agonie et du désespoir, de présider à un banquet de chair humaine, celui, dis-je, qui m'accuse est un homme d'un caractère intègre, un député de la province, avec les parents duquel j'ai été lié d'une intimité presque fraternelle pendant vingt-cinq ans, et qui me connaît lui-même de réputation beaucoup mieux qu'aucun de vous, si j'excepte mes amis personnels. Quel monde est donc le nôtre ! Pourrait-il me regarder en face et soutenir cette accusation ? Aurait-il le cœur de dire ces choses, s'il pensait de qui il les dit ? Qui sommes-nous donc ? Avons-nous vécu dans un trou, et sommes-nous sortis tout à coup de terre ? Nous avons passé la plus grande partie de notre vie dans les grandes écoles et les universités protestantes de l'Angleterre ; nous avons été les disciples des Edouard, des Henri, des Wykeham et des Wolsey, dont les Anglais sont si fiers ; nous avons été les compagnons d'une foule de nos contemporains, aujourd'hui disséminés un peu partout, et qui occupent des places distinguées dans les rangs de la société que fréquente un membre de la législature. Nos noms sont beaucoup mieux connus des classes lettrées du pays que ne le sont les noms les plus répandus, en dehors des hommes qui occupent des fonctions publiques. Bien plus, s'il y a au monde des hommes dont on puisse dire que la vie est *publique*, ce sont assurément les membres d'un des collèges de nos universités, car ils vivent, non dans des maisons privées ou en famille, mais dans une ou deux pièces ouvertes à tout le monde et à toute heure, sans

avoir rien, je puis le dire, qui leur appartienne personnellement. Ils vivent au milieu des domestiques du collège, à une même table, ayant tout en commun, les chaises, la literie, les verres, les assiettes, jusqu'au charbon et au balai dont on se sert pour nettoyer leurs chambres, tout est en quelque sorte propriété commune et à la disposition du voisin. Voilà la vie de nos universités, vie où, je puis le dire, il n'y a rien de caché, où aucun trait de caractère, aucune particularité de conduite ne peut échapper au grand jour. Or, telle est la vie que j'ai menée vingt-cinq ans sous les yeux de ceux que mes accusateurs connaissent bien, et que nous menons tous depuis que nous sommes à Birmingham, où notre maison est ouverte à tous les allants et venants, et où nous sommes accessibles à toutes les heures. Ainsi, en considérant l'*accusation* la *preuve*, l'*accusateur* et l'*accusé*, pouvons-nous, nous autres catholiques, désirer un exemple plus instructif sur ce que vaut une tradition protestante et sur la manière dont s'établit cette tradition ?

Je parle pour l'avenir, afin que la postérité, comme dit un grand auteur, sache bien que nous n'avons pas favorisé par un silence coupable la propagation de ces choses. La calomnie est tombée, comme est tombée celle du catalogue de Sainte-Gudule, mais elle aurait pu réussir : elle est morte par défaut de soins à sa naissance. Elle aurait dû être tenue cachée pendant quelque temps dans les souterrains où elle avait pris naissance, jusqu'à ce qu'elle eût pu supporter la lumière du jour ; que ses membres eussent acquis plus de vigueur, sa voix plus de force, et que nous, sur qui elle pesait, n'eussions plus été



de ce monde. Alors, elle aurait pu lever la tête sans crainte et affirmer magistralement ce que personne n'était plus là pour nier. Mais les hommes sont les enfants des circonstances ; leur ruine, qu'ils voient et qu'ils ne peuvent éviter, les entraîne. Il en a été ainsi de la tradition d'Edgbaston. On l'a publiée sur le toit des maisons, lorsqu'elle n'aurait dû être que chuchotée dans l'intimité du cabinet, et cet effort l'a tuée. N'oublions pas, cependant, qu'elle aurait pu avoir une destinée plus heureuse. Elle aurait pu couvrir un instant et puis se répandre petit à petit et gagner une bonne partie de la population de Birmingham. Elle aurait pu rester confuse dans la mémoire de nos concitoyens, et ensuite se produire de loin en loin dans la conversation. Cela eût servi à entretenir à l'état de rumeur vague, que les horreurs de l'inquisition se renouvelaient de temps en temps dans nos caveaux souterrains ; puis, à cinquante ans de là, dans un moment d'effervescence, dans quelque accès de jalousie anticatholique, la populace aurait pu envahir notre innocente demeure, tirer de leur prison quelques gigots ou quelques pots de beurre, et ouvrir une enquête sur une douzaine de caisses d'emballage, de vieux paniers, quelques couteaux rouillés et des bouteilles vides.

Je termine, mes frères, par cette remarque, digne de vos réflexions, que, nonobstant les preuves qui ont renversé les fondements sur lesquels reposaient les trois traditions protestantes dont je viens de parler, ces traditions n'ont pas perdu un pouce de terrain ; elles ont été maintenues. En dépit du D' Waddington, du D' Maitland et de M. Rose, les éditeurs de Mosheim continuent à repro-

duire les calomnies de cet auteur sur saint Eloi ; en dépit de la protestation de Bruxelles et du tarif des chaises de Sainte-Gudule, le ministre protestant de Kent et le *Times*, continuent d'accuser le catholicisme de trafiquer du pardon des péchés ; et en dépit du bon sens du genre humain, on affirme encore que la question et le chevalet torturent des victimes dans les prisons d'Edgbaston ; tout cela , parce que le protestantisme est la religion des Anglais et fait partie de la loi de ce royaume.

Et maintenant j'arrive à cette conclusion, dont tout homme intelligent, pour peu qu'il veuille se donner la peine de réfléchir, reconnaîtra la justesse, que les calomnies dont je viens de citer des exemples sont, en Angleterre, le seul fondement sur lequel repose le sentiment anticatholique, qui, sans cela, ne se maintiendrait pas longtemps. Je ne nie pas qu'il y ait d'autres arguments que ceux-là, quelle que soit leur valeur, à opposer aux catholiques quand ils discutent avec une demi-douzaine de membres d'une université, avec des esprits qui se livrent à des spéculations sur les moyens de restaurer leur Église, avec quelques théologiens dilettanti, avec quelques savants fastidieux et autres personnes d'une trempe d'esprit plus élevée. On peut se demander si saint Justin le martyr a dit ceci ou cela ; si les images doivent être habillées d'étoffes ou taillées dans la pierre ; si c'est de telle façon ou de telle autre qu'on explique tel passage des prophéties ; mais toutes ces questions et d'autres plus sérieuses, qui peuvent, dans un cabinet d'étude ou la chaire d'une université, amener à des conclusions contre le catholicisme, n'ont aucune influence sur la multitude. Quant aux raisons qui influent sur les jugements du public, plus on les examine,

plus on trouve, j'en suis convaincu, qu'elles sont mensongères. C'est par le mensonge en gros et en détail, mensonge systématique et sans pudeur, car je ne puis employer de termes plus doux, qu'ont été formés les affluents et que s'est grossi le torrent de la grande tradition protestante, — tradition de la Cour, tradition de la Loi, tradition de la Législature, tradition de l'Église établie, tradition de la Littérature, tradition de la Famille, tradition de la Populace.

## QUATRIÈME CONFÉRENCE

LES TÉMOIGNAGES VÉRIDIQUES NE RÉPONDENT PAS AUX EXIGENCES  
DE LA TRADITION DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE.

Je m'imagine, mes frères, que quelques-uns de vous ont pu être frappés de l'assertion que j'ai émise en terminant ma dernière conférence. J'ai dit que plus on examine les accusations dont nous sommes l'objet, moins on les trouve fondées ; de sorte que la grande tradition, dont on s'autorise pour nous persécuter, n'est rien de plus qu'un faux prétexte, une fable faite à plaisir. Vous pourriez avoir envie de me demander si mon intention est de nier toutes les charges qu'on fait passer sur l'Église catholique et si j'ai voulu vous recommander d'en faire autant ? Je réponds que ce n'est point là ce que je prétends. Certaines choses que l'on avance contre nous sont vraies, sans aucun doute ; mais elles ne renferment pas le mal que veulent y voir les protestants ; d'autres donnent lieu à des objections simplement spécieuses ; d'autres encore sont vraies en ce qu'elles se rapportent à des choses réellement coupables, et nous les condamnons

avec autant de rigueur que les protestants peuvent le faire ; mais tous ces faits pris ensemble, quelque réels qu'ils soient, ne vont jamais jusqu'à légitimer la manière de voir traditionnelle que les hérétiques se sont faite de nous. Ce sont des faits vagues, dont on ne peut rien conclure, et les preuves qu'on veut en déduire ne frappent jamais, pour me servir d'une expression commune, qu'à côté du but. Vous ne pouvez avoir de preuve directe que le catholicisme est tel qu'il plaît aux protestants de le faire, sans que cette preuve soit basée sur le mensonge ; en dehors de là, vous n'aurez que de faibles soupçons, qui pourront être fondés, mais qui pourront aussi ne pas l'être. Les protestants sont donc obligés de retrancher de leur Décalogue le neuvième commandement : « Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain. » Ils doivent l'enlever, le faire disparaître ; leur position exige ce sacrifice. La substance, la force, le mordant de leur tradition, c'est la calomnie. Dès que leur esprit a distingué le faux et qu'il s'est attaché seulement à ce qui est vrai, — je ne dis pas qu'ils deviennent tout à coup catholiques ; je ne dis pas que leur répugnance pour notre religion s'évanouisse ou que leurs défiances disparaissent ; — mais je dis qu'ils se font plus tolérants envers nous et cessent de nous haïr personnellement, ou du moins, en admettant qu'ils ne puissent se débarrasser de leurs vieilles entraves et qu'ils soient aussi hostiles, aussi prévenus que par le passé, comprennent-ils qu'il ne leur est plus possible de communiquer ces sentiments à d'autres. Le faux témoignage est le principe de la propagation du protestantisme. Il y a certainement, dans

son sein, des hommes habiles qui peuvent grossir des riens et leur donner une forme, comme on voit des peintres réussir à mettre de l'ordre et de l'ensemble dans la chose la plus commune, dans un buisson, un étang, une haie ou une palissade. Le génie peut agir sans aucune donnée comme il peut aussi créer les faits ; mais c'est un don que peu de personnes possèdent. Prenant les choses telles qu'elles sont et les jugeant pour ce qu'elles valent, on peut affirmer sans crainte que la tradition anticatholique ne durerait pas longtemps, qu'elle mourrait d'épuisement, si elle n'était continuellement entretenue par le mensonge.

Je le répète, tous les faits qui sont produits à notre charge ne sont pas sans fondement ; mais ce n'est point la vérité qui parle contre nous, c'est le mensonge. La tradition protestante a besoin d'images exagérées ; il lui faut des couleurs fortes et beaucoup de saillant. C'est ainsi qu'elle commença au temps de la Réforme : la multitude n'aurait jamais été entraînée par des raisonnements abstraits ou par des faits qui eussent eu besoin de preuve. On fut assez habile pour appeler le pape Antechrist, et on laissa l'accusation pénétrer dans les esprits. Aucun autre moyen n'aurait réussi, et aujourd'hui encore c'est la même tactique. Il ne fallait rien moins que cela, je le répète, pour que les réformateurs gagnassent la partie. Pourquoi, en effet, eussent-ils employé de préférence ce moyen, si les autres leur eussent paru aussi efficaces ? Il y a peu de gens qui disent des faussetés infâmes pour le plaisir de les dire. Si la vérité eût suffi à elle seule pour abattre le catholicisme, les réformateurs n'auraient pas

eu recours au mensonge. L'erreur, il est vrai, peut se glisser à notre insu dans nos raisonnements, quel que soit le sujet de nos recherches ou de la controverse ; mais je n'accuse pas les protestants d'une simple erreur accidentelle ; je dis que le mensonge fait tout le fond des idées qu'on leur a appris à avoir sur nous.

Je reconnais qu'il y a contre les catholiques des accusations fondées ; non-seulement je ne le nie pas, mais je pourrais difficilement le nier sans être hérétique. Ce serait vouloir trop prouver que de prétendre que tout est faux dans les accusations dont nous sommes l'objet, et le théologien catholique s'en alarmerait peut-être autant que les protestants eux-mêmes. Que serait-ce à dire, en effet, sinon que l'Église ne renferme dans son giron que des justes et des saints ? Ce fut là l'hérésie des novatiens et des donatistes des premiers siècles ; ce fut aussi l'hérésie de nos Lollards et de beaucoup d'autres encore, de Luther, par exemple, qui soutenait que les méchants ne sont pas membres de l'Église, que les prédestinés seuls en font partie. Mais c'est ce que nie tout catholique ; c'est ce que tout catholique a nié, depuis les apôtres et leur divin Maître. Le Maître l'a nié et les disciples l'ont aussi nié. Jésus-Christ le nie, saint Paul le nie, l'Église catholique le nie. Notre Seigneur a formellement dit que l'Église devait être semblable à un filet, qui prend tout, non-seulement les bons, mais encore les méchants. Telle était son Église, et parce que nous sommes *comme cette Église*, il ne faut pas en conclure que nous ne sommes *pas* l'Église de Jésus-Christ. Il serait plus juste d'inférer qu'étant *semblables* à l'Église primitive, nous ne faisons qu'*un avec*

elle. Nous ne pouvons faire l'Église de notre Maître meilleure qu'il ne l'a faite lui-même; nous devons la prendre telle qu'elle est sortie de ses mains et nous en contenter, ou cesser de vouloir être ses disciples. Il a dit : « Beaucoup sont appelés, mais il y en a peu qui soient élus ; » c'est-à-dire que beaucoup viennent à lui, mais qu'il en est peu qui persévèrent. Ils ne pèchent pas, il est vrai, au moment où ils sont reçus dans sa famille, en naissant à la vie nouvelle; mais, semblables aux enfants qui changent à mesure qu'ils grandissent, ils ne résistent pas à l'action du temps, et les tentations qui arrivent les subjuguent, soit pour un moment, soit pour tout de bon. Ainsi, ce n'est point parce que Dieu le veut ou le désire, mais parce qu'il le permet, et, en outre, parce que l'homme est pervers, que le mal moral existe dans l'Église; l'ennemi y a semé l'ivraie, et l'ivraie reste au milieu du bon grain jusqu'au moment de la moisson. Le mal dont souffre l'Église ne se rencontre pas seulement dans la partie laïque; on le trouve encore dans le clergé: il y a eu de mauvais prêtres, de mauvais évêques, de mauvais religieux, de mauvaises religieuses et de mauvais papes. — Si c'est là ce qu'on nous impute; si l'on nous accuse de ne pas vivre tous dans la grâce de notre vocation; si l'on soutient que des catholiques, ecclésiastiques comme laïques, puissent être convaincus d'être mondains, vindicatifs, licencieux, paresseux, cruels, et, même incrédules, nous accordons tout cela. Nous ne passons pas seulement condamnation sur tous ces chefs, mais nous soutenons même l'accusation. « Dans une grande maison, » dit saint Paul, il n'y a pas seulement des vases d'or et



« d'argent, mais il y en a aussi de bois et de terre ; les « uns qui ornent, les autres qui déparent. » Et malheureusement, il se rencontre beaucoup d'enfants de l'Eglise qui, par leur mauvaise conduite, font peu d'honneur à leur mère.

Bien des promesses, il est vrai, ont été faites à l'Eglise, mais elle n'a pas reçu celle du salut de tous ses enfants. Il lui a été promis la vérité dans son enseignement religieux ; il lui a été promis la durée jusqu'à la fin des siècles ; elle est l'instrument de la grâce ; elle est immuable dans son symbole et dans ce qui la constitue ; elle embrassera toute la terre ; — mais ses enfants ne sont pas plus infallibles dans leur particulier qu'ils ne sont immortels ; ils ne sont pas plus impeccables qu'ils ne peuvent se trouver dans plusieurs endroits à la fois. Si les protestants veulent invoquer des arguments qui aient force contre nous, ils doivent donc prouver, non pas que certains individus sont immoraux ou profanes, mais que l'Eglise enseigne, recommande et prescrit ce qui est immoral et profane ; qu'elle encourage et récompense, ou que du moins elle n'avertit ni ne détourne le pécheur ; qu'elle établit des règles et sanctionne des pratiques qui mènent directement au péché. Ce n'est pas, il est vrai, qu'ils n'essaient de le faire ; mais ici la tâche est moins aisée que lorsqu'il s'agit d'employer la méthode si courte et si facile des assertions à effet, sans vérité aucune.

Ce n'est donc pas une objection à nous faire, que de reprocher à l'Eglise les scandales de quelques-uns de ses enfants, puisque nous affirmons au contraire, comme

un point de doctrine, qu'il existe des scandales dans l'Eglise. « Il est nécessaire qu'il y ait des scandales; mais « malheur à celui par qui le scandale arrive. » Il y a, suivant toutes les apparences, beaucoup de catholiques qui sont morts impénitents et qui sont damnés; il y en a qui vivent dans le péché et en état de damnation; bien des prêtres peuvent succomber et succombent même, soit ici ou ailleurs, soit dans un temps ou dans l'autre, quoique ce soient là des exceptions à la règle. Des partis, dans le clergé, peuvent adopter des doctrines dangereuses ou se fausser la conscience sur la nature de leurs devoirs; il peut y avoir des ecclésiastiques avarés, durs, égoïstes, qui abusent de leur pouvoir d'une manière tyrannique ou dans un but tout personnel, comme font les autres hommes. Le clergé de tout un pays peut même perdre entièrement l'esprit de son état. Il peut y avoir des incrédules cachés, tant parmi les ecclésiastiques que parmi les laïques; des hommes qui, dans leurs pensées et dans leurs discours, professent des opinions erronées ou hérétiques. De grands désordres peuvent avoir lieu dans tel monastère ou dans tel couvent de femmes; on peut rencontrer, dans certains ordres et à certaines époques, l'amour du luxe et du bien-être; la dévotion peut n'y être qu'une formalité extérieure. On peut, dans certaines circonstances particulières, comme, par exemple, lorsque l'Eglise est depuis longtemps établie dans un pays et qu'elle y possède de grandes richesses, rencontrer des évêques très-indulgents pour eux-mêmes, orgueilleux, ambitieux, politiques. Et il y a eu autrefois des papes qui ont accompli à la lettre dans leur conduite l'effrayant

tableau du serviteur infidèle, qui a commencé par « frapper les serviteurs et les servantes, par manger, boire et s'enivrer. » Tout cela peut être accordé, mais pour que cette concession profite aux protestants et devienne un argument contre l'Église catholique, il faut examiner auparavant si son influence est favorable à ce qui est mal ou si elle ne s'exerce (ainsi que cela est) qu'au profit de ce qui est bien ; il faudrait prouver aussi que les scandales de ses enfants sont la conséquence de ses principes, de sa doctrine, de son enseignement, ou, ce qui revient à peu près au même, que ces scandales ne se retrouvent pas en dehors de l'Église (les catholiques soutiendraient qu'ils y existent dans des proportions beaucoup plus monstrueuses).

Voici maintenant une difficulté. On objecte assez plausiblement que des désordres se produisent quelquefois et doivent nécessairement se produire là où les prêtres sont obligés au célibat. Le protestant le plus impartial nous dira qu'en « faisant exception du petit nombre de personnes honnêtes ayant des principes élevés, et en prenant les hommes pour ce qu'ils sont en général, nous devons lui accorder que le vœu n'est pas tenu par le plus grand nombre de ceux qui s'y engagent. » Je ne répondrai point à cela, comme je pourrais le faire, en montrant les précautions que prend l'Église dans le choix des candidats ecclésiastiques ; en faisant voir comment elle veille sur leur éducation, les tenant sous ses yeux pendant plusieurs années et ne les entretenant que de la pensée qu'ils doivent être prêtres. Je ne dirai pas comment elle les éprouve durant ce noviciat ; comment elle prend l'un et rejette l'autre, sans

se laisser influencer par d'autre considération que celle de leur vocation à cet état de vie tout particulier ; et quand elle a choisi quelqu'un, comment elle l'entoure de soins et de moyens de défense ; comment, enfin, lorsque l'ecclésiastique a été élevé au sacerdoce, il est, à moins qu'il n'y résiste violemment, soutenu par la puissance de la grâce divine, sans laquelle la force humaine ne peut rien, mais qui peut faire et qui fait des miracles, comme le prouve l'expérience non-seulement des prêtres, mais de tous ceux qui ont été tirés du milieu du péché et ramenés à la pratique du bien. Je pourrais faire valoir ces considérations et d'autres semblables ; mais j'aime mieux les négliger pour ne traiter que la question de fait.

Lorsqu'on demande donc si, comparativement au mariage, le célibat *a été et est* un état dangereux au corps ecclésiastique, je réponds que je doute beaucoup qu'un clergé marié possède la grâce de la pureté d'une manière spéciale et qui lui soit propre ; or c'est là précisément ce que les protestants tiennent pour assuré. Mais quand ils veulent parler contre notre discipline, ne devraient-ils pas auparavant prouver que la leur est meilleure ? Or, je nie qu'ils aient plus à s'applaudir de leur loi du mariage que nous de notre loi du célibat ; et je le nie pour d'autres raisons que des motifs particuliers, ou des informations secrètes, ou des faits qui seraient arrivés à ma connaissance dans les années passées. Ma vie s'est écoulée dans un même endroit et j'y ai connu un très-petit nombre d'ecclésiastiques mariés ; mais leur conduite était si régulière qu'il me paraîtrait aussi absurde de la suspecter que de

suspecter celle des prêtres catholiques avec qui je suis lié ; et c'est dire beaucoup. Je ne parle donc pas de ces choses par ce que j'en sais de plus qu'un autre, mais uniquement par ce qu'en dit la rumeur publique. C'est seulement sur des exemples connus de tout le monde, exemples scandaleux et qui en laissent naturellement supposer d'autres, que je m'appuie pour affirmer qu'un ministre anglican, un prédicateur dissident, n'est pas nécessairement préservé des fautes en question parce qu'il est marié. Seulement, lorsqu'il pèche, quelle que soit la gravité de son offense, le mariage a pour effet de le rendre plus coupable, puisque, au lieu d'être séducteur, il devient adultère. Cet état n'a pour lui d'autre avantage que de mettre sa chasteté un peu mieux à l'abri de la surveillance et du soupçon. Je doute donc beaucoup de la parfaite régularité de vie des ministres protestants, soit de l'Église établie, soit des Églises dissidentes. Je sais, je le répète, qu'il y a un grand nombre de nobles caractères dans le clergé anglican qui se croiraient aussi coupables, en oubliant, par le plus léger acte d'inconvenance, le respect dû aux autres, que s'ils commettaient un assassinat ; et je suis loin de vouloir nier, quoique je ne puisse l'affirmer sur ma connaissance personnelle, que la majorité des ministres wesléyens ou dissidents ne soit d'une conduite irréprochable ; mais il n'en est pas moins vrai que les terribles exemples de fragilité humaine qu'a donnés au monde le clergé protestant, doivent suffire pour montrer que le mariage n'est en aucune façon une garantie de parfaite moralité, ni une sauvegarde contre

les tentations plus ou moins dangereuses de la chair. La pureté n'est pas une vertu qui vienne tout naturellement aux gens mariés plutôt qu'aux célibataires, bien qu'il y ait nécessairement de grandes différences d'un homme à l'autre; et, quoiqu'il ne soit guère possible de rien préciser à ce sujet, je dois, par cela même, être d'autant mieux autorisé à avoir là-dessus mon opinion, que je laisse à chacun la sienne. C'est donc ma conviction, et une conviction réfléchie, qu'il se commet autant de fautes contre l'engagement du mariage, pour ne pas dire plus, parmi les ministres protestants, qu'il s'en commet contre le vœu du célibat parmi les prêtres catholiques. Je pourrais même aller beaucoup plus loin que cela dans ma manière d'envisager le sujet, et montrer que le vœu du prêtre est pour lui une occasion de pratiquer des vertus dont un clergé marié n'a pas même l'idée; mais je ne veux point oublier que je suis sur la défensive, et je n'insiste qu'autant que cela est nécessaire à mon but.

Si le mariage ne prévient point les cas d'immoralité parmi les ministres protestants, ce n'est donc pas le célibat qui les fait naître parmi les prêtres catholiques. Ce n'est point ce que l'Église impose, mais ce que suggère la chair, qui conduit au péché quelques ecclésiastiques. La nature humaine, semblable à un élément courroucé, éclatera sous quelque système que ce soit; elle éclate sous le système protestant; elle éclate sous le système catholique; la passion emporte aussi bien le ministre marié que le prêtre qui ne l'est point. D'un autre côté, il y en a beaucoup pour qui le célibat se-

rait une épreuve moins périlleuse que le mariage <sup>1</sup>.

Ainsi, jusqu'à ce que vous ayez prouvé que le célibat occasionne ce que le mariage n'empêche très-certainement pas, vous n'aurez rien fait du tout. Tel est le langage du sens commun. C'est le monde, c'est la chair, c'est le démon, et non pas le célibat, qui entraîne ceux qui tombent. Des prêtres paresseux ! Comment, là où il y a une religion établie et richement dotée, des évêques, des chanoines et de riches curés ne seraient-ils point exposés à la tentation de l'orgueil et de la sensualité ? Ce ne sont pas les règlements de l'Église qu'il faut accuser, c'est l'opulence. Les prédicateurs catholiques ont dénoncé le mal, et les autorités ecclésiastiques l'ont poursuivi beaucoup plus vigoureusement qu'on ne l'a fait dans l'Église établie ou chez les Wesléyens. Des prêtres avarés ! Honte à eux ! Mais l'avarice a-t-elle été plus grande chez les Cardinaux et les Abbés qu'elle ne l'est dans les tribunaux protestants, en Angleterre ou en Irlande ? Esprit de parti, esprit de faction politique ! Mais l'esprit de parti, l'esprit de faction religieuse ou politique ne s'est-il pas montré aussi fanatique et aussi intolérant dans les recteurs de la haute Eglise et les prédicants radicaux, que dans les prêtres catholiques ? Enfin, pour prendre un cas extrême, il y a, parmi le grand nombre d'ecclésiastiques qui composent notre clergé, des hommes qui ne croient pas ! Mais, parmi les anglicans, n'y a-t-il donc personne ou n'y en a-t-il que très-peu qui ne croient pas au baptême qu'ils administrent, à l'absolu-

<sup>1</sup> De même que nous voyons tant de personnes préférer le *teatotalisme* (abstention absolue du vin) à la tempérance.

tion qu'ils donnent aux malades, aux formules par lesquelles ils furent ordonnés? N'y en a-t-il pas des masses qui doutent de toutes les parties de leur système, de leur Église, de son autorité, de sa vérité, de ses trente-neuf articles, de son symbole; qui nient son protestantisme, sans être sûrs de sa catholicité, et qui n'osent pas le dire ouvertement, ne sachant où cela pourrait les mener? N'y a-t-il pas, dans l'Église établie, des hommes qui font reposer sur une méprise tous les systèmes de doctrine possibles, et qui nient audacieusement qu'il y ait au monde aucune vérité révélée? Cependant, tous ces ministres qui doutent, qui nient ou qui ne croient pas, se trouvent bien de leur position, de leurs revenus et de leur influence, et l'on n'en voit pas qui sacrifient la moindre de ces choses à leurs opinions. Pourquoi donc me jetez-vous à la face que Wolsey était orgueilleux, Ximenès cruel, Bonner élégant, cet abbé sensuel et ce couvent dissolu; que ce prêtre n'aurait jamais dû être prêtre; que cette religieuse a été forcée par son père d'entrer en religion, comme si rien de toutes ces choses ne se voyaient dans la protestante Angleterre, comme s'il n'y avait point d'orgueil dans la chambre des lords, d'opinion accommodée aux circonstances dans la chambre des communes, de servilité dans les prédicateurs élégants, d'égoïsme dans les vieillards, de prodigalité dans les jeunes gens, de tyrannie ou de flatterie dans l'arrangement des mariages, de cruauté dans les maisons de travail (*workhouses*), d'immoralité dans les ateliers? Si de grands péchés souillent les lieux saints, c'est que l'Église ne peut les empêcher, tant que l'homme reste



homme. Qu'on me prouve qu'elle les encourage , qu'on me prouve qu'elle ne les réprime point, qu'on me prouve que son action, dans quelque mesure qu'elle s'exerce, n'est efficace en rien, et alors, mais alors seulement, on aura soulevé contre elle une véritable objection.

Pour moi, frères de l'Oratoire, je n'aurais pas été le moins du monde surpris, si durant les neuf derniers mois de persécution, il se fût produit quelque scandale dans notre Église d'Angleterre et qu'on l'eût publié dans tout le pays, à notre grand préjudice; non que je parle par ce que je sais ou ce que je soupçonne, mais par ce que je conclus des précédents et ce que je connais de la fortuité des événements de ce monde. Si ce cas fût survenu, il n'aurait eu, pour les hommes que la passion n'aveugle pas, aucune conséquence, à moins qu'on veuille que, dans l'Église de ces derniers jours, il n'y ait plus de Judas avare, de Nicolas hérétique, de Diotrèphes ambitieux, de Démas mondain. La fourberie d'un prêtre ou le désordre d'un couvent aurait prouvé autant et aussi peu contre le catholicisme, que la corruption du parlement, la vénalité des fonctions administratives, la fraude des élections, prouveraient contre la constitution britannique. Grâce à Dieu, nous n'avons pas eu à déplorer ce malheur; mais que n'auraient pas donné nos ennemis pour avoir un bon péché, un péché bien avéré, dont ils eussent pu se servir pour nous bafouer! O lumière des yeux, joie du cœur, charme des oreilles! Oh! agréable nouvelle pour les pamphlétaires, les écrivains de

journaux et de magasins littéraires; pour les prédicants et les déclamateurs, qui étaient là, tout haletants d'impatience, à attendre, à épier quelque bon gros scandale, un seul, rien qu'un, pour courir sus et crier à la tyrannie, à la barbarie, à l'imposture, à l'immoralité! Que n'eût-on pas donné pour un fait aussi précieux que celui d'un évêque ou d'un établissement religieux pris en flagrant délit d'avarice ou d'indigne manœuvre? L'impudence, la rage avec laquelle on s'est mis à nous accuser des choses les plus impossibles, montre ce qu'il y avait d'yeux attachés sur nous dans tout le pays, et combien était vif et profond le désir qu'un de nous au moins s'avilît par quelque lâcheté. Ça et là l'esprit de mensonge chercha à se faire jour. Il parut dans la salle du parlement sous la forme d'un gentleman du Warwickshire, et raconta comment une religieuse avait voulu s'échapper d'un couvent en sautant par une fenêtre, et comment depuis lors elle était tenue enfermée derrière des barreaux de fer; mais on a su ensuite que la fenêtre avait été escaladée par des voleurs et que les barreaux de fer n'avaient d'autre but que de mettre le saint sacrement à l'abri d'un nouveau coup de main. De là l'esprit courut à Nottingham, et sous la figure d'un correspondant de journal de cette ville, il répéta le fait avec accompagnement de témoignages pris sur les lieux mêmes et constatant que tout le pays avait vu la pauvre recluse enjamber le mur et s'enfuir à travers champs comme une folle; mais le rédacteur du journal à Londres découvrit l'imposture et se hâta de démentir la calomnie qu'il s'était trop pressé

d'accueillir. L'esprit pénétra ensuite dans un couvent de religieuses près de Londres, et révéla au monde protestant qu'un enfant nouveau-né avait été vu dans cette retraite ; mais les deux journaux qui avaient publié la calomnie, durent la rétracter en pleine cour de justice et demander pardon, pour échapper à des poursuites.

Tous ces contes montrent l'esprit qui anime les inventeurs ; mais, après tout, qu'eussent-ils gagné, quand même leurs accusations auraient été vraies ? Quoi qu'on rencontre ici ou là un mauvais prêtre, un couvent en désordre, une autorité spirituelle qui abuse de son pouvoir, une école ecclésiastique qui donne naissance à une hérésie, un diocèse négligé, toute une hiérarchie en ruine, cela ne suffit pas pour valider l'argument du protestantisme. Le protestantisme l'avoue lui-même. Oni, la tradition protestante, en effet, a besoin, pour se maintenir dans les masses, de se nourrir de choses plus fortes, plus stimulantes qu'aucune de celles que je viens d'énumérer. Les exemples isolés de grand crime, de relâchement général, d'imperfections administratives ou de règlements surannés, ne sont que de l'eau de rose auprès de ceux qui font de la sainte Église une sorcière et l'enfant de la perte. Les faits possibles, ceux qui arrivent quelquefois, vous irritent, en vous faisant craindre qu'on ne puisse suffisamment les établir. La fausseté, quand elle est décente et convenable, ne va pas à son but. On peut espérer de réfuter Mosheim, Robertson, Jortin et White. Ce qu'il faut au peuple, c'est le prodigieux, l'énorme, l'horrible, le

diabolique, l'impossible. Il veut qu'on lui montre que tous les prêtres sont des monstres d'hypocrisie, que tous les couvents de religieuses sont des repaires infâmes, que tous les évêques sont autant d'incarnations vivantes de la barbarie et de la perfidie. Il vous faut une corne d'abondance d'où vous tiriez momeries, blasphèmes, licences, couteaux, cordes, fagots, chevalets et tortures, si vous voulez que la grande tradition protestante continue à vivre dans le cœur des populations. L'essentiel est d'allumer dans les imaginations, d'une manière vive et péremptoire, un sentiment de haine impérissable contre le catholicisme. Or, on ne peut réussir en cela que par l'imposture la moins déguisée, celle qui ressemble le mieux à celui que l'Écriture appelle le prince du mensonge, et dont les noms les plus ordinaires sont ceux d'accusateur et de calomniateur.

Il m'est aussi facile de le prouver que de l'affirmer ; et voici de quelle manière. Vous savez, mes frères, qu'il y a de temps en temps des individus qui viennent s'offrir d'eux-mêmes au protestantisme, prétendant être mieux à même que qui que ce soit de l'aider à soutenir contre nous ses accusations, parce qu'ils ont appartenu jadis à notre Église et qu'ils s'en sont retirés par conviction. En se demandant si ces personnes appartiennent ou non à la classe de celles dont ils nous font un reproche, les protestants pourraient en prendre occasion d'étudier notre constitution intérieure, de conformer le jugement qu'ils portent de nous à la valeur des faits et d'asseoir enfin leur argumentation sur une base solide. Le moment ne saurait être mieux

choisi. La seule chose à établir, c'est le degré de confiance que l'on doit aux informateurs ; car ce point une fois constaté, si l'examen leur est favorable, leur témoignage est décisif ; sinon, il ne mérite aucun égard.

Or, je veux produire ici deux noms, faire comparaître devant vous deux personnes, qui diffèrent en tout l'une de l'autre et n'ont rien de commun, si ce n'est qu'elles se présentent toutes deux comme ayant abandonné le catholicisme pour se faire protestantes. L'une et l'autre ont écrit d'après leur expérience personnelle, sur la religion qu'elles avaient quittée ; l'une et l'autre ont exposé la règle du célibat, soit ecclésiastique soit monastique ; et, qui plus est, toutes deux ont reçu, dès le début, les plus grands encouragements de la part du protestantisme, et ont été fortement patronées pour les révélations qu'elles ont faites, chacune de son côté. L'un est un homme bien né, d'une éducation supérieure et de beaucoup de talent, qui a vécu au milieu de nous, et qu'on a pu interroger et examiner tout à l'aise. L'autre est une femme qui n'avait aucune éducation, aucun caractère, aucun principe, et qui ne méritait, ainsi que l'a prouvé l'événement, aucune confiance. Ainsi, il y avait parfait contraste entre les deux ; l'homme de caractère disait la vérité quand il parlait des faits dont il avait été témoin, qu'il n'émettait pas ses propres opinions ou ne se jetait pas dans les généralités ; ce que disait l'autre était faux ou semblait devoir l'être. Ainsi, je le répète, il y avait parfait contraste entre les deux. La vérité dite par l'homme de caractère a été oubliée, et le mensonge d'une indigne femme est resté. Faut-il une preuve plus con-

vaincante que le mensonge, et non la vérité, est l'essence de la tradition protestante ?

Le révérend Joseph Blanco White, l'une des deux personnes dont je parle, était un homme de grand talent, d'une érudition variée et d'un caractère attachant sous bien des rapports. Il y a vingt-cinq ans, alors qu'il avait l'âge que j'ai moi-même aujourd'hui, je l'ai connu à Oxford et j'ai vécu plusieurs années avec lui dans les termes les plus familiers. Je l'admirais pour la simplicité et la franchise de son caractère, la chaleur de ses affections, l'étendue de son instruction, le charme de sa conversation et son intelligence fine, élégante, supérieure. Je l'aimais à cause des souffrances continuelles d'esprit et de corps auxquelles je le voyais en proie, et parce qu'il avait été exilé de son pays à cause de sa religion. A cette époque, ne doutant pas le moins du monde que le catholicisme ne fût une erreur, je trouvais une raison de l'admirer et de sympathiser avec lui dans le sacrifice, qu'il avait fait à ses principes, d'un riche bénéfice ecclésiastique dans son pays. Il était certainement très-aigri et très-prévenu contre tout ce qui, de loin ou de près, se rattachait à l'Eglise catholique ; c'était même à peu près le seul point sur lequel il ne souffrait pas d'opposition ; mais cela ne nuisait en rien à la confiance que m'inspiraient son honorabilité et sa véracité. Bien qu'il émit une foule d'opinions auxquelles il était impossible de se rendre ; que ses conclusions fussent la plupart du temps précipitées et peu justes, et qu'ils s'appuyât trop facilement sur l'autorité d'autrui, il ne me vint jamais dans la pensée que l'on pût douter un

seul instant de son témoignage personnel, en écartant tout ce qui était en lui simple soupçon ou manière particulière de voir. Avant de quitter l'Espagne, il ne croyait à rien. A Oxford, il devint croyant et admit le christianisme ; mais après en être sorti, il retomba dans son incrédulité première, et mourut, je puis le dire, sans avoir d'idée arrêtée sur rien, pas plus sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme que sur autre chose.

A l'époque où je l'ai connu, il écrivit contre l'Église catholique divers ouvrages, qui ne font guère que se répéter les uns les autres, présentant à peu près les mêmes témoignages, mais sous une forme différente, suivant les besoins de la circonstance. Plusieurs années après sa mort, on a publié sa biographie, toujours en répétant les mêmes choses quant au fond. Parmi ses œuvres, il y en a une qui a été écrite pour les classes populaires et qui porte ce titre : *Le Préservatif du Pauvre contre le Papisme*. Si je ne me trompe, cet ouvrage fut inséré dans le catalogue des livres et traités de la grande Société anglicane pour la Propagation des Connaissances Chrétiennes. <sup>1</sup> Je ne connais pas de livre lancé dans le monde avec de plus grands avantages. C'est, en effet, sous le haut patronage des grands dignitaires de l'Établissement ecclésiastique de ce pays, qu'il fut publié, et on le mit aussitôt entre les mains de tout le clergé inférieur pour qu'il le distribuât à un très-bas prix. Il est, en outre, écrit dans un style animé ; il s'adresse à la haine traditionnelle qu'on a ici pour l'Église catholique, ce qui est une garantie de suc-

<sup>1</sup> The Society for Promoting Christian Knowledge.

cès pour un livre, quelle qu'en soit la valeur intrinsèque; et puis il est chargé contre elle d'accusations qui, touchant les points sur lesquels elles portent et en tant que le témoignage de l'auteur est admissible, sont aussi vraies qu'elles sont graves.

Lorsque je m'occupais à rassembler les matériaux de cette conférence, n'ayant pas trouvé l'ouvrage chez moi, j'en envoyai chercher un exemplaire au dépôt de la Société pour la Propagation des Connaissances Chrétiennes établi dans cette ville, et, à ma grande surprise, on me fit répondre qu'il était épuisé. Je m'adressai alors au bureau central de la société à Londres, et je reçus la même réponse. Pour une société si intimement liée avec l'Eglise nationale, il existait certainement des raisons, pour retirer de son catalogue le livre d'un auteur qui finit, non-seulement en haïssant la papauté, mais en méprisant l'Établissement. Cependant, vu la nature des faits rapportés par lui et l'importance de son témoignage, il semble que la société eût dû se résoudre avec peine à cette mesure, si elle avait eu quelque bon motif de continuer l'impression. Or, ce motif *aurait* certainement été la popularité du livre. Je ne comprends pas que des hommes animés, comme les membres de cette société, de la passion de la plus vive contre le catholicisme, qui ont donné leur approbation la plus solennelle, non seulement au principe de certaine accusation, mais à l'accusation elle-même, et qui savent d'une manière certaine que les faits relatés sont vrais, ont pu se permettre en conscience de retirer ce livre, en raison des changements religieux de l'auteur, en supposant qu'il jouit



d'une popularité suffisante et qu'il rendit des services contre l'Église catholique. Cela prouve donc que, si on ne l'imprime plus, c'est parce que, en dépit de l'écoulement forcé que lui donnait la société, il n'avait pas fait une assez grande impression sur les masses, ou même qu'il n'avait pas intéressé en sa faveur le clergé de l'Église établie. Et, en effet, de quelque manière que cela se soit produit et quelle que soit la considération dont il a pu jouir dans les cercles de l'Établissement, il est certain qu'il ne fut jamais répandu d'une manière générale, et que les masses, comme celles agglomérées dans cette ville, le connurent peu. Voilà donc un témoignage solennel rendu contre les catholiques, qui repose sur des faits authentiques, et que ses patrons, cependant, après l'avoir soutenu en le faisant vendre à bas prix, et par ordre, sont obligés d'abandonner, parce qu'il n'est pas populaire. Examinons les faits qui y sont racontés.

Ces faits sont d'une telle nature que l'écrivain lui-même les donnait comme étant de très-graves sujets d'accusation contre l'Église qu'il avait désertée. Son témoignage seul lui paraissait être un rude coup porté au catholicisme, et il faut avouer qu'il rapporte des choses d'une nature très-grave. Il fut l'associé et le témoin d'un bien triste phénomène. Il y a environ cent cinquante ans, une école d'incrédulité s'éleva dans la protestante Angleterre; l'infâme Voltaire vint de France ici, et, à son retour, emporta avec lui les arguments de cette école qu'il propagea parmi ses compatriotes. Le mal se répandit; à la fin, il attaqua le clergé catholique français, dont une portion, je ne dirai pas considérable, mais qui

avait de l'influence, se mit à fraterniser avec les incrédules, tout en conservant ses places et ses bénéfices dans l'Eglise. A la fin du même siècle, dans le temps de la sanglante Révolution française, cette peste traversa les Pyrénées, et nous vîmes une petite fraction du clergé espagnol devenir incrédule et s'abandonner en conséquence à une vie licencieuse. Blanco White était de ceux-là. Il profita des troubles politiques qui désolèrent l'Espagne dans les premières années de ce siècle, pour fuir en Angleterre, où il mourut en 1841.

Je dois faire ressortir une circonstance qui donnait un caractère tout particulier d'horreur à l'incrédulité de ces prêtres espagnols, en même temps qu'elle la rendait plus grande. En France, l'incrédulité ne se faisait aucun scrupule de s'étaler au grand jour, et les ecclésiastiques qui s'y étaient abandonnés, s'avouaient ouvertement, fréquentaient les brillantes réunions des esprits forts ; ils étaient sans pudeur dans leur conduite, et ne différaient en rien des hommes à la mode, des véritables enfants de perdition. Il en fut autrement en Espagne, où le peuple n'aurait pas souffert cela. L'opinion publique était tout entière du côté de la religion catholique ; ceux qui doutaient ou qui ne croyaient pas devaient le renfermer dans leurs cœurs. On comprend que, s'ils étaient ecclésiastiques, ils devenaient d'infâmes hypocrites. Il peut y avoir des hypocrites dans l'Eglise, comme il peut y en avoir dans toutes les religions ; mais vous voyez de suite ce qu'est un hypocrite dans l'Eglise catholique. Ce n'est pas un individu qui affiche des sentiments religieux qu'il n'a pas, afin d'accomplir plus aisément un

mauvais dessein ; c'est le plus souvent un homme qui a appris à ne plus croire ce qu'il enseigne, après l'avoir cru en commençant <sup>1</sup>. Dans tous les cas, un pareil hypocrite est, en dépit de toutes les explications, un objet d'horreur qui, en Espagne, prenait des proportions plus grandes par suite de l'impatience, de l'irritation, de la fièvre de cœur, que devait occasionner chez ces malheureux la contrainte sous laquelle ils étaient obligés de plier. Leurs sentiments, refoulés dans leurs poitrines, s'y aigrissaient et devenaient impitoyables. Oppressés sous le poids du sentiment populaire, ils se vengeaient sur son objet, et ils abhorraient d'autant plus le catholicisme, que leurs compatriotes étaient catholiques <sup>2</sup>. Ils formaient une sorte de société secrète, ne communiquant entre eux que par des signes et se réunissant dans des lieux cachés, où ils cherchaient, en se plongeant dans la plus honteuse licence, à se dédommager des luttes malheureuses auxquelles leurs cœurs étaient en proie.

La terre n'a jamais montré, l'imagination ne s'est jamais peinte, Satan n'a jamais produit un plus horrible spectacle. Vous me direz, comment cela était-il possible ? Comment des hommes qui, non - seulement s'étaient donnés à Dieu, mais qui avaient goûté les joies et les récompenses de ce libre dévouement, ont-ils pu changer de

<sup>1</sup> M. Blanco White dit d'un des ecclésiastiques espagnols qu'il fait figurer dans son livre : « C'était un de ceux qui, après avoir, dans l'origine, pris leur poste dans les rangs les plus élevés de l'ascétisme, avec le plus sincère désir d'amélioration pour lui et les autres, sont ensuite entraînés dans le crime par de fortes tentations et réduits à une dégradation morale secrète, par manque de courage de jeter le masque de la sainteté. » *Vie*, vol. I<sup>er</sup>, p. 121.

<sup>2</sup> Je pense l'avoir entendu dire qu'il avait oublié la langue espagnole, n'ayant pas le cœur d'en entretenir la connaissance.

la sorte? les plus grands criminels, les hommes qui ont tout sacrifié aux choses de ce monde, ne se rappellent jamais sans verser des larmes ces jours de paix et d'innocence, qui furent autrefois les leurs, et qui ne doivent plus revenir. Napoléon disait que le jour de sa première communion avait été le plus heureux de sa vie. Plus tard ces hommes ont perdu de vue la religion, et ils ont fait leur chemin sans s'occuper d'elle. Le regret se reporte, non pas seulement sur ce qui est passé, mais sur ce qui n'est plus. Mais les malheureux prêtres étaient dans le sein de l'Eglise; ils servaient ses autels, et vivaient au centre de toutes les grâces; comment ont-ils pu oublier Jérusalem, eux qui habitaient dans ses murs? Comment ont-ils pu se montrer si rebelles à sa beauté, à sa douceur, et si cruels envers eux-mêmes? Comment des hommes qui avaient fait descendre sur l'autel le Fort, le Puissant, le Bon; qui y avaient adoré le tendre cœur de ce Sauveur et qui avaient été heureux de l'assurance de son amour; comment ont-ils pu continuer d'année en année à célébrer les mêmes mystères, à tenir leur Seigneur dans leurs mains, à le distribuer à son peuple, avec la pensée que tout cela était une figure, une vaine superstition, une idolâtrie détestable, une hypocrisie, un blasphème, et tout en maudissant la nécessité qui les forçait à s'en faire les complices? Pour quelqu'un qui a connu le pouvoir de la religion, cela est incompréhensible. Mais pour l'homme dont nous avons à nous occuper, si nous nous reportons à ce qu'il raconte de ses impressions de jeunesse, il devra en résulter que jamais il ne sut ce qu'était la religion. La plupart des en-

fants, et surtout les enfants catholiques, sont naturellement très-accessibles aux sentiments religieux; quelques-uns, il est vrai, en grandissant, peuvent trouver la religion fatigante et d'une pratique difficile, mais je doute que cela arrive aux jeunes gens catholiques, tant qu'ils conservent leur innocence. Malheureusement, plus l'aiguillon des pensées coupables nous presse, plus les douceurs et les consolations du paradis nous deviennent fades et insipides; mais alors même la raison leur dit que la faute en est à eux et non pas à la religion; et qu'après tout le ciel n'est pas seulement meilleur, mais qu'il est encore plus agréable, plus doux, plus glorieux, plus capable de nous satisfaire qu'aucun des biens de ce monde. Cependant par un effet étrange, mystérieux, le malheureux Espagnol fit exception à cette règle commune; jamais il ne trouva de bonheur dans la religion, ni jeune homme, ni homme fait, ni vieillard. Dans ses premières comme dans ses dernières années, la religion fut pour lui un joug et rien de plus, une tâche sans récompense.

Ainsi, il avoue qu'il « conserve un pénible souvenir « de ce cercle de pratiques de dévotion, dans lequel il « était obligé de se mouvoir. » Il redoutait « l'approche « du dimanche. Le matin de ce terrible jour, de très-« bonne heure, alors qu'il n'avait que huit ans, il allait « avec son père au couvent des Dominicains<sup>1</sup>, » pour y entendre la messe, après laquelle, tous les quinze jours, il se confessait. Il déjeunait ensuite, après avoir attendu deux heures; puis il allait à la cathédrale, où il restait deux autres heures debout ou à genoux, sans

<sup>1</sup> Page 44.

doute pour entendre la grand'messe. Ces deux heures étaient pour lui une dure épreuve. De trois heures à cinq il était encore à l'église, apparemment pour assister aux vêpres et au salut. En sortant de là, il allait faire une promenade avec son père, et le soir le père visitait les malades dans les hôpitaux, amenant son fils avec lui. S'il faut en croire à ses souvenirs, la manière dont il était dirigé par son père pouvait n'être pas très-judicieuse. Il était vif, curieux, intelligent, et son père, qui était certainement un brave homme, bien pieux, avait sans doute oublié que les habitudes des vieillards ne conviennent pas sous tous les rapports aux enfants. M. Blanco White se plaint, en outre, de n'avoir eu ni camarades avec qui il pût jouer, ni livres pour lire. Il est vraiment extraordinaire qu'il n'ait trouvé aucun plaisir à la messe ou au salut. Il appelle ses occupations du dimanche « une « cruelle discipline <sup>1</sup>; » entendre la messe c'était pour « lui, dit-il, regarder faire le prêtre à l'autel <sup>2</sup>; » quant à ses autres devoirs religieux, lorsqu'il attendait une récréation promise, il les regardait comme un obstacle qui retardait d'autant les heures du plaisir. Cependant, « la messe, quoique ennuyeuse, n'était que l'affaire d'une « demi-heure; pour la confession, ennui beaucoup « plus grave, elle n'arrivait que toutes les semaines <sup>3</sup>. » Et comme pour montrer que les préoccupations du péché n'étaient pour rien dans ce dégoût de la religion, il ajoute : « ma vie était trop heureuse dans les amusements innocents, pour ne pas se trouver à l'abri « de toute accusation pénible. » Il y avait là quel-

<sup>1</sup> Page 12. — <sup>2</sup> Page 26. — <sup>3</sup> Page 32.

que défaut radical d'esprit. De plus, la récitation de l'office n'était pour lui qu'une « pratique assommante <sup>1</sup>. » « Une autre obligation non moins pénible, » que pensez-vous que ce pouvait être, mes frères? C'était « l'oraison mentale » ou « méditation, » dont il fait un tableau détaillé et exact. « Quelque temps après avoir été ordonné « prêtre, ajoute-t-il, je fus plusieurs fois moi-même « chargé de présider à cette farce mystique <sup>2</sup>. » Dans son enfance et dans sa jeunesse, on lui faisait faire une demi-heure de lecture spirituelle et une demi-heure de méditation à genoux. Pour un enfant, c'était peut-être trop; mais voici ce qu'il dit de cela : « Se sentir indigné, « après un si long laps de temps, ce serait absurde; mais « aujourd'hui c'est avec beaucoup de peine que je me « rend maître de mon impatience, quand je me rap- « pelle tout ce que la religion m'a fait souffrir. Hélas! « elle me fait encore plus souffrir dans ma vieil- « lesse <sup>3</sup>. »

Qu'un homme, qui ne connut jamais ce que le catholicisme a à nous donner, l'ait abandonné, cela ne doit pas beaucoup surprendre; mais ce qui étonne, c'est qu'il ait pu être prêtre. Si nous nous reportons à son récit, nous verrons, d'une manière évidente, qu'il n'en eut pas la vocation. Il raconte la chose tout simplement, sans aucun accessoire : s'il fit choix de l'état ecclésiastique, ce fut pour échapper à ce qui lui était plus désagréable encore, au comptoir. « J'avais demandé, dit-il, à entrer

<sup>1</sup> Page 27. — <sup>2</sup> Page 29.

<sup>3</sup> Il dit qu'il préfère au mot vague de « religion » celui du « vrai christianisme ; » mais, plus tard, il a abandonné même cette expression.

« dans la marine, parce qu'à cette époque les aspirants  
« recevaient en Espagne une éducation scientifique.  
« Je ne pouvais me faire à l'idée d'être condamné à  
« une vie d'ignorance. On s'en aperçut aisément, et  
« (probablement de l'avis des théologiens consultés à  
« ce sujet) il ne me fut laissé d'autre alternative que de  
« retourner à l'horrible maison de banque, ou de res-  
« ter dans l'Église où j'avais cherché un refuge. Je  
« cédaï, et, en embrassant la profession cléricale, je pris  
« la joie de sécher les larmes de ma mère pour le  
« goût de cet état <sup>1</sup>. »

Dans de semblables circonstances, il ne faut pas s'étonner que M. Blanco White soit devenu incrédule; que ses amis et ses complices le soient devenus également, si leur histoire ressemblait à la sienne. C'étaient des esprits actifs, curieux, mais privés de cette vue distincte des choses divines, que donne la grâce et que la prière obtient. La seule question qui nous intéresse est celle-ci : Les ecclésiastiques incrédules étaient-ils nombreux dans l'Église d'Espagne? S'il en a été ainsi, le fait serait certainement très-grave; dans le cas contraire, il ne saurait fournir la matière d'une accusation contre le catholicisme, car il y a des hommes méchants dans tous les pays et sous tous les systèmes. Or, c'est précisément ici que le témoignage de Blanco White est en défaut; car je ne trouve pas dans ses ouvrages un seul fait d'où je puisse conclure que le mal terrible dont il parle se soit même aussi étendu qu'en France. D'abord, il n'atteste que ce qu'il a vu dans une très-petite partie

<sup>1</sup> Page 52.



de l'Espagne. Il paraît n'avoir été en toute sa vie que dans les trois villes de Madrid, Séville et Cadix <sup>1</sup>; et de ces trois centres, Séville est-il encore le seul dont il eût le droit de parler; car, si l'on doit s'attendre à trouver quelque part de la licence, c'est assurément dans une capitale et dans un port de mer. D'ailleurs, l'Espagne n'est point, comme l'Angleterre, la patrie d'un peuple uniforme, un pays ouvert, avec des communications faciles. Vous avez là des populations si différentes, qu'on peut les considérer comme étrangères les unes aux autres, séparées qu'elles sont, non-seulement par les mœurs, mais encore par les hautes montagnes qui coupent le royaume dans tous les sens. Une province ne connaît pas l'autre; une province n'est pas semblable à l'autre, et par conséquent, le témoignage de M. Blanco White ne saurait être étendu au delà de ses limites. Vous ne pouvez pas conclure de ce qu'il dit des diocèses du midi à ce qui se passait dans ceux du nord; de ce qu'il raconte de Séville à ce qui pouvait exister à Valence. Examinons donc son récit, et voyons à quoi il se réduit. Somme toute, il en résulte que, dans les premières années de ce siècle, il y avait à Séville quelques prêtres qui, après avoir étudié la théologie janséniste et avoir plus tard embrassé les principes de la philosophie française, avaient fini par ne plus croire à rien; quelques-uns même étaient devenus d'infâmes hypocrites. Je ne vois pas qu'il soit question de ces hommes autre part qu'à Séville, et encore combien étaient-ils? Vous pouvez les

<sup>1</sup> Il fit une excursion de Madrid à Salamanque; mais, apparemment, ce ne fut que pour un jour ou deux.

compter. Premièrement : « je fis connaissance avec un « membre du haut clergé, homme d'une grande érudition et qui, dans le secret de sa conscience, ne « croyait à aucune sorte de religion. » Deuxièmement : « par lui, je connus un autre dignitaire, homme plus « âgé que nous, qui avait occupé pendant plusieurs « années un poste très-influent dans le diocèse, mais « qui vivait à cette époque d'une manière très-retirée. « C'était aussi un antichrétien très-prononcé, comme j'eus « occasion de l'apprendre plus tard <sup>1</sup>. » Troisièmement : un de ses amis intimes, qui, de chapelain qu'il était de l'archevêque de Séville <sup>2</sup>, fut promu à un canonicat à Cordoue. Quatrièmement : lui-même. Je ne puis en mentionner d'autres, qui fussent à sa connaissance <sup>3</sup>, quoique, à tort ou à raison, il pense que le nombre en était beaucoup plus considérable <sup>4</sup>; mais c'est toujours

<sup>1</sup> Page 114.

<sup>2</sup> Page 17. Je crois qu'il s'agit ici de la personne dont il est fait mention dans les « Evidences, » p. 132, et c'est pourquoi je ne l'ai pas donné comme un exemple séparé.

<sup>3</sup> Dans sa visite à Salamanque, il vit Melendez, un déiste (p. 128) qui, avait été juge de la Cour suprême de Madrid. Il était aussi poète; mais il ne paraît pas qu'il fût ecclésiastique.

<sup>4</sup> Vie, p. 117. « Plusieurs autres membres du clergé. » S'il en eût connu d'autres d'une manière précise et autrement que sur un simple soupçon, je ne puis pas comprendre qu'il ne nous en ait pas donné le nombre, qu'il n'ait pas fait connaître leurs rangs, leurs diocèses, en un mot, qu'il ne nous ait pas dit quelque chose de catégorique au lieu de faire une allusion indirecte. La question est de savoir ce que valent ses soupçons. « Parmi mes nombreuses connaissances dans le clergé espagnol, dit-il, je n'ai jamais rencontré personne doué d'un talent hardi qui n'ait pas, tôt ou tard, passé de la piété la plus sincère à un état d'incrédulité » (Lettres de Doblado). Il fait observer là-dessus : 1° qu'il ne connaissait par expérience qu'un seul diocèse; 2° qu'il ne parlait évidemment pas de ce qu'il savait, quand il disait : « qui n'a pas, tôt ou tard; » 3° observez qu'il parle de *bold talents* (talents hardis). De même il eût dû, je pense, que, lorsqu'il était à Oxford, tous les membres de talents

là ce qui arrive aux personnes qui font mal : elles étouffent la voix de leur conscience en se persuadant que tous les autres ne valent pas mieux. Je ne crois donc pas à ses analogies.

Par la même raison, comme il s'abandonna à des pratiques immorales, il croit pouvoir en imputer autant à la masse du clergé espagnol, qui, selon lui, « succombait « et se relevait, luttait et retombait encore <sup>1</sup>, » sans jamais sortir de là ; mais ici, il ne pouvait parler de beaucoup de personnes sur ce qu'il savait personnellement. Il n'est pas présumable qu'un prêtre, qui ne croyait point à ce qu'il professait et qui violait ses vœux, eût des amis qui différassent de lui. Il était le huitième d'un groupe d'ecclésiastiques pour lesquels il avait une grande admiration. Un d'entre eux, ainsi que nous l'avons vu, était un incrédule, et apparemment c'était le seul ; aucun d'eux,

hardis étaient d'accord avec l'archevêque Wathely, qui résidait alors à l'Université ; et cependant chacun sait combien ce nombre était restreint. Je ne m'arrête pas à un passage que je trouve dans *Le Préservatif du Pauvre* (Dialog., I, pp. 32 et 33), parce qu'il y parle des laïques, et que ce qu'il dit du clergé est très-vague. Après tout, bien que j'aie le droit de demander des preuves, il n'est pas nécessaire, pour mon argument, de nier que la partie incrédule du clergé ait pu être aussi grande en Espagne qu'en France.

<sup>1</sup> Evid. (Preuves), p. 132. Il dit encore : « On pourrait en trouver des centaines qui mènent une vie systématiquement vicieuse. » P. 135. Des centaines ! est une expression bien vague ; des centaines sur 60,000 membres du clergé séculier, et en tout 125,000 ecclésiastiques, comme nous le verrons dans le texte. *Ibid.*, p. 133. Il parle vaguement de « la foule » des prêtres, et il dit que les meilleurs d'entre eux qu'il connaissait par la confession mélaient dans leur caractère le vice et la superstition, la grossièreté de sentiments et « l'orgueil de leur charge. » Je soupçonne que la rudesse des formes était pour lui une grande preuve de vice. Il méprisait les personnes sans éducation. « Je suis surpris, » dit-il en parlant de Tavora, évêque des îles Canaries (p. 129), « qu'un homme de son goût et de son instruction ait accepté l'évêché d'une portion à demi barbare des Etats espagnols, bien qu'il l'attribuât au désir d'améliorer l'état moral et intellectuel de ces îles. »

du reste, n'avait une conduite irréprochable sous le rapport de la moralité. Outre ces amis, il fait mention d'un prêtre, autrefois son confesseur, appartenant à une congrégation religieuse, « auquel il n'a rien à reprocher, il est vrai, et qu'il ne soupçonna jamais de ne pas agir conformément aux principes qu'il professait<sup>1</sup>, » mais qui, cependant, lui avait été signalé comme un homme qui alternait le péché et la pénitence<sup>2</sup>, par un jeune négociant athée, lequel, aurait bien connu les « habitudes secrètes » de ce prêtre. « Plus tard (ajoute-t-il), j'eus occasion de me convaincre de la vérité de ce qui m'avait été dit. » Si sa conviction n'avait pas d'autre base que la confiance qu'il avait reçue, elle n'était certainement pas très-fondée. Il parle encore d'un autre, qu'il avait connu intimement, et qui pratiquait les mêmes péchés ; mais

<sup>1</sup> Cette exactitude consciencieuse à remplir son *devoir* est remarquable dans ce prêtre, même si nous devons croire ce qu'il nous raconte de lui (car cela repose sur une base différente des cas qu'il *connaissait*). Il dit aussi, en parlant de lui-même, qu'il avait pris la résolution de remplir les *devoirs* de sa charge, quoiqu'il fût incrédule. « Je ne me mettrai pas en avant dans l'Eglise, je n'affecterai pas un zèle hypocrite ; quel que soit la confiance placée en moi comme confesseur, je chercherai consciencieusement à prouver que j'en suis digne ; je recommanderai aux fidèles d'observer tous les devoirs moraux, je leur donnerai les meilleurs conseils pour les aider à supporter leurs peines. Telles étaient les résolutions que je pris et que j'ai *toujours* (*sic*) gardées en ce qui regarde la confiance placée dans ma charge sacerdotale. Sous ce rapport, je puis assurer d'une manière positive et avec confiance que je ne me suis jamais prévalu des privilèges de mon sacerdoce dans un but immoral. » *Vie*, vol. I, p. 112. Je pense que ma mémoire ne me trompe pas, quand je dis qu'en réponse à une question qui lui fut posée une fois, il déclara solennellement que les mauvais prêtres n'avaient jamais fait usage du confessionnal dans des desseins immoraux. Il dit : « Ils n'osent pas ; cela soulèverait le peuple. » Néanmoins, avec le temps, il s'*abstint entièrement* des fonctions cléricales. Il parle d'un autre prêtre de son parti qui, après avoir, durant plusieurs années, rempli des fonctions qui lui donnaient une grande influence dans le diocèse, vit maintenant d'une manière très-retirée. P. 114.

<sup>2</sup> *Vie*, Page 121.

c'était un homme qui n'avait aucune sorte de principes, même de l'ordre naturel, qui se jeta dans des spéculations financières et mourut de chagrin <sup>1</sup>.

Dix, ou même, si vous voulez, vingt mauvais prêtres, ce serait assurément un catalogue bien affligeant ; mais M. Blanco White dit « qu'on peut les compter par centaines, » quoiqu'il ne parle point par ce qu'il sait lui-même. Il faut se rappeler que cette époque fut celle d'une grande décadence religieuse en Espagne, où l'on voulait imiter la France, et qu'une grave mesure était sur le point d'être prise dans ce pays. Les jésuites, la fleur du sacerdoce, « que leurs ennemis les plus acharnés, comme « il le fait remarquer lui-même, n'ont jamais osé accuser « de désordre dans leurs mœurs, » avaient été chassés sans pitié par le gouvernement. La congrégation de Saint-Philippe de Néri prit leur place, mais, malgré tout son zèle, elle n'eut pas la force, seule qu'elle était à lutter, de s'opposer au flot de la corruption. En outre, avant de porter un jugement sur la généralité des membres du clergé de tout un pays, il convient de se rendre compte de leur nombre. Or, à cette époque, il y avait en Espagne 125,000 ecclésiastiques, dont 60,000 séculiers. Dans la cathédrale de Séville, on célébrait 500 messes par jour. La ville était divisée en vingt-six paroisses et contenait de

<sup>1</sup> *Vie*, Page 104. Il parle (*Preuves*) de deux prêtres qui sont morts d'amour. « Un amour qui avait rencontré une longue résistance s'empara d'eux, enfin, comme une sorte de folie. J'en ai connu deux qui sont morts fous. » Même en admettant cela, je suppose que cet amour portait sur des *objets particuliers*. Est-ce que des protestants ne peuvent pas devenir amoureux de personnes qui les repoussent ou qui sont mariées ? Mourir par amour est certainement une idée bien commune en Angleterre et peut-être plus encore dans le Midi.

quarante à cinquante établissements religieux, outre les monastères<sup>1</sup>. La question est donc tout simplement de savoir si la proportion des mauvais prêtres était alors plus grande à Séville et dans le diocèse, que celle des mauvais ministres protestants, mariés en Angleterre, sous le règne de George II. Il ne faut pas non plus oublier que les prêtres catholiques se connaissent beaucoup mieux et sont bien plus intimement liés entre eux que les ministres mariés. Dans une grande ville, les mauvais prêtres font cause commune; les ministres mariés, au contraire, qui ont une position délicate à ménager, pèchent chacun isolément, et aucun d'eux ne peut faire valoir son témoignage contre les autres.

Remarquons que M. Blanco White n'accuse que les prêtres séculiers; quant aux moines et aux religieux, il avoue franchement que ce qu'il sait équivaut à presque rien, quoiqu'il les regarde « comme très-grossiers et très-communs. » Mais ici encore, comme pour le clergé séculier, il soupçonne et croit beaucoup plus de mal qu'il n'a pu en constater, et ceux-là seuls admettront ce qu'il dit, qui ont une entière confiance dans son jugement. Pour les religieuses, il ne parle que de celles qu'il a connues, et qui étaient pour la plupart des dames d'un grand caractère et d'une chasteté irréprochable<sup>2</sup>, quoi-

<sup>1</sup> Laborde, vol. II.

<sup>2</sup> Il a l'idée très-arrêtée qu'elles sont « prisonnières, » ce qui ne l'empêche pas d'admettre qu'elles sont prisonnières *volontaires*. Il pense qu'elles vivent en majorité dans « une triste monotonie. » *Vie*, p. 67. Il n'est pas étonnant qu'il adopte la manière de voir parlementaire au sujet des religieuses, car, d'après sa jeunesse, comme je l'ai dit, il n'avait, quoique catholique, qu'un sentiment de la présence réelle aussi faible que celui de chambre des communes. Les expressions suivantes traduisent l'idée qu'il se fait d'un cou-

qu'il y en eût dans le nombre, qui fissent exception, du moins jusqu'à un certain point. Il paraît reconnaître que les religieuses forcées étaient comparativement peu nombreuses, bien qu'il dise que beaucoup étaient tourmentées par les scrupules et qu'elles auraient été plus heureuses dans le mariage. Mais ce n'est là qu'une opinion, et une opinion qu'il importe de distinguer de son témoignage. Il ne fait encore qu'émettre des opinions quand il parle du malheureux état des personnes

vent de femmes. Nous nous bornons à faire observer que le vice (si ce n'est comme accident) en est absent : « Le récit minutieux et inquiet d'une *recluse nerveuse*. » P. 66. « Une *femme sensible* enfermée pour la vie. » *Ibid.* « Une âme troublée par toutes les craintes d'une *conscience malade*. » P. 67. « Le mot couvent est synonyme de *faiblesse d'esprit, mauvaise humeur, enfantillage*. En un mot, religieuse est le *superlatif de vieille femme*. » P. 69. « Quelques-unes d'elles étaient des *femmes d'un bon sens supérieur, et des modèles de cette force qui*, etc. » *Ibid.* « Une de ces *illustres personnes*. » *Ibid.* « La *plus grande partie* des religieuses que j'ai connues étaient *des êtres d'une condition beaucoup plus élevée, des femmes dont la pureté* était indépendante des lourdes barrières et des murs élevés du cloître. » *Preuves*, p. 135. « J'avoue que, parmi les religieuses, il y en a qui ne semblent jamais soupirer après la liberté; mais le bonheur dont on se vante de jouir dans les couvents est généralement l'effet d'un *orgueil honorable* placé dans le but que l'on poursuit et soutenu par un sentiment de profond désespoir. » *Ibid.*, p. 136. « Supposez seulement une religieuse sur dix mille qui soupire fortement pour cette liberté. » P. 137. « Les religieuses à *contre-cœur*, dites-vous, sont plus nombreuses; vain sophisme. » P. 139. « *Les esprits les plus sensibles, les plus innocents et les plus ardents*. » *Ibid.*, p. 141. « Le crime se fraie son chemin dans ces *retraites* » (observez qu'il n'y est pas inhérent). *Ibid.*, p. 135, « c'est un *fait notoire* que les couvents de l'*Estramadure* et du *Portugal* (c'est-à-dire qu'il n'en est pas ainsi à Séville et dans l'Andalousie), sont *fréquemment* infectés de vices de l'espèce la plus grossière. » *Ibid.*, p. 135. « Il ne s'est jamais offert à mon observation d'*âmes* plus souillées que celles de *quelques* religieuses. » *Vie*, vol. I, p. 70. Observez les mots « *âmes* », auxquelles il limite le péché et qu'il écrit en italique, et « *quelques*. » La preuve est bien vague, quand il s'agit d'âmes, et cela sur cinq cents qu'il y avait à Seville seulement ! À cela se réduit son témoignage contre les couvents : il y a en cela peu de foi et beaucoup de soupçons, de mépris et de haine ! et, cependant, que de choses l'auteur admet involontairement en faveur de leur état religieux !

vouées au célibat <sup>1</sup>. Je n'ai aucune foi en son jugement, et tous ceux qui l'ont connu doivent être comme moi : il avait tant de préjugés et si peu de patience. Sa parole, au contraire, m'inspire la plus grande confiance lorsqu'il témoigne de faits et de faits dont il a eu personnellement connaissance.

Tel est ce témoignage remarquable, remarquable par les faits cités, remarquable par celui qui les dénonce, remarquable en ce qu'il émane d'une personne qui avait des moyens particuliers de connaître la catholique Espagne, et sur l'honneur de laquelle on peut compter. Ce n'est pas un homme du genre des Ciocci, des Achilli et autres, qui ont, eux aussi, abandonné l'Eglise, et porté témoignage contre elle, mais qui n'ont aucun crédit auprès des personnes sages. M. Blanco White est un homme en qui l'on peut avoir confiance, et vous voyez cependant combien peu ce qu'il raconte profite, après tout, au protestantisme. Il tire tout le parti possible du peu qu'il a à dire ; mais il nous permet au moins de juger par nous-mêmes. Nous ne voyons ici ni conspiration du mal, ni agents déguisés qui rôdent autour de nous, ni serments horribles, ni passages secrets, ni portes de derrière, ni donjons, ni haches, ni question, ni tortures, ni sang, ni feu, ni gémissements de l'agonie, ni lamentations d'en-

<sup>1</sup> Toute la question se réduit à savoir s'il y a *plus* de religieuses dévorées de scrupules, *plus* de religieuses inquiètes et mécontentes, *plus* de religieuses vieilles femmes et vieilles filles, *plus* de religieuses qui pèchent grossièrement que de femmes non mariées dans un pays protestant. Ici encore, comme je l'ai fait déjà, je prends le plus mauvais côté des choses, et rien de tout cela, observez-le-bien, ne prouve contre 1° la piété de la grande majorité, 2° la sainteté angélique d'un grand nombre, 3° l'excellence et l'utilité de l'institution elle-même ; or, ce sont les seules choses que soutiennent les catholiques.



fants, ni tous ces spectres et ces fantômes créés par la fièvre du crime et qui sont constamment devant l'imagination protestante. Ce que l'auteur présente, se borne à peu près à ce qui arrive journellement en Angleterre ; car je pense qu'en Angleterre, il y a des incroyables, des hommes beaux à l'extérieur, mais corrompus en dedans ; des femmes non mariées que leur solitude tourmente et chagrine, et des épouses qui maudissent le jour où elles ont prononcé leur serment, parce que ces choses, quoiqu'elles ne dussent pas exister, sont inévitables tant que notre nature reste la même. La voix populaire semble du reste venir à l'appui de ma manière de voir ; car ce témoignage, donné dans des circonstances si favorables contre l'Eglise, a été abandonné et ne s'imprime plus. Il était trop bénin ; il n'atteignait pas son but ; il n'allait pas assez loin ; il ne satisfaisait pas les exigences : il n'était pas au niveau de la tradition protestante.

Non, cette tradition a besoin de quelque chose de monstrueux, d'énorme, de prodigieux, parce que le peuple aime les livres de contes et que les petits faits sèchement racontés ne lui plaisent pas. La lecture d'une histoire, d'une biographie, d'une controverse, est quelque chose de bien triste pour lui auprès d'un bon roman, d'une vie de *voleur* de grands chemins, de contes de revenants, d'un mélodrame, d'une ménagerie d'animaux sauvages ou d'une exécution capitale. Que serait le journal du dimanche sans les débats des tribunaux, les accidents et les crimes ? C'est pourquoi le pauvre catholique est présenté comme un épouvantail et sert aux besoins de la curiosité, de la haine et de la peur. Il faut que nous

ayons toujours quelque chose à craindre, à haïr, à suspecter, comme si cela devait nous soulager, en écartant de notre esprit l'image de nos misères intérieures. De là vient que, lorsqu'un étranger arrive dans une petite ville, le commérage du quartier s'empare aussitôt de sa personne et veut savoir qui il est, ce qu'il était, quelles sont ses connaissances, ce qu'il vient faire et combien de temps il doit rester. Si une maison est quelque temps abandonnée, il est sûr qu'on en fera le rendez-vous des esprits. Lorsque les lettres commencèrent à renaître, le savant fut un objet de curieuse horreur ; le docteur Faust, imprimeur, et, d'après les chants de nourrice, maître d'école, devint un magicien, et c'est en cette qualité qu'il figure dans les poèmes et les romans. Ainsi, lorsqu'une église catholique s'élève dans un endroit ou qu'un ordre religieux vient s'y établir, l'étrangeté et la nouveauté de la chose exercent tout naturellement le génie des personnes douées d'un talent d'invention, et le public serait bien désappointé, si on ne lui faisait voir toutes sortes de superstitions dans les cérémonies de l'Église, toutes sortes de scélératesses dans les prêtres et les religieuses.

L'appétit populaire n'attend pas longtemps. Il demande et il est servi. Voyez cette pauvre créature dégradée, qui erre d'un village à l'autre, qui va de la grange à la ferme, au milieu de populations simples et primitives. Elle a reçu un coup à la tête lorsqu'elle était enfant, et ce coup, qui lui a enlevé une partie de sa responsabilité, a mis le désordre dans ses idées et lui a donné une faculté malade d'invention. Elle était toute petite quand elle abandonna la maison de ses parents, et depuis

lors elle court cà et là, se prostituant au premier qui la rencontre. Les catholiques l'entourent avec intérêt; enfant, elle a été à nos écoles, et peut-être a-t-elle quelquefois erré dans nos églises. Elle y entre, elle regarde de tous côtés; elle ne dit rien et paraît pleine de réserve; mais ses yeux égarés se portent sur tout, et son pauvre esprit pense le mal. Elle voit d'abord la sainteté et la gravité des cérémonies; elle est frappée de l'apparence de modestie qu'elle remarque dans les prêtres et dans les religieuses; mais son mauvais cœur lui suggère aussitôt que ce qui a si bonne apparence n'est qu'un simulacre, et que la surface cache la corruption. Elle contemple tout ce qui se passe et elle ne l'oubliera point; mais qu'importe, se dit-elle, si cette solennité n'est qu'une hypocrisie destinée à couvrir de mauvaises actions? Les paroles, les actes, si gracieux et si solennels, paroles de paix, cérémonies sacramentelles, elle garde tout cela dans sa mémoire; ces versets, ces répons, ces chants doux, ces bénédictions, ces signes de croix, ces genuflexions, ces aspersion, elle les voit et les note. Mais que penser, si tout cela n'est qu'un voile? Et lorsque le prêtre sortait ou qu'il parlait à quelqu'un, qu'est-ce que cela voulait dire? Et lorsqu'il était dans son confessionnal et que les fidèles venaient l'y trouver l'un après l'autre, que se racontait-on? Oui, que signifient ces choses? n'est-ce pas un voile dont on couvre le péché? Là est la question. N'est-ce pas un jeu? O le plaisant mal! Pauvre imagination! Penser que des hommes qui paraissent si graves aiment pourtant le péché; que des femmes, qui ont tant de prétentions, ne valent cependant pas mieux

qu'elle ; que ce visage si doux, ces mains sacrées sont le visage et les mains d'un hypocrite, qui joue le rôle d'un ange et qui n'est au fond qu'un démon ! Elle regarde de plus près, pièce par pièce ; elle observe le moindre geste, épie la plus petite parole de ceux qui, en sa présence, s'acquittent de leurs devoirs machinalement, et elle donne aux actions les plus indifférentes, les moins offensives, une signification qu'elles n'ont point. Les choses sont telles qu'elle les soupçonne, et la vérité se montre de plus en plus à elle. Son imagination impure agit sur le sens de la vue, et ce qu'elle voit lui paraît ensuite réaliser ses soupçons. Une sorte de mirage plane sur l'édifice sacré ou la maison religieuse, et, dans ce mirage, son cerveau malade aperçoit des horreurs de toute espèce. Elle fuit, mais les fantômes la suivent ; que ne s'est-il point passé au milieu de ces cérémonies saintes et dans ces murs sacrés ? Le germe d'un roman fermente déjà dans sa tête ; chaque jour il se développe, et il finit par acquérir une forme.

Pauvre pécheresse ! elle se trouve dans un pénitencier ; non, c'est une maison religieuse, elle le tiendra pour tel ; tout ce qu'elle y voit l'entretient dans ce rêve fébrile ; les pénitentes deviennent des religieuses ; les chambres, les fenêtres, les corridors, les escaliers, elle les reconnaît pour être ceux d'un couvent, du même couvent qu'elle a tant de fois vu dans son imagination. Les choses les plus distinctes se mêlent confusément dans son esprit troublé ; et lorsqu'elle rentre dans le monde, elle se prend pour une religieuse échappée de sa prison, et se rappelle alors des scènes d'indicible horreur, qu'elle s'explique tous les

jours un peu mieux. Maintenant, public protestant, l'heure est venue; il vous fallait à tout prix des mensonges, vous en aurez assez pour vous satisfaire; vous avez demandé et l'on vous sert. Elle ouvre la bouche, elle élève la voix; votre oracle, votre prophète, votre idole va parler; elle commence ses « Terribles révélations. » Quelle est donc cette créature si misérable, si perverse, si malveillante et cependant tant à plaindre? C'est Maria Monk.

Mes frères, dans ce que je viens de dire, je n'ai fait que donner une forme, à ma manière, aux traits principaux de sa vie; les choses sont telles que je les ai exposées. L'histoire de cette malheureuse fut écrite et parut en même temps que son roman. Divers témoins ont déposé qu'elle était née vers 1816 de parents qui avaient habité Montréal, dans le Canada. Elle avait à peine sept ans lorsqu'elle brisa un crayon d'ardoise sur sa tête; depuis ce moment, elle eut le cerveau dérangé. A huit ans elle fréquentait l'école d'un couvent de religieuses. A quatorze ou quinze ans, elle abandonna le toit de sa mère et entra au service de diverses personnes; on la voit successivement chez un maître d'hôtel, chez un fermier, chez un commerçant et autres, et enfin, pendant quelque temps, elle vécut de la charité publique. Elle s'enfuit de chez une de ses maîtresses en lui emportant une quantité considérable de linge; deux autres la renvoyèrent pour sa mauvaise conduite, et partout elle fut regardée comme d'une moralité au moins fort douteuse. C'est alors qu'elle fit son apparition à Montréal même et se donna pour la fille d'un magistrat de cette ville, le docteur Robertson, qui

l'avait tenue enchaînée dans une cave durant quatre années. Cet essai n'ayant pas réussi, elle alla aux États-Unis, se montra à New-York, et débita un autre conte, mais cette fois avec plus de succès, contre un des couvents de Montréal, d'où elle disait s'être échappée. Elle fut soutenue par un parti de protestants de New-York, qui avaient en elle la plus grande foi, et qui mirent son histoire par écrit. On ne sait pas d'une manière certaine qui en fut l'auteur; on cite le nom de deux personnes, dont l'une est très-connue dans cette ville. Quoi qu'il en soit, dans ce livre, Maria Monk fait une description très-détaillée de son couvent imaginaire de Montréal, et de quelques-unes des religieuses qu'elle prétend y avoir connues. Lorsque cette calomnie arriva à Montréal, les protestants de la ville voulurent voir le couvent en question, et, après une inspection des plus minutieuses, ils se convainquirent qu'il ne répondait en rien à la description qui en avait été faite. Il était donc bien établi qu'elle n'y avait jamais mis les pieds. D'autre part, il fut prouvé que cette description était exactement celle d'un pénitencier, qu'elle avait habité en dernier lieu et d'où elle avait été chassée pour sa mauvaise conduite. En outre, le portrait qu'elle avait fait des religieuses répondait à celui de quelques pénitentes, ses compagnes. Il y a dans ce livre quelque chose de plus remarquable encore, non en ce qui la regarde, mais en ce que cela vient à l'appui de ce que j'ai soutenu dans plusieurs de ces conférences. J'ai beaucoup insisté sur le caractère traditionnel de l'imposture dont les catholiques sont victimes. C'est toujours le même mensonge sans cesse renouvelé.

Nous en avons un exemple très-curieux dans l'ouvrage infâme dont il est ici question. Dès qu'il parut, les journaux de l'époque constatèrent, sans être contredits, que ce n'était en grande partie que la reproduction d'un livre imprimé en 1731 sous ce titre : « *Les portes de l'enfer ouvertes, ou Révélation des mystères du cloître.* » Le pamphlet « de Maria Monk, dit un journal de Liverpool, est une « copie textuelle de ce livre; il n'y a de changé que les « noms. » Le rédacteur d'un journal de Boston « s'engageait à démontrer le fait; » et le rédacteur d'une autre feuille « était prêt à assurer par serment qu'il avait eu « l'ouvrage original en sa possession quelques mois seulement avant qu'il fût prêté aux éditeurs des Révélations de Maria Monk. » Pour le prouver, il reproduisit quelques extraits de l'un et l'autre livre, qui étaient les mêmes mot pour mot <sup>1</sup>.

Voilà donc un témoin prêt à soutenir la tradition protestante, quelque loin qu'elle puisse aller, quelque vérité ou quelque principe qu'elle rencontre sur son chemin. Je vous prie, mes frères, de surmonter votre répugnance comme je surmonte la mienne, et de me permettre de vous lire, ne serait-ce que pour montrer le contraste entre elle et M. Blanco White, un ou deux passages de son roman, que je puis citer sans inconvenance.

Je vous donnerai d'abord la clef de tout le livre, considéré comme composition; je vous parlerai de son contenu et de la morale qui en ressort à l'usage du monde protestant. C'est une idée, ainsi que je l'ai déjà

<sup>1</sup> Voir, sur ces faits, le livre intitulé : *A complete refutation of Maria Monk's atrocious plot, etc.*, par le Rév. R.-W. Willson (aujourd'hui évêque de Hobart-Town). Nottingham, 1837.

dit, qui a été suggérée naturellement à un esprit impur, et qui s'adresse à un lecteur curieux. Nous partons tous nécessairement de ce principe que ce qui est intérieur se révèle par ce qui est extérieur ; que c'est l'âme qui conduit la langue, qui inspire les yeux, qui détermine les actions. L'Écriture sainte enseigne la même chose, quand elle dit « que la bouche parle de l'abondance du cœur. » C'est pourquoi, lorsqu'un étranger visite un couvent, et qu'il voit l'ordre, la paix et le bonheur qui y règnent, il prend naturellement tout cela pour l'indice de la paix et de la joie intérieures qui doivent être le partage des personnes qui habitent cette maison. Lorsqu'il assiste à une messe, et qu'il considère la majesté des cérémonies, il est naturellement porté à croire que le prêtre « lève au ciel des mains pures, » et qu'il est aussi chaste dans son cœur qu'il est modeste et grave dans son maintien. Or, l'objet du livre de Maria Monk est de renverser cet enchaînement naturel d'idées, d'établir le principe contraire, et de faire croire que ce qui est intérieur diffère toujours de ce qui est extérieur ; que plus il y a de sainteté dans les apparences, plus il y a de dépravation dans le cœur. Il faut le reconnaître, il y a eu des cas où ce qui paraissait beau et brillant n'était qu'un sépulcre blanchi, « remplis d'os de morts et de toutes sortes de corruptions. » Ces cas ont existé et peuvent se renouveler, mais ils ne sont assurément pas naturels ; c'est l'exception et non la règle. Pour en faire la règle des choses, il faudrait détruire le témoignage des sens : quand un homme rit, il faudrait dire qu'il est triste ; quand il pleure, il



faudrait dire qu'il est gai ; quand il prend un ton d'arrogance , dire qu'il est aimable , quand il débite des sottises, dire qu'il est sage ; tout cela, parce qu'il y a des cœurs tristes qui prennent un air joyeux, et que la sagesse divine a voulu quelquefois paraître folie. Un habile diplomate, d'après ce qu'on rapporte, appelait la parole l'art de déguiser sa pensée. Mais qui ne voit que c'est l'originalité même du principe émis d'une manière ironique dans cette proposition qui fait qu'on la cite encore. Cependant, il y a pour le commun des lecteurs quelque chose de séduisant dans cette affreuse manière d'envisager les choses. La malveillance, l'amour du scandale, dont les esprits grossiers sont si avides, le désir de trouver ceux qui passent pour religieux aussi mauvais que les autres, la passion du mystère et du merveilleux, qui donne à quelque conte monstrueux sur le métier du prêtre autant d'attrait qu'aux histoires de revenants, tout cela explique la fortune de ce principe pervers dans les masses.

Maria Monk, ou plutôt les écrivains quels qu'ils soient qui ont écrit son livre, lui font dire dans un endroit : « Je  
« me suis souvent demandé comment j'avais pu me  
« laisser abuser si longtemps sur l'état des religieuses ;  
« toute la sainteté de leur vie n'était, je le vois mainte-  
« tenant, qu'une simple apparence. Cet air de sainteté et  
« de douceur céleste qu'elles faisaient paraître, au milieu  
« de nous qui étions novices, je reconnus que ce n'était  
« qu'un déguisement destiné à couvrir une conduite que  
« l'on ne souffrirait pas dans aucune société décente du  
« monde ; et quant à la joie et à la paix du ciel que je

« m'attendais à rencontrer parmi elles, j'appris trop bien  
« qu'elles n'existaient pas là <sup>1</sup>. »

Parlant d'un tableau de l'enfer, que considéraient les religieuses, elle fait dire à une d'elles quelque chose de si effroyable, que le lecteur sait à peine s'il doit rire ou pleurer : « Je me rappelle qu'elle avait donné au  
« malheureux qui mordait les barreaux de l'enfer et  
« qui, tout chargé de chaînes, portait sur la tête un  
« serpent dont il était dévoré, le nom du père Dufresne.  
« Ne lui ressemble-t-il pas, ajoutait-elle, lorsqu'il vient  
« au catéchisme avec sa longue figure triste et grave et  
« qu'il commence son discours en disant : Mes enfants,  
« j'espère que vous avez mené une vie bien dévote <sup>2</sup>. »

Dans ces passages, le but de l'écrivain est de familiariser l'imagination du lecteur avec la pensée que l'hypocrisie est naturelle, qu'elle est l'état ordinaire des choses, et de l'accoutumer à ne voir que corruption intérieure dans toute action un peu gravement faite. Les apparences religieuses deviennent, non pas une présomption de la sincérité des sentiments, mais une présomption du contraire : l'extravagance du récit en fait la plausibilité. Le lecteur se dit : « Cela est si  
« horrible, que ce doit être vrai ; personne n'aurait  
« pu l'inventer. »

C'est dans l'intention d'accroître cette plausibilité si peu naturelle, que les auteurs s'appesantissent sur divers détails qui se présentent ou qui peuvent aisément se présenter dans les églises catholiques et les couvents. Par exemple : « Le vieux prêtre, disent-ils,

<sup>1</sup> Page 416. — <sup>2</sup> Page 82.

« lorsqu'il allait administrer le sacrement à la campagne, « avait coutume de se faire précéder d'un individu qui « sonnait une cloche pour donner le signal. En enten- « dant ce bruit, les Canadiens devant les habitations « desquels il passait, venaient se prosterner jusqu'à « terre, adorant le sacrement comme Dieu. » Sans au- « cun doute, cela est vrai; les catholiques adorent le saint sacrement, parce qu'ils croient que c'est notre Seigneur lui-même. C'est pour cette raison que nous le dirons dans notre livre, car nous voulons avoir une assise naturelle; nous voulons établir le mensonge sur un fondement de vérité.

Il est dit encore : « La cloche sonnait à six heures et « demie pour nous réveiller. La vieille religieuse qui « faisait la garde de nuit se mettait à crier : Voilà « le Seigneur qui vient. Les religieuses répondaient « toutes : Allons au-devant de Lui. On s'agenouillait « ensuite et l'on baisait la terre <sup>1</sup>. »

Considérons maintenant l'effet de tout ceci : lorsqu'une personne qui n'a jamais mis le pied dans une église ou dans un couvent, lit ces détails; quand elle entend parler de grilles du confessionnal, de bénitier, de la coutume de plonger les doigts dans un bassin d'eau bénite, du silence pendant le dîner, de la récréation qui suit, du prêtre qui dit la messe tantôt en joignant les mains, tantôt en étendant les bras, et le visage tourné vers l'autel, du titre de « mon Père, » qu'on lui donne, et de celui « d'enfant » qu'il donne lui-même, et qu'ensuite cette personne entre dans une église ou dans un couvent

<sup>1</sup> Page 39.

catholique, elle se dit aussitôt : « C'est bien là ce que  
« j'ai lu dans le livre ; voilà précisément la chose dont on  
« m'a donné la description. » L'autorité de son auteur  
est confirmée à ses yeux , et dès lors les actes du cérémo-  
nial, les yeux baissés et les mains jointes, sont pour elle  
des choses tellement liées avec tout ce que son livre lui  
a calomnieusement raconté, qu'elle ne peut plus les en  
séparer ; le prêtre catholique est convaincu d'hypocrisie  
par cela seul qu'il observe les usages que tout le monde  
sait qu'il observe, qu'il doit observer et que l'Église a tou-  
jours observés. Ainsi, les mêmes choses qui sont naturel-  
lement si touchantes et si belles dans les vieilles formes  
de la piété catholique, deviennent par cet artifice un  
moyen d'inspirer le soupçon à celui qui les contemple.

Oui ; toutes ces belles apparences de bien ne sont  
qu'un voile, derrière lequel se cachent d'indicibles  
horreurs. Déchirons-le, autant que cela est possible,  
sans participer au péché de l'écrivain. Notre héroïne a  
passé son noviciat, et va faire ses vœux. Tout à coup  
l'horreur de sa situation lui est révélée ; elle était, en fait,  
dans une maison de mauvais esprits ; elle ne pouvait y  
rester, dit-elle, car la douleur l'y aurait fait mourir, ce  
qui se serait assez bien compris, si elle eût été une  
personne religieuse. La mère supérieure lui dit « que  
« tels étaient presque toujours les sentiments qu'on  
« éprouvait d'abord ; que beaucoup d'autres religieuses  
« les avaient eus comme elle, mais que depuis elles avaient  
« bien changé. Elle-même, en entrant au couvent, les  
« avait éprouvés. Les doutes, ajoutait-elle, sont nos  
« plus grands ennemis. Ils mettent en question tous

« les devoirs et nous font hésiter à chaque pas. Ils naissent d'un reste d'imperfection; ce sont des preuves que le péché n'est pas tout à fait mort en nous; il faut les chasser immédiatement, les confesser et s'en repentir, comme d'autant de fautes mortelles, qui nous conduiraient en enfer. Les prêtres, disait-elle encore, ne peuvent pas pécher; c'est impossible, car tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils désirent est bien <sup>1</sup>. »

Vous le savez, mes frères, nous portons dans notre cœur une loi divine que la nature y a écrite. L'Église catholique est fondée sur cette loi et ne peut point l'anéantir. Aucun prêtre, aucun évêque, aucun concile ne saurait faire que ce qui est vil et honteux devienne juste et honnête. Dans ce passage, on voudrait insinuer au monde protestant que les religieuses sont obligées d'obéir à leurs confesseurs dans des choses essentiellement coupables, horribles, impies. Que le témoignage de M. Blanco White est différent! Il a dit tout ce qu'il a pu contre les couvents; mais jamais il n'a seulement donné à entendre qu'on enseignât à des religieuses l'impeccabilité des prêtres, leur impuissance de rien commander ou de rien vouloir qui fût condamnable, et par conséquent l'obligation de leur obéir dans tout ce qu'ils exigent. Le plus grand reproche qu'il faisait à la religion catholique, c'est qu'elle était trop sévère, loin d'être relâchée; qu'elle surexcitait trop; qu'elle jetait dans les scrupules et la mélancolie. L'objet le plus grave de ses accusations, à part le cas du petit nombre d'incrédules, c'est qu'il connaissait quelques personnes et qu'il en

<sup>1</sup> Page 35.

soupçonnait d'autres, qui péchaient, avec la conscience qu'elles faisaient mal, puis allaient se confesser et retombaient encore. Mais il n'est nullement question que le bien ait été appelé mal et que le mal ait été appelé bien. Continuons nos citations du livre de Maria Monk.

« La mère supérieure me donna d'autres informations, « qui excitèrent en moi des sentiments différents, mais « non moins épouvantables. Des enfants naissaient quelquefois dans le couvent ; on les baptisait toujours, puis « on les étranglait. Leur bonheur éternel était ainsi assuré ; car le baptême, les purifiait de toute souillure, « et, s'en allant du monde avant d'avoir eu le temps de « pécher, ils étaient reçus au ciel immédiatement. Heureux, ajoutait la supérieure, ceux qui assurent ainsi à « ces petits êtres l'éternelle félicité ! Si elles le pouvaient, « leurs petites âmes remercieraient ceux qui ont tué leur « corps <sup>1</sup>..... Autant que je puis le savoir, on ne prenait « aucune peine de garder ces choses-là secrètes..... Je « crois avoir appris des religieuses que, pendant mon « séjour au couvent, on avait étouffé ou enterré dans « la cave dix-huit ou vingt enfants nouveau-nés <sup>2</sup>. »

Les religieuses, suivant son récit, avaient le même sort, si elles se refusaient à un genre de vie pour lequel seul, paraît-il, le couvent avait été fondé. Elle donne sur le meurtre d'une d'entre elles, des détails que je vais reproduire ; après quoi je pourrai, je pense, clore mes citations.

« J'entrai, dit-elle ; mes compagnes étaient derrière moi et se tenaient debout, le lieu étant trop petit pour

<sup>1</sup> Page 35. — <sup>2</sup> Page 120.

« contenir plus de cinq personnes à la fois. La jeune re-  
« ligieuse était séparée des autres et occupait le milieu  
« de la pièce ; elle paraissait avoir vingt ans ; elle avait  
« les cheveux blonds, les yeux bleus, et était d'une très-  
« belle complexion <sup>1</sup>. » La pauvre victime est amenée  
devant l'évêque qui, continue l'écrivain, « avait décidé  
« son sort et juré qu'elle n'échapperait pas, comme il  
« était aisé de s'en apercevoir. A quelques questions  
« qui lui furent faites, elle garda le silence ; à d'autres  
« elle répondit qu'elle ne se repentait point des paroles  
« qu'elle avait prononcées et qui avaient été rapportées  
« par d'autres religieuses qui les avaient entendues ;  
« qu'elle était fermement résolue à résister de toutes ses  
« forces aux crimes qu'on voulait lui faire commettre et  
« qu'elle détestait. Elle ajouta qu'elle aimerait mieux  
« mourir que d'être cause de l'assassinat de petites créa-  
« tures innocentes. C'est assez, achevez-la, dit l'évêque.  
« Deux religieuses tombèrent aussitôt sur la pauvre  
« femme, et se préparèrent à exécuter la sentence, pour  
« obéir aux ordres du supérieur. La victime ne perdit  
« rien de son calme ; elle resta jusqu'à la fin douce  
« comme un agneau. » On la bâillonne, on la couche  
sur un lit, « et puis, continue le récit, on jette sur elle  
« un matelas. Un des prêtres, semblable à une furie,  
« saute sur ce matelas de toutes ses forces ; il est suivi  
« d'autant de religieuses que la place en peut contenir,  
« et tous ensemble se mettent à fouler la victime de  
« leurs pieds jusqu'à ce qu'ils l'aient non-seulement  
« étouffée, mais meurtrie..... Au bout de quinze ou

<sup>1</sup> Page 35.

« vingt minutes, lorsqu'on put croire que la patiente  
« était morte, le prêtre et les religieuses cessèrent de la  
« fouler et descendirent du lit. Tout était immobile sous  
« le matelas. Alors on commença à rire, etc. »

Je crois pouvoir me dispenser de continuer une semblable lecture, aussi stupide qu'atroce. Maria Monk donne le nombre des religieuses qui ont été tuées de la sorte, et le nombre de celles qui se sont suicidées ; puis elle décrit les différents genres de punitions et les tortures les plus usitées, qui étaient la strangulation, les fers rougis, le verre mâché, le bonnet de force, les cachots souterrains et tout ce qui s'ensuit. Elle conclut par cette grave réflexion : « L'Écriture, dit-elle, m'impressionne puissamment toutes les fois que je la lis ; je comprends  
« que je ne fais que de commencer à connaître les  
« grandes vérités dont j'aurais dû être instruite de  
« bonne heure..... Le passage de l'Écriture qui a fait  
« sur mon esprit une impression profonde, est le texte  
« relatif au sabbat sur lequel prêcha le chapelain à mon  
« entrée dans la maison : Cherchez les Écritures. » Ainsi se termine le livre.

J'ai montré le caractère de l'écrivain et le caractère de son livre ; il me reste à parler de l'accueil que lui a fait le public. La calomnie fit sa première apparition en 1836, et nous sommes arrivés en 1851 sans qu'elle ait rien perdu de son prestige. J'ai pris des informations, et il m'a été assuré qu'il en avait été mis en circulation, en Amérique ou en Angleterre, de 200,000 à 250,000 exemplaires, dans l'espace de quinze ans. L'édition dont je me suis servi est de cette année ; elle sort des presses de Nottingham.



Un grand nombre de ces exemplaires se sont vendus à très-bas prix et ont été distribués par des personnes qui auraient dû savoir que tout cela n'était qu'une fiction impie. Le livre se trouve présentement dans quelques-unes des bibliothèques paroissiales de cette ville, et un bruit auquel j'ai de la peine à croire, cite parmi les distributeurs les noms les plus recommandables. Cette propagande a porté ses fruits, du moins en Amérique. Un couvent de religieuses a été brûlé à Charlestown, et, à New-York, cinquante maisons catholiques ont été détruites par un incendie qui s'est étendu jusqu'à la cathédrale.

J'ai achevé, mes frères, le contraste que je m'étais proposé d'établir devant vous. Un écrivain de renom, homme d'honneur et de caractère, qui est reçu dans les premiers cercles de la métropole et qui est l'ami des ministres protestants les plus distingués de son époque, apporte son témoignage contre le catholicisme ; ce témoignage est vrai dans le fond, et il succombe. D'autre part, une misérable coureuse fait imprimer le sien ; ce témoignage est un tissu de fables et il obtient un succès complet. Le peuple est ici juge ; sa sentence révèle un grand fait : la vérité est au-dessous des exigences de la cause du protestantisme, et le mensonge est son meilleur soutien.

Ne croyez pas, mes frères, que j'aie choisi tout exprès mes exemples dans un dessein particulier. Les habitants de Birmingham doivent savoir mieux que qui que ce soit si je mérite ce reproche. Il n'y a que deux ans que je suis ici, et ces deux années ont été marquées par des accusations contre les catholiques, les mêmes quant au caractère peu honorable de leurs auteurs, quant à l'énor-

mité de leur mensonge et à leur immense vogue, que celle de Maria Monk. Il y a deux ans c'était Jeffreys; l'année dernière c'était Théodore. Vous vous souvenez du rôle de Jeffreys, de ses larmes, de ses prières, de ses harangues, de tout ce qu'il a fait pour soulever une population entière contre une innocente société de religieux; vous savez comment il a été convaincu d'imposture, comment il a ensuite confessé son crime et a été mis en prison. Vous vous souvenez aussi de cet imposteur appelé Théodore, qui déclama et écrivit contre nous des choses si monstrueuses, qu'on n'eût pu lui supposer d'autre but que celui de faire rire à nos dépens les maisons de débauche. Vous savez cependant qu'il fut un moment bienvenu partout, qu'on le reçut dans les assemblées religieuses protestantes, qu'il y fut honoré comme un oracle véridique, jusqu'à ce qu'enfin il fut reconnu pour être ce que tout le monde aurait dû voir qu'il était dès le début, si l'on rendait aux catholiques la justice que tout protestant considère comme lui étant due à lui-même. Le mensonge est donc la base de la tradition protestante.

D'un autre côté, j'aurais pu vous donner d'autres exemples comme celui de M. Blanco White; j'aurais pu vous parler de M. Steimnitz, qui, dans le courant des dix dernières années, commença son noviciat chez les jésuites, les quitta, se fit protestant et publia un aperçu sur la société qu'il avait abandonnée. Il écrivit pour la faire connaître et n'épargna ni le fiel ni l'injure; mais pour des faits, il en eut si peu à produire contre la Société de Jésus, qui fussent à sa con-

naissance personnelle, et les protestants furent tellement désappointés en le lisant, qu'ils regardèrent son livre comme un tour de jésuite, et prétendirent qu'il n'avait attaqué les bons pères que pour mettre l'avantage de leur côté : — La vérité ne peut donc pas servir la tradition protestante.

Le mensonge réussit pour un temps, pour une époque; mais là s'achève son cours et il finit. La vérité est éternelle; elle est forte et elle prévaudra. La fin est l'épreuve de toutes choses. Frères de l'Oratoire, nous triompherons sûrement, parce que « nous sommes injustement accusés, pour l'amour de Son Nom, de toutes sortes de mal. »

## CINQUIÈME CONFÉRENCE.

### INCONSÉQUENCE LOGIQUE DE LA MANIÈRE DE VOIR DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE.

Dans notre conférence de la semaine dernière, j'ai fait d'une manière incidente une observation qui, au point de vue général où je me suis placé pour étudier la position de l'Église catholique en Angleterre, mérite qu'on y insiste. Je disais que, même en faisant abstraction des avantages particuliers qui peuvent justifier l'usage catholique du célibat imposé à notre clergé et inhérent à la vie monastique (dont je n'avais pas à m'occuper) et en ne considérant la question qu'au point de vue où les protestants l'envisagent, c'est-à-dire en nous tenant sur la simple défensive, nous pouvons toujours, quand on nous objecte l'exemple de mauvais prêtres et de mauvais religieux, ramener la discussion à ce que j'appellerais volontiers la question préalable. Je veux dire que nos adversaires sont obligés de prouver d'abord que les scandales sont plus nombreux dans un clergé marié que dans un clergé non marié ; qu'il y a moins d'exemples de luttes intérieures, de troubles de conscience, de découragement, de sécheresse, d'immoralité, de dureté dans la dé-

pendance et de souffrances désespérées, parmi les femmes protestantes, mariées ou non, que parmi nos religieuses. Ils doivent ensuite démontrer que, dans tous les exemples coupables qu'ils citent, c'est précisément à cause du vœu qui les oblige au célibat, que les prêtres accusés ont succombé à la tentation du mal et que les religieuses qu'ils plaignent sont passées du bonheur à la misère. Jusqu'à ce qu'ils aient prouvé cela, ils n'auront rien fait du tout. Les protestants, pour la plupart, trouvent fort commode d'attaquer les autres et très-désagréable de se défendre eux-mêmes ; ils nous mesurent sur un pied et se mesurent sur un autre ; et ils nous accusent de tous les péchés du monde, parce que nous faisons quelquefois ce qu'ils font eux-mêmes tous les jours.

Cette partialité est un des traits les plus caractéristiques du protestant, et par ce mot de protestant, remarquez bien que je n'entends pas parler de tous ceux qui ne sont point catholiques, mais uniquement des partisans de la tradition qui remonte à Élisabeth. Ceux-là ne sont pas en état de faire preuve de loyauté ; ils ne peuvent pas être justes, quand même ils l'essayeraient. Ce sont des ignorants, qui finissent par perdre le sentiment de l'équité. Ils ont constamment envisagé les choses sous un certain jour, et ne peuvent plus se faire à un autre. Il leur est impossible d'entrer dans les idées d'autrui, de s'arrêter aux principes dont ces idées dépendent, et de se demander à eux-mêmes en quoi ces principes diffèrent ou s'ils diffèrent entièrement de ceux qui déterminent leurs propres idées. Semblables à des hommes qui sont restés longtemps dans la même position, ils se trouvent

engourdis et paralysés et ont plus de peine que nous ne pouvons l'imaginer à allonger les membres et à les remuer librement.

Cette étroite partialité de l'intelligence protestante peut être démontrée de bien des manières. Nous en choisisons un exemple dans la question de l'éducation. Il a été prouvé jusqu'à l'évidence que ce que l'Église catholique soutient en Irlande contre le gouvernement anglais, dans ce qui touche aux Collèges de la Reine pour l'éducation des classes moyennes et supérieures, n'est pas autre chose que ce que le protestantisme veut en Angleterre contre ce même gouvernement, à savoir, que l'instruction séculière ne soit point séparée de l'éducation religieuse <sup>1</sup>. Les catholiques d'Irlande soutiennent le même principe que les protestants d'Angleterre, et cependant, le ministère ne comprend pas l'irrésistible force de ce fait, et les mêmes individus qui pensent pouvoir accorder une chose aux protestants dans un pays, s'irritent et s'indignent qu'un peuple catholique ose en demander autant dans un autre. Mais comment se fait-il que des hommes intelligents, qui peuvent conclure de la chute d'une pomme à la révolution d'une comète, et tirer de la situation des affaires anglaises, des inductions économiques et politiques pour l'amélioration de l'Italie et de l'Espagne, comment se fait-il, dis-je, qu'en abordant une question de religion ils deviennent tout à coup incapables de comprendre que ce qui est raisonnable et juste dans un pays ne saurait être complètement absurde et paradoxal dans un autre? Ce qui est vrai sous tel degré

<sup>1</sup> Voir le journal le *Tablet*, mai 31, 1851.

de latitude, est vrai sous un autre degré. Il vous est permis de dire, si cela vous plaît, que le catholicisme est faux ; mais vous n'avez pas le droit, — car ce serait de la mauvaise logique, — d'être surpris que ceux qui le croient vrai agissent en conséquence de cette supposition ; et vous vous faites mal d'en vouloir à ceux qui, en Irlande, résistent à un système que vos propres amis et vos partisans en Angleterre détestent de tout leur cœur et combattent victorieusement.

Prenons encore un sujet tout différent. Un protestant blâme les catholiques d'honorer les images ; cependant, c'est ce qu'il fait lui-même. Car il ne voit aucune difficulté à pratiquer à leur égard ce qui répugne autant à ses propres idées des convenances que le culte même qu'il déteste, c'est-à-dire l'insulte et la raillerie. Y a-t-il du bon sens en effet à montrer du mépris dans les circonstances où il est absurde et grossier de montrer du respect ? Approbation et critique, louange et blâme vont ensemble. Je ne veux pas dire, bien entendu, que vous méprisez ce que vous respectez ; mais que les deux idées de respect et de mépris sont tellement liées ensemble, que là où vous pouvez, à tort ou à raison, appliquer l'un, il est possible d'appliquer l'autre. Dites-moi donc ce que l'on veut en brûlant en *effigie* des évêques, des cardinaux et des papes ? Cela ne signifie-t-il rien ? N'est-il pas évident, au contraire, que c'est fait avec l'intention d'insulter ; et quiconque serait brûlé en effigie ne le prendrait-il pas pour un outrage ? Comment donc se fait-il qu'il ne soit point absurde d'éprouver de la peine à se voir insulter en effigie, et qu'il le soit, néanmoins, de

sentir du plaisir à être honoré également en effigie ? Pourquoi serait-il puéril d'honorer une image, s'il ne l'est pas de la mépriser ? Pour excuser l'acte qu'il se permet, un protestant ne peut s'autoriser que d'une seule raison, c'est qu'il y est accoutumé, tandis qu'il n'a pas l'habitude du contraire. Honorer une image est une idée nouvelle, elle lui paraît étrange, et, chose étonnante ! il ne voit pas qu'il l'a déjà admise, en principe, en admettant l'idée opposée, et après avoir crié contre le catholique, qui couronne une image de la Vierge, il continue tranquillement son chemin et va mettre le feu au mannequin en paille de Guy Fawkes.

Ce n'est pas tout encore ; les protestants élèvent aujourd'hui des statues pour représenter leurs héros, et ils leur rendent des hommages sans le moindre scrupule. Le parti qui représente la fleur et la crème du protestantisme était fier de posséder sur le Collège Green à Dublin, la statue équestre du roi Guillaume, et, sans faire allusion à personne, je me rappelle les cris d'horreur que poussèrent les protestants, il y a quelques années, lorsqu'ils virent le cavalier désarçonné. Pendant la nuit, des profanes avaient jeté le roi à bas de son cheval, et le lendemain il fut trouvé, comme Dagon, gisant à terre, à la grande douleur de ceux qui s'intéressaient à lui. Vous auriez dit que ce pauvre bloc insensible avait réellement vie, à voir la manière dont on prit la chose et comment on parlait de son visage, de ses bras, de ses jambes. Ces mêmes protestants, cependant, se seraient récriés avec indignation, si j'eusse personnifié le crucifix, et employé en en parlant les expressions *il* et *lui* ; ils m'auraient traité comme un des mons-



tres décrits dans l'Apocalypse, si j'avais rendu à mon Seigneur vivant l'honneur qu'ils rendaient à leur roi mort.

Autre exemple : — Lorsque Jacques II fut parti, et que le roi Guillaume dont il vient d'être question eut pris la couronne, il se trouva des gens qui refusèrent à celui-ci le serment de fidélité, parce qu'ils l'avaient déjà prêté au roi Jacques. Quelqu'un avait-il le droit de les délier de leur serment? Ces hommes scrupuleux, cependant, étaient en petit nombre. La plupart furent d'avis que le serment n'avait été que conditionnel et qu'ils n'y étaient tenus qu'autant que leur vieux roi persévérerait dans sa bonne conduite, quoiqu'il n'y eût rien dans les termes qui expliquât une semblable restriction. En conséquence, ils crurent pouvoir s'en dégager, dès qu'ils en eurent envie. Ainsi, par le même raisonnement, si un prêtre catholique qui aurait embrassé le protestantisme venait dans ce pays et qu'il y prît femme, qui songerait, parmi ses nouveaux coreligionnaires, à lui en faire un crime? On trouverait cela tout naturel, parfaitement décent et raisonnable, et l'on s'en réjouirait comme d'une protestation contre la superstition romaine; cependant, cet homme avait fait un vœu et il l'a rompu. « C'est vrai! Mais il n'aurait pas dû le faire; il ne s'est engagé que par ignorance; le vœu était antichrétien et par conséquent illégitime. » Il y a donc, à ce qu'il paraît, des vœux qui ne sont pas légitimes, des serments qu'on ne doit pas remplir, des cas enfin où une dispense est nécessaire? Eh bien! qu'un catholique le dise, — et le catholique dit moins encore que le protestant, car il établit et distingue

rigoureusement ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas, il étudie la question dans ses principes et défend à l'homme d'être juge dans sa propre cause; — qu'un catholique, disons-nous, *affirme* ce que le protestant *pratique*, et il fournit aussitôt matière à une demi-douzaine de discours de meetings, et à toute une série de traités à l'usage de nos sociétés de Propagande.

Jepourrais certainement m'étendre davantage sur quelques autres exemples, qui prouvent l'aveuglement de nos adversaires touchant des actes qu'ils pratiquent ou des principes qu'ils admettent et qu'ils nous reprochent, à nous, comme des énormités; mais il me suffit d'y avoir appelé votre attention, et je passe à un autre ordre de faits.

Quel plus riche sujet de déclamation contre nous que l'accusation de persécution? L'Église catholique est un pouvoir persécuteur; chacun de nous est un persécuteur, et, si nous ne le sommes pas naturellement, nous sommes contraints de le devenir par la nécessité où nous nous trouvons d'obéir à une Eglise persécutrice de sa nature. Jetons donc un coup d'œil attentif sur ce pays protestant, qui a une si grande horreur de la persécution, une si noble répugnance pour les persécuteurs, une si tendre compassion pour les persécutés, et voyons si la généralité, pour ne pas dire plus, n'est pas avec nous dans la même barque. Voyons s'il y a quelque chose qu'on nous accuse de faire et que les protestants ne fassent pas aussi, quelque chose qu'on nous reproche d'avoir fait et qu'ils n'aient pas fait eux-mêmes; si, enfin, avec ces principes de tolérance et la sanction que, d'un autre côté, ils donnent, dans la pratique, au système de persécution, ils ne ressemblent pas réellement

à ce grand roi qui, dans un mauvais moment condamna un homme pour un crime dont lui-même était coupable.

Quand on parle de persécution et qu'on accuse les catholiques de persécuter, je pense qu'on veut dire que les catholiques punissent pour délits religieux et qu'ils font peser leurs châtimens sur les personnes, les biens, les privilèges, la réputation. On veut dire que nous haïssons, calomnions, tournons en ridicule, poursuivons d'injures, et inquiétons par tous les moyens ceux qui ne pensent pas comme nous ; que nous les poursuivons en leur imposant des sermens du *test*, en les frappant d'incapacités, en prononçant contre eux des pénalités civiles, l'emprisonnement, l'exil, l'esclavage, la torture et la mort ; que nous sommes implacables dans nos vengeances, inflexibles dans nos mesures, perfides dans nos actions, impitoyables dans nos châtimens. On racontera quelque histoire à l'appui, en l'exagérant beaucoup, assez pour qu'on s'en aperçoive à première vue ; mais cependant toujours avec quelque petit fond de vérité, comme on doit bien se l'imaginer. Eh bien ! voici ce que je me propose. Je ne discuterai aucun point de doctrine ou de principe — une semblable tâche ne serait pas dans le cadre de ces conférences ; — je ne chercherai pas si la cruauté sauvage, l'animosité implacable, la passion frénétique, l'amour du sang et le plaisir de voir mourir, sont des choses justes ou coupables ; je ne veux toucher à aucune question de la loi morale, et même je n'examinerai pas jusqu'à quel point les catholiques peuvent avoir mérité qu'on les accusât de barbarie, de cruauté et de fanatisme, par la raison que ce n'est point là mon but. Mon intention est seulement

de prouver que les actes imputés aux catholiques, quelle qu'en soit la nature, ressemblent tellement en principe à ce que pratiquent les protestants eux-mêmes, et à ce qui, au jugement d'un protestant, est naturel, simple et convenable, que nos adversaires sont les dernières personnes au monde qui puissent en toute sûreté et sans inconséquence accuser les catholiques d'être persécuteurs, s'ils ne veulent pas jeter des pierres dans leur propre jardin.

En disant cela, ce n'est pas un paradoxe que j'avance, c'est une vérité que les protestants raisonnables eux-mêmes savent reconnaître. Voici comment le docteur Whately, l'archevêque protestant actuel de Dublin, l'un des premiers écrivains du jour, et des adversaires les plus violents du catholicisme, s'exprime, au moment même où il s'élève le plus contre notre sainte religion : « L'Eglise  
« romaine, dit-il, que l'on a si longtemps et si hautement accusée d'être une église persécutrice, est en  
« effet grandement coupable de ce crime, mais elle ne  
« saurait être regardée, avec la moindre apparence de  
« raison, comme en étant la cause première.... Ce mal, de  
« même que les autres erreurs romaines, a son principe  
« dans le cœur dépravé du vieil homme. Il n'a pas plus  
« que le reste commencé avec le romanisme, et l'on ne  
« doit pas s'attendre à ce qu'il finisse avec lui <sup>1</sup>. »

Je vais donc prendre le protestant dans sa famille, dans sa maison, au milieu de ses amis, dans ses occupations, dans sa position civile ou politique, le supposer bon père, maître généreux, membre utile de la société, et partir de là pour savoir si, en matière de persécution,

(<sup>1</sup>) Whately on Romanism, p. 225.

pour peu qu'il voulût se regarder dans son miroir, il n'aurait pas quelque raison de se prendre pour un catholique.

Quelle est, par exemple, la première chose que fait un père de famille protestant, chose d'ailleurs très-naturelle, lorsqu'il apprend que son fils devenu homme ou que sa fille devenue femme, et même quand l'un et l'autre sont depuis longtemps arrivés à leur majorité, a embrassé ou est sur le point d'embrasser le catholicisme? Il y a, bien entendu, des exceptions; mais, dans la plupart des cas, la conduite du père est tellement la même et si bien en harmonie, du reste, avec la loi générale à laquelle appartiennent les exemples particuliers, que je crains presque de la raconter, de peur de paraître faire des personnalités, ce qui est loin de ma pensée et de mon cœur, et d'avoir l'air de critiquer, lorsque je veux au contraire développer une question. « Mon cher  
« fils, lui dit le père, en l'appelant par son nom de bap-  
« tême, vous savez avec quelle tendresse je vous aime et  
« combien j'ai été bon pour vous. Je vous ai donné la  
« meilleure éducation qu'il m'a été possible et j'ai été fier  
« de vous. Il n'y a qu'une seule chose que je ne puisse  
« pardonner, c'est le papisme, et c'est précisément celle  
« que vous vous êtes permise. Vous avez exercé le  
« droit de jugement privé, je ne vous en veux point pour  
« cela; vous êtes assez âgé pour pouvoir juger des choses  
« par vous-même; mais votre conduite m'impose des  
« obligations dont je ne puis me dispenser. J'ai des de-  
« voirs à remplir envers vos frères et vos sœurs; ne vous  
« présentez plus désormais devant moi : ma porte vous est  
« fermée. Il m'en coûte d'en venir à cette extrémité, mais

« qu'y faire? Je vous aime autant que je vous aie jamais  
« aimé; malheureusement vous vous êtes placé sous des  
« influences ennemies du toit de votre père et de votre  
« pays, et vous devez en subir les conséquences. »

Quiconque a eu affaire avec des conversions et des convertis, reconnaîtra, en regardant autour de lui, que c'est là ce qui souvent s'est accompli à la lettre, *mutatis mutandis*, dans un grand nombre de cas. Des protestants ont cru honnête, juste et nécessaire de briser les liens les plus sacrés qui soient en ce monde et d'infliger le châtement le plus cruel à ceux qui ont fait usage de leur jugement privé pour le choix d'une religion. C'est ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font tous les jours. Le sentiment de ce qu'ils croient devoir à leurs opinions religieuses et aux prétendus intérêts religieux de ceux qui leur sont confiés a triomphé en eux des sentiments de la nature. Des années se sont écoulées, la mort est peut-être venue, sans que le père ait donné à son enfant la moindre marque de réconciliation. Quelquefois les choses sont poussées beaucoup plus loin; l'épouse peut être chassée de la maison conjugale, ses enfants lui être enlevés, parce que la voix de sa conscience lui aura fait un devoir de rentrer dans l'Eglise catholique. Le fils a été laissé sans le sou. La fille a été enfermée, ses livres brûlés, et les pratiques de sa religion lui ont été interdites. La malédiction s'est étendue jusqu'à la troisième génération; les petits enfants, ceux qui ne sont pas encore nés, ont été réprouvés par le chef de la famille, parce que leurs parents étaient revenus à la foi de leurs ancêtres.

La nature élève la voix, et aussitôt pour se donner

du courage, on discute l'une après l'autre toutes les raisons dont on croit pouvoir justifier une semblable rigueur, on s'y abandonne, on s'en laisse dominer, et la passion finit par l'emporter sur l'amour. « Une religion si basse, si vile, si dégradante, si indigne d'un homme sensé, si indigne d'un homme ! J'aurais supporté de le voir se faire Drummonite, frère de Plymouth ou Mormon. N'aurait-il pas pu entrer dans l'Agapemone ? Je préférerais le voir incrédule ; oui, je le dis franchement, le papisme est pire que le paganisme. J'aimerais mieux le savoir mort, le voir là dans son cercueil. Je ne puis supporter qu'il soit l'esclave d'un prêtre. Il ne me disait rien de son projet, et je n'ai su la chose que lorsqu'elle a été faite ; » ou bien : « Il m'a dit ce qu'il avait l'intention de faire, et c'est contre moi, malgré toutes mes recommandations, qu'il l'a fait ; » ou encore : « Il était si faible, si pauvre d'esprit, si léger, si précipité ! » ou « si obstiné et si opiniâtre ! » « Il n'avait rien à dire pour sa défense, » ou « il discutait sans cesse. » « Il a été entraîné par d'autres ; » ou « il aurait dû prendre conseil, il n'avait pas le droit de se décider par lui-même. Comment a-t-il pu préférer des étrangers à ses véritables amis ? Il a indignement fait fi de l'amitié de ses parents et de sa famille ; il a été ingrat envers son père. »

Telles sont quelques-unes des pensées qui, parmi beaucoup d'autres, se pressent, dans les circonstances dont je parle, dans l'esprit d'un protestant, et qui le déterminent à infliger à son enfant une punition sévère pour cause de changement de religion. S'il y a des pères

protestants (et je prends ici le mot dans son sens propre, ainsi que je l'ai fait observer plus haut) qui doutent de l'exactitude de ce tableau, je leur demanderai s'ils ont jamais éprouvé la douleur dont il est ici question, celle de voir leurs enfants se faire catholiques; et, s'ils n'ont pas été soumis à cette épreuve, je les invite à se la représenter pour un moment dans leur imagination, et à se demander ensuite à eux-mêmes comment ils agiraient, dans le cas où ils auraient réellement à la subir. Que dis-je? Ils ne seront pas capables de s'imaginer une possibilité semblable. Je suis certain que la plupart d'entre eux seront révoltés d'indignation à la seule pensée que je leur propose. « J'aimerais bien voir un fils ou une fille à moi devenir papiste! » telle serait à coup sûr la pensée qui se présenterait spontanément à leur esprit.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des classes supérieure et moyenne. Dans la basse classe, le sentiment est le même, seulement avec un peu plus de brutalité dans la forme et des procédés plus sommaires. En rentrant à la maison, la fille dit à sa mère qu'elle a été et qu'elle veut désormais aller à la chapelle catholique. Là-dessus, la mère donne à sa fille un soufflet qui la renverse; elle lui arrache son chapeau, son châle et ses autres vêtements afin de la retenir à la maison. Si c'est une femme, son mari s'enporte en menaces contre elle, jure qu'il la tuera, si elle approche des catholiques, et que, si le prêtre ose mettre le pied chez lui, il le jettera par la fenêtre. Voilà ce que le docteur Whately appelle avec tant de vérité « les mauvais instincts du vieil « homme. »



Quelquefois il arrive que l'un des deux est obligé de céder; ou le persécuteur se radoucit; ou le persécuté succombe aux menaces et se soumet patiemment. On tourmente, on fatigue un pauvre enfant, jusqu'à ce que, pour échapper aux regards sévères, aux paroles aigres, aux petites mortifications, à toute cette atmosphère glaciale du foyer domestique, il finisse par consentir à retourner au culte protestant; et il est forcé de rester là, de ployer le genou, de pratiquer à l'extérieur un cérémonial auquel il ne croit pas et qu'il déteste peut-être. A la fin, faisant violence à sa conscience, il perd tout sentiment de la vérité du catholicisme; il devient indifférent à toute religion, sceptique sur toute vérité; il tombe dans le découragement et se trouve être le plus malheureux des hommes. Ses amis s'aperçoivent de l'état où il est, mais cela vaut encore mieux que le papisme; leur haine de la religion catholique est si forte, que, pourvu que leur enfant soit arraché à son influence, il leur importe peu qu'il ait une foi quelconque ou qu'il ne croie à rien; et quant à la désolation de son âme, le temps y portera remède; on le mariera. Voilà la mise en pratique de cette liberté de penser, de ce respect des convictions religieuses et de ces autres beaux principes que le protestant proclame si haut dans les meetings et pour lesquels il n'a pas assez de toasts dans les dîners publics.

D'autres fois encore, c'est un compromis qui a lieu. Les termes en sont posés, les conditions souscrites de part et d'autre. Celui qui a osé s'imaginer pouvoir être maître de ses résolutions est de nouveau reçu en grâce

et rentre sous le toit paternel<sup>o</sup>, mais à la condition très-expresses de ne pas faire paraître le moindre signe de catholicisme; sa bouche doit être close; ses livres de dévotion tenus cachés; son chapelet ne doit jamais sortir de sa poche; son crucifix restera dans l'armoire; aucune discussion religieuse ne sera soulevée dans la famille.

Quant aux domestiques dont le crime est d'être catholiques, on agit plus sommairement encore à leur égard. Les procédés ne sont pas moins cruels, quoique colorés de prétextes. Ces braves gens sont les premiers à souffrir de la clameur populaire poussée contre la religion catholique. Quelquefois c'est un révérend ministre placé dans une haute position, qui porte l'attention publique sur cette portion faible et désarmée de la société, non pour la défendre contre les dangers auxquels est exposée sa moralité, dangers que des hommes d'État bien intentionnés s'efforcent de combattre, mais pour la rendre suspecte à ses maîtres et maîtresses. Tout à coup une quantité de jeunes filles sont mises à la porte des maisons où elles servaient, uniquement parce qu'elles sont catholiques, et qu'en conséquence on les suppose être des émissaires des jésuites, des espions pour la famille, des propagateurs cachés du papisme. Où iront-elles? De maison, elles n'en ont pas; des épreuves et des dangers, elles en rencontrent de toutes parts, et cela devrait bien donner quelques remords à ceux qui, pour le triomphe d'un argument de controverse ou d'un passage de sermon, ont causé leur malheur. C'est en vain qu'elles cherchent autour d'elles une nouvelle place; elles n'ont de salut contre la misère qu'en ac-

ceptant les premiers gagés qui leur sont offerts, quelque faibles qu'ils soient, et en entrant au service du premier venu, quelque pénible, humiliant et désavantageux que ce service puisse être. Ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est d'être tolérées dans une maison et de n'en être point renvoyées : mais de quel prix payent-elles cette faveur ? Elles devront abandonner leurs devoirs religieux, ne plus aller à confesse, n'assister à la messe qu'une fois ou deux dans l'année, ou, dans quelques rares circonstances, une fois par mois, ce qui est une grande faveur. Bien plus, elles seront obligées de faire leurs prières en commun avec la famille, d'entendre lire des livres et traités qui attaquent leur religion, ou de souffrir la présence de quelque grave ministre protestant, auquel il est expressément recommandé de prendre un air imposant, afin que, s'il ne peut persuader, au moins il intimide une pauvre victime, que sa mauvaise fortune a rendue l'esclave des autres.

Je demanderai maintenant à tout protestant à qui mes paroles peuvent arriver, de mettre la main sur sa conscience et de dire franchement si des scènes comme celles que je viens de décrire, dans la haute comme dans la basse classe, ne sont pas précisément ce qu'il appellerait des persécutions chez les catholiques, et ensuite, s'il est possible d'admettre, avec la meilleure volonté du monde, que l'influence du catholicisme soit pour rien dans ces procédés. N'est-ce pas, au contraire, des profondeurs les plus intimes du cœur protestant que tout cela tire son origine ? On ne saurait nier que les protestants les plus zélés sont acteurs dans les scènes que je viens

de décrire, et que plus ils ont de zèle, mieux ils soutiennent leur rôle, et cependant, je le répète, si des faits semblables nous étaient racontés d'une famille catholique d'Italie ou d'Espagne, ces mêmes personnes dont je viens de faire connaître les façons d'agir, applaudiraient avec la plus grande satisfaction aux invectives d'un déclamateur ambulant, qui, en décrivant la sévérité du père, la fureur de la mère, la misère des enfants et des petits-enfants, les coups portés, les imprécations, les menaces, les moyens de séduction, les emprisonnements ou le compromis forcé, en conclurait que le papisme n'est qu'un pouvoir tyrannique, ennemi de la lumière, qui ne redoute rien tant que d'être discuté et qui impose aux pères, aux mères et aux maris, sous peine de damnation éternelle, l'obligation de tourmenter leurs enfants et leurs femmes, et aux maîtres de chasser sur l'heure leurs domestiques de la maison.

Suivons ensemble ces enfants et ces serviteurs, que l'esprit du protestantisme a jetés hors de leur famille, parce qu'ils sont catholiques, et nous découvrirons de nouveaux traits d'intolérance. Entrez dans les ateliers et les fabriques, et vous le verrez à l'œuvre. Le converti au catholicisme est renvoyé par son patron; le marchand perd ses pratiques; le médecin, ses malades; l'avocat n'a plus la confiance de ses clients; les prêtres sont réclamés et l'on rétracte la promesse qu'on en avait faite; les affaires ne vont pas, on est obligé de fermer boutique; le vieillard est abandonné sans secours, le jeune homme laissé sans ressources: il faut qu'il cherche à s'industrialiser comme il l'entendra; ses amis l'évitent et finissent par l'abandon-

ner entièrement, si même ils ne le désavouent pas. Certaines maisons d'une fréquentation agréable lui étaient toujours ouvertes; il était admis dans des sociétés. On était heureux de le voir, et, quoique solitaire, il comprenait qu'il n'était pas seul; il vivait en lui, mais il avait constamment un refuge contre lui-même, sans être obligé de recourir aux divertissements publics, qu'il n'aimait pas. Maintenant tout cela est fini, il ne reçoit plus d'invitations; il n'est plus le bienvenu où il va; à la fin il perd toutes ses relations, et là où on le voyait naguère bien accueilli, on n'entend plus aujourd'hui sur son compte que des propos méchants et calomnieux, que d'autres répètent ailleurs et que l'on reçoit partout comme vrais. Quel est son crime? Celui d'être catholique au milieu de protestants.

Si une société protestante se conduit de la sorte envers de simples particuliers, que ne fera-t-elle pas contre le prêtre, contre le nom même de catholique? Croyez-vous que c'est de leur plein gré que l'Établissement, la secte de Wesley et toutes les autres sectes religieuses souffrent qu'il y ait des catholiques à Birmingham? Est-ce contre leur désir ou avec leur agrément que nous célébrons ici notre culte? Ne fermentaient-elles pas toutes nos églises et nos chapelles dès demain, ne feraient-elles pas crouler la terre sous nos pieds, si elles le pouvaient librement? Qui les empêche de nous chasser tous d'ici, si ce n'est qu'elles ne le peuvent pas? Voici, mes frères, une remarque que je livre à vos réflexions. Vous savez avec quelle force on se récrie contre le gouvernement pontifical, qui ne veut pas faire aux pro-

testants la concession d'un terrain au centre de Rome pour y bâtir un temple. Ce gouvernement empêche les protestants de réaliser leur projet, parce qu'il le peut ; les protestants ne nous empêchent pas ici de bâtir nos églises, parce qu'ils ne le peuvent point. Oseraient-ils le nier à la face du jour ? — Ils ne le feront pas, cela leur est impossible. Pourquoi donc reprocheraient-ils aux autres de faire, parce qu'ils le peuvent, ce qu'ils feraient eux-mêmes, s'ils le pouvaient ? Ne me dites donc pas que c'est très-sérieusement qu'ils parlent de « l'intolérance des catholiques » à l'étranger : quand on veut accuser, il faut avoir soi-même les mains bien nettes. Ils font eux-mêmes tout ce qu'ils nous reprochent, et poussent les choses aussi loin qu'ils le peuvent ; seulement, depuis qu'ils ne peuvent pas tout ce qu'ils voudraient, ils sont convenus de faire de cela même un nouveau chef d'accusation contre nous. Ils jettent avec vivacité une pierre qui atteint son but, bien que ce ne soit que par accident qu'elle ne tombe pas sur eux-mêmes ; c'est absolument comme l'histoire de cet enfant qui allait dénoncer son camarade qui était devant lui en volant les gâteaux.

Les journaux mentionnaient dernièrement que les catholiques d'Italie allaient faire bâtir à Londres une église pour leurs compatriotes, qui sont en si grand nombre dans cette ville. Qu'ils s'adressent à l'administration des bois et forêts (et l'on peut trouver encore des propriétaires moins équitables), et qu'ils essaient de traiter avec elle pour l'acquisition d'un terrain ; le gouvernement prêterait-il un seul instant l'oreille à la proposition ? Ne rirait-il pas de l'impudence de la demande ? Et s'il paraissait bien

disposé, le peuple souffrirait-il qu'il conclût le marché? Les pétitions aux chambres du Parlement ne seraient-elles pas assez volumineuses pour briser les tables sur lesquelles on les placerait, et les pétitions à la reine ne seraient-elles pas assez nombreuses pour encombrer le ministère de l'intérieur? La presse entière, les feuilles quotidiennes et les feuilles hebdomadaires, celles de la capitale et celles de la province, ne pousseraient-elles pas les hauts cris et ne seraient-elles point effrayées par l'agitation immense que soulèverait un projet semblable? Heureusement pour les catholiques on peut traiter ailleurs de la concession d'un terrain. La Cour et le Ministère, l'Établissement et les Wesleyens, presque tous les partis politiques, et toutes les communions religieuses, la Cour des Aldermen, le conseil municipal, les compagnies de la Cité, les grands propriétaires, les collèges d'avocats et les conseils de fabrique, n'empêcheraient-ils pas, s'ils le pouvaient, la construction de toute église catholique? Ce sont les mêmes personnes que l'on entend crier contre la conduite tenue à Rome, qui font tout ce qu'elles peuvent pour l'imiter à Londres.

Mais ce n'est pas tout : en manifestant chaque jour de leur vie le désir le plus opiniâtre de nous faire le plus de mal possible, ils ne nous en accusent pas moins, chose incroyable! d'être des ingrats. Nous ne sommes pas reconnaissants, disent les évêques de l'Église établie, des faveurs qu'on nous accorde. De la reconnaissance pour quoi? Quelles grâces avons-nous donc reçues? La bonne fortune du Français et rien de plus, lorsqu'il se flattait que le roi lui avait adressé la parole; on lui demandait tout

naturellement ce qu'il lui avait dit : *Sa Majesté*, répondait-il, m'a très-gracieusement crié : « *Mon garçon, ôtez-vous de mon chemin.* » Les hommes d'État ignoreraient notre existence, si cela leur était possible; ils ne l'admettent que pour exercer contre nous une coercition; ils ne pourraient pas l'exercer sans nous reconnaître, et c'est pourquoi ils daignent nous compter pour quelque chose. Lorsqu'il fut question, il y a quelques années, d'un échange d'ambassadeurs entre l'Angleterre et le pape, on ne voulait pas que ce dernier nom fût prononcé; on ne devait lui donner aucun de ses titres; mais le désigner par un nom de façon nouvelle, trouvé pour la circonstance; le pape ne devait pas être le pape, mais seulement le « *souverain des États Romains,* » titre assez bien imaginé pour autoriser, le cas échéant, des négociations avec un souverain des États Romains, qui n'aurait pas été le pape. Dès lors qu'ils désirent lui faire une injure, ils admettent le fait de son existence. Nos hommes d'État affectent de ne rien savoir de la plus grande puissance qu'il y ait sur la terre, de la plus ancienne dynastie de l'histoire, jusqu'à ce qu'ils la rencontrent sur leur chemin, et alors ils reconnaissent en ennemis ce qu'ils n'ont pas voulu reconnaître en gens bien élevés.

S'il faut dire la vérité, le protestantisme est tellement partial, que ses champions n'ont pas encore pu se faire à l'idée que l'Église catholique ait, autant qu'aucune autre communion religieuse, le droit de faire des convertis en Angleterre. C'est pour eux quelque chose de tout nouveau que cela; ils s'imaginaient que le catholicisme devait se contenter de végéter, comme une plante malade,



dans quelque pauvre petit coin ou sur une fenêtre de galetas ; mais chercher à propager sa foi au dehors : c'est une vraie trahison, une insulte des plus flagrantes. Je dis cela avec intention. Quelques hommes politiques l'ont eux-mêmes avoué ; ils ont été assez francs pour reconnaître que le Bill contre les titres épiscopaux a surtout pour but de modérer l'ardeur de notre zèle ; et d'autres, qui n'osent pas le dire, le donnent cependant à entendre. Il y a, par exemple, certaines expressions attribuées au premier ministre, à propos d'une de mes publications, qui mettent la chose dans son véritable jour. J'ai à reconnaître sa politesse pour moi personnellement, et, quoique j'aie une aversion pour son parti<sup>1</sup> et pour la politique qu'il poursuit depuis vingt ou même trente ans, je lui veux individuellement du bien et je ne le combats que comme représentant de son parti et de sa politique. Voyons donc ce qu'il disait. Il paraît, suivant ses propres paroles, que, dans certaine mesure parlementaire, son seul but a été de s'opposer à toute prétention temporelle du pape ; et pour prouver la réalité de ces prétentions, que fait-il ? Il cite quelques expressions dont je me suis servi dans un sermon prononcé à Saint-Chad, au mois d'octobre dernier, à l'occasion du rétablissement de la hiérarchie. Or, de quoi s'agissait-il dans ce sermon ? Y a-t-il un seul mot qui fit allusion à des catholiques exerçant ou acquérant un pouvoir temporel en Angleterre, point sur lequel il insistait ? Pas une syllabe. Je puis dire avec confiance, car je connais mes propres sentiments à ce sujet, que l'idée d'un agrandissement civil

(1) Le *μισητός στάσις* de M. Froude : Voir *Lyra apostolica*, 133.

ou politique du catholicisme n'est jamais venue à mon esprit. D'un bout à l'autre du sermon, j'ai parlé purement et simplement de conversions, — de conversions d'individus, — de la propagation de l'Église par le moyen de ces conversions individuelles, par l'exercice du jugement privé, par la communication des esprits entre eux, par le conflit des opinions, par le zèle des convertis au milieu des persécutions, et nullement en vertu d'un plan général d'opération, d'un mouvement politique ou d'influences extérieures à faire peser sur le pays. C'est cette propagation du catholicisme, propagation intellectuelle, progressive, morale, pacifique et stable, que j'ai prédite et que je prédis; je n'en ai pas annoncé d'autre : cependant, c'est ce résultat, fruit de la liberté des opinions et des jugements, que le premier ministre a cru pouvoir présenter comme un motif raisonnable et suffisant d'introduire sa mesure de coercition. Ainsi, on résiste à un mouvement intellectuel par un acte du parlement. Y a-t-il une preuve plus évidente que ce ne sont point nos intrigues politiques, — car nous ne sommes coupables d'aucune sorte d'intrigues, — mais notre puissance morale, notre puissance d'argumentation qu'on a réellement voulu atteindre. On fait contre nous de la répression, parce que nous sommes peu nombreux et que nous désirons voir grossir nos rangs, parce qu'enfin il en est temps encore et que, lorsque vingt autres années auront passé sur nos têtes, on pourrait bien ne plus l'oser. « Tombons sus, il est à terre ! » Tel est le cri général, celui des ministres, des gentilshommes campagnards, de l'Église établie, celui d'Exeter-Hall. Voilà pourquoi nous sommes

des ultramontains, des gens agressifs; nous sommes des conspirateurs, parce que nous avons assez de cœur pour désirer la réalisation de ce que nous croyons être le salut de notre prochain, et assez d'ardeur pour y travailler. Il y a deux siècles, l'Angleterre tout entière, vous le savez, trembla devant une conspiration papiste vaste et mystérieuse, qui devait envelopper toute la population, sans que personne sache comment. Que dit à ce sujet l'historien Hume, un écrivain qui n'est certainement pas catholique? « Cette secte est animée d'un tel zèle de prosélytisme, dit-il en parlant de nous, que ses missionnaires ont pénétré dans tous les pays du monde; dans un sens il y a là une conspiration papiste permanente, dirigée contre tous les États protestants, païens et mahométans. » **Ô simple vérité !** Voici l'explication véridique de tout cela : notre zèle surpasse celui dont on fait preuve dans toute autre religion, et nous n'avons jamais cessé d'être les mêmes depuis le commencement. Or, ce ne devrait pas être un motif d'injure, mais plutôt d'éloge : la religion qui inspire le plus d'enthousiasme est celle qui a droit de réussir. Si le zèle, si la raison libre et la discussion sont des moyens politiques, des choses déloyales, nous méritons certainement une peine plus rigoureuse que celle de la déportation, demandée contre nous par un membre du parlement, ou que l'amende de 500 livres demandée par un autre.

Si les autorités du pays, ayant le pouvoir de contraindre s'en étaient abstenues, et avaient, au lieu de cela, envoyé contre nous une armée de controversistes; si une gracieuse parole fût descendue du trône en réponse à une

adresse des évêques protestants, auxquels elle eût ordonné de nous réfuter et de n'entrer désormais dans la demeure royale que suivis chacun d'une vingtaine de convertis ; si le parlement eût nommé une commission à l'effet de s'enquérir des meilleurs moyens de contredire nos assertions et de détruire nos arguments ; si un prix de 1000 livres avait été établi pour notre démolition scientifique, nous aurions été reconnaissants envers des hommes qui auraient mieux aimé manquer leur but, que d'y arriver par des moyens peu généreux. Mais, pendant de longues années, c'est précisément le contraire qui a eu lieu ; on nous a fait tout le mal qu'on a pu, et l'on ne nous a épargné que celui qu'on n'a pas pu nous faire. Il ne nous a pas été accordé la moindre chose, que la crainte n'y ait forcé. A de semblables faveurs, on répond par les remerciements qu'elles méritent, remerciements comme ceux que Lazare devait au mauvais riche pour les miettes qu'il ne pouvait empêcher de tomber de sa table ; il n'y a pas de mérite à accorder ce qu'on ne peut refuser. Or, que se passe-t-il ? Les sectes protestantes se font la guerre entre elles ; elles se disputent le pouvoir et se chargent mutuellement d'injures ; puis elles se ravisent et croient qu'il serait plus prudent de se tolérer. Elles posent donc la tolérance en principe, non pas pour nous, mais pour leur avantage réciproque, et tout en désirant vivement pouvoir se tolérer les unes les autres, sans qu'il nous en revienne rien. Nous, Anglais et membres du corps social aussi bien que les protestants, nous finissons ainsi par nous trouver placés accidentellement à l'ombre d'une tolérance qui avait été faite pour d'autres. Le bon sens et la

loyauté sont des choses trop fortes pour eux, et parce qu'ils ne peuvent pas nous exclure, parce qu'ils pensent même qu'il serait dangereux de le faire, ils se font un mérite de nous tolérer et veulent que nous leur soyons reconnaissants d'un privilège auquel notre naissance nous donne droit aussi bien qu'à eux.

Je sais bien qu'il commence à se manifester dans ce pays une opinion différente, et qu'il y a des partis nais-sants, trop généreux, trop équitables et trop conscien-cieux, pour mériter ces reproches; mais je parle ici du parti dominant, des enfants de la tradition. Quant à ceux-ci, il se passera bien du temps encore avant qu'ils admettent le fait que nous sommes dans la société sur un pied d'égalité avec eux, et qu'ils reconnaissent que ce qui est permis pour eux l'est également pour nous. En attendant, c'est pour eux un sujet de surprise que nous osions dire un mot pour notre défense, et que nous ne nous mon-trions point satisfaits de la liberté qu'ils nous laissent de respirer, de manger, d'aller, de venir, et de mourir enfin sur une terre protestante. Prétendre à une opinion, vouloir nous conduire par nous-mêmes, oser prêcher au peuple, nous mettre sur l'offensive : c'est une présomp-tion intolérable, une témérité dont ils ne reviennent pas. Ils se regardent comme des martyrs de patience, s'ils peu-vent, en notre présence, rester de sang-froid, et croient se montrer d'une condescendance héroïque, s'ils nous font quelque politesse. C'est ce qu'on a pu voir au com-mencement de la dernière agitation; les partisans du gouvernement nous disaient : « Serrez-vous bien der-rière nous; nous sommes vos meilleurs amis; nous vous

rendrons aisément ce que nous vous ôtons ; nous nous contenterons de vous cracher dessus ; mais défiez-vous de ces conservateurs enragés » ; et ils s'étonnaient que nous ne comprissions pas l'honneur que ce pouvait être pour l'Église catholique de faire antichambre à la porte d'un parti politique. C'est encore ce que fait le controversiste protestant, alors même qu'il montre les meilleures dispositions ; son grand principe de discussion c'est qu'il est en haut et que le catholique est en bas, et sa grande affaire est de le montrer. Il est intimement convaincu que sa position est on ne peut plus favorable, et que son adversaire se trouve dans une impasse ; et il discute avec lui comme s'il parlait du haut de la fenêtre d'un salon à quelqu'un qui passe dans la rue. Il est contraire à sa nature d'être poli avec ceux qu'il dédaigne cordialement, et il ne peut pas s'oublier jusqu'à descendre pour les anéantir. Il prend la subtilité pour de la pénétration d'esprit, et la fierté pour de la force, et jamais il ne se montre plus superbe ni plus grand dans ses façons que lorsqu'il veut conclure sans réplique. Il a pour règle constante d'accuser son adversaire, d'éluder ou de déplacer la question, et, à défaut de preuve, il ne manque jamais d'attaquer ses motifs ou de mettre en doute l'honnêteté de ses déclarations. C'est ce qui arrive à l'écrivain auquel le cardinal Wiseman fait allusion dans son « Appel au peuple anglais. » L'écrivain dont je parle est un homme bien né, un érudit, et même un des théologiens protestants les plus distingués de notre époque ; mais cela ne l'a pas empêché, dans la circonstance que le cardinal rappelle, de s'indigner qu'un catholique osât s'immiscer

dans les querelles de l'Église établie et de s'imaginer que la grossièreté des manières était une marque de supériorité.

Il intitula son écrit : « Une lettre à N. Wiseman, « D. D., soi-disant évêque de Mélipotamos. » Puis il s'adresse à lui, non pas en lui donnant le titre de Révérend, mais seulement de Monsieur. Il dit ensuite qu'on a raconté qu'il avait « reçu la forme de la consécration épiscopale à Rome, » et ajoute que ce n'est pas une excuse pour « agir en opposition à son évêque légitime, l'évêque (protestant) de Worcester. » Il parle après cela de la « sagacité caractéristique » du docteur Wiseman, et des « chefs de son parti ; » il lui rappelle « qu'aux yeux de ses supérieurs, la fin sanctifie les moyens, » et lui dit qu'une erreur dont il l'accuse, « ne lui a pas paru avoir été commise sans dessein. » Il est toujours monté sur des échasses, et, à mesure qu'il avance dans sa brochure, on rencontre une redondance toujours croissante d'expressions comme celles-ci : « Pardon, Monsieur, » — « pour lors, Monsieur, » — « ainsi, Monsieur, » — mais, Monsieur, » — « oui, Monsieur, » — Non, Monsieur. » Je n'aurais pas parlé de cet opuscule, qui date déjà de quelques années, si je croyais que l'auteur se repent de l'avoir écrit et qu'il n'est pas disposé à en publier quelque jour un autre du même genre. Après tout, ce n'est qu'un exemple pris en détail de la tradition protestante ; car tel a toujours été le style reçu de l'Église d'Angleterre, depuis l'époque des Laud, des Taylor, des Stillingfleet, des Usher et autres théologiens éminents. Bien plus c'est le genre comme il faut de discuter avec nous, genre qui

fait contraste à celui de la chaire et de la tribune du meeting, où l'orateur, qui se considère comme une sorte de Van Amberg théologique, nous écrase de son regard et frappe de droite et de gauche de la façon la plus bruyante.

Voyons maintenant un autre côté de cette misérable persécution. Le docteur Whately, cet habile écrivain, que j'ai déjà cité dans cette conférence, et que je me plais à citer, à cause de l'affection que je lui porte depuis de longues années, malgré nos différences de religion, toutes les fois que je puis le faire, en me trouvant d'accord un moment avec lui, le docteur Whately, dis-je, archevêque protestant de Dublin, écrivant sur la persécution, est amené à parler des insultes, des outrages, des calomnies, des moqueries et des profanations que les adeptes d'une religion adressent à ceux d'un autre, et il se sert de ces remarquables paroles : « Il est certain, dit-il, que l'on  
« devrait être protégé, non-seulement dans sa personne  
« et dans ses biens, mais encore dans ses jouissances et  
« dans ses opinions. L'Etat a le droit et même l'obligation  
« de défendre et d'empêcher par des peines appropriées aux  
« circonstances, non-seulement tout ce qui peut tendre  
« à troubler la paix publique, mais encore tout ce qui  
« s'oppose sans nécessité à nos jouissances et moleste les  
« opinions de qui que ce soit. Je dis sans nécessité, parce  
« qu'il peut être en effet pénible pour un homme de voir  
« ses opinions contestées et de rencontrer des opposi-  
« tions ; mais la libre discussion n'en est pas moins né-  
« cessaire pour arriver à la vérité et pour la défendre.  
« *Il n'en est pas de même des insultes et des moqueries* : les



« réprimer ne saurait être une violation de la liberté religieuse, car personne n'est obligé en conscience d'employer de semblables arguments ; ils ne peuvent en aucune façon servir la cause de la vérité ; ils sont donc comme serait, à la guerre, le meurtre des femmes, des enfants et des vieillards, ce que toutes les nations civilisées regardent comme un délit contre le droit des gens, ces cruautés étant inutiles, puisqu'elles ne peuvent avoir pour but d'amener la fin de la guerre. » Puis il ajoute : « Il est évident que ces réflexions s'appliquent avec une égale force aux personnes de toutes les convictions religieuses, soit chrétiens des diverses sectes, soit juifs, soit mahométans. Tous ces gens-là, quoiqu'ils doivent s'attendre à se voir opposer des arguments honnêtes, devraient être protégés non-seulement contre la persécution, mais contre l'insulte, la diffamation et le ridicule, comme les empêchant sans nécessité de jouir de la paix publique ou du repos domestique, et vu que c'est une offense contre la société, elle peut très-bien être réprimée et punie par les lois humaines <sup>1</sup>.

Voilà donc un auteur, qui, publiant ses pensées sur la persécution, il y a vingt-cinq ans, lorsque la controverse actuelle était encore dans les limbes de l'avenir, nous dit en propres termes que l'insulte, l'outrage et le ridicule sont incompatibles avec la liberté religieuse et qu'ils devraient être punis par la loi, même lorsqu'ils s'adressent à des mahométans. Or, j'adopte ce sentiment, quoique cela demande de ma part une explication. Je crois qu'en l'appliquant à l'état actuel des choses, nous

(1) Letters on the Church, p. 83.

devons distinguer les objets du culte et ses cérémonies des personnes qui les admettent. Je ne puis, dans un pays libre comme le nôtre, condamner le ridicule qui ne s'adresse qu'aux individus, quels qu'ils soient, et je crois que ce serait un mal véritable que de le défendre. Depuis la reine et le premier ministre jusqu'au misérable charlatan qui étonne le monde par son impudence et ses absurdités, il est bon que chacun puisse être exposé au ridicule de quiconque le choisira pour en faire un objet de risée. Il n'y a pas de moyen plus facile et plus inoffensif pour se débarrasser d'une foule d'abus, de petites misères et de sottises. Le ridicule est souvent l'expression la plus vraie de l'opinion publique ; c'est une soupape de sûreté pour bien des sentiments, qui, sans cette issue inoffensive, pourrait finir par faire une explosion sérieuse. Bien plus, nous nous vantons parmi les nations que, tandis que cette liberté est dangereuse ailleurs, elle est salutaire chez nous. Je ne crois pas, par exemple, qu'en France ou en Italie un gouvernement pût résister à l'arme du ridicule ; mais l'Anglo-Saxon est bonhomme dans son humeur satirique, et quelque pose grotesque qu'il donne à ses gouvernants, de quelque habit de mascarade qu'il les affuble, il ne les en aime pas moins, ou plutôt il les en aime davantage. Cette tolérance pour le ridicule peut être étendue aux personnes qui ont embrassé une profession religieuse aussi bien qu'aux autres, quoique, dans ce cas, le point où il faut s'arrêter devienne quelquefois plus difficile à déterminer. Il sera certainement pénible pour bien des personnes de voir un homme qu'elles révèrent, ou qui dans leur esprit ne peut être

séparé de ce qu'elles regardent comme sacré, devenir un objet d'injure ou de risée, comme cela peut l'être également pour le cercle intime et les amis d'un ministre ou d'un homme public soumis à la même épreuve; mais, du train dont vont les choses dans ce pays, il n'y pas de raison suffisante pour l'interdire, pas plus qu'il n'y a une grande sagesse à s'en plaindre. Le cas, toutefois, est bien différent, lorsque la religion est insultée, et que les individus ont à souffrir à cause de leur culte. Si, par exemple, l'Angleterre était catholique, je pourrais considérer la caricature d'un moine gros et gras ou d'un pèlerin fanatique comme une chose sans danger; car ce ne serait pas une marque d'irrévérence contre l'Église elle-même, mais un coup porté à ce qui pourrait être un outrage fait à la religion par des individus qui seraient loin d'en être l'ornement. Au contraire, dans un pays protestant, ce pourrait être, comme aussi ce pourrait ne pas être, une injure au catholicisme, suivant les circonstances du moment, la couleur et les détails de la critique. Du reste, je n'ai pas à m'occuper ici de tracer la ligne de démarcation entre ce qui est permis et ce qui est coupable dans le ridicule dirigé contre les choses de la religion; ma seule affaire est d'appeler votre attention sur ce point, pour vous dire que je n'ai aucun désir, lorsque je puis m'en empêcher, de mettre la personne des hommes religieux sous l'égide sacré de la religion elle-même. Avec cette explication en faveur du ridicule, j'accepte la doctrine du docteur Whately comme raisonnable et vraie; mais, voyons, mes frères, l'application qui nous en est faite. Quel jour ne jette-t-elle pas sur la position

respective des protestants et des catholiques en Angleterre, dans l'année où nous sommes !<sup>1</sup> Notre auteur nous dit que l'insulte et la moquerie, dans les controverses religieuses, sont aussi lâches et aussi barbares que le meurtre des femmes et des enfants pendant la guerre, et il va jusqu'à faire à l'État un devoir de défendre par des pénalités que l'on trouble de cette manière les jouissances et les sentiments des individus ; or, je le répète, comme les protestants ont bien interprété cette doctrine d'un de leurs théologiens, depuis la dernière fête de Saint-Michel ! Quelle conscience, quel zèle ils ont montrés durant ces neuf longs mois, à pratiquer ce qu'ils prêchaient, ces champions de la tolérance, ces implacables ennemis de la persécution ! Quel superbe exemple ils ont donné à cette communion religieuse qu'ils ont en si grande horreur à cause de son caractère persécuteur ! O partialité de l'intelligence protestante ! J'appelle en témoignage ce grand banquet, où le premier juge du pays a parlé, au milieu des applaudissements, de fouler aux pieds le chapeau du cardinal Wiseman. J'en appelle à la journée du cinq novembre dernier, où la raillerie fut impunément prodiguée, dans la métropole, au Saint Sacrement et aux cérémonies de notre culte, et cela à l'ombre du palais où réside la cour, sous les yeux du ministre de l'intérieur et de la police. J'en appelle à ces processions grotesques où l'on nous tournait en ridicule, à ces feux de joie où l'on brûlait tout ce que nous avons de plus saint et de plus sacré, non-seulement pape, cardinaux et prêtres,

<sup>1</sup> L'auteur parle de l'année où a été rétablie la hiérarchie catholique.

mais la mère de Notre Seigneur, mais le crucifix lui-même ! J'en appelle à ce nombre toujours croissant de journaux, dont l'unique occupation de tous les jours, dans le cours fastidieux de tant de mois, a été de fournir à l'appétit grossier de leurs lecteurs toutes sortes d'insipides commérages, d'amers reproches, d'extravagantes calomnies, et de nous insulter, de nous vilipender, de nous bafouer par tous les moyens possibles. J'en appelle aux religieuses du Warwickshire, de Nottingham et de Clapham, aux prisons souterraines d'Edgbaston, et à la table des péchés de Sainte-Gudule. J'en appelle au langage extravagant tenu dans un endroit que je ne nommerai point, et où un orateur est allé jusqu'à dire — ce qui fut supprimé dans le compte rendu par crainte des conséquences — qu'un de mes amis et de mes frères les plus chers, pour la pureté et l'honneur duquel je donnerais ma vie, et qu'il désigna par son nom, courait le pays (d'après les paroles arrivées aux oreilles des personnes présentes), pour séduire les jeunes femmes. J'en appelle aux caricatures des publications hebdomadaires, qui insultent, non-seulement aux personnes et à leur conduite, mais à tout ce que nous avons de sacré dans nos doctrines et notre discipline, à nos cérémonies et à nos rites, à nos saints et à nos reliques, à nos vêtements sacrés et à nos rosaires. J'en appelle à une feuille populaire, qui, spirituelle et amusante dans sa spécialité, crut devoir laisser son « air réjoui » et sa « bonhomie, » pour devenir sérieuse, solennelle, méchante, dans ses plaisanteries, et s'essayer maladroitement à la théologie, parce que les catholiques étaient en jeu. J'en appelle au

lâche résultat d'une lâche agitation, aux coups portés, dans les rues mêmes de cette ville, aux personnes les plus innocentes, les plus douces, les plus inoffensives. Je ne dirai rien des insultes dirigées contre nous, car c'est notre destinée, et nous ne pensons pas à nous en plaindre, mais j'en appelle aux sarcasmes des journaux et aux outrages des tribunes contre de pieuses dames et les jeunes filles qui fréquentent leurs écoles, que l'on n'a cessé de persécuter jusqu'à ce jour, parce qu'elles sont catholiques. J'en appelle aux pierres qui ont failli en tuer une et qui ont cassé les dents à une autre. Les paroles du docteur Whately ont presque été prophétiques ; la raillerie et l'insulte ont littéralement dégénéré en outrages directs contre les personnes de ces non-belligérants, qui sont sacrés dans les lois de la guerre des peuples civilisés. Voilà quelques-uns des exploits d'une religion qui se fait un mérite tout particulier de prêcher au monde la tolérance.

C'est après des outrages tels que ceux-là, frères de l'Oratoire, que l'on voit ce même protestantisme battre des mains, lever les yeux au ciel, et s'en aller ensuite entendre le docteur Achilli s'évertuer contre l'inquisition. Ah ! le docteur Achilli, j'aurais pu vous parler de lui la semaine dernière, si le temps nous l'avait permis. On va l'écouter en foule, parce qu'il a quelque chose à dire de l'Église catholique. Il a quelque chose à dire, cela est vrai ; il a un scandale à révéler, il a un argument à produire. Cet argument simple et puissant en son genre est aussi unique. Il est lui-même cet argument. Sa présence est le triomphe des protestants ; sa vue est une honte pour les catholiques. C'est, en effet,

une grande confusion pour nous, que notre **Sainte Mère** ait pu avoir un prêtre comme lui. Il sent la force de cet argument, et il se montre à la foule qui le considère avec curiosité. « **Mères de famille, — semble-t-il leur dire, —**  
« **jeunes filles, enfants innocents, regardez-moi, car je**  
« **merite d'être regardé. Vous ne voyez pas tous les jours**  
« **un semblable spectacle. Une église peut-elle vivre sous**  
« **l'imputation d'avoir produit quelque chose comme**  
« **moi? J'ai été catholique et impie; j'ai été prêtre ro-**  
« **main et hypocrite; j'ai été libertin sous le capuchon. Je**  
« **suis ce père Achilli<sup>1</sup> qui, en 1826, fut privé de la fa-**  
« **culté de prêcher, pour une faute que ses supérieurs**  
« **furent tout au monde pour cacher, et qui, en 1827,**  
« **avait déjà la réputation d'un moine scandaleux. Je suis**  
« **cet Achilli qui, au mois de février 1831, dans le dio-**  
« **cèse de Viterbe, enlevait l'honneur d'une jeune femme**  
« **de dix-huit ans; qui, en septembre 1833, fut trouvé**  
« **coupable d'un autre crime semblable sur la personne**  
« **d'une femme de vingt-huit ans, et qui en commit un**  
« **troisième, au mois de juillet 1834, sur une personne**  
« **de vingt-quatre ans. C'est moi qui, dans la suite, me**  
« **rendis encore coupable de péchés semblables ou pires**  
« **dans les villes environnantes. Je suis ce fils de saint**  
« **Dominique, connu pour avoir renouvelé le même**  
« **crime à Capoue, en 1834 ou en 1835, et à Naples, en**  
« **1840, sur une enfant de quinze ans. Je suis l'homme**  
« **qui choisit la sacristie de l'église pour exécuter un de**

<sup>1</sup> Voir la *Revue de Dublin*, du mois de juillet 1850, et l'Esquisse sommaire et authentique de la vie du docteur Giacinto Achilli, publiée par l'éditeur Richardson.

« ces crimes, et le jour du Vendredi Saint pour en accomplir un autre. Mères anglaises, regardez-moi, considérez bien un confesseur contre le papisme, car vous ne révèrrez peut-être jamais son pareil. Je suis ce même prêtre, qui, après tout cela, se mit à parler, non pas seulement contre la foi catholique, mais contre la loi morale, et qui corrompt les autres par son enseignement. ! Je suis ce chevalier Achilli, qui alla à Corfou, rendit la femme d'un tailleur infidèle à son mari, vécut publiquement et voyagea avec la femme d'un choriste. Je suis ce professeur du collège protestant de Malte, qui fut renvoyé de son poste avec deux autres pour des choses que les autorités de l'établissement ne purent se résoudre à expliquer. Et maintenant regardez-moi, tel que me voilà, et vous verrez ce que c'est que la barbarie et la méchanceté des inquisiteurs de Rome ! »

Vous parlez avec vérité, ô Achilli, et nous n'avons pas un mot à vous répondre. Vous êtes prêtre ; vous avez été moine ; vous êtes, cela est incontestable, le scandale du catholicisme et l'argument le plus triomphant des protestants, par votre extraordinaire dépravation. Vous avez été, cela est vrai, un débauché, un impie, un hypocrite. Il y avait peu d'années que vous aviez embrassé la vie conventuelle, et l'on ne vous voyait jamais au chœur ; vous passiez vos journées dans des maisons particulières, de sorte que tout le monde avait fini par vous remarquer. Vous fûtes privé de votre chaire de professeur, nous le reconnaissons ; on vous interdit la prédication et la confession ; vous fûtes obligé de donner



au père d'une de vos victimes une somme d'argent, ainsi que le constate le rapport officiel de la police de Viterbe. Vous êtes signalé dans un autre rapport officiel de la police de Naples comme un homme « connu par ses habitudes d'incontinence ; » votre nom parut devant le tribunal civil de Corfou pour votre crime d'adultère. Vous avez mis le comble à vos scandales, en les niant, autant que vous l'avez pu ; vous vous êtes donné l'air de chercher la vérité, lorsque vous couriez après le péché. Oui, vous êtes une preuve irrécusable que les prêtres peuvent succomber, et les moines violer leurs vœux. Vous êtes votre propre témoin ; vos preuves sont en vous, et vous n'avez pas besoin de les chercher ailleurs, ce que, du reste, vous seriez incapable de faire. Elles commencent à vous ; elles finissent aussi à vous ; vous en êtes le commencement et la fin. Lorsque vous vous êtes montré, vous avez fait tout ce que vous pouviez faire ; car vous êtes votre seul et votre meilleur argument : votre témoignage contre les autres est infirmé par celui que vous portez contre vous-même. Vous laissez la pointe dans la plaie : vous ne pouvez pondre les œufs d'or que vous promettez, car vous êtes déjà mort.

Comment, mes frères, serait-il possible d'ajouter foi à ce que dit des personnes, des choses, des conversations, des événements, un homme semblable à celui-ci, qui est de la trempe de Maria Monk, de Jeffreys, de Théodore et de tant d'autres, qui ont eu leur temps et qui ont été repoussés ensuite par l'indignation ou par le dégoût du genre humain ? A quelle accusation, qui n'ait

déjà été réfutée, les catholiques ont-ils ici à répondre? Quel besoin y a-t-il de repousser le témoignage d'un homme qui n'a rien eu à dire aux rapports de la police de Viterbe, de Naples et de Corfou? Il m'assure qu'un père inquisiteur lui a dit : « Une autre fois que vous tomberez entre les mains de l'inquisition, vous ne vous en tirerez pas si facilement <sup>1</sup>. » Je ne crois pas que cela lui ait été dit. Il raconte qu'un cardinal a dit de lui : « Il nous faut en faire un évêque ou l'enfermer dans les prisons de l'inquisition <sup>2</sup>. » Je ne crois pas cela. Il assure encore que le général des Dominicains, le doyen des inquisiteurs, s'écria en parlant de lui devant le conseil : « Cet hérétique, nous aurions mieux fait de le brûler vif <sup>3</sup>. » Je n'en crois pas un mot. « Abandonnez, ajoute-t-il, l'archevêque actuel de Cantorbéry, tout bon et tout pieux qu'il est, à l'un de ces féroces inquisiteurs ; il faudra qu'il renie sa foi, ou qu'il soit brûlé vif. Est-ce que j'avance quelque chose de faux? Est-ce que je déraisonne <sup>4</sup>? » Il ne déraisonne pas, mais ce qu'il dit est faux. « Supposez que je sois livré pieds et poings liés à la merci de ce cardinal (Wiseman), et qu'il ait le pouvoir de faire de moi ce que bon lui semblera, sans rien perdre de son caractère aux yeux de la nation..... Pensez-vous que je n'aurais pas à subir une mort plus terrible que la mort ordinaire? » Le docteur Achilli ne déraisonne pas ; ceux-là seuls qui l'écoutent ont perdu la raison.

Pourquoi affirmé-je avec tant d'assurance qu'il ne

<sup>1</sup> Démêlés avec l'Inquisition (Dealings with the inquisition), p. 2. —  
<sup>2</sup> Ibid., p. 27. — <sup>3</sup> Ibid., p. 46. — <sup>4</sup> Ibid., p. 75.

doit pas être cru ? D'abord parce que sa vie, depuis vingt ans, ne prévient pas en faveur de sa véracité ; en second lieu, parce que, durant une partie de ce laps de temps, et de son propre aveu, il parlait et discutait contre des doctrines qu'il avouait en même temps être professées par la communion à laquelle il appartenait ; troisièmement, parce qu'il a osé nier d'une manière générale ce que des documents officiels prouvent en particulier contre lui ; quatrièmement, parce qu'il n'est ni assez franc ni assez clair dans son récit pour inspirer la confiance ; cinquièmement, parce qu'il abonde en détails faux et mensongers, comme il est facile de s'en convaincre pour quiconque a la moindre connaissance des matières dont il traite ; sixièmement, parce qu'il est en contradiction avec des faits connus et avoués de tout le monde.

En vérité, je n'en finirais pas, mes frères, si je voulais dérouler la série des faits historiques que l'on pourrait opposer à ce qu'avance cet auteur, et montrer par ces faits mêmes l'idée fausse que les protestants ont de l'inquisition et des rapports du Saint-Siège avec cette institution. Je n'en citerai que quelques-uns. Un controversiste catholique contemporain, un écrivain espagnol d'un grand nom, le docteur Balmès, va jusqu'à dire « que l'inquisition romaine est connue pour n'avoir jamais prononcé de peine capitale, quoique durant ce temps, le Siège apostolique ait été occupé par des papes d'une rigueur et d'une sévérité extrêmes pour tout ce qui touche à l'administration civile <sup>1</sup>. » — « Nous ren-

<sup>1</sup> Balmès, Protestantisme. — Je suis presque surpris que le fait soit énoncé

« controns, ajoute-t-il, dans toutes les parties de l'Europe  
« des échafauds dressés pour punir les crimes contre la  
« religion; partout on trouve des scènes qui navrent  
» l'âme de tristesse. Rome fait exception à la règle,  
« Rome, que l'on a essayé de représenter comme un  
« monstre d'intolérance et de cruauté.... Les papes,  
« armés d'un tribunal d'intolérance, n'ont pas versé  
« une goutte de sang; les protestants et les philosophes  
« en on versé des torrents <sup>1</sup>. » Bien plus, l'inquisition  
espagnole contre laquelle il est d'usage de se récrier  
beaucoup plus que contre celle de Rome, quoique le  
docteur Achilli parle uniquement de cette dernière,  
l'inquisition espagnole, dis-je, qui fut réellement sangui-  
naire, est regardée par de grandes autorités protestantes,  
telles que Ranke et Guizot, comme ayant été une ins-  
titution politique plutôt qu'ecclésiastique; les officiaux,  
quoique ecclésiastiques, étaient « nommés par le sou-  
verain, étaient responsables envers lui et révocables  
à sa volonté. » Elle avait été dans l'origine, il est vrai,  
autorisée par le pape, qui, sur les instances du pouvoir  
civil, la reconnut par une bulle; mais à peine s'était-elle  
mise à l'œuvre, qu'il fut indigné de ses façons d'agir et  
commença immédiatement cette série de graves remon-  
trances, au milieu desquelles on le voit se plaindre d'a-  
voir été trompé par le gouvernement espagnol. Le protes-  
tant Ranke soutient même que l'inquisition était dirigée

d'une manière si absolue (voir la Vie de saint Philippe de Néri, tome I);  
cependant telle est la vérité, même s'il y avait quelques exceptions à la règle.

<sup>1</sup> Voir un article très-bien fait de la *Revue de Dublin* du mois de juin 1850,  
qui est ici, comme en beaucoup d'autres faits, l'autorité sur laquelle je m'appuie.

*contre* le pape et contre l'Église. « Comme la juridiction du tribunal, dit-il, reposait sur la suprématie royale, on en tirait parti pour le maintien de l'autorité royale. C'est une de ces *spoliations* du pouvoir ecclésiastique, par le moyen desquelles ce gouvernement s'est fortifié... Par sa nature et par son objet, c'était une institution purement politique. » Ce n'est pas tout encore ; le pape, inquiet et mécontent de ce qui se passait, désigna un nouveau dignitaire pour résider sur les lieux, avec mission de juger les appels de l'Inquisition, dans l'intérêt des condamnés ; et, lorsque cette mesure fut éludée, le pape nomma des juges spéciaux pour les cas particuliers ; enfin, la cruauté du gouvernement espagnol et de ses magistrats laïques et ecclésiastiques ayant fait avorter cette seconde tentative pour remédier au mal, il engagea les victimes à venir chercher un abri à Rome, où il les prit sous sa protection <sup>1</sup>. C'est ainsi que dans une année il reçut 230 personnes, et 200 dans une autre. Quelquefois il lui arriva d'intervenir directement en Espagne ; au commencement d'une année, il libéra cinquante hérétiques, et cinquante autres un ou deux mois après ; trois autres interventions de grâce eurent lieu la même année. Quelquefois il cassait et annulait les jugements prononcés ; d'autres fois il sauvait les condamnés de l'infamie et prévenait les conséquences civiles de la sentence de condamnation ; tantôt encore il avertissait, censurait et excommuniait

<sup>1</sup> Gieseler dit que « les papes essayèrent d'abord de *tirer quelque avantage* de la nouvelle institution, en vendant l'absolution (de l'Église) pour crime d'apostasie. » Tome III, p. 335. C'est une insinuation purement gratuite et facile à repousser.

l'inquisiteur, et souvent il prenait le parti des enfants de ceux dont les biens avaient été confisqués au profit de la couronne. Bien plus, il ne voulut pas permettre que le gouvernement espagnol introduisît l'inquisition, dont il désapprouvait les rigueurs, à Naples ni dans le Milanais, qui appartenaient alors à l'Espagne.

Cette conduite d'ailleurs s'accorde avec le caractère historique du Saint-Siège, dans tous les temps et dans tous les pays. Sans doute, durant une longue période de dix-huit cents ans, on rencontre des choses qui ont besoin d'explication, ou que le monde pourrait désirer avoir été autrement ; mais la nature et la tendance des traditions de la papauté sont en général la miséricorde et l'humanité. Elle a toujours été moins violente que les peuples et en progrès sur le siècle ; elle a toujours modéré, non-seulement la férocité des barbares, mais encore le fanatisme des populations catholiques. Que les accusations portées contre elle soient nettement formulées, qu'ensuite on les prouve, et, qu'une fois prouvées on les compte ; et les protestants eux-mêmes comprendront le cas que l'on doit faire d'un langage qu'ils se plaisent à employer aujourd'hui contre elle. « Un enfer toujours présent, dit leur oracle, le docteur Achilli, semble être aux ordres de l'Église ; son nom, c'est l'inquisition... L'inquisition est réellement un enfer inventé par les prêtres..... La chrétienté, sous ce dur esclavage, souffre plus aujourd'hui que dans les premiers siècles<sup>1</sup>. » L'inquisition, paraît-il, est un enfer ; il y a donc dans le

<sup>1</sup> Inquisition, p. 5, 11.

monde présent et il y a eu dans le passé plusieurs autres enfers, et des enfers pires, quoique celui-ci soit le seul dont le docteur Achilli ait fait l'expérience. Il peut bien être excusable de ne pas savoir qu'en condamnant l'inquisition, il attaque indirectement le pays aux bonnes grâces duquel il vise; mais si les protestants avaient eu la précaution des controversistes ordinaires, ils auraient choisi un terrain beaucoup moins dangereux à leur ennemi qu'à eux-mêmes. Jugement et justice, de même que charité, commencent par soi-même; et, avant de s'apitoyer sur le sort d'accusés qui sont à cinq ou six cents lieues d'ici, ils feraient bien d'avoir quelque petite honte des victimes qu'ils font eux-mêmes. Ils s'indignent de l'absolutisme religieux et de l'intolérance de Rome, comme si le sol britannique et la politique anglaise n'avaient, sous ce rapport, rien à se reprocher. Le nom seul de l'inquisition, dit le docteur Achilli, « suffit pour exciter dans l'âme de tout être raisonnable un sentiment d'horreur et de dégoût, à peu près semblable à celui que les chrétiens éprouvent pour l'enfer même <sup>1</sup>. » Comme le mot est bien trouvé ! Qu'est-ce en effet que l'inquisition, si ce n'est un nom ? Qu'est-ce que la cour du ban de la reine, si ce n'est un nom ? Pourquoi ces deux noms ne se vaudraient-ils pas ? Qu'a fait à Rome l'inquisition, que le nom ou l'autorité du souverain n'ait pas fait en Angleterre ? La question n'est pas de savoir comment se nomme un tribunal, mais quelles ont été ses œuvres. Le docteur Achilli a été

<sup>1</sup> Inquisition, p. 5.

emprisonné par l'inquisition, pour avoir prêché à Rome contre la religion de Rome : est-ce que personne n'a été mis en prison, exilé, déporté ou condamné à mort en Angleterre, pour avoir prêché contre la religion de l'Angleterre? Ses ennemis, il est vrai, soutenaient que la profession du catholicisme était un acte de rébellion; mais le docteur Achilli n'a-t-il rien eu de commun avec un parti, non-seulement dangereux au gouvernement pontifical, mais qui cherchait à renverser ce gouvernement? Il semble qu'il ne se présente jamais à l'idée d'un protestant, qu'il ne doit pas faire pour son compte ce qu'il blâme chez les autres; s'il vient à perdre une habitude, il est étonné que tout le monde n'en fasse pas de suite autant, et il est sans pitié pour quiconque n'a pas suivi son exemple, semblable en cela à ces dissipés convertis, qui sont impitoyables contre des vices qu'ils ne font que d'abandonner.

Je me rappelle qu'un écrivain populaire fut poursuivi devant la cour du ban du roi et condamné à l'amende et à la prison pour avoir parodié quelques passages du livre des heures protestantes (*Prayer Book*). Je me souviens encore qu'un incrédule encourut une semblable peine, pour avoir exposé et fait vendre ses publications dans une boutique de Fleet-Street. Pourquoi le protestantisme serait-il protégé par la loi, si le catholicisme ne l'est point? Qu'est-ce que l'inquisition a fait au docteur Achilli, que la cour du ban du roi n'ait fait, si elle n'a pas fait davantage, à Hone et à Carlyle? Pourquoi trouvez-vous si horrible aujourd'hui ce que vous trouviez tout naturel il y a trente ans? Il n'y a pas longtemps en-



core que le culte unitairien était un délit puni par la loi ; la foi unitairienne était un crime, et ceux qui la professaient encouraient la peine de la déportation. « Si les tribunaux civils, dit le docteur Whately, n'ont aucune juridiction légitime en matières religieuses, condamner un socinien à l'amende est un acte certainement aussi injuste, quoique moins cruel, que de le brûler vif <sup>1</sup>. » On ne dédaignait pas non plus le supplice du feu, car, sous le règne d'Élisabeth, on brûla cinq individus qui niaient la sainte Trinité, et de ces cinq individus, trois furent brûlés par l'évêque protestant de Norwich. Sous le règne suivant, l'évêque protestant de Londres en brûla un, et l'évêque protestant de Leichfield, un autre. Un troisième fut encore condamné au même supplice, mais la compassion du peuple le sauva. Les catholiques ont eu pire que cela ; on ne les a pas brûlés, il est vrai, mais on les a torturés, pendus, écharpés, éventrés, écartelés et fait bouillir. Oui, et ce n'est même que tout récemment que l'on a abrogé les lois qui portaient des peines sévères pour l'accomplissement des actes de notre religion. La plupart d'entre nous, mes frères, ont coutume, vous le savez, de porter sur eux des croix, des images, des médailles, des chapelets et autres objets de piété, bénits par le pape ; tout cela cependant est encore illégal ; un *Agnus Dei* est illégal. Oui, il n'y a pas encore cinq ans, qu'en introduire en Angleterre, en distribuer, en recevoir et en porter sur soi, étaient des actes punis de la mise hors la loi, en matières civiles, de la confiscation

<sup>1</sup> Letters on the Church (Lettres sur l'Église), p. 42.

au profit de la reine, de tous les biens meubles et immeubles et de l'emprisonnement pour la vie. Cependant, la constitution anglaise est la meilleure du monde, et Rome est l'Antechrist ! Et cette prohibition n'a pas toujours été une vaine menace, comme aujourd'hui ; il fut un temps où elle a été exécutée dans toute sa rigueur. La possession d'un *Agnus Dei* fut la principale charge dans l'acte d'accusation dressé contre le premier de nos martyrs parmi les prêtres missionnaires, sous le règne de la sanguinaire Élisabeth. « Dès que le shérif fut entré dans la chambre, » — disent les Actes du martyre de Cuthbert Maine, — « il prit M. Maine par la poitrine et lui dit : Qu'es-tu, toi ! Il répondit : Je suis un homme. Sur quoi le shérif impatienté lui demanda s'il avait une cotte de mailles sous son pourpoint, et, le déboutonnant, il trouva, suspendu à son cou un *Agnus Dei*, qu'il lui arracha en l'appelant traître, rebelle, et en lui donnant beaucoup d'autres noms ignominieux <sup>1</sup>. » Maine fut pendu, jeté encore vivant du haut de la potence et ensuite écartelé. Il fut la première victime d'une persécution sanguinaire, qui dura une centaine d'années. John Wilson s'écriait pendant qu'on lui déchirait le cœur : « Je pardonne à la reine et à tous ceux qui sont cause de ma mort. » Edouard Champion fut cruellement déchiré et brisé plusieurs fois sur la roue. « Avant d'y monter, il tombait à genoux devant l'instrument du supplice pour se recommander à la miséricorde de Dieu ; et, sur la roue, il ne cessait d'invoquer Dieu en répétant souvent le nom de Jésus. Le jour qui sui-

<sup>1</sup> Challoner Missionary Priests.

vit le supplice, son geôlier lui demandant ce qu'il éprouvait aux mains et aux pieds, il répondit : « Je n'éprouve aucun mal, puisque je ne sens rien du tout. Il fut pendu le lendemain et éventré à Tyburn. » Vint ensuite Ralph Sherwin; le bourreau, le saisissant avec ses mains ensanglantées qui venaient d'avoir affaire aux entrailles de prêtres martyrisés avant lui, lui dit, croyant le terrifier : « Arrive, Sherwin, viens, toi aussi, recevoir ton compte. » Mais le saint homme, sans se laisser effrayer, l'embrasse d'un air joyeux et baise avec respect le sang dont ses mains ruisselaient; le peuple fut très-ému. Sherwin avait été roué deux fois, et il eut ensuite le sort de son frère qui l'avait devancé. Thomas Sherwood, après avoir languï six mois dans un cachot sombre et infect, fut pendu, jeté à terre encore vivant, éventré, écartelé et mis en pièces. Alexandre Brian eut des aiguilles enfoncées sous les ongles, fut roué, pendu et décapité. George Haydock resta pendu un instant, mais le shérif fit couper la corde, et l'on se livra sur lui, tandis qu'il vivait encore et sentait tout son mal, à la plus horrible boucherie. John Finch fut traîné par les pieds dans les rues, sa tête frappant sur le pavé tout le long du chemin; il fut ensuite jeté dans un cachot noir et fétide, sans autre lit que le sol nu et humide, et ne reçut pour toute nourriture que du foie de bœuf en petite quantité; il fut laissé dans cette position durant des semaines, des mois, jusqu'à ce qu'enfin il fût pendu, et ses quatre membres envoyés aux quatre principales villes du Lancashire. Richard White, que l'on éventrait, prononça deux fois le nom de Jésus, tandis que le bour-

reau avait les mains dans ses entrailles. James Claxton fut d'abord enfermé dans un endroit où il ne pouvait ni se tenir debout, ni se coucher ni s'asseoir ; il y resta trois jours, nourri au pain et à l'eau. Ensuite on le mit à une meule de moulin ; puis on le pendit par les mains, jusqu'à ce que le sang jaillît du bout des doigts ; il fut enfin pendu par le cou : il était à peine âgé de vingt-un ans quand il mourut. Tels sont les faits, telles sont les scènes qui passent sous nos yeux, et que les protestants, se bouchant les oreilles, élevant la voix, soulevant la poussière, ne veulent pas nous laisser produire contre eux. Non. Il leur est plus agréable de crier contre la persécution, d'appeler l'inquisition un enfer, que de faire un retour sur eux-mêmes et de reconnaître l'ouvrage de leurs propres mains. Le catalogue des exécutions compte quelques centaines de noms. Un prêtre fut tué de la manière que nous venons de dépeindre, en 1577, deux en 1578, quatre en 1581, onze en 1582, treize en 1583 et 1584, dix-neuf en 1585 et 1586, trente-neuf en 1587 et 1588, et ainsi de suite jusqu'à la fin du dix-septième siècle, sans parler des emprisonnements et des déportations, qu'il serait difficile de compter <sup>1</sup>. Qu'est-ce que les protestants pourraient produire contre le Saint-Siège, qui soit comparable à des atrocités comme celles-ci ? Ce ne sont pas, assurément, du moins avec tant soit peu de

<sup>1</sup> « Si vous me parlez de l'intolérance de Rome, ou des horreurs de l'inquisition, — dit M. Moore, membre du Parlement, dans une lettre adressée « *an Times*, — je puis vous soumettre l'original d'un acte du parlement, « voté à l'unanimité par toute une législature protestante, évêques et « autres, qui soumettait tout le clergé de tout un peuple à une obscène et « horrible mutilation. »

bonne foi, les bûchers de la reine Marie, ni les actes d'un parti anglais, car c'en était un, enflammé de vengeance contre ses ennemis, et que combattaient le cardinal Pole, légat du pape, ainsi que les ecclésiastiques espagnols.

Mon heure est déjà passée, mes frères, et je n'ai pas encore épuisé mon sujet. Je conclus par une considération. Les horreurs que je viens d'indiquer ne sont pas une anomalie dans l'histoire du protestantisme. Quelles qu'aient été sous ce rapport les différences qu'il ait affectées, en théorie, avec la religion catholique, il s'est toujours montré persécuteur. Il a persécuté en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Hollande, en France, en Allemagne, à Genève. Calvin brûla un socinien, Cranmer un anabaptiste ; Luther conseilla le massacre en masse des paysans fanatiques, et Knox prit part à des arrêts et à des actes sanguinaires. Vous croiriez qu'avec des scandales semblables à leur charge, les protestants vont laisser de côté l'histoire, et, par pudeur, se garder de parler de persécution et d'accuser l'Église catholique de choses dont ils sont les premiers coupables. Il n'en est rien. Comment donc envisagent-ils la question ? Chose étonnante ! Ils se disculpent et fondent la différence entre eux et les catholiques sur ce qu'ils condamnent la persécution en principe ; en d'autres termes, ils font de leur inconséquence une excuse de leur crime. Eh bien ! je leur accorde, ce que je suis loin de leur disputer, qu'un homme qui a un principe droit et qui, à l'occasion, souvent même, agit contre ce principe, vaut mieux que celui qui en a un mauvais et qui agit conformément à ce principe ;

mais là n'est point la question. Le cas dont nous nous occupons est celui de personnes qui n'ont pas agi une seule fois suivant le principe qu'elles professent; pas une seule fois, car il leur est impossible de citer un exemple où le protestantisme, de quelque dénomination que ce soit, ait été en possession du pouvoir de l'État, sans persécuter tels ou tels de ses adversaires théologiques. Il est aujourd'hui ce qu'il a été autrefois. Il y a trois siècles, le protestantisme débuta en Angleterre par mettre à mort des prêtres catholiques, et il y a quelques mois à peine qu'un ecclésiastique de l'Etablissement disait, en pleine assemblée de ses paroissiens, que la déportation était trop douce pour nous, et que nous devrions tous être mis à mort. Loin que le parti protestant se soit indigné d'un pareil aveu, un second ecclésiastique, aussi influent à Manchester que le premier l'est à Liverpool, exprimait, peu de temps après, le même sentiment, et le public protestant n'en ressentit pas plus d'indignation. Sans doute ces messieurs ont donné leurs *raisons* pour justifier ce désir, raisons suffisantes dans leur jugement. La protestante Elisabeth, Gardiner et les autres conseillers de la catholique Marie, en avaient fait autant; mais la conclusion n'en était pas moins: mort à tout prêtre catholique. Le cas qui nous occupe n'est donc point celui d'un individu, ou d'un souverain, ou d'un parti politique, professant un bon principe, que des circonstances de temps ou de lieu, la passion ou la raison d'État, ne lui permettent pas de suivre; non, c'est le cas d'une religion qui dit une chose et qui, à chaque occasion et toutes les fois qu'elle le peut, fait le contraire. Une sem-

blable religion peut-elle atténuer ses actes en alléguant ce qu'elle croit ? Cependant telle est son excuse, — que dis-je ? — tel est l'orgueil, telle est la gloire du parti protestant :

» Nous faisons toujours une chose et nous en disons toujours une autre ; nous prêchons toujours la paix, mais  
« nous faisons toujours la guerre ; nous avons la figure  
« d'un agneau et les griffes d'un dragon. Et nous avons  
« une autre gloire : assurément nous persécutons ; mais,  
« en compensation, nous dénonçons toujours chez les  
« autres ce que nous sommes dans l'habitude de pratiquer nous-mêmes ; c'est notre seconde grande vertu.  
« Persécuteurs, nous protestons contre la persécution ;  
« première vertu. Persécuteurs, nous accusons les catholiques de persécuter et nous les maudissons pour cela ;  
« seconde vertu. Ensuite, nous sommes d'une partialité  
« tellement exagérée, que nous ne voyons même pas  
« notre inconséquence flagrante, et nous nions, pour  
« nous servir d'un proverbe vulgaire, mais expressif,  
« que ce qui est assaisonnement pour l'oie, soit assaisonnement pour le jars ; troisième vertu. Nous pensons  
« que nos professions et nos dénonciations suffisent  
« pour faire un bon chrétien, et que nous pouvons persécuter tout à notre aise, dès que nous citons souvent l'Écriture sainte contre la persécution. »

Et maintenant je pourrais laisser les protestants se tirer de là, s'ils le peuvent, et expliquer comment, après toutes leurs protestations solennelles contre la persécution, ils ont, ainsi que je l'ai montré, persécuté toujours, partout, et toutes les fois qu'ils l'ont pu, depuis Élisabeth jusqu'à Victoria, depuis le cercle intime de la famille

jusque dans l'enceinte de la législature, depuis le regard malveillant jusqu'au gibet et au bûcher; je pourrais, dis-je, les laisser se tirer de là, mais j'ai envie, avant de terminer, d'ajouter une dernière observation. Je ferai donc remarquer qu'il n'est pas étonnant qu'ils allient dans leur histoire la pratique et la condamnation de la persécution : ces deux choses vont ensemble. Je le dis hardiment et sans balancer, et je ne me dédirai point; les protestants tentent trop et finissent par ne rien faire. Ils vont trop loin; ils tentent ce qui est contre nature, et, par conséquent, impossible. Je ne le prouverai pas; c'est un sujet à part, qui demanderait un traité spécial. Je dis seulement au monde protestant pourquoi il persécute toujours, en dépit des principes qu'il professe. C'est parce que la doctrine du libre examen, comme il la professe, est fausse, outrée, et conduit nécessairement aux excès dans un sens opposé. Ils veulent retourner la nature sans lui offrir de compensation, et la nature se venge sur eux amplement. Ils méconnaissent complètement un principe que le Créateur a placé dans nos cœurs, et se privent, en conséquence, de la faculté de le surveiller, de le restreindre et de le diriger. Il en fut de même des coryphées de la première révolution française. Jamais on n'entendit d'aussi extravagantes louanges des droits de la raison que celles émanées d'eux, et jamais ces droits ne furent si ouvertement, si horriblement profanés. Ils criaient : « Liberté, égalité, fraternité », et allaient ensuite massacrer les prêtres et traîner les laïques par milliers à l'échafaud ou à la rivière.

La sagesse de l'Eglise est bien différente. Dans le cours



de dix-huit siècles, quoique ses enfants se soient rendus coupables de divers excès, quoiqu'elle-même ait été rendue responsable d'actes isolés très-graves, pour un fait de sévérité dont on peut l'accuser, il y a cent de ses actes où on la voit condamner le persécuteur et protéger les victimes. Elle a été une source intarissable d'humanité, d'équité, de tolérance, de compassion, parce-qu'elle connaît les besoins et les instincts naturels : c'est en vain que les protestants voudraient le nier et le contredire. Telle est la solution du paradoxe avancé par l'auteur distingué que je citais tout à l'heure, à l'effet de prouver que la religion qui défend le libre examen en matière de révélation, est historiquement plus tolérante que la religion qui professe cette doctrine. Ses paroles méritent d'être répétées : Nous rencontrons dans toutes les parties « de l'Europe des échafauds dressés pour punir les crimes « contre la religion ; partout on trouve des scènes qui navrent l'âme de tristesse. Rome fait exception à la règle, « Rome que l'on a essayé de représenter comme un « monstre d'intolérance et de cruauté. Il est vrai que les « papes n'ont pas prêché, comme les protestants, une « tolérance universelle ; mais les faits montrent la différence entre les protestants et les papes. Les papes, armés d'un tribunal d'intolérance, ont à peine versé une « goutte de sang ; les protestants et les philosophes en « ont versé des torrents <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Cette conférence était déjà sous presse, lorsque j'ai eu occasion de voir les Lettres de M. de Maistre sur l'inquisition, et je suis heureux de me trouver d'accord en plusieurs endroits avec un si grand écrivain.

## SIXIÈME CONFÉRENCE

LA MANIÈRE DE VOIR DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE SE SOUTIENT  
PAR LE PRÉJUGÉ.

En attribuant l'aversion profonde et le mépris que ce pays protestant affecte envers nous catholiques à l'influence de la calomnie et des faux rapports, si énergique dans son action et si puissante dans ses effets, je crois, en conscience, lui avoir assigné une cause, que la majorité des esprits honnêtes et réfléchis, catholiques ou non, reconnaîtra être la cause véritable et nécessaire, pour peu qu'ils veuillent se rendre compte des choses. Prenez un homme bien élevé, qui a vu le monde, qui s'intéresse aux controverses et aux événements religieux du jour, quelque prévenu qu'il soit contre l'Eglise catholique, s'il veut fixer son attention sur le sujet et parler franchement, il avouera que les motifs de l'opinion qu'il s'est formée de cette Eglise, quels qu'ils puissent être, seraient insuffisants pour le grand nombre. La multitude, quand on désire la fixer et l'entraîner, veut des raisons toutes différentes de celles qui peuvent persuader un homme instruit, qui pense, qui sent et qui a de l'honneur.

Les preuves de ce dernier contre le catholicisme, quoiqu'il les tienne lui-même pour suffisantes et qu'il les croie suffisantes aussi pour la multitude, offrent une réserve, une délicatesse, une rigueur, une harmonie telle dans leur ensemble, un fond si philosophique, une distribution si généreuse et si large, et une forme si fine, qu'elles ne peuvent être d'aucun effet sur la généralité des hommes. La question est de savoir comment on arrive à faire impression sur ceux qui n'ont jamais appris à exercer leur intelligence, à comparer des idées, à analyser un argument ou à discuter des probabilités. L'Eglise catholique, partout où elle se présente, fait appel à l'imagination, comme à un aide puissant; elle la frappe et s'en rend maîtresse. Les protestants sont dès lors obligés de trouver quelque idée aussi propre à captiver; il leur faut avoir recours à quelque vive fascination, capable de saisir, d'attirer et de dompter, s'ils veulent avoir dans la lutte des chances contre elle : le salut de leur cause tient tout entier à cela. Ce fut donc une pensée de génie, et, je crois, de génie surhumain, que celle de recourir à l'expédient dont on a fait usage contre l'Eglise catholique depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, en l'appelant l'Antechrist, dans le seizième siècle, comme on l'avait appelée Belzébut, dans le premier. C'était un coup hardi, politique et parfaitement imaginé. Cela devait frapper les auditeurs; car, puisque l'Antechrist est une contrefaçon du Christ, il doit avoir l'apparence du Christ; et si l'Antechrist ressemble au Christ, le Christ doit, je pense, ressembler nécessairement à l'Antechrist. Ainsi, au premier abord, on pouvait très-

bien admettre comme plausible une accusation qui, en attirant l'attention, finissait ensuite par gagner la croyance.

Néanmoins, quoique ce fût beaucoup, ce n'était pas tout encore ; il fallait prouver que le Christ est l'Ante-christ. Mais l'énormité de cette accusation ne rendait la chose possible qu'en brisant tout à fait avec la vérité. Le mensonge a donc toujours été la condition indispensable de l'accusation favorite des protestants, et cette accusation favorite est, à son tour, l'arme également indispensable avec laquelle ils peuvent attaquer l'adversaire qu'ils combattent. Ainsi, vous voyez que l'Eglise, par la nature même des choses, tant qu'elle aura des ennemis, ou, en d'autres termes, tant qu'elle sera militante, ne peut être attaquée que par la calomnie et tous les genres de détraction, chaque fois qu'on prétend argumenter contre elle ; et l'on devra toujours argumenter, parce que l'homme, être éminemment moral, ne peut, dans aucune de ses luttes, se contenter de faire usage de la force brutale. Le lion déchire sa proie, sans donner aucune raison de ce qu'il fait ; mais l'homme ne peut persécuter sans s'expliquer à lui-même les motifs de son action. Il faut qu'il la mette d'accord avec sa conscience ; il faut qu'il ait des raisons suffisantes, et si les bonnes ne viennent point, il n'y a pas à dire, il faut qu'il en invoque de mauvaises. Ayant entrepris, comme question à résoudre, de combattre l'influence morale de l'Eglise, on ne peut que diffamer ou exposer mal les choses : il n'y a pas de milieu. Faits de l'espèce commune, inductions savantes, conjectures subtiles, tout cela ne servirait de rien

auprès de la foule. Des choses qui tranchent, des couleurs vives et éclatantes, telle est la rhétorique qu'il faut ici. Ou vous devez vous résigner à voir la multitude subir l'action de l'Eglise catholique, ou vous devez confondre cette Eglise par les seules armes de la calomnie. Or, je soutiens que c'est et que ce doit être ici le cas, et j'ajoute qu'il ne saurait en être autrement : mauvaise logique, faits mensongers, rien de plus. Je crois, en outre, que tout homme sincère, quelle que soit sa croyance, bien qu'il puisse ne pas s'exprimer dans les termes dont je me sers, sera, au fond, de mon avis, et qu'il reconnaîtra, en mettant de côté la question de savoir si le protestantisme peut se maintenir autrement que par la controverse, comme, par exemple, en vertu de son établissement légal, ou en retirant l'éducation aux catholiques, ou à l'aide de quelque autre moyen violent, il reconnaîtra, dis-je, que, si l'on emploie contre nous la controverse populaire, c'est le mensonge et non la vérité, la calomnie et non la justice, qui en font tous les frais. Enlevez-lui ce qu'elle a de faux et d'imaginaire, que lui restera-t-il? Il n'y a donc rien d'étonnant que nous soyons les victimes de l'imposture.

Tout cela confirme ce que j'ai dit dans mes précédentes Conférences; mais je n'ai pas encore montré toute l'influence, ou (comme on pourrait l'appeler) toute la vertu qu'a, dans la controverse, ce système de fausse exposition. Vous pouvez vous être demandé, mes frères, en manière d'objection philosophique à résoudre, comment il se fait que des esprits capables, larges et cultivés, ne soient pas seulement les organes des plus grossières calomnies dont on nous charge, mais refusent

encore de les rétracter, lors même qu'on les a réduites au silence et manifestement réfutées. Les habitudes de la bonne compagnie exigent d'eux, cependant, une rétractation ; il est de règle, parmi les gens bien élevés, que, sur la dénégation de la personne qu'on avait accusée, on retire ses paroles, alors même qu'au fond du cœur on persiste toujours dans ce qu'on avait avancé. Il en est tout autrement dans la controverse avec les catholiques. Lorsque nous nions les accusations qu'on fait peser sur notre caractère ou sur nos habitudes, et lorsque nous les nions en produisant des preuves sans réplique possible, nous n'avons pas seulement sujet de nous plaindre qu'on n'ait pas pour nous ces égards extérieurs que commandent les lois de la société, mais on nous répond la plupart du temps que nous sommes des menteurs, et tout est dit par là. Sans doute, une monstruosité semblable doit être attribuée en partie à cette disposition naturelle de l'espèce humaine, constatée par les philosophes, qui fait que les hommes sont rampants envers ce qui est élevé et qu'ils insultent ce qui est bas dans ce monde ; mais cela a encore une autre cause, dont je n'ai rien dit jusqu'ici et qui va faire le sujet de cette Conférence. Cette cause est si évidente, que vous pourrez bien être étonnés des ménagements que je prends pour l'énoncer, et de ce que je n'en ai pas parlé plus tôt ; mais ce devait être ici sa place. La puissance du *préjugé*, qui est la cause à laquelle je fais allusion, doit être considérée comme la raison principale pour laquelle nos réfutations les plus triomphantes des faits avancés contre nous par nos ennemis nous servent de si peu de chose ;

car ces faits ont déjà achevé leur œuvre, lorsqu'on les démolit, et l'œuvre achevée reste, c'est-à-dire que l'impression produite sur des esprits prévenus contre nous survit aux raisons qui l'ont fait naître.

Or, j'exposerai, en premier lieu, ce que c'est que le préjugé, comment il se produit, et je l'étudierai ensuite dans son action et dans ses effets. Préjugé, vous le savez, signifie proprement un jugement par anticipation, c'est-à-dire un jugement formé antérieurement à l'étude de la question particulière qui nous est soumise, et dont la solution devrait seule, néanmoins, le déterminer. Ainsi, lorsqu'un homme est accusé de vol, si je le crois déjà coutumier du fait, je suis porté naturellement à penser que cette accusation est fondée, avant même d'entendre les témoignages qui seront produits. On voit comment une bonne ou une mauvaise renommée influe sur les arrêts de la justice; la moindre preuve suffit pour faire condamner un individu réputé voleur, tandis qu'un autre, pour repousser une accusation, n'aura besoin que d'y opposer l'honorabilité de son caractère. Quand des personnes nous sont connues d'avance et que nous avons à porter un jugement sur elles ou sur leurs actes, nous disons qu'il nous est impossible de ne pas avoir un « préjugé » *contre* l'une et de n'être point prévenus *en faveur* d'une autre. Or, il n'y a rien là qui ne soit très-naturel; le passé pèse sur l'avenir; de ce qui a été, nous conjecturons ce qui sera; tout cela est rationnel et parfaitement raisonnable; d'où il suit que des personnes qui, toute leur vie, n'ont entendu dire que du mal des catholiques, ont naturellement d'eux une mauvaise opinion, dans

laquelle elles sont de bonne foi ; elles croient tout ce dont on les accuse, sans se donner la peine d'en examiner les preuves. Peu importe que le jugement anticipé, qui détermine leur opinion, soit un jugement de leur propre esprit ou qu'il soit venu par héritage ; c'est une tradition de leur pays, et dès lors il n'y a rien d'étrange, rien de mauvais à ce qu'ils en subissent l'influence.

Mais remarquez bien ceci : — après tout, un jugement, une conclusion, une croyance anticipée, comme celle qui fait le fond de leur *préjugé*, n'est que vague et générale ; c'est tout simplement une opinion ou une conjecture de plus ou moins de plausibilité, suivant la circonstance, et qui n'a d'autre valeur que celle des raisons et des preuves qui l'ont produite. On ne peut et on ne doit pas raisonnablement l'accepter comme infallible. En s'y arrêtant, sans vouloir entendre ce que pourrait dire l'autre partie, comme si l'évidence de la chose rendait toute explication inutile, on cesse d'agir raisonnablement et l'on n'est qu'obstiné. Voilà le préjugé dans son sens mauvais et coupable, tel qu'on l'entend communément et tel que je l'entends ici moi-même, en l'imputant aux protestants. Je les accuse d'avoir beaucoup trop de respect pour la tradition qu'ils ont reçue toute faite ; non-seulement de la croire vraie à première vue et de la traiter comme telle, conséquence à laquelle on n'a rien à dire, mais d'y avoir en outre une telle foi implicite, qu'ils ne veulent, en aucune façon, entendre ce qu'on pourrait dire contre elle. Ils font la tradition infallible dans la pratique, et comme si elle avait réglé une fois pour toutes ce qu'ils doivent penser.



Comment, direz-vous, avec la prétention d'avoir du bon sens et du goût, peut-on agir d'une manière aussi absurde? Cependant, la même chose pourrait, jusqu'à un certain point, arriver à chacun de nous. J'espère, mes frères, ne pas exiger de votre attention, dans le développement de ce que j'ai à dire, plus que l'importance du sujet ne me donne, en quelque sorte, le droit de vous demander. Le préjugé est quelque chose de plus qu'un acte de jugement; ce n'est pas un acte simple, c'est une habitude ou un état de l'esprit. Je n'en fais pas une particularité du caractère anglais, car il appartient à la nature même de l'homme. Lorsque nous entendons dire et répéter souvent une même chose, elle fait sur nous ce qu'on peut appeler une impression. Or, cette impression ne reste pas seulement dans notre esprit comme opinion ou comme croyance, indépendante de nous, n'ayant d'autre fondement que le témoignage ou les raisons qui nous l'ont fait admettre, et prête à être rejetée à volonté dès l'instant où nous avons des motifs pour l'écartier; mais elle agit sur l'âme, elle la pénètre et l'impressionne. En nous ôtant la faculté, que nous avons auparavant, de l'admettre ou de la repousser, elle devient une des mesures ordinaires de nos jugements et de nos croyances, quelque chose de semblable aux idées que nous avons du bien et du mal ou des devoirs religieux. L'idée, par exemple, que la justice est une vertu, ou qu'il y a un Être divin, est profondément gravée dans notre esprit; elle est conforme à notre nature; elle est vraie, et cela, parce qu'on la retrouve dans tous les temps et dans tous les lieux, à quelques rares exceptions près, qui ne sont

pas assez considérables pour que l'on s'y arrête. Je dis qu'une semblable idée est vraie ; cependant il peut y avoir aussi des impressions qui, avec le même caractère de permanence, soient fausses et sans affinité avec notre nature. Ce qui distingue ces impressions, c'est, d'abord, qu'elles ne sont pas générales ; ensuite, qu'elles ne se trouvent pas dans notre esprit dès le commencement (si je puis m'exprimer ainsi), sans que personne sache d'où elles viennent, à cause de leur origine céleste, mais qu'elles sont produites en nous par ce que nous avons vu ou entendu et qu'un autre n'a ni vu ni entendu comme nous. Ces impressions sont ordinairement produites dans l'esprit par la percussion des choses extérieures. Un fait ou un argument, pour être répété, n'en acquiert pas au fond plus de force ; mais l'effet produit sur l'esprit, qui reste passif sous son influence, est d'autant plus grand et d'autant plus fort que la répétition de ce fait ou de cet argument est plus fréquente. De cette manière, il n'y a pas d'idée qui ne puisse faire impression sur l'esprit : un homme finira par se croire fou ou idiot, si tout le monde le lui dit. Or, voilà précisément ce que produisent en Angleterre les déclamations perpétuelles contre le catholicisme. Pour être incessant, tout le bruit qui se fait autour de nous n'en est pas plus vrai ; mais, à mesure qu'il continue, il fortifie, dans l'esprit de ceux qui l'entendent, l'impression déjà reçue : que le catholicisme est une imposture. Il n'y a pas accroissement de force logique ; un mensonge est aussi bien un mensonge la dixième fois qu'on le dit que la première fois ; il a même davantage ce caractère,

car il y a dix mensonges au lieu d'un ; mais il a gagné en influence persuasive. Qu'on le répète tant qu'on voudra, peu importe ; le mensonge n'a qu'à aller le front haut, et il sera cru d'une personne d'abord, puis d'une autre, jusqu'à ce qu'il finisse par prendre les proportions d'un fait ou d'une opinion très-respectable, admise par un nombre considérable de personnes bien informées. C'est ce que veut dire le proverbe : Il n'y a pas de boue qui ne crotte. Si un calomniateur opiniâtre peut espérer un semblable succès par ses mensonges, par suite des dispositions de notre nature, que sera-ce donc, lorsque de grandes multitudes d'hommes ne cessent de faire entendre aux oreilles de chacun, avec une ardeur infatigable et toujours nouvelle, des mensonges et des impostures contre la religion catholique ? L'un persuade l'autre, et l'on se pénètre mutuellement de l'idée hostile avec une facilité et une force effrayantes à contempler. Les meetings et les prêches, qui ont lieu incessamment contre nous de tous côtés, quoique dépourvus de toute force argumentative, n'en sont pas moins d'immenses ateliers où l'on confectionne des préjugés, article bien mieux soigné et d'un tissu beaucoup plus durable qu'aucun des genres de produits qui font la gloire d'une ville comme la nôtre.

Or, le caractère distinctif de ces impressions morales, c'est qu'une fois produites, elles ne dépendent pas plus des faits ou des motifs qui les ont déterminées, qu'un coup, une fois donné, ne tient à la pierre ou au bâton qui l'a porté. En brûlant le bâton, on ne guérira pas le mal : de même, en réfutant l'argument, ainsi que je l'ai

dit, on n'efface point le préjugé. Supposons que l'on soit venu me dire que mon voisin est un voleur ; que cette idée se soit implantée dans mon esprit, et que je m'y sois accoutumé. Si j'apprends ensuite les motifs qui ont pu donner naissance à cette assertion, et, qu'en les examinant, je la trouve complètement fausse : eh bien ! je *puis* repousser l'impression défavorable que j'avais reçue, mais ce ne sera pas sans quelque peine. L'idée peut rester fixée dans mon esprit, et il me sera peut-être impossible, si ce n'est petit à petit, de dégager l'idée que je me faisais de mon voisin de celles auxquelles je l'ai associée, et de vaincre la répugnance qu'il m'inspire encore ; c'est une lutte que j'ai à livrer. Ainsi, quoiqu'une calomnie soit parfaitement expliquée, qu'il en ait été fait justice devant les tribunaux et que la victime en soit entièrement déchargée, il n'en demeure pas moins certain que, même après la sentence qui l'absout, l'accusé n'est plus ce qu'il était. C'était une maxime parmi les grands de Rome, que « la femme de César ne devait pas être soupçonnée. » La calomnie, pour ainsi dire, fait tache, sur l'esprit de ceux qui l'entendent, et le temps seul, si le temps même y peut quelque chose, est capable de l'effacer. C'est précisément là un préjugé ; ce n'est pas seulement une opinion dont nous soyons les maîtres et que nous puissions conserver ou rejeter à volonté ; mais c'est une impression que la raison, il est vrai, peut soumettre et que la volonté peut vaincre, mais insensiblement et avec peine. Elle a pénétré dans l'esprit par la percussion d'images fausses ; il n'y a que l'impression contraire qui puisse l'effacer, en présentant une succes-

sion de pensées et de faits qui la combattent. Nous devons relever la personne calomniée par des égards, par de bons services, par de bonnes paroles, en parlant d'elle avec éloge, en cherchant à lui plaire et à l'honorer, si nous voulons perdre insensiblement le souvenir de l'impression défavorable que nous avons eue d'elle. Au lieu de cela, si nous nous renfermons en nous-mêmes et que nous la tenions à distance, en ayant pour elle de la froideur ou du mauvais vouloir, il est certain que, nonobstant le démenti formel donné à la calomnie, et malgré notre adhésion extérieure à la sentence de réhabilitation, nous conserverons nos soupçons et notre défiance. Nous nous excuserons en disant qu'après tout nous ne sommes pas entièrement satisfaits ; que nous ne pouvons, à la vérité, en donner les raisons, mais que certaines choses ont une apparence suspecte ; et puis nous nous mettrons en •quête de quelque nouveau motif d'accusation, pour justifier une semblable conduite et nous confirmer davantage dans de pareilles pensées.

Vous pouvez vous rappeler, mes frères, qu'en parlant du préjugé dans le sens primitif et le plus simple donné à ce mot, comme d'une anticipation ou d'une opinion préconçue au détriment d'autrui, j'ai dit qu'il n'y avait en cela aucun mal. C'est un simple jugement, qui a ses motifs comme tous les autres, et que l'on se hâte de chasser de son esprit dès qu'on en a constaté la fausseté. Mais le préjugé, dans son sens ordinaire, tel que je l'entends ici, en le considérant comme une impression ou une tache faite sur l'esprit, est loin d'être si innocent et de mériter la même indulgence. Ceci vous surprendra

peut-être : comment un homme, direz-vous, peut-il empêcher les impressions qui lui arrivent ? Il n'est que passif en les recevant ; elles arrivent d'elles-mêmes ; il est aussi peu responsable de ce qui s'est imprimé dans son esprit que d'une blessure qui lui est faite sur le corps. Mais nous sommes loin de la question, comme un peu de réflexion va nous le montrer. La volonté coopère dans le préjugé ; il n'y a ni contrainte ni nécessité ; ceux qui ont des préjugés ne veulent pas les abandonner ; il n'y a pas de préjugé sans le concours de la volonté : nous concevons des préjugés, dis-je, parce que nous le voulons, et par conséquent, si nous ne le voulions pas, nous n'aurions pas ces préjugés. Je ne dis pas que nous pouvons nous en débarrasser en un jour, mais que nous devons travailler à nous en défaire. L'Écriture parle de ceux qui « aimaient mieux les ténèbres que la lumière ; » or, il nous est impossible de ne pas reconnaître, par tout ce que nous voyons autour de nous, qu'en ce qui regarde la manière dont les protestants envisagent les catholiques, il y a des hommes qui se complaisent dans les sombres notions qu'on leur a données de nous ; qui désirent pouvoir nous haïr avec de bonnes raisons et en toute conscience ; qui ne veulent pas être désabusés, et qui s'irritent contre la pensée qu'on pourrait leur ravir une erreur si agréable. Je dis donc, d'abord, que le préjugé dépend de la volonté ; en second lieu, que, s'il dépend de la volonté, il n'est ni ne peut être innocent, parce qu'il est dirigé, non point contre des choses, mais contre des personnes, contre des êtres raisonnables,

créatures de Dieu, contre nos semblables, contre ceux à qui nous sommes tenus de rendre les devoirs de l'humanité et de la charité. Il y a une loi naturelle, qui nous oblige à avoir de tout homme la meilleure idée qu'il nous est possible, et nous devons nous réjouir lorsque des imputations sont trouvées fausses et que des calomnies sont réfutées. Cette loi est suivie par tout esprit généreux : un noble cœur souffre de penser que l'on puisse dire du mal d'autrui avec quelque plausibilité, et il sera heureux de pouvoir le détruire ; il espère que les propos tenus ne sont pas vrais, et ses doutes bénéficient toujours à celui qui en est victime. Dans cette lutte contre le préjugé, chaque heure qui s'écoule est une nouvelle victoire remportée sur lui. La défiance, le soupçon, l'aversion, sont des sentiments si pénibles aux cœurs bien nés, et il leur est si douloureux d'être obligés de les avoir, qu'ils protestent constamment contre eux et font tous leurs efforts pour s'en préserver. Oui, il y a des personnes si tendres et si bienveillantes, qu'elles croiraient volontiers, si elles le pouvaient, que le mal n'existe pas sur la terre, et qui éprouvent un soulagement toutes les fois qu'elles peuvent effacer quelqu'une des taches qui noircissent le livre des accusations dont les hommes se chargent les uns les autres. Mais, au lieu de cela, fermer l'oreille à toute explication, — à moins que l'innocence de l'individu en ce moment accusé n'implique la culpabilité d'un grand nombre d'autres, dont la participation au crime en question devrait dès lors être admise, — et décider souverainement que des soupçons, qui ne s'appuient sur aucune raison bien claire, sont fondés, je dis que c'est tout sim-

plement une malveillance déplorable, révoltante, qui n'a point d'excuse.

Je ne sais comment on pourrait méconnaître la justesse de ces remarques ; mais voyez de quelle triste manière elles sont comprises, dans ce pays protestant, à l'égard des catholiques. Où sont les cœurs tendres, les sentiments de bienveillance, la droiture de nos concitoyens ? Où est cette générosité du Breton, dont on est si fier à tous les âges ? Où est son amour pour la bonne foi, sa compassion pour les faibles, son horreur des oppresseurs, quand il s'agit de nous ? Le peuple le plus sensible de la terre, le plus ennemi des inconséquences, le plus jaloux des convenances et du bon goût, aimerait mieux se rendre coupable d'une faiblesse, d'une grossièreté même, et passer pour ridicule, que de se laisser aller, je ne dirai pas à montrer un peu de justice, un peu d'humanité ou de compassion, dans sa conduite envers ceux qui professent la religion catholique, mais seulement de la raison et du bon sens. Cela est si vrai, que je craindrais, en voulant constater simplement et avec exactitude ce qu'ils font tous les jours, d'encourir le reproche d'être absurde et satirique ; car, ici, la vérité est trop évidente et n'a pas besoin d'ornement. Je ne puis m'empêcher de dire ce qui est ; mais remarquez bien que rien de ce que j'ai dit, ou de ce que je dirais ne touche aux objets ou aux rites du culte protestant. Je m'occupe des protestants eux-mêmes, non pas des protestants tranquilles et paisibles, mais des protestants malveillants, disputeurs, ardents et zélés dans leurs attaques contre notre caractère et notre conduite. *Nous*



ne les traitons pas avec défiance, mépris et aversion ; ce sont eux qui nous traitent ainsi ; notre seule vengeance, et assurément elle n'est pas grande, est d'analyser avec soin le traitement qu'ils nous font subir.

L'homme prévenu, — car je veux personnifier ainsi cette faculté de superfétation qui travaille et opère, dans la société protestante, avec une ardeur si infatigable et dans de si grandes proportions, — l'homme prévenu tient pour avéré ou est entièrement persuadé, non-seulement qu'il est lui-même en possession de la vérité divine, car c'est une affaire d'opinion et il a droit à la sienne, mais que nous, qui ne pensons pas comme lui, sommes tous des imposteurs, des tyrans, des hypocrites, des lâches et des esclaves. C'est pour lui un principe fondamental, comme pour le catholique une chose de foi divine ; rien ne saurait ébranler cette conviction. S'il rencontre quelque histoire contre les catholiques, qu'elle soit ou non appuyée d'une autorité, pourvu qu'elle s'accorde avec les idées qu'il a de nous, il s'en empare avidement. Peu lui importe l'autorité ; la vraisemblance, à son sens, supplée au témoignage ; ce qu'on lui raconte dans le moment est précisément ce qu'il attendait. C'est peut-être quelque conte fait à plaisir, que l'on a mis en circulation, uniquement parce qu'il avait des chances de succès, ou que l'on a jeté en l'air comme la paille au vent ; peut-être est-ce une spéculation d'un libraire, qui aura pensé qu'un récit plein d'horreurs pourrait lui rapporter plus que ses frais d'impression : cela l'inquiète fort peu ; il n'en est pas moins convaincu de la vérité de l'histoire ; il savait tout cela

bien avant de le lire ; c'est précisément ce qu'il avait toujours dit ; c'est toujours le vieux conte qui revient pour la centième fois. En conséquence, il achète des milliers d'exemplaires de ce récit mensonger ; il se hâte d'en envoyer de tous côtés, à ses amis, à ses connaissances, aux journaux, aux grands orateurs de meetings ; il en remplit les écoles du dimanche et de la semaine ; il en charge le panier du colporteur et en glisse, peut-être, comme sujet de lecture spirituelle, dans les assemblées de famille du dimanche soir, fier et content de la pensée qu'il a en main quelque chose de nouveau, de fort, d'ir-récusable, qui doit prouver d'une manière évidente l'odieus de la religion catholique.

Il arrive ensuite que la précieuse calomnie est l'objet d'une dénégation absolue, entière, d'une réfutation complète, explicite, appuyée sur des autorités incontestables. L'homme prévenu la dédaigne ; il la met tout simplement de côté, sans qu'elle fasse sur lui la moindre impression ou qu'il y prenne seulement garde. Il agira ainsi, s'il le peut ; mais si l'on insiste, si l'on revient à la charge contre lui avec plus de vigueur, il se redresse, regarde son adversaire en face, reedit et répète son histoire, en criant d'une voix plus forte et avec plus de confiance, comme pour fermer la bouche aux interrupteurs, braver toute réfutation et montrer au monde que rien ne le fera penser de l'épaisseur d'un cheveu plus favorablement du papisme qu'il n'a jamais fait ; que ne fit jamais sa famille, depuis l'époque du vieux gentleman anglais.

Si quelqu'un se hasarde à demander à l'homme prévenu ce qu'il sait personnellement des catholiques, des

individus, de leurs habitudes, de leurs livres, de leur culte, il répond qu'il s'estime heureux de n'en rien connaître du tout et qu'il n'en saura jamais rien ; que si même il en rencontre dans son chemin, il se détournera, et que, s'il devait lui arriver par mégarde, sans savoir à qui il a affaire, de trouver du plaisir avec un catholique, il repousse d'avance cette satisfaction. Quant à notre tendance d'esprit, à notre manière de voir les choses, à nos fins, à nos occupations, à nos doctrines, à nos moyens de les défendre, à notre manière d'envisager ses objections et à ce que nous pensons de lui, il refuse absolument d'en rien savoir. Son préjugé est comme une blessure sensible ou une inflammation locale, qui ne craint rien tant que d'être touchée, quelque précaution qu'on y apporte. Il recule d'appréhension.

Cependant, comme on ne peut pas faire que tout le monde pense de même, supposons que la fameuse histoire à laquelle l'homme prévenu a rendu témoignage, vienne à être complètement discréditée et jetée aux vents, du consentement de tout le monde : eh bien ! il n'en devient que plus violent. Car, dit-il, elle *doit* être vraie, et ce n'est que par chicane que l'on s'inquiète de ce qu'elle ne s'appuie pas sur toutes les preuves qu'elle pourrait avoir. Même si elle n'était pas vraie, n'y a-t-il pas cinquante histoires semblables qui le sont ? C'est une impertinence que de demander une preuve, lorsque le même fait a été tant de fois constaté. A quoi bon se donner la peine de venger saint Éloi, de réfuter un article de fond de journal, un orateur de meeting ou un pamphlet populaire, lorsque la chose est notoire ? La

mettre en question, c'est tout bonnement vouloir perdre son temps, c'est insulter au bon sens. Il éprouve le genre d'indignation qu'aurait pu éprouver le géant philistin, Goliath, lorsque David s'approcha pour le combattre. « Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton ? et il le maudit par ses dieux. » Et de même que ce géant monstrueux, s'il eût été atteint, non pas au front, mais au pied ou à l'épaule, eût répondu à l'insulte par un cri de rage plutôt que de douleur, sans s'effrayer le moins du monde ni chercher à se défendre, de même l'homme prévenu ne devient que plus furieux et ne se connaît plus, devant l'audace de ceux qui osent venir jeter leurs doutes et leurs objections sur le chemin de la grande tradition protestante touchant l'Église catholique. Arriver à fournir des preuves contre nous, c'est, à son avis, une affaire de temps ; et vous savez l'impatience, l'irritation que nous sommes prêts d'éprouver, lorsque, au milieu de nos occupations journalières, nous rencontrons des obstacles de cette sorte. Les délais nous irritent, lorsqu'ils ne sont qu'accidentels et que le succès est certain ; nous sommes, au contraire, plus modérés, plus attentifs à prévenir les embarras, lorsque le succès est douteux. Les mêmes difficultés nous trouvent calmes ou impatients, suivant les circonstances. Que quelqu'un, par exemple, ne puisse pas ouvrir une porte ou mettre la clef dans une serrure qu'il a ouverte cent fois auparavant ; vous savez comme il s'impatiente, tourne, retourne et se montre prêt à la forcer ; on dirait que la résistance qu'il éprouve est une injure qu'on lui fait. Vous savez encore la surprise de la guêpe ou de tout

autre insecte, qui ne peut passer à travers le carreau de vitre. Eh bien ! voilà ce qu'éprouve l'homme prévenu lorsque nous renouvelons nos objections ; loin d'en devenir plus calme, il s'exaspère d'autant plus ; car de quoi servent les arguments les plus incontestables contre une conclusion qu'il tient déjà pour infaillible ?

Telle est, vous le voyez, la raison pour laquelle nos réfutations les plus écrasantes des calomnies dirigées contre nous ne nous sont bonnes à rien du tout auprès du public protestant. Nous avons peut-être été tentés quelquefois de nous dire à nous-mêmes : « Qu'auront-ils à répondre à ceci ? enfin, le mensonge est confondu pour toujours ; il ne montrera jamais plus son visage ? » Vain espoir ! C'est juste le contraire : semblable à l'astre du jour de Milton, après avoir plongé dans l'Océan, « il relève sa tête encore humide, »

« And tricks its beams, and with new-spangled ore  
Flames in the forehead of the morning sky <sup>1</sup>. »

car il est enraciné dans l'esprit et ne repose point sur le fondement incertain des choses extérieures ; il ne dépend en aucune façon des accidents de temps ou de lieu, du témoignage ou des sens, du fait ou de la possibilité ; il ne dépend que de la volonté seule. C'est pourquoi, « inébranlable au milieu des éléments déchaînés, » il sourit à la tempête et délie l'issue du combat ; car il est sûr et tranquille, avec la volonté de l'homme à côté de lui. Telle est la vertu du préjugé, qu'il renaît toujours de

<sup>1</sup> « Et il se pare de ses rayons, et, tout émaillé d'or, il jette ses flammes sur le front du ciel à son réveil. »

lui-même ; en vain il est confondu dans Jeffreys, il se relève dans Théodore ; Théodore est vaincu aussi, mais peu importe ; les conteurs à venir et les futurs col-porteurs de merveilles, encore inconnus au monde, sont là-bas sous l'horizon, et viendront chacun à leur tour, en se succédant sans fin, continuer la tradition des histoires horribles ; car ces murmures, ces voix, ces échos, ces répercussions de sons, ne sont que la réponse, et, pour ainsi dire, la formule externe de cette profonde persuasion intérieure, de cette illusion aveugle, qui enveloppe dans ses plis ténébreux l'imagination et l'âme entière de l'homme prévenu.

Supposons, cependant, qu'il soit d'humeur à vous écouter, lorsque vous essayez de le détromper sur quelque une des fausses idées qu'il a de la foi catholique. Il est bien résolu à être la droiture même et à rendre pleine justice à vos raisons. Vous commencez donc à les exposer ; vous l'assurez qu'il comprend mal vos doctrines ; qu'il a de fausses notions des faits. Vous en appelez aux auteurs originaux, et vous lui montrez de quelle honteuse façon on les a tronqués ; vous faites appel à l'histoire, et vous lui prouvez qu'elle a été faussée. Rien ne manque à votre exposition ; elle est triomphante. Il garde un instant le silence, puis il débute par cette réflexion : « Quelles gens habiles que ces catholiques ! dit-il ; je vous défie de les prendre en défaut : ils trouvent toujours un moyen de se tirer d'affaire. Je pensais que nous vous avions battus ; mais j'avoue franchement que c'est moi qui le suis. Voilà comment les jésuites réussissent ; toujours polis et fins dans leurs livres :

« un protestant n'a pas de chance contre eux. » Vous voyez, mes frères, que vous n'avez pas fait un pas, et qu'il est aussi peu convaincu qu'auparavant.

Tel est l'homme prévenu, considéré sous son meilleur aspect ; mais d'ordinaire, dans ces mêmes circonstances, vous le voyez réfléchi et défiant. « J'avoue, dira-t-il, que  
« je n'aime pas ces explications si complètes ; elles ont  
« trop l'air d'avoir été préparées d'avance. Je croirais  
« assez volontiers que l'on a un peu exagéré l'accusation.  
« Peut-être n'a-t-on exigé que quelquefois seulement de  
« l'argent pour permettre de pécher ; mais notre ami  
« prétend prouver qu'on n'a jamais rien exigé de sem-  
« blable : c'est vouloir trop prouver. Je soupçonne tou-  
« jours quelque chose de caché, lorsque tout est si facile  
« et si clair. » Ou bien, il dira : « Nous avons devant les  
« yeux le spectacle des progrès effrayants du papisme ;  
« comment se propage-t-il ? Vous me dites que vous êtes  
« pauvres, que vos prêtres sont peu nombreux, que vos  
« amis sont sans influence ; comment fait-il donc pour pro-  
« gresser ? Il ne le peut pas sans moyens : c'est déjà assez  
« mal, si vous pouvez assigner une cause ; ce sera pis, si  
« vous ne le pouvez point. Il faut cependant qu'il y ait une  
« cause quelque part ; les effets en impliquent la néces-  
« sité. Comment a-t-il pénétré à Oxford ? dites-moi cela.  
« Comment s'est-il glissé parmi le clergé protestant ?  
« J'aime à jouer cartes sur table ; je hais les mystères, je  
« déteste les menées secrètes. Il y a évidemment quel-  
« chose là-dessous, et plus vous prouverez que la cause  
« n'est dans rien de ce que nous voyons, plus je soup-  
« çonnerai qu'elle est dans quelque chose de caché. »

Ainsi, l'homme prévenu ignore ingénument cette cause particulière, à laquelle les catholiques rapportent les progrès du catholicisme, et qui suffit, dès qu'on l'admet, pour en rendre raison : c'est qu'il est vrai. Il ne veut pas admettre le pouvoir de la vérité parmi les causes probables. Il aimerait mieux, j'en suis sûr, l'attribuer à l'intervention des esprits malins, que de supposer possible la vérité d'une religion qu'il lui est si doux de considérer comme une imposture.

Disons ici un mot de ce progrès du catholicisme, des conversions et des convertis ; l'homme prévenu a sa manière d'envisager tout cela. Premièrement, il nie absolument qu'il y ait des conversions ou des convertis. C'est, dit-il, une audacieuse mystification, qui ne prendra pas en Angleterre, quoiqu'on m'ait assuré qu'en Irlande elle ait été fortement soutenue. Supposons, cependant, qu'il convienne du fait et admette l'existence des convertis, il a de suite une seconde explication à donner à cela : les convertis sont des gens faibles, des imbéciles, c'est une chose notoire ; tous leurs amis sont de cet avis. Il n'y a pas parmi eux un homme qui ait quelque force de caractère ou d'intelligence. Ils ont trop longtemps rêvé sur leurs in-folios ou se sont laissé prendre au fastueux clinquant du culte papiste. Ce sont des femmes niaises, de jeunes ecclésiastiques infatués d'eux-mêmes, de stupides bourgeois, ou des gens qui sont la lie du peuple de nos grandes villes, qui n'ont rien à perdre et ne savent pas distinguer une chose d'une autre. Troisièmement, ils sont allés au catholicisme, ajoute-t-il, par des motifs tout à fait mauvais ; il n'y en a pas un seul dont la conversion ne puisse



être ramenée à une cause coupable : c'est le désir de se faire connaître, l'inconstance, le ressentiment, la légèreté d'esprit, l'amour-propre. Il y a du calcul, de l'hypocrisie dans la manière dont celui-ci s'y est pris, et celui-là s'est montré sans égard pour les sentiments d'autrui. Leur conversion s'est faite trop tôt, ou elle aurait dû ne pas tant tarder. Leur devoir était de communiquer leurs doutes à tout le monde aussitôt qu'ils les ont eus et avant de savoir s'ils les résoudraient eux-mêmes. S'ils avaient des bénéfiques ecclésiastiques, ils auraient dû les abandonner de suite, au risque de reconnaître plus tard qu'ils avaient fait du bruit pour rien. Ou, au lieu de cela, lorsqu'un doute leur est venu à l'esprit, pourquoi ont-ils abandonné leurs devoirs ecclésiastiques, pour se retirer en eux-mêmes, comme si l'on pouvait trouver quelque part la certitude absolue ? Bref, ils ne se sont pas faits catholiques au bon moment : aussi, quelque nombreux qu'ils soient, leur conversion ne signifie rien. Quant à lui, il n'en est point affecté ; il veut mourir où il est. Ces conversions, au fond, prouvent en faveur du protestantisme ; il n'en pense que pis du papisme, en voyant les individus qui vont à lui. Une quatrième réflexion est celle-ci : ils reviendront ; et il prophétise que, dans un an, pas un ne sera encore catholique. Ou bien, il s'écrie avec une assurance étonnante : Ils sont revenus. Cette affirmation de l'homme prévenu peut quelquefois, cependant, se produire avec avantage, s'il arrive que ceux dont il veut parler, pour une raison ou une autre, aient quitté le pays ; car alors son imagination a libre carrière. Il n'y a plus rien qui lui fasse obstacle. Le nouveau catholique

est placé à quelques centaines de milles de son pays natal ; un beau jour, on apprend confidentiellement qu'il est revenu au protestantisme, et ses amis n'ont aucun moyen de réfuter l'assertion. Si cet argument tombe, et il tombera à l'arrivée de la réponse qui est en route, l'homme prévenu se rejette sur un autre raisonnement. Les convertis, dit-il, sont très-malheureux. Il le sait de bonne source ; il a vu des lettres qui l'attestent ou le laissent entrevoir. Ce sont des hommes tout à fait démoralisés, inquiets, qui sont très-désappointés avec le catholicisme et qui, malgré leur désir de revenir, ne sont retenus que par une fausse honte. Ou bien il dira : leur caractère s'est gâté et aigri ; ils sont devenus durs, ou arrogants, ou entêtés, ou grossiers. Ils parlent du protestantisme en termes très-amers ; ils ont repoussé tous leurs anciens amis et semblent avoir oublié qu'ils aient jamais été protestants. Ou bien on l'entendra dire : Ils ont perdu la foi ! Et, sans prendre garde au mensonge de l'assertion, l'homme prévenu répand cette nouvelle à droite et à gauche, en prenant un air de tristesse et de pitié ; il regarde la chose comme affreuse.

Enfin, lorsque tous les moyens ont échoué, et que, malgré tout ce qui a pu être dit, soupçonné, affirmé, espéré, les convertis restent catholiques, l'homme prévenu a une dernière ressource ; il oublie simplement qu'ils aient jamais été protestants. Ils cessent d'avoir des antécédents ; ils n'ont pas de traits qui les caractérisent, d'histoire à laquelle ils puissent en appeler ; ils flottent dans le grand brouillard où se trouve enveloppé à ses yeux tout ce qui est catholique : ce sont des citoyens du

pays de la fable et du roman, et s'il se les représente plongeant dans l'abîme des ténèbres, c'est sous la forme de griffons, de gypaètes, de salamandres, ou semblables à ces monstres que l'on dit courir dans les profondeurs de la mer ou au milieu des sables des déserts d'Afrique. Il ne se souvient pas d'avoir jamais entendu parler d'eux ; il ne doit rien à leurs noms, il n'a aucun souci d'eux, il est mort pour eux.

Si je devais parler de moi-même, je pourrais, mes frères, sans chercher d'autres exemples, vous montrer, par ma propre expérience, qu'il n'y a pas d'exagération dans ce que je viens de vous dire. Je vais vous citer, tels qu'ils ont été généralement rapportés, quatre faits qui me regardent personnellement. En premier lieu, lorsque je me fis catholique, des personnages graves, des ecclésiastiques protestants, assurèrent, — et ce qu'ils disaient n'était pas connu d'eux seuls, — que j'étais fou ou que j'étais en danger imminent de le devenir. Ils mirent cela dans les journaux, et certaines personnes étaient effrayées de venir me voir. En second lieu, ils avancèrent, — ce qu'ils avaient déjà annoncé par anticipation, comme devant arriver très-certainement, — que j'avais de graves différends avec quelqu'un dont je n'avais reçu que des marques de bienveillance, et pour qui je n'avais et je n'ai encore que des sentiments de reconnaissance et d'affection, le cardinal Wiseman. Ils l'avaient prédit, et, par conséquent, cela devait être, qu'on eût ou non des motifs pour l'affirmer. Je veux vous citer les paroles d'un ecclésiastique protestant, un des éminents orateurs de la chaire et des tribunes de meetings,

un des deux défenseurs éloquents du protestantisme, qui disaient dernièrement que l'on devrait pendre tous les prêtres catholiques. « Il croyait, — c'est le *Courrier de Manchester* qui a reproduit son discours, — que « déjà quelques-uns des révérends *gentlemen*, qui s'étaient « rendus à Rome dans la pensée qu'ils allaient contempler « une scène pleine de grandeur et de piété, avaient trouvé « que la place était sombre derrière les scènes qu'ils s'é- « taient représentées si belles. C'est ce qu'il pensait en « particulier de M. Newman. Il (l'orateur) avait appris « que M. Newman avait le plus souverain mépris pour le « docteur Wiseman, et il savait que le docteur Wise- « man avait une haine profonde pour M. Newman. Il « pensait que tout ceci provenait de ce que M. Newman « avait vu le docteur Wiseman de plus près, et de ce que « le docteur Wiseman s'était aperçu que M. Newman « voyait derrière son masque et avait deviné ce qu'il « était. » Vous vous apercevez que « le désir fut père de la pensée. » En troisième lieu, lorsque j'allai à Rome, on fit courir une foule de bruits, où l'on prétendait que j'avais eu des contestations avec les autorités ecclésiastiques, et que j'avais refusé de me faire ordonner suivant leurs conditions ; bien plus, que j'étais sur le point de revenir au protestantisme, et que mes amis avaient déjà pris ce parti. La liste des bonnes histoires n'était pas encore épuisée lorsque je revins à Birmingham ; elles étaient trop précieuses pour qu'on en laissât perdre une seule. Ainsi, l'on fit courir le bruit, lors de mon retour dans cette ville, que j'avais été suspendu par l'évêque actuel du diocèse, et que la permission de prêcher m'avait été

refusée. Quatrièmement, enfin, on a imprimé, il y a peu de temps, dans les journaux, en s'autorisant de noms honorables, que je n'avais pas foi dans les doctrines catholiques, et l'on a ajouté même, dans certaines lettres privées, que je ne croyais plus à aucune religion révélée. Je cite ces exemples, non pour eux-mêmes, mais pour mettre en relief la puissance du préjugé. On est déterminé d'avance à ne pas croire qu'un protestant instruit puisse trouver la paix et le contentement dans la religion catholique, et l'on invente à l'appui de ce sentiment des catastrophes que l'on regarde comme trop certaines pour avoir besoin de témoignage ou de preuve. Dans les bruits que je viens de citer, il n'y eut jamais le moindre lambeau de preuve qui pût leur donner même de la plausibilité.

Je vous ai montré quelles sont les ressources de l'homme prévenu, lorsque les faits, au lieu d'être de son côté, sont tous contre lui. Supposons maintenant qu'il ait quelque chose à produire; il est évident qu'il lui sera beaucoup plus aisé encore de défendre sa position. S'il a pu tant faire sans aucune sorte de matériaux, que ne pourra-t-il pas, lorsqu'il a réellement en main quelque chose d'extérieur et d'objectif à mettre en avant pour sa justification? « Des riens qui pèsent moins que l'air, » dit le poète,

« Sont aussi forts, pour l'avidé quêteur de preuves,  
Que les raisons tirées des Livres Saints <sup>1</sup>, »

Vous pouvez être sûrs qu'il en tire tout ce qu'il peut. Une foule de choses se présentent tous les jours, qui

<sup>1</sup> « Are to the jealous confirmation strong  
« As proofs of Holy-Writ. »

peuvent recevoir telle ou telle interprétation, et que chacun interprète, en effet, suivant sa manière de voir du moment. Des hommes, opposés dans leurs opinions philosophiques, s'emparent des mêmes découvertes, et chacun d'eux les explique dans le sens de ses hypothèses. Ce n'est pas, cependant, que les faits exacts et décisifs soient nombreux. Parle-t-on d'une apparition étrange qui a lieu pendant la nuit dans quelque endroit solitaire? Ceux qui aiment le merveilleux, croient sans hésiter à une apparition; ceux qui n'admettent que les choses rationnelles et positives, disent que c'est l'effet d'un rayonnement de la lune, l'ombre d'un passant, d'un mendiant ou peut-être quelque mauvais tour joué pour faire peur aux passants. C'est ainsi que l'histoire parle à celui-ci d'une façon et à celui-là d'une autre. Il y en a qui pensent que les Français sont au fond de tout le mal qui arrive en Angleterre et en Irlande; d'autres croient que ce sont les Russes. Notre homme prévenu voit naturellement des catholiques et des jésuites en toutes choses, dans la perte de la récolte des pommes de terre, dans la grève des ouvriers, dans le chômage du commerce. L'idée qu'il a de l'Église catholique le poursuit d'une manière incessante, et il voit le papisme tout entier en corps et en âme dans chacun de ceux qui le professent, que dis-je? dans chacune de leurs paroles, dans chacun de leurs gestes, dans chacun de leurs mouvements. Un prêtre catholique ne peut être grave ou enjoué, silencieux ou causeur, sans que l'on s'en offense, ou que l'on conçoive des soupçons. Il y a un danger dans la sévérité de son regard; il y en a

un plus grand dans son sourire. On achève ses demi-phrases ; ses actes les plus simples sont détournés de leur but ; qu'il mange ou qu'il dorme , à chaque bouchée , à chaque signe de tête , il a toujours en vue un seul et même objet , l'agrandissement de l'ennemi infatigable de la liberté et du progrès : l'Eglise catholique. L'homme prévenu s'applaudit de sa sagacité , en voyant à tout bout de champ les preuves d'un complot ; il gémit à la pensée que tant d'hommes de sens doutent des ramifications qu'il a dans toute l'Europe , quoiqu'il commence à nourrir l'espoir que le fait est enfin arrivé à la connaissance du gouvernement.

L'homme prévenu est en voyage : tout ce qu'il voit dans les pays catholiques ne sert qu'à le confirmer d'avantage dans la persuasion que ses notions sont vraies ; et plus il voit le papisme , plus il le trouve abominable. S'il rencontre dans ces pays quelque désordre , quelque mal , — désordre et mal qui se rencontrent aussi bien parmi les protestants , — c'est évidemment le papisme qui en est cause. Si les grandes villes sont les écoles du vice , c'est encore au papisme qu'on le doit. Si le dimanche est profané , si l'on fête le carnaval , c'est la faute de l'Eglise catholique. Il raconte qu'il n'y a pas de maisons particulières comme en Angleterre , et que les individus sont entassés les uns sur les autres dans des escaliers. Pourquoi les laboureurs à Rome conduisent-ils si nonchalamment leur brouette sur le Forum ? Pourquoi les lazzaroni de Naples s'étendent-ils avec tant d'insouciance sur le rivage de la mer ? N'est-ce point parce qu'ils sont sous l'influence de la *malaria* d'une fausse religion ? La

rage dans le Romain est, on le sait, comme une sorte d'épilepsie, c'est presque comme si sa volonté n'y avait aucune part et qu'il n'encourût aucune responsabilité : voilà ce que c'est que d'être papiste. Les saignées ne sont si fréquentes dans le Midi, et regardées comme choses aussi naturelles que la taille des cheveux en Angleterre, que parce que c'est une pratique empruntée aux couvents, où l'on s'en sert quand on désire calmer l'effervescence des esprits trop ardents.

L'homme prévenu, qui voyage à l'étranger, se lève à l'heure accoutumée en Angleterre; il prend son déjeuner à son aise et va ensuite se promener dans les églises de l'endroit; il est scandalisé d'y trouver une preuve de ce qu'il avait si souvent entendu dire de la rareté des communions parmi les catholiques. Il est entré dans plusieurs églises, durant le cours de sa promenade, et jamais il n'a eu la chance de rencontrer un communiant; oui, mais il eût pu en voir des centaines dans ces mêmes églises s'il se fût levé de meilleure heure, parce que les fidèles ont l'habitude de communier de grand matin. Mais ce qui le scandalise le plus, c'est que ni les évêques ni les prêtres, pas même le pape, ne communient aux grandes fêtes de l'Eglise. Il assistait à une grand'messe, un jour de l'Assomption, à la Minerve; pas un cardinal ne communia : — Oui, mais c'est que le pape, les cardinaux, tous les prêtres présents, excepté le célébrant, avaient déjà communie à leur propre messe, dans leur chapelle ou leur église, le matin de bonne heure. Ensuite, les églises sont si sales; ornements fanés, mauvais goût, malpropreté, sont ici à l'ordre du jour; oui, mais grâce aux



protestants et aux impies , qui , dans presque tous les pays où il y a des catholiques, ont volé les revenus qui servaient à entretenir la décence du culte. Il poursuit son chemin et rencontre des monuments; qu'est ceci ? une statue de femme ? qui cela peut-il être ? Son cicerone protestant, que son père ou son tuteur a peut-être choisi exprès pour le préserver dans ses voyages de la contagion catholique , lui dit tout bas à l'oreille , que c'est la papesse Jeanne ; et il se hâte de noter cela dans son carnet. Ce que je dis ici est arrivé, quant au fond, à une excellente personne, que j'ai toujours estimée, que je ne voudrais point offenser et qui me pardonnera, j'en suis sûr, de citer en passant une méprise qui n'était pas de sa faute. Elle était convaincue d'avoir vu à Rome le pape ou la papesse Jeanne, je crois même dans la basilique de Saint-Pierre ; bien plus, elle avait lu l'inscription du monument, qui commençait par ces mots : « *Joanni Papissæ.* » Le fait était si curieux et prouvait si plausiblement contre l'inviolabilité de la chaire de saint Pierre, que l'on crut qu'il valait la peine d'être vérifié. Je ne me rappelle pas quelle était la femme qui, dans le cours de l'investigation , devint ainsi papesse , si c'est la comtesse Mathilde ou la reine Christine ; mais ce qu'il y a de certain , c'est que c'était une femme qui ne pouvait avoir aucun titre pour occuper le siège œcuménique de Rome.

Ceci me remet dans l'esprit un autre fait dont les journaux , il y a peu de temps, ont tous été pleins. Une dame, d'une grande réputation littéraire, attestait que Denou et d'autres savants français lui avaient assuré que,

sous la république ou le consulat , ils avaient examiné la chaire de saint Pierre dans la basilique vaticane , et avaient reconnu qu'elle était incontestablement venue de l'Orient , longtemps après l'époque des apôtres , car elle portait l'inscription de la fameuse profession de foi des musulmans : « Il n'y qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » Ses préjugés venaient en aide à sa mémoire , et ce qu'elle avançait était positif. Une enquête fut faite , et il en résulta que la chaire dont on lui avait parlé était à Venise et non à Rome ; qu'elle avait été apportée d'Orient par les croisés et qu'il n'y avait , par conséquent , rien d'extraordinaire à ce qu'on y lût l'inscription mahométane ; que la tradition , enfin , enseignait que c'était la chaire de l'Apôtre à Antioche , et non pas celle de Rome. Dans de semblables méprises , il n'y avait pas l'intention de tromper ; c'était uniquement le résultat ordinaire d'un préjugé qui a acquis un certain degré de force. La dame qui garantissait le fait , était si fermement convaincue , je pense , « de l'absurdité et du mensonge de toutes les traditions de l'Eglise romaine , » qu'elle dut croire fort inutile de se donner la peine d'être trop attentive , soit à écouter , soit à retenir.

Notre homme prévenu pourrait voyager la moitié de sa vie et parcourir en tous sens l'Europe catholique , peut-être ne ferait-il que se confirmer davantage dans son mépris et dans sa haine de notre religion. Dans chaque pays , il y a plusieurs mondes , entièrement distincts les uns des autres ; il y a les bons et les méchants ; les bons forment un corps et les méchants un autre. Deux jeunes gens , comme on le sait très-bien , après

avoir fait leurs études dans la même université, peuvent en rapporter des idées entièrement différentes et se contredire dans ce qu'ils en disent; l'un aura vu tout le bien et l'autre tout le mal; celui-là soutiendra, en conséquence, que c'est un établissement très-bien dirigé, et celui-ci, que c'est la sentine de tous les vices. L'homme prévenu a soin de ne fréquenter que les sociétés qui peuvent le confirmer dans ses manières de voir; on ne le rencontre qu'avec des protestants, des incrédules ou de mauvais catholiques, qui cachent leurs propres vices sous les accusations dont ils chargent les autres, et dont la vie parle plus haut contre l'Église que ne fera jamais leur témoignage. Ses domestiques, ses courriers, ses laquais de place, toutes ses connaissances pensent de la même manière que lui, et trouvent leur intérêt à flatter et à entretenir ses préjugés. Il emporte au dehors toute l'Angleterre avec lui, et, quoiqu'il ait traversé les montagnes et vu bien des villes, il ne connaît guère mieux l'Europe qu'avant son départ d'ici.

Peut-être ne quitte-t-il pas l'Angleterre et n'a-t-il jamais été hors du pays; cela revient au même; il n'en recueillera pas moins chez lui d'aussi bons témoignages contre le catholicisme. Un jour il fait une visite à quelque chapelle catholique, ou, trouvant la porte ouverte par hasard, il y entre. Il regarde autour de lui avec un sentiment à la fois d'étonnement, de sollicitude inquiète et de dégoût; son air, son maintien trahissent tout ce qu'il éprouve. Une fois, c'est de la curiosité; une autre, du mépris; une troisième, c'est une morgue superbe; une quatrième fois, de l'horreur; toujours, enfin, une

sorte de malaise, un sentiment pénible, comme s'il était dans l'antre de Trophonius ou dans l'amphithéâtre d'un magnétiseur. Il semble croire à tout moment qu'il va se passer ici quelque chose d'étrange et de terrible. Si quelque grande cérémonie a lieu, il s'empresse d'accourir, se dresse sur la pointe des pieds, et il est là, la tête en avant, semblable à une de ces gargouilles qui ornent les murs extérieurs de l'Église. A chaque son de la cloche, à chaque mouvement des bougies, à chaque changement dans la position des prêtres ou des assistants, le voilà tout en l'air; il se redresse encore, pour voir ce qui va se faire. Dans tout cela, nous avons, au moins, une petite consolation, c'est qu'il ignore complètement ce qui se passe, et, bien qu'il regarde de tous ses yeux, il ne comprend rien aux choses, pourtant si simples, de notre culte. Mais ce qui est pour nous un soulagement deviendra pour lui un motif d'accusation; car, en sortant, il ne manquera pas de répéter que notre culte consiste tout entier en signes de croix, en salutations, en genuflexions, en encensements, en un va-et-vient absurde, et tout cela sans objet.

Ici, mes frères, comme je l'ai déjà dit, le simple exposé de la vérité est la meilleure des critiques; c'est pourquoi, au lieu de parler moi-même, je mettrai sous vos yeux le récit fait par un protestant d'une bénédiction du saint sacrement qu'il était allé voir dans la chapelle des Pères de notre congrégation à Londres. J'extrais ce récit d'une des publications d'une société importante, la société de la Réformation anglaise, (*British Reformation Society*) fondée en 1827, et sou-

tenue, je crois, par des personnes éminentes, des membres de la noblesse, de la bourgeoisie et des ministres de différentes confessions. La publication dont je parle est intitulée « le Protestant Anglais ou journal des principes religieux de la Réforme, » et paraît être, si l'on en croit l'épigraphe de la première page, une des publications accréditées de la société. Dans le numéro 62 de cette publication, celui de février 1850, on donne au lecteur des « extraits du journal d'un ministre protestant <sup>1</sup>. » Ce monsieur, dans le cours de ses visites de missionnaire dans différents quartiers de Londres, tombe, il paraît, dans la chapelle catholique romaine de King-William-Street, le mardi 8 janvier, chapelle, dit-il en commençant, qui, « à cause des grandes « roses de toutes couleurs et des lauriers qui s'y trouvent, ressemblait plutôt à une boutique de fleuriste du passage de Covent-Garden qu'à un lieu consacré au culte. » C'est bien ; il avait le droit d'avoir là-dessus son opinion comme un autre, et je ne veux pas le molester à ce sujet. Je ne dirai rien non plus de la manière dont il rend compte du sermon, qui roula sur saint Paul le premier ermite, quoi qu'il accuse le prédicateur de n'avoir pas une seule fois prononcé le nom de Jésus ou cité une parole de l'Écriture, ne songeant pas que nous avions, après le sermon, une cérémonie dans laquelle nous ne nous inclinons pas seulement devant

<sup>1</sup> Le texte dit un Lecteur protestant de l'Écriture sainte (*a Scripture Reader*) c'est un titre donné à des missionnaires qui remplissent un ministère laïque qui consiste à lire la Bible et à accompagner cette lecture de quelques commentaires. (*Note du Traducteur.*)

le nom, mais encore où nous adorons la présence réelle et substantielle de notre Seigneur glorifié.

J'ai à peine besoin de vous faire remarquer, mes frères, que la bénédiction du saint sacrement est une des cérémonies les plus simples de l'Église. Les prêtres arrivent et se mettent à genoux ; l'un d'eux ouvre le tabernacle, en tire le saint sacrement, qu'il place dans un ostensor de métal précieux, et l'élève au-dessus de l'autel, au milieu des flambeaux, pour qu'il soit vu de tout le monde. Le peuple se met ensuite à chanter, tandis que le prêtre offre par deux fois l'encens au Roi du ciel, devant qui il se prosterne. Puis il prend l'ostensor dans les mains, et, tourné vers le peuple, il le bénit avec le Saint des saints, en faisant le signe de la croix, tandis qu'un des servants agite une sonnette pour appeler l'attention des fidèles à la cérémonie. C'est notre Seigneur qui bénit solennellement son peuple, comme il bénissait les enfants sur lesquels il imposait les mains, ou comme il bénit ses disciples lorsqu'il fit son ascension du mont des Olives. De même que des enfants bien élevés, avant d'aller au lit, viennent se présenter à leur père, de même la grande famille catholique, après ses travaux et ses occupations de la journée, se présente une ou deux fois par semaine devant le Père éternel, qui lui sourit et qui répand sur elle ses grâces. C'est une réalisation complète de ce que le prêtre demandait pour les Israélites : « Que le Seigneur te bénisse et te garde ; que le Seigneur te montre sa face et t'accorde sa miséricorde ; que le Seigneur te prenne en sa protection et te donne la paix. » Peut-il y avoir une

cérémonie plus touchante, aux yeux même de ceux qui n'y croient pas? Que de personnes, hors de notre religion, ne sont-elles pas obligées de s'écrier : « Oh ! que ne crois-je cela ! » en voyant le prêtre élever la source de toute grâce et les fidèles se prosterner en adoration ! C'est un des actes les plus beaux, les plus naturels, les plus consolants de l'Église, excepté, cependant, aux yeux de notre jeune missionnaire protestant auquel nous revenons.

Ce missionnaire, entre dans la chapelle, avec la conviction, bien entendu, qu'il connaît toutes choses. Il est la mesure de tout, du moins de tout ce qui est papiste. Le papisme, il le connaît à fond, dans son essence, dans son esprit, dans son but, dans ses effets; et, avec cette connaissance préalable, qu'un théologien appellerait « infuse, » il peut interpréter tous les détails qui se présenteront à lui. Il sait et il a appris dès son enfance que le papisme est un système d'imposture, mais une imposture tellement flagrante, qu'il est impossible que quelqu'un s'y laisse prendre sans un miracle, — miracle opéré par la puissance de Satan; car, ôtez cette influence mauvaise, et l'on ne s'explique plus comment un seul individu pourrait croire ce que notre ministre protestant appelle « une fraude si transparente. » Comme Lecteur de la sainte Écriture, il connaît parfaitement le texte de la seconde épître aux Thésaloniciens, chapitre deux, verset onze, qui dit : « Il leur enverra une forte séduction afin qu'ils croient le mensonge, » et il l'applique aux choses qui se passent devant ses yeux. Il sait que la seule affaire du

prêtre est de tromper le vulgaire, et le vulgaire est si grossièrement ignorant qu'il n'y a pas d'absurdité, pour si inconcevable qu'elle soit, à laquelle il ne se laisse prendre. Si le prêtre plantait un épouvantail, le vulgaire, semblable à de stupides oiseaux, prendrait la fuite comme devant un homme ; qu'il fasse entendre le cliquetis de sa rose des vents, et on le prendra pour un dieu. Tout le monde sait, du reste, qu'il se donne comme dieu, et qu'il peut faire tout ce qu'il lui plaît, car c'est un péché de douter de son omnipotence. Il est vraiment bien prodigieux que, malgré la sollicitude du parlement, occupé à faire des lois contre le papisme, qu'il traite comme la peste ou le choléra, il se maintienne toujours et se propage même ; mais Satan est le père du mensonge ; cela suffit. Avec ce grand principe, dis-je, nettement empreint dans son esprit, il entre dans la chapelle, sachant bien qu'il va y trouver quelque jonglerie ; en conséquence, rien de ce qu'il voit ne le surprend. Il regarde tout à son aise, prend note de tout, tandis que le peuple s'incline, chante, et que le prêtre encense ; or, voici comment il rend compte de ce qui se passe :

Après le sermon, dit-il, « un autre jeune prêtres'avança, une longue baguette à la main avec un éteignoir au bout et par-dessus l'éteignoir une bougie, et il se mit à allumer les cierges. » *Un autre* jeune prêtre ! il pense que nous naissons *prêtres* ; les prêtres sont une sorte de race humaine, ou quelque genre animal, ou un produit quelconque, comme seraient des bœufs ou des brebis, et il y a de jeunes prêtres et de vieux prêtres, des prêtres noirs et des prêtres blancs, et peut-être des prêtres hommes et



des prêtres femmes ! Ce jeune prêtre s'avança donc avec une longue baguette. Avec une baguette ! il croit sans doute qu'il y a quelque chose de religieux dans cette bougie et dans cet éteignoir ; c'est évidemment une baguette de magicien ; vous allez voir que j'ai des raisons de le penser ainsi. Il continue : « Dans la scène suivante de la pièce, quatre prêtres s'avancent vers l'autel » (c'est comme je disais : toute chose est un prêtre), « quatre prêtres et Gordon au milieu. » C'est une méprise, une grossière et inexcusable méprise, car le révérend Philippe Gordon, un des pères de l'Oratoire de Londres, mon cher frère et mon ami, n'était pas prêtre, et ce n'était pas lui. Je pourrais en conséquence laisser le nom de côté, s'il n'ajoutait à l'effet de l'ensemble. « Un d'eux, est-il dit ensuite, tira d'un petit buffet sur l'autel, » c'est-à-dire du tabernacle, « un soleil en or ; » c'est la tête de l'ostensoir, où était le saint sacrement ; « il le vissa sur un chandelier ; » c'est le pied de l'ostensoir ; « et le plaça « sur le haut de l'autel, sous une sorte de ruche à abeilles, « soutenue par quatre colonnes, » c'est-à-dire, sous le dais. Il appelle la tête de l'ostensoir un soleil, parce qu'il consiste en un cercle entouré de rayons.

« Le soleil, continue-t-il, brillait comme des diamants, « à cause de la lampe ronde qui était au milieu ; » je pense qu'il veut parler du verre qui couvre le saint sacrement et reflète la lumière des cierges, et vous verrez clairement par la suite qu'il croit encore aujourd'hui que toute la congrégation adorait ce soleil et cette lampe. « Ce soleil brillait comme des diamants, à cause de la « lampe ronde qui était au milieu, et lorsqu'il eut été

« placé sous la ruche, les quatre prêtres se mirent à  
« brûler, en agitant du côté du soleil, devant lequel ils  
« se prosternaient jusqu'à baiser le pied de l'autel,  
« une grosse chose semblable à une lanterne » (c'est-à-  
dire l'encensoir). Or, remarquez bien, mes frères, que je  
ne blâme point cette personne d'ignorer une cérémonie  
de l'Église qu'elle n'avait aucun moyen de connaître ;  
mais de prétendre la connaître, lorsqu'il n'en est rien.  
Je la blâme d'être entrée dans la chapelle, avec cette  
idée prétentieuse en tête : que le papisme est une mo-  
merie qu'aperçoit facilement tout protestant intelligent,  
et de n'être, en conséquence nullement surprise, mais de  
trouver tout naturel, de voir quatre prêtres, plus un  
jeune prêtre avec une baguette et toute une congrégation,  
adorer un soleil brillant comme des diamants avec une  
lampe au milieu. C'est précisément là ce que j'entends  
par *préjugé*.

Vous pourriez avoir de la peine à croire que j'inter-  
prète fidèlement le narrateur ; je vais continuer à citer :  
« Dans la scène qui fut jouée ensuite, un d'eux descendit  
« le soleil et le plaça sur l'autel, tandis qu'un autre met-  
« tait quelque chose comme un châle blanc autour des  
« épaules de Gordon. » C'est vrai ; il veut parler ici du  
voile que l'on jette sur les épaules du prêtre, avant qu'il  
aille donner la bénédiction du saint sacrement. « Gordon  
« prend ensuite le soleil, dont il entoure le chandelier  
« avec une partie du châle, et puis il l'élève, après s'être  
« tourné vers le peuple, pendant que les deux autres  
« prêtres tirent le châle, chacun de son côté, ce qui  
« produit un effet vraiment magique. » Or, ce qui rend

la narration amusante pour les catholiques, c'est que les mouvements du prêtre sont tous, en effet, parfaitement décrits. Ce récit est celui d'un homme qui a les yeux sur tout et qui ne laisse rien échapper, mais qui jette sur toutes choses, à mesure qu'elles se présentent, ses absurdes commentaires. Remarquez qu'il a prononcé le mot de « magique » ; or, voyons ce qu'il entend par là, et suivons ce que vont devenir le soleil, la lampe et le chandelier avec le châle qui l'entoure.

« En élevant le soleil, le dos tourné aux cierges allumés qui étaient sur l'autel, Gordon laissa voir clairement la supercherie papiste, car, dans le chandelier, il y avait une clochette. » C'est la première fois qu'il se trompe sur le fait ; il ne pouvait pas regarder de deux côtés en même temps ; il entendait la clochette que le servent agitait, et il ne la voyait pas ; où pouvait-elle être ? La sagacité de son génie, c'est-à-dire le génie de ses étonnants préjugés à notre égard, le lui dit aussitôt. C'était un tour de prêtre, et la clochette était cachée sous le pied du chandelier ; — écoutez : « En élevant le soleil, le dos tourné aux cierges allumés qui étaient sur l'autel, Gordon laissa voir clairement la supercherie papiste ; car, dans le chandelier, il y avait une clochette qui sonna trois fois de son propre mouvement, pour tromper davantage les aveugles insensés ; et la lumière montrait à travers le châle toutes sortes de couleurs, à mesure que Gordon changeait de position ; on ne pouvait pas voir la clochette, car le chandelier était caché dans les plis de ce châle magique, ni le doigt de Gordon qui était à l'œuvre par-dessous. »

Tel est son récit de la bénédiction du saint sacrement ; il a de nous une ignorance si crasse et tant de confiance dans son savoir, qu'il ose faire imprimer la rubrique suivante de la célébration de cette cérémonie : — d'abord, un jeune prêtre allume cinquante cierges au moyen d'une baguette avec un éteignoir au bout et une bougie par-dessus ; ensuite quatre prêtres s'agenouillent, brûlent de l'encens et agitent une lanterne devant un soleil en or brillant comme le diamant, vissé sur le haut d'un chandelier et garni d'une lampe au milieu ; puis, un des prêtres, cachant ce qu'il fait avec un grand châle dont il entoure ses mains et le pied du chandelier, élève le dit chandelier, avec la lampe et le soleil d'or brillant comme des diamants, et se met à faire tinter secrètement une clochette cachée derrière le châle, sur quoi toute l'assemblée, dans l'admiration, se prosterne pour adorer le soleil, la lampe et le chandelier.

Voici sa péroraison : « Tel est le pouvoir des prêtres ; « ce sont les meilleurs comédiens de cette ville. Je serais « bien aise que ceci fût publié, pour voir si le père Gor- « don pourrait en contester un seul mot. » Telle est plutôt la puissance du préjugé, que je suis heureux de trouver constatée dans un écrit, comme pour montrer au monde un spécimen de ce qui se passe, sans se produire au grand jour, dans tant de milliers de têtes. La confiance avec laquelle le narrateur fait appel à la véracité de son témoignage montre ce que le préjugé peut créer et comment il nuance les faits les plus innocents et les plus naturels. C'est que le préjugé est antérieur aux faits mêmes et vit dans un monde de sa façon.

Il ne faudrait pas objecter ici que, s'il avait connu le vrai sens de la cérémonie, il n'en aurait été que plus ardent peut-être à l'appeler une idolâtrie. La question n'est pas de savoir ce qu'il penserait de nos rites, s'il les comprenait bien, car je ne crois pas que son jugement ait la moindre valeur, ou si nous ne pourrions pas, nous catholiques, aussi bien avoir raison qu'un missionnaire protestant de quelque société biblique. Il ne s'agit pas ici de ce qu'il jugerait, dans un cas donné, mais de ce qu'il pensait et de la manière dont il est arrivé à penser ainsi. Son préjugé interprétait nos actions.

Hélas ! mes frères, tout en riant du ridicule que décèlent ces exemples de préjugé, n'oublions point qu'il n'y a pas matière à plaisanterie. Si je ris, c'est pour faire diversion aux sentiments si profonds et si divers que de semblables choses doivent nécessairement exciter en moi. Je ris de ce qui est risible dans les manifestations de cette malheureuse source de mal, pour détourner mes pensées de sa nature et de ses effets, choses moins risibles, choses coupables et dangereuses, dangereuses pour le catholique, coupable devant le Juge suprême. Lorsque vous voyez une bête carnassière dans sa cage, vous êtes portés à rire de sa fureur impuissante, de ses emportements courroucés, de son air menaçant, de sa ridicule impatience, de son désappointement, de sa rage méchante, si vous n'avez pas à craindre sa vengeance. Et quant à ce préjugé, frères de l'Oratoire, c'est, en vérité, un des phénomènes les plus malheureux, les plus tristes, les plus déplorables de ce pays. Voir un peuple noble, généreux, victime d'un infirmité morale, qui dégénère tan-

tôt en un tremblement fiévreux, tantôt en épilepsie, en frénésie, en danse de Saint-Gui ! Oh ! si nous pouvions voir comme voient les anges, nous en parlerions en termes bien plus solennels. Je vous ai dit pourquoi, au commencement de cette Conférence ; ce n'est pas seulement parce que le mal vient d'en bas, comme je le pense, ni parce qu'il tombe sur l'âme avec une telle force et l'obsède à tel point, qu'on dirait un de ces mauvais songes ou de ces cauchemars, dont il est si difficile de se débarrasser ; mais parce que c'est surtout un des plus graves péchés dont notre pauvre nature soit capable. C'est peut-être mal de comparer un péché à un autre ; mais je vous assure que plus j'y pense, plus le préjugé me semble corrompre l'âme au delà de ce que peuvent faire ces péchés que l'on nomme capitaux, comme l'impureté et l'orgueil dans leurs formes diverses. Et pourquoi ? parce que, je le répète, il trahit un manque aussi absolu de toute charité naturelle et d'amour du prochain. C'est assez navrant de penser au peu de foi qu'il y a dans le pays ; mais on a le cœur tout à fait brisé, en voyant jusqu'à quel point on manque d'une vertu purement naturelle. Est-il possible que tant d'hommes, tant de femmes même, d'ailleurs bons et bienveillants, prennent un si grand plaisir à demeurer convaincus que des millions d'hommes portent sur eux le signe et le sceau du démon ! On ne conçoit pas qu'ils puissent être si sages dans toutes les affaires de la vie, si aimables dans leurs relations sociales, si indulgents pour les coupables, si charitables envers les pauvres, si bienveillants même pour les animaux, pour leurs vaches, leurs chevaux, leurs pourceaux, et que, arrivés à

nous, qui avons la même forme humaine, qui parlons la même langue, qui respirons le même air, qui habitons les mêmes villes, ils se montrent si insensibles, si implacables, croyant tout le mal qu'on leur dit de nous et désirant de le croire ! Je le répète, ils désirent que nous soyons tels qu'ils croient que nous sommes : quelle monstruosité ! Ils prennent plaisir à nous considérer et à se dire que nous sommes les plus méchants reptiles, la plus impure vermine qui ait jamais souillé la divine forme humaine. C'est une pensée qui leur est chère, et ils ne peuvent se résigner à la perdre. Qu'ils l'aient apprise dès leur enfance et qu'ils n'aient jamais eu les moyens de la désapprendre, là n'est pas la question ; ils n'ont jamais *désiré* mieux de nous, ils n'ont jamais *espéré* autre chose. Ils s'obstinent à croire ce qu'ils croient ; ils sont impatients de ce qu'on discute avec eux ; ils se fâchent de ce qu'on les contredit ; ils éprouvent de la peine quand un point vient à être éclairci ; ils aiment mieux nous trouver coupables que de se tromper en nous jugeant tels ; ils n'ont aucun désir que nous ne soyons pas de sacrilèges hypocrites, de stupides idolâtres, d'odieux scélérats, des coquins éhontés, des démons altérés de sang. Ils traitent beaucoup mieux leurs chiens et leurs chats que nous. N'est-ce pas la vérité ? Peut-on le nier ? N'est-ce pas une chose monstrueuse ? Cela ne dénote-t-il point un vide, une lacune dans la structure de leur nature morale ? Ne manque-t-il pas quelque chose à l'ensemble de ces qualités naturelles qui appartiennent à l'homme ?

Ainsi, quelque calme que soit le ciel, quelque favorable que soit le vent, le matin ne nous répond de rien :

à chaque instant, une furieuse tempête peut éclater contre nous et porter la désolation dans nos tranquilles demeures. L'atmosphère politique et sociale conserve toujours une prédisposition à se condenser et à se rembrunir. Nous ne sommes jamais assurés contre le retour des accès de rage dans ce peuple, avec qui nous avons le nom et le sang de commun. Un accident quelconque, une bulle du pape, conçue comme l'ont toujours été, depuis le commencement, les actes pontificaux, un scandale parmi nos prêtres ou dans nos couvents, une calomnie audacieuse et impie, peuvent soulever toute l'Angleterre contre nous. Telle était aussi notre condition au premier siècle de l'Eglise : un instant suffisait pour soulever contre nous les Romains du paganisme. Un chrétien inconsidéré arrache de sa place un manifeste de l'empereur ; aussitôt arrive l'horrible persécution de Dioclétien. La récolte manquait, l'ennemi se montrait à la frontière, c'était toujours la faute de ces pauvres catholiques. Voici comment le célèbre Tertullien, un des premiers apologistes chrétiens, s'exprime dans sa défense des catholiques, environ cent ans après la mort de saint Jean : « Ils « pensent que les chrétiens sont la cause de toutes les « calamités publiques, de toutes les infortunes nation-  
« nales. Si le Tibre sort de son lit, si le Nil déborde au « loin dans les champs, si la pluie ne tombe pas, si la « terre s'agite et tremble, si la famine ou la peste étend « ses ravages, *Christianos ad leonem*, au lion les Chré-  
« tiens, devient le cri général. » On ne saurait se figurer la grossièreté des idées que les païens se faisaient de nous. Ils croyaient que nous mangions de petits enfants ;



ils nous accusaient des plus horribles incestes ; ils publiaient que nous adorions des bêtes et des monstres. « Un nouveau conte sur notre Dieu s'est répandu dans « cette ville, ajoute le même Tertullien, depuis qu'un « misérable a fait un tableau avec ce titre : Le Dieu des « Chrétiens conçu d'un âne. C'était une figure avec des « oreilles d'âne, des cornes aux pieds, portant une toge « et lisant un livre. Le nom et la figure n'ont provoqué « qu'un sourire de pitié. » Les contes que l'on débite sur nous ne sont pas les mêmes, il est vrai, mais ils sont semblables à ceux-là. Des absurdités grotesques sont gravement racontées comme des vérités précieuses à recueillir. Non-seulement nos croyances, mais encore nos personnes sont regardées avec horreur ; nous sommes conspués par les malveillants, et les plus généreux passent devant nous en nous montrant une pitié dédaigneuse ; les ignorants nous soupçonnent d'avoir quelque rite sanglant dans le mystère de nos cérémonies. Nous avons contre nous une répulsion générale, qui fait que l'on est curieux et inquiet de savoir ce qu'il y a au fond de tout cela. Nous sommes considérés comme quelque chose d'impur, que personne ne voudrait toucher, s'il pouvait s'en empêcher ; et nos avances sont reçues comme le seraient les caresses d'un babouin, d'une vipère ou d'un crapaud, qui chercheraient à se rendre agréables.

Avec ces dispositions, qui aveuglent ici les facultés de tant de monde, est-il étonnant que toute accusation contre nous soit crue vraie aussitôt qu'elle est portée ? Il en était de même il y a deux siècles : un ou deux misérables, Tite Oates, que le protestant Hume appelle « l'homme

le plus infâme de tout le genre humain, » William Bedloe, qui, suivant l'expression du même historien, était, « si cela est possible, plus infâme encore que Tite Oates, » et quelques autres, favorisés par l'heureux incident d'un assassinat commis sur la personne d'un magistrat de Londres, dont les meurtriers ne furent jamais découverts, suffirent, avec leurs audacieuses calomnies, pour jeter tout le royaume dans un paroxysme de terreur et de défiance. Il y avait quelque temps que les esprits étaient préparés, lorsque « le bruit d'un com-  
« plot, dit Hume, vint frapper soudain toutes les oreil-  
« les. On se réveille comme d'un profond sommeil, et,  
« semblables à des hommes surpris au milieu des té-  
« nèbres, on prend tout ce qu'on voit pour des spectres.  
« La terreur de l'un devint une cause de terreur pour  
« l'autre ; et la panique étant universelle, la raison et  
« la logique, le sens commun et l'humanité perdirent  
« tous leurs droits. »

Oates et Bedloe se présentent, prêtent serment et affirment contre nous les faussetés les plus atroces et les plus impossibles. Le Pape et la Propagande avaient revendiqué la propriété de l'Angleterre, et le Souverain Pontife avait désigné les Jésuites pour le représenter dans ce pays et exercer en son nom le pouvoir suprême. Tous les emplois publics devaient être remplis par les créatures de cette société, et toutes les dignités de l'Eglise protestante livrées à des Espagnols et à d'autres étrangers. Le roi avait été condamné à mort comme hérétique. Il y avait eu à Londres, dans le courant du mois de mai, une réunion de cinquante Jésuites, où cette mort avait

été résolue. On devait tirer sur lui ou l'empoisonner. Le confesseur du roi de France avait envoyé à Londres une somme de 10,000 livres (250,000 francs) comme récompense à celui qui l'assassinerait ; un ecclésiastique espagnol avait ajouté 10,000 autres livres, et le prier des Bénédictins 6,000. On avait offert 10,000 livres au médecin de la reine pour faire le coup, et celui-ci en avait demandé 15,000 ; il avait déjà reçu un à-compte de 5,000 livres. Quatre coquins irlandais avaient été soudoyés par les Jésuites, à vingt guinées chacun, pour tirer sur le roi à Windsor. Deux autres avaient été apostés également à cet effet ; l'un avait reçu 1,500 livres, et le second, homme pieux, avait préféré recevoir 30,000 livres payées en messes. On avait promis à un autre la canonisation et une somme de 500 livres, s'il réussissait dans son entreprise. Des souscriptions étaient ouvertes parmi les catholiques, dans toute l'Angleterre, pour recueillir l'argent nécessaire à cet effet. Les Jésuites avaient résolu de mettre le feu à Londres, à Southwark et à toutes les principales villes du pays. On devait incendier aussi tous les navires de la Tamise. Vingt mille catholiques devaient se soulever, à Londres, dans les vingt-quatre heures, et égorger à peu près 100,000 protestants. Les plus éminents théologiens de l'Église établie étaient spécialement désignés au fer des assassins. Dix mille hommes venus de l'étranger devaient débarquer sur un des rivages du nord et s'emparer de Hull ; et 20 ou 30,000 religieux et pèlerins, venant d'Espagne, devaient débarquer dans le pays de Galles.

Est-ce que tout cela est une histoire sérieuse ? — Oui

sans doute. — Ne croyez pas que j'aie rien ajouté du mien ; ce n'était pas nécessaire. L'invention ne peut pas lutter avec le préjugé. Le préjugé l'emporte. Les histoires vraies du protestantisme ne l'emportent-elles pas sur les impostures d'Achilli et de Maria Monk ! elles forment un roman, mais un roman vrai et terrible.

Qu'arriva-t-il de ces sauvages accusations, soutenues par des hommes d'un caractère infâme et suivies accidentellement de l'assassinat de sir Edmonsbury Godfrey, tué par des mains restées inconnues ? « Sans en demander « davantage, ajoute Hume, on s'écria de toutes parts « qu'il avait été assassiné par les papistes, parce qu'il « avait reçu le témoignage de Tite Oates. Le bruit se « répandit vite, et partout on y crut. Chaque heure qui « s'écoulait, faisait naître quelque nouvelle rumeur, quel- « que nouveau soupçon. Nier l'existence du complot c'é- « tait en être complice ; en douter, était un crime. Royalis- « tes, républicains, ecclésiastiques, dissidents, hommes « de cour, patriotes, tous les partis étaient réunis dans « la même conviction. La ville se mit en état de dé- « fense, comme si elle avait eu l'ennemi à ses portes ; on « tendit les chaînes et on établit des postes... Le corps de « Godfrey fut porté dans toute la ville, suivi d'une foule « immense... Soixante-douze ecclésiastiques ouvraient « la marche du cortège ; un millier de personnes de « distinction suivaient ; et, à l'oraison funèbre, deux théo- « logiens vigoureux montèrent en chaire et se tinrent « constamment à côté du prédicateur, de peur que, tandis « qu'il rendait les devoirs à cet infortuné magistrat, les « papistes ne le tuassent en présence de tout le peuple. »

Un historien plus moderne <sup>1</sup> ajoute à ce tableau :  
« Partout, la justice était occupée à fouiller dans les  
« maisons et à saisir des papiers. Toutes les prisons fu-  
« rent remplies de papistes. Londres avait l'aspect d'une  
« ville assiégée. Les milices bourgeoises étaient toute la  
« nuit sous les armes. Des préparatifs furent faits pour  
« barricader les grandes rues. Des patrouilles parcou-  
« raient la ville en tout sens. On plaça des canons au-  
« tour de Whitehall. Les citoyens ne se seraient pas crus  
« en sûreté, s'ils n'eussent porté un petit casse-tête pour  
« assommer les assassins papistes. »

Le parlement fit comme le peuple ; il vota un jeûne solennel et une formule de prière ; cinq lords catholiques furent enfermés à la Tour sous l'accusation de haute trahison ; un membre de la Chambre des communes, qui, dans une société privée, s'était élevé contre l'idée du complot, fut chassé du Parlement ; et les deux Chambres, lords et députés, votèrent, presque dans la forme d'un décret dogmatique, « qu'il y a et qu'il y a eu un  
« complot damnable et infernal, formé et soutenu par  
« les dissidents papistes, dans le but d'assassiner le roi,  
« de renverser le gouvernement, d'extirper et de dé-  
« truire toute la succession des princes protestants. »  
Tite Oates fut appelé le sauveur de son pays ; on le logea à Whitehall, où il fut protégé par une garde d'honneur, et il reçut une pension annuelle de 1,200 livres (30,000 francs.)

Je ne suivrai pas l'histoire de cette frénésie dans ses

<sup>1</sup> Macaulay, History, t. 1, p. 235.

sanglants détails ; je ne dirai rien des pendus, des éventrés, et de toutes les horreurs dont les pauvres catholiques furent naturellement les victimes. Le prétendu complot eut pour résultat d'élever et de grandir ses misérables auteurs, que le monde entier abandonne aujourd'hui à la réprobation et à l'infamie. Oates et Bedloe furent les Maria Monk, les Jeffreys, les Théodore, les Achilli de leur temps, dans des proportions plus larges ; ils parlaient alors, comme les champions protestants le font aujourd'hui, aux préjugés du peuple ; ils égalaient nos calomnieurs en habileté à mentir ; ils les surpassèrent dans les résultats.

Nous vivons à une époque plus heureuse que nos pères ; car nous espérons, au moins, que les habitudes de la société et l'intérêt propre des diverses classes et des sectes différentes ne permettront pas que le préjugé aveugle et les passions brutales fassent jamais leur proie de l'innocence inoffensive, comme au dix-septième siècle.



## SEPTIÈME CONFÉRENCE.

DES PRINCIPES SUPPOSÉS VRAIS RÈGLENT LA MANIÈRE DE VOIR  
DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE.

Il y a dans la société un grand parti, devenant tous les jours plus nombreux, qui désire être juste envers nous, qui voit combien nous sommes durement traités, qui s'indigne des clameurs de la foule, qui aperçoit les calomnies et dédaigne les préjugés répandus contre nous. Ce parti se sent au-dessus de la multitude par les sentiments et par l'intelligence ; il vise à bien penser de tous les hommes, de toutes les opinions, de toutes les grandes écoles de l'intelligence, sans en excepter celle du catholicisme. Ce parti veut aimer chacune des choses que nous venons d'énumérer pour ce qu'on y trouve de bon, bien qu'il puisse ne pas adopter et pratiquer lui-même ce qu'il admire. Candides et, dans un certain sens, impartiaux, les hommes de cette classe sont disposés à reconnaître la grandeur historique et philosophique de la religion catholique ; ils désirent vivre en bons termes avec elle ; ils se plaisent à contempler les grands héros du catholicisme ; ils reconnaissent, peut-être



avec une admiration qui va jusqu'à l'enthousiasme, le génie et les autres dons de l'intelligence que l'on trouve si largement répandus parmi les catholiques, à toutes les époques de leur histoire. Ils connaissent des catholiques et les aiment. Ils ont le plus grand désir de les aimer en toutes choses ; ils appliquent leur esprit à nous aimer, nous, nos principes, nos doctrines, notre culte et nos pratiques. Autant qu'il est permis de le dire des hommes, ceux dont je parle n'ont réellement pas de préjugés. Dans cette intéressante et excellente disposition d'esprit, ils prennent en mains un de nos livres avec le désir sincère de n'y rien trouver à dire ; mais hélas ! ils sont tout à coup renversés ; ils y voient trop de choses qu'ils ne peuvent absolument admettre, quelque bon vouloir qu'ils en aient. Ils sont mécontents d'eux-mêmes et mécontents de nous ; mais il n'y a rien à faire ; ils comprennent, ils sentent qu'il y a un abîme entre eux et nous. Ils s'éloignent du sujet avec dégoût, et ils seront peut-être pendant quelque temps de mauvaise humeur contre toutes les religions, et fortement tentés de ne croire à rien du tout. Le temps s'écoule et ils ont surmonté leur première et pénible impression ; peut-être ont-ils fait une seconde tentative pour concilier leurs propres sentiments avec nos doctrines, mais sans obtenir plus de succès. Ils avaient espéré trouver quelque moyen terme, quelque mode de conciliation ; ils n'attendaient pas un accord parfait ; mais du moins ils espéraient trouver la paix ; à défaut de coïncidence, ils se contenteraient d'une sorte de bonne intelligence ; mais au lieu de cela ils n'aperçoivent qu'antagonisme. Non ! c'est

impossible ; cela, pensent-ils, est fort triste à dire ; mais il ne sert de rien de chercher à se déguiser à soi-même la vérité. Ils ne peuvent se faire à telle doctrine ou à telle pratique, et même, pour être honnêtes, ils n'en accepteront pas seulement une partie, car chaque fraction se rattache à un ensemble. Ils sont désappointés ; mais il leur est absolument impossible de croire et même absolument impossible d'approuver. Si le système catholique est vrai, la foi en lui doit être un don, car la raison le repousse.

Quelles choses choquent ainsi ces hommes sincères et bien intentionnés ? Elles sont si nombreuses, qu'ils ne savent par où en commencer ni par où en finir l'énumération. C'est tout le système du catholicisme : nos miracles, nos reliques, nos légendes de saints ; ce sont notre doctrine des indulgences, notre purgatoire ; ce sont nos idées sur le péché, le mérite du célibat et les étranges cérémonies de notre culte ; en un mot, tout à leurs yeux est extravagant, exagéré, contre nature, lorsque ce n'est pas directement mauvais ou matériellement impossible. Ils ne pourraient jamais admettre aucune partie de ce système ; ils en sont bien sûrs ; ils trouveraient tout aussi difficile d'adhérer à une partie que d'admettre le tout. Ils devraient perdre leur identité morale et se réveiller avec un nouveau fond de pensées, de principes et de méthode argumentative, pour pouvoir subir un pareil système.

Si tel est le sentiment d'hommes sincères et généreux, quelle sera l'impression produite par le catholicisme sur des hommes prévenus ? Vous le voyez, la cause qui

éloigne de nous est tout à fait indépendante du préjugé, puisqu'elle existe chez ceux qui ne sont pas prévenus ; mais elle peut s'adjoindre au préjugé, et alors elle devra donner un nouveau degré de force à l'aversion et à l'horreur qu'on a pour nous. Dans ce cas, la raison (c'est-à-dire ce que l'on prend pour elle) et la passion agiront de concert.

Remarquez, en outre, que ce ne sont pas des individus isolés çà et là, mais d'immenses multitudes, des millions d'hommes, des nations tout entières, qui éprouvent précisément les mêmes impressions, en entendant développer nos doctrines. Chaque membre de la communauté porte témoignage pour les autres. Ce témoignage porte le consentement intime, fidèle, absolu, de toutes les classes, de tous les rangs, de tous les âges, de toutes les dispositions. Tout cela se présente à nous comme un fait que nous voyons devant nous. En faut-il davantage pour nous rendre compte de la position que nous occupons dans un pays protestant ? La persuasion que le catholicisme ne peut pas être défendu est si forte que nos adversaires deviennent agressifs ; non-seulement ils méprisent eux-mêmes notre foi et notre culte ; mais ils vont jusqu'à soutenir (d'après ce qu'ils croient,) que nous méprisons nous-mêmes, aussi bien qu'eux, cette foi et ce culte. Ils ne veulent pas croire que des hommes bien élevés puissent y adhérer sincèrement : ils ne les admettent pas, et, par conséquent, personne ne peut les admettre. Ils concluent de là que nous ne croyons pas ce que nous enseignons et pratiquons, et, en conséquence, que nous sommes des hypocrites parce que nous profes-

sons une chose et que nous en pratiquons une autre. Ils arrivent ensuite à une troisième conclusion qui est celle-ci : Puisque personne n'agit sans but, nous devons en avoir un en professant ce que nous ne croyons pas, et ce doit être *un but mauvais* comme, par exemple, le lucre ou le pouvoir. Ainsi, nous sommes d'abord des incroyants, puis des imposteurs, et, enfin, des chevaliers d'industrie et des escrocs. Voilà donc la fraude des prêtres découverte ; le papisme se trouve démasqué et mis à nu ! Remarquez de quelle manière le raisonnement s'enchaîne : les prêtres catholiques sont des incroyants ; donc ils sont des hypocrites, des fripons, et pourquoi ? Parce que les protestants pensent que la doctrine et le culte catholiques sont déraisonnables.

Comme vous le voyez, mes frères, je viens de vous indiquer une cause des sentiments que l'on a de nous et de notre religion, cause toute différente de celles que j'ai signalées jusqu'ici, et qui est peut-être la plus importante de toutes. Je dis la plus importante, parce qu'elle influence non-seulement la foule, mais encore les hommes qui pensent, qui ont de l'éducation, de la candeur, ceux qui se rendent consciencieusement le témoignage qu'ils désirent être justes envers nous. La spontanéité du cœur, de l'intelligence et de la raison (c'est du moins ce qu'il leur plaît de dire, quoique, bien entendu, je ne le leur concède point, comme vous le verrez), s'oppose au système catholique. Notre cause n'est-elle pas désespérée ? Comment ne succomberions-nous pas sous un poids si écrasant ?

Je reconnais que la force de cet argument est très-

grande : c'est précisément de celui-là qu'il s'agit lorsqu'on parle de l'éducation, des lumières, du progrès, etc., comme d'autant de choses qui doivent amener, d'une manière certaine la ruine du catholicisme. Les adversaires dont je m'occupe pensent que notre foi est tellement déraisonnable qu'elle tombera d'elle-même en pièces lorsque le soleil de la raison pénétrera les endroits qui sont en ce moment dans l'obscurité. Je le répète (sans admettre que ce sentiment spontané, si l'on peut l'appeler ainsi, soit synonyme de raison), je reconnais que c'est un des plus grands obstacles qui empêchent que nous soyons traités avec justice. Et nos ennemis, je le répète, croient obtenir un grand triomphe quand ils disent : « Instruisons-les ; apprenons-leur à raisonner ; donnons-leur des maîtres d'écoles. » Eh bien ! je conviens que cette « raison » (pour me servir de leur expression même) nous présente un obstacle sérieux, qu'elle nous barre le chemin ; mais je ne pense pas que ce soit une arme aussi invincible qu'ils se l'imaginent, par cela seul que, s'il en était ainsi, si cette méthode était si prompte, si sûre, si efficace, qu'ils le prétendent, ils auraient été moins empressés de recourir à d'autres moyens ; par exemple, ils auraient mis moins d'empressement à pendre, à éventrer, à écarteler, à emprisonner et à hannir. Si la prétendue « raison » qu'ils invoquent devait si bien travailler pour eux, je ne pense pas qu'ils eussent fait un Etablissement de leur « raison » au lieu de lui laisser combattre ses propres combats. Je ne pense pas que nous eussions eu tant de lois faites en sa faveur et contre nous. Si cette « raison », comme il

leur plaît de l'appeler, devait si facilement venir à bout du catholicisme, ils n'auraient pas été si effrayés de ce qu'ils appellent l'*agression papale*, et n'auraient pas exigé du Parlement un acte de coercition contre un pauvre vingtième de la population d'Angleterre. Si ce sens commun, inné en l'homme, comme ils se plaisent à l'appeler, était si écrasant, s'il suffisait pour anéantir nos prétentions et notre existence, pourquoi ces milliers de fables, de fictions, de mensonges, de faussetés inventées contre nous? Pourquoi des Maria Monk, des Jeffreys, des Théodore et des Achilli? Tout en reconnaissant donc, comme je le fais, l'importance du phénomène dont je viens de faire mention, tout en sentant qu'il exige la considération la plus sérieuse, tout en accordant que l'on est en droit de nous demander ce que nous avons à répondre, et que nous devons expliquer son existence, je ne pense pas néanmoins que ce soit un argument aussi décisif qu'il plaît à ceux qui le soutiennent de le dire, car autrement, il eût nécessairement rendu tous les autres inutiles.

En réalité, c'est plus encore parmi les gens bien élevés que dans la foule qu'existe le sentiment dont je viens de parler, sentiment spontané d'éloignement pour nos doctrines et notre culte. Ce sentiment est pour la classe élevée ce que les fictions absurdes et les contes calomnieux sont pour la foule. La multitude est crédule, les classes instruites sont raisonnables; la foule est séduite par des faits vrais ou faux; aux classes instruites il faut des théories, quoique je sois loin de nier qu'elles aient aussi leur crédulité, et que la foule ait ses théories. C'est bien

là l'état de la question, et, après avoir appelé votre attention, mes frères, sur les mensonges et les calomnies répandues contre nous, comme étant une des causes de l'odieux attaché au nom de catholique, je me propose d'étudier ce soir ces manières de voir, ces théories, ces principes, qu'on les appelle comme on voudra, qui pénètrent les intelligences actives et cultivées et qui les amènent en quelque sorte d'une manière instinctive et spontanée à décider d'abord que le symbole et le culte du catholicisme sont absurdes, et ensuite que ceux qui les professent sont des hypocrites.

Je crains d'avoir choisi un sujet bien aride. J'ai quelque chose à demander à votre attention, je ne puis faire autrement. Tous les sujets ne sont pas également amusants, et cependant celui-ci a trop d'importance pour qu'il soit possible de le passer sous silence. Si je l'omettais, on ne manquerait pas de dire que j'élude la partie la plus difficile de toute la controverse. Oui, c'est bien en réalité la partie la plus importante que j'ai à traiter; elle est si importante que je ne saurais, dans une seule conférence, la traiter comme elle devrait l'être, et cependant je ne puis lui consacrer plus d'espace. J'ai donc à lutter contre une double difficulté : l'une consiste à remplir ma propre tâche ; l'autre consiste à fixer votre attention. Je vais faire de mon mieux.

Vous devez vous rappeler que, dans ma conférence de la semaine dernière, en parlant du préjugé, je fis allusion à des opinions et à des conclusions qui sont souvent appelées des préjugés, mais qu'il serait plus juste de désigner par les noms de pré-jugements ou présomptions, parce

qu'elles s'appuient sur des motifs raisonnés, et que ceux qui les soutiennent les abandonnent dès que ces motifs sont renversés, tandis que le préjugé persiste obstinément contre toute démonstration. Ainsi un homme peut soutenir, comme un fait général, que les Noirs sont inférieurs aux Blancs pour les dons de l'intelligence, et être par conséquent porté à croire qu'un certain noir, qu'il vient de rencontrer, serait incapable d'occuper sa place dans la société anglaise. Mais si des preuves sont produites qui démontrent l'aptitude de l'individu en question, il peut se rendre tout de suite ; ou encore il peut modifier sa manière de voir devant les arguments destinés à la combattre. Dans ce cas, il y aurait présomption sans préjugé. Si, au contraire, cet homme persistait, contre l'évidence du fait, à soutenir que le nègre est faible d'esprit et incapable, ou s'il refusait d'examiner de nouveau les motifs de son premier jugement quand il y est invité, alors on serait certainement en droit de l'appeler un homme prévenu.

Jusque-là, il n'y a pas de difficulté ; mais remarquez qu'il y a des opinions et des croyances qui ne reposent sur aucun motif préalable, qui ne dépendent d'aucun fait, dont on ne peut donner aucune raison, du moins aucune raison suffisante, qui naissent directement de l'esprit et que l'on considère comme faisant en quelque sorte partie de soi-même. Si une autre personne les révoque en doute, on n'a rien autre chose à dire pour soutenir leur vérité, si ce n'est que l'on est sûr qu'elles *sont* vraies : celui qui les soutient ne peut pas dire : « J'examinerai de nouveau mes raisons, » car il n'a pas de raison à examiner. Qu'est-



ce donc qui pourra lui faire abandonner ces opinions ? par quel moyen les ébranler ? Il les garde et il y persiste, quels que soient les arguments avancés pour les renverser. Ces opinions et ces croyances finissent ainsi par ressembler à des préjugés, quoi qu'elles n'en soient pas. Ce ne sont pas des préjugés, parce que le préjugé est une opinion formée sur des motifs réels, motifs que les personnes prévenues refusent d'examiner ; tandis que les opinions dont je m'occupe ne s'appuient sur aucun motif et ne sont que de simples manières de voir ou de sentir qui viennent on ne sait d'où, dont il semble qu'on ne puisse se débarrasser, et que l'on nomme en conséquence des premiers principes. Soutenir, par exemple, que tous les nègres sont sans intelligence, ce serait, en y persistant obstinément contre l'évidence des faits, un préjugé, tandis que s'obstiner à croire que l'Être divin est insensible à la prière, c'est plutôt un premier principe qu'un préjugé ; parce que (laissant de côté l'autorité de la révélation) on ne peut guère dire que cette croyance soit en opposition avec les faits. De ce que je viens de dire, il ressort que les premiers principes peuvent être faux ou vrais, et c'est là précisément le point où je veux en venir, ainsi que vous allez le voir. Il est certain que ces principes ne sont pas nécessairement vrais, comme aussi il est certain qu'il y a des moyens de s'en débarrasser quand ils sont faux. Bien plus, quand il s'agit de premiers principes moraux et religieux, qui sont faux, le catholique pense qu'on ne les admet que par sa propre faute ; mais ce sont là d'autres points de vue dont quelques-uns n'entrent pas dans mon sujet qui n'est pas de traiter la

question théologique. Cependant je crois devoir en faire mention afin de prévenir les méprises.

Qu'il y ait des choses de la nature de celles que nous nommons premiers principes ou principes reçus, c'est-à-dire des opinions tenues pour évidentes par elles-mêmes sans qu'elles aient besoin de preuves, et, en outre, que chacun, que tout homme qui pense doive en avoir de vraies ou de fausses, c'est un fait incontestable. Si vous remontez à l'origine des raisons qui vous font avoir une opinion, vous devez vous arrêter quelque part. Votre recherche ne peut pas se poursuivre toujours : vous devez arriver enfin à quelque chose que vous ne pouvez pas prouver, car sans cela on passerait la vie à chercher et à raisonner ; notre esprit flotterait de droite à gauche, et nous n'aurions rien pour nous guider. Il n'y a pas d'homme au monde qui n'ait quelques principes primordiaux. Celui même qui déclarerait que rien ne peut être tenu pour certain, émettrait une assertion qui renfermerait son premier principe, le point de départ de ses jugements. L'auteur de cette proposition a sa place marquée parmi les philosophes ; il appartient à la secte des Académiciens ou des Pyrrhoniens, et son dogme est que « rien ne peut être connu en soi » ou que « rien n'est suffisamment connu pour pouvoir tirer de ce que l'on connaît des applications pratiques. » Quiconque examine ses propres sentiments peut se convaincre de la vérité de ce que je dis. Supposons, par exemple, que, rencontrant un individu, vous disiez que vous ne voudriez rien avoir à faire avec lui en politique, donnant pour raison qu'il appartient à un certain parti qui vous déplaît. Interrogé

ensuite sur les motifs que vous avez de détester ce parti, vous répondez que c'est parce qu'il a pour principe de s'appuyer sur ses propres droits. Si l'on vous demande alors ce qu'il y a de mal à s'appuyer sur ses droits, vous répondez encore parce que c'est un indice d'égoïsme et d'orgueil. Pressé enfin de vous expliquer sur la question de savoir pourquoi l'égoïsme et l'orgueil sont mauvais, vous soutenez que ce sont des sentiments condamnables parce qu'ils ont été ceux des mauvais anges qui se prévalurent de leurs prétendus droits contre le Créateur ; ou, pour tout résumer dans la fameuse expression du D<sup>r</sup> Johnson que « le diable fut le premier whig, » ce qui, comme vous le voyez, vous conduirait à votre premier principe au delà duquel vous ne pouvez aller. Je ne dis pas si votre raisonnement ou votre premier principe est vrai ou faux : c'est là une autre question. Je ne fais que mettre en relief ce qu'on entend par premier principe et comment il se fait que tout raisonnement doit remonter à un principe de ce genre. Dans la supposition que nous venons de faire, votre premier principe, principe pour lequel vous ne pouvez donner de raison, serait que l'on doit éviter les mauvais anges ; d'où il faut conclure que l'on doit éviter ce qui leur ressemble ; par conséquent il suit de là que l'on doit éviter l'orgueil et l'égoïsme, et de là encore qu'il faut éviter le parti politique en question. C'est là, je le répète, ce qu'on appelle un premier principe, et vous voyez quelle influence ces principes exercent sur les pensées et sur les actions. Les propositions : l'homme est un être sociable ; il lui est permis de se défendre ; il est responsable de ses actes ; il est faible et

imparfait; la raison doit commander aux passions, sont autant de premiers principes.

Je vais donner, pour mieux faire comprendre ma pensée, un ou deux exemples de ce qu'on entend par premiers principes.

Le célèbre patriote romain Caton, assiégé dans Utique, aima mieux se poignarder que de tomber vivant entre les mains de César. Il croyait faire une grande action, et beaucoup d'autres ont pensé de même. C'est ainsi que Saül, dans l'Écriture, se jeta sur son épée après avoir été vaincu dans le combat, et il s'est trouvé des personnes qui ont reproché à Napoléon de ne s'être pas fait sauter la cervelle sur le champ de bataille de Waterloo. Or, si l'on avait demandé à ces avocats du suicide pourquoi, dans des circonstances pareilles, une semblable conduite leur eût paru noble, peut-être n'auraient-ils rien eu à répondre, comme si la chose eût été trop évidente en elle-même, ou afin de montrer leur mépris pour l'interrogateur, homme qui n'a pas le sentiment de l'honneur, qui ne sent pas ce qu'un gentilhomme, un soldat, un héros, se doit à lui-même. C'est-à-dire que ces avocats du suicide se refuseraient à émettre leur premier principe, par cela même qu'ils en sont trop profondément convaincus, principe d'après lequel il n'y a pas, à leurs yeux, un mal si grand, dans le monde visible et invisible, dans le temps et dans l'éternité, que l'humiliation.

Supposons encore qu'un médecin dise à son malade qu'il ne pourra guérir, à moins qu'il n'abandonne ses occupations habituelles, beaucoup trop fortes pour sa santé, en ayant soin d'ajouter : « Quant aux moyens de

« faire ce que je vous recommande, aux moyens de gagner votre vie si vous abandonnez vos occupations ; ou bien encore, quant aux moyens d'améliorer votre commerce, de vous perfectionner dans votre art, dans vos études littéraires ; ou encore de conserver vos relations religieuses, ce sont autant de questions qui ne me regardent pas ; je ne vous parle que comme médecin. » Rien assurément ne serait plus bienveillant, plus sensé que ce langage. Le docteur ne fait pas de ses prescriptions médicales des premiers principes. Il donne son avis et laisse au malade le soin d'en apprécier les avantages et de prendre une détermination. Mais il est possible aussi, pour citer un cas extrême, que le médecin tienne une autre conduite. Il est peut-être entraîné par l'amour de la science qu'il cultive (comme cela arrive à beaucoup d'hommes spéciaux), jusqu'à penser que tout doit céder devant elle. Il peut traiter d'absurdes les scrupules religieux de son malade, et prescrire quelque chose qui, pour un homme religieux, serait contraire à ses devoirs, en donnant pour raison que la nature l'exige, et en s'en tenant là. Dans cette dernière supposition, il irait jusqu'à faire, des principes de sa propre science, les premiers principes de conduite, et il regarderait comme impossible que le devoir moral dût l'emporter jamais sur les exigences de notre nature animale.

Je choisis un troisième exemple. Il y a quelque temps que des personnes bienveillantes s'occupaient activement du sort des animaux que de cruels possesseurs traitent d'une manière trop barbare. On émit à ce sujet des systèmes divers de protection, et l'on proposa des mesures

diverses pour atteindre le but. Je crois avoir entendu dire que, d'après une des doctrines émises dans ces circonstances, il était mal de manger du veau, de l'agneau, et d'autre viande de jeunes animaux, parce que l'on tuait des créatures qui auraient joui d'une vie plus longue et qui, devenues des bœufs ou des moutons, auraient donné une meilleure nourriture. On devrait, disait-on encore, sacrifier la sauce de crevettes au homard, parce que, quand on tue un homard, on ne détruit qu'une vie; tandis que, pour faire une sauce de crevettes, on en détruit cent. Le monde rit beaucoup de tout cela et ne voulut pas entrer en discussion à ce sujet. Peut-être ne le pouvait-il pas, quoique l'avantage de la question fût de son côté, ou, peut-être, ses idées n'étaient-elles pas suffisamment coordonnées pour qu'il lui fût possible de raisonner. Cependant le monde *avait* des raisons à faire valoir, et ces raisons peuvent être ramenées au premier principe qui exprime la théorie générale du genre humain sur la conduite que l'homme doit tenir à l'égard des animaux, à savoir : que le Créateur les a placés sous sa dépendance absolue, que nous n'avons pas de devoirs envers eux, et que, hors quelques cas exceptionnels, il y a tout aussi peu de mal à détruire la vie d'une bête qu'à cueillir une fleur ou à manger une orange. Ceci étant regardé comme une chose admise, toutes les objections se trouvent résolues, et il ne reste plus que des difficultés accidentelles.

J'en ai dit assez pour vous faire comprendre l'importance, la gravité des premiers principes. Ce sont des moyens de preuve, sans qu'ils soient prouvés eux-mêmes;

ils règlent et ne sont pas réglés ; d'une part, ils sont souverains, et, de l'autre, ils sont irresponsables ; ce sont des monarques absolus, et, s'ils sont vrais, ils sont pour nous les meilleurs et les plus sages des pères ; mais, s'ils sont faux, ils deviennent les plus cruels et les plus funestes des tyrans. Cependant, comme je l'ai déjà dit, vu la nature de notre être, il y en a et il y en aura toujours de faux. Ces principes sont nos guides et nos points de ralliement dans nos spéculations, nos raisonnements, nos jugements, nos délibérations, nos décisions et nos actions ; ils sont à l'esprit ce que la circulation du sang et les différentes fonctions de nos organes animaux sont au corps. Ils sont les conditions de notre vie intellectuelle ; c'est par eux que nous nous formons une manière de voir sur les événements, sur les faits, sur les personnes, sur toutes lignes de conduite, sur les objets, sur les qualités morales, sur la religion. Ce sont ces principes qui constituent la différence d'un homme à un autre et qui caractérisent l'individu. Sa religion, sa croyance, son culte, son parti politique, son caractère, sont déterminés par ces premiers principes, à moins que des circonstances étrangères ne viennent arrêter leur libre développement ; en un mot, ils sont tout l'homme.

Je dois ajouter une remarque aussi importante que ce qui précède. Je viens de dire que ces premiers principes, formant les points élémentaires de la pensée de l'homme et les idées qu'il a avant d'autres, peuvent, à cause de cela, être considérés comme faisant presque partie de son esprit ou de son être moral lui-même. Mais, par cette raison même que ces principes sont si rapprochés de lui,

si je puis ainsi parler, il est très-probable qu'il ne s'en rend pas compte. Les yeux du corps voient ce qui est à distance, mais ce qui est trop rapproché échappe quelquefois à la vue. Vous ne vous voyez pas vous-mêmes; et il peut arriver, de la même manière, que vous ne vous rendiez pas compte des principes ou des idées qui gouvernent principalement votre esprit. Ces principes sont cachés par cette raison qu'ils sont si souverains et si dominateurs. Ils ont pénétré en vous; ils se répandent à travers votre être; vous agissez d'après eux beaucoup plus que vous ne les invoquez comme règle de conduite. C'est là surtout ce que l'on entend quand on dit qu'il est si difficile de se convaincre soi-même, ce qui signifie, en d'autres termes, que communément les hommes ne connaissent pas leurs premiers principes.

Je vais vous montrer maintenant que ces principes ont bien ce caractère subtil et caché. Ainsi, par exemple, deux personnes s'engagent dans une conversation; elles arrivent à un point sur lequel elles ne s'entendent pas et se mettent à discuter. Elles argumentent et argumentent peut-être pendant plusieurs heures; ni l'une ni l'autre ne cède; mais, à mesure que la discussion s'échauffe, chacune d'elles devient plus certaine que son opinion est la bonne. Comment-cela se fait-il? Comment l'expliquer? Elles ne peuvent pas le dire, elles en sont surprises, car le point en litige est si clair! elles sont d'accord jusque-là; mais elles se divisent si elles vont plus loin, car alors s'élève le point de dissidence. Où l'une dit oui, l'autre dit non, et chacune s'étonne que son adversaire ne soit pas de son avis. Comment se



fait-il que chacune de ces personnes est si positive quand l'une contredit l'autre ? La raison de cette divergence, c'est que chacune part de quelque opinion ou de quelque principe qu'elle regarde comme admis, sans s'apercevoir qu'elle le suppose, principe qu'elle croit être trop simple, trop évident par lui-même, dans le cas où elle le reconnaîtrait comme son point de départ, pour avoir à en parler ou à essayer de le prouver. Chacune part d'un premier principe, et elles diffèrent précisément sur ces premiers principes.

Supposons, par exemple, deux personnes qui discutent sur la question de savoir si Milton était ou n'était pas poète. Il peut arriver que l'une et l'autre supposent que chacune connaît ce que c'est qu'un poète. S'il en est ainsi, elles peuvent argumenter jusqu'à la fin des temps sans s'accorder jamais, parce qu'elles ne se sont pas mises d'accord ensemble sur les principes qui devaient leur servir de points de départ.

Dans cet exemple, la méprise est manifeste ; mais il peut arriver très-facilement qu'il s'en présente un où elle apparaisse dans la discussion d'une manière moins sensible. Elle peut se glisser indirectement, sans que ni l'une ni l'autre des parties s'en aperçoive, ou même sans qu'aucune d'elles se l'avoue à elle-même comme étant une proposition qu'elle résout d'une manière affirmative ou négative, et qui peut cependant faire prendre à la décision une direction ou une autre.

Ainsi il arrive, pour prendre un exemple d'un autre genre, que nous ne pouvons pas dire précisément pour-

quoi nous aimons certaines personnes et nous en détestons d'autres, comme l'expriment les vers suivants :

« J'avoue, cher docteur Fell, que je ne puis t'aimer,  
Sans avoir à cela de raison à donner. »

Et cependant ces sentiments ont leurs raisons auxquelles nous pourrions remonter.

On peut aussi entendre dire à une personne : « Je ne sais comment il se fait que tel ou tel écrivain me va si bien et m'inspire de la sorte ; je suis si parfaitement d'accord avec lui et je puis si facilement suivre ses pensées. » Dans la plupart des cas, il est facile de rendre compte de ces deux sentiments par suite de la divergence ou de l'accord qui existe sur les premiers principes entre la personne qui parle et celle dont elle parle, divergence ou accord qui se manifeste dans les paroles, les écrits, les actes, la vie tout entière de l'une quand l'autre les soumet à sa critique.

Il peut arriver que deux amis vivent ensemble de longues années et paraissent avoir les mêmes manières de voir en religion ; enfin, à l'expiration du temps qu'ils ont passé ensemble, ils prennent des voies différentes ; l'un devient incrédule et l'autre catholique. Comment cela ? C'est qu'un premier principe latent et jusque-là endormi, différent chez l'un et chez l'autre, s'est développé tout à coup et en a emporté un à l'Orient et l'autre à l'Occident. Supposez, par exemple, que l'un croit au péché et que l'autre le nie, réellement et dans son cœur, quoi qu'il hésitât d'abord à s'en faire l'aveu à lui-même et qu'il ne se rende pas compte de cette

négation. Arrivés à une certaine crise, chacun d'eux, pressé par la controverse ou quelque autre raison, trouve qu'il doit abandonner la forme de religion dans laquelle il a été élevé, et alors la question de la nature du péché, ce qu'il est, s'il existe, se présente comme un point qui les divise; celui qui n'y croit pas devient incrédule et celui qui y croit devient catholique.

Tels sont les premiers principes; ils sont souverains, irresponsables et secrets; sous quelle terrible forme de gouvernement, d'après sa constitution même, se trouve placé l'esprit humain!

Plusieurs de ces premiers principes, comme nous les avons appelés, sont reconnus d'une manière générale par la grande masse du genre humain et sont par conséquent vrais comme ayant été inculqués dans l'esprit humain par son Créateur. Les grandes vérités de l'ordre moral sont de ce nombre; les devoirs, par exemple, de justice, de vérité, de tempérance. D'autres sont particuliers aux individus et sont par conséquent sans autorité; ainsi, par exemple, pour prendre un cas qui ne peut pas se présenter souvent, l'opinion qu'il n'y a aucune différence entre la vertu et le vice. D'autres principes sont communs aux hommes qui habitent une certaine étendue de pays; ils les apprennent les uns des autres par l'éducation, par les rapports journaliers, en lisant les mêmes livres ou en faisant partie de la même communauté politique. Voilà comment on voit des nations avoir un seul et même ensemble de premiers principes dont chaque individu croit la vérité d'autant plus sûre que ce n'est pas seulement son opi-

nion propre, mais l'opinion de presque tout le monde autour de lui. Ainsi, par exemple, l'opinion des anciens païens romains était que tout homme doit suivre la religion de son pays, et c'est pour cette raison qu'ils persécutaient les premiers chrétiens. Ils trouvaient excessivement mal que les chrétiens adoptassent une religion qui leur fût propre, et surtout une religion sortie du néant et récemment importée de la Palestine. Ils disaient :

« Pourquoi ne pouvez-vous pas vous contenter d'être  
« comme vos ancêtres? nous sommes on ne peut plus  
« libéraux en fait de religion; nous laissons le Juif  
« suivre les rites juifs, l'Egyptien les rites d'Egypte,  
« le Carthaginois les rites puniques; mais quant à vous,  
« vous êtes ingrats et rebelles, parce que vous ne voulez  
« pas vous contenter de cette large tolérance et que vous  
« cherchez à introduire dans vos patries respectives une  
« religion étrangère. » Ils pensaient que ces raisonnements étaient extrêmement sensés et, en fait, irréfutables. Les hommes d'Etat de tous les partis, tous les hommes éclairés et les grands penseurs de l'Empire, y ont donné leur adhésion, et, forts de ce premier principe, ils jetaient nos pauvres ancêtres aux bêtes, aux flammes, dans les flots, après les avoir soumis d'abord aux tortures les plus variées et les plus horribles. Telle a été la puissance d'une idée impériale, d'un dogme populaire; telle est la conséquence d'un premier principe qui est commun à la fois à un grand nombre d'hommes. Il cesse d'être une opinion; il est accepté de suite comme une vérité; on le regarde comme l'ex-

pression du simple bon sens. On considère comme impossibles les opinions opposées; ce sont des absurdités, des riens, et elles n'ont aucune espèce de droit à être écoutées.

Dans l'exemple dont je viens de parler, la folie et le crime étaient aux yeux des Romains de faire du prosélytisme; mais supposons que l'on eût passé là-dessus, est-ce que le système chrétien en lui-même eût convenu davantage aux compatriotes de Caton? Bien loin de là, ils auraient commencé à mettre en avant, comme axiome, que son premier principe, l'humiliation, était chose immorale. Ils n'auraient pas essayé de le prouver. Ils auraient regardé cela comme un fait aussi manifeste que la présence du soleil au ciel. Ils n'auraient pas même cru devoir l'énoncer, dans la conviction qu'il suffisait de le sous-entendre. Imaginez un philosophe réellement plein de droiture qui, après avoir été frappé de la mort héroïque des martyrs, se dispose, dans un sentiment de bonne volonté, à étudier la morale chrétienne. Quelle répugnance ne va-t-elle pas lui inspirer! s'abaisser, offrir la joue à celui qui vous frappe, ne pas faire résistance, aimer à être le plus humble! qui a jamais entendu parler d'un tel enseignement? c'était la religion des esclaves, elle était indigne d'un homme; plus encore d'un Romain; et cependant il est arrivé que cette religion odieuse est devenue la foi de millions innombrables. Ce que les philosophes ont condamné d'une manière si spontanée et instinctivement, a été professé par les hommes les plus profonds et les plus nobles depuis dix-huit siècles. Est-il possible, après cela, que nos pre-

miers principes ne soient que les opinions d'un grand nombre et non des vérités?

Maintenant soyez parfaitement sûrs, mes frères, que je vous rends très-sensible le point sur lequel j'insiste dans ces exemples. Je ne blâme pas Caton et ses concitoyens de ce qu'ils ont fait usage de leurs premiers principes, quels qu'ils soient, dès qu'ils avaient foi en eux : chacun doit mettre en pratique ses opinions propres; il n'y a pas autre chose à faire. Ce que je blâme en eux, c'est d'avoir méprisé absolument un autre système pour lequel ils n'éprouvaient aucune sympathie et d'avoir été si sûrs qu'ils avaient raison. Je les blâme d'avoir oublié que les chrétiens pouvaient avoir aussi bien qu'eux-mêmes leurs premiers principes et des principes opposés aux leurs. Je les blâme d'avoir oublié que c'était une question de premiers principes; que la lutte n'était pas finie, qu'elle commençait à peine. Ils envisageaient, à première vue, le christianisme avec dégoût. Ils étaient repoussés; ils reculaient; ils se révoltaient de cette religion, et ils prenaient ce simple sentiment, qui leur était personnel, comme une preuve que la religion était réellement fausse et immorale. Leur sentiment montrait seulement que le tort était ou du côté de la religion ou de leur côté; mais il restait encore à déterminer qui avait tort.

Les chrétiens avaient aussi leurs premiers principes qui étaient, par exemple : « heureux ceux qui sont doux, » « heureux ceux qui sont persécutés, » « heureux ceux qui ont le cœur pur. » Les païens n'étaient pas excusables d'ignorer ces principes. Ils préféraient appli-

quer leurs propres principes comme pierres de touche, dont l'expérience devait être décisive dans l'examen des préceptes et des pratiques de l'Eglise, et c'est en s'appuyant sur eux qu'ils la condamnaient; mais s'ils avaient fait l'application de principes chrétiens, comme moyen d'arriver à l'appréciation de ses préceptes et de ses pratiques, ils auraient, au contraire, été forcés de la louer. Tout dépend du genre de principes que l'on prend comme points de départ de ses jugements.

La même chose arrive maintenant. Un penseur impartial est flatté de la beauté, de l'éloquence des rites et des cérémonies de l'Eglise catholique; il aime à y assister, en trouvant cependant qu'ils s'adressent non pas à la raison mais à l'imagination seulement. Pour lui, on ne peut pas les défendre aux yeux de la raison. Qu'est-ce qu'il veut dire? Quand il s'explique, il dit qu'il ne peut pas comprendre comment l'Etre divin a besoin qu'on se le rende propice? — N'est-il pas bon? — Quelle peut être l'utilité de ces cérémonies? Pourquoi aussi ces prières continuelles? pourquoi essayer d'induire les autres à prier pour vous et à votre intention, quelle qu'elle soit? — Quelle est l'utilité des neuvaines? — Pourquoi nous recommander aux saints? — Que peuvent-ils faire pour nous? — Il peut continuer ainsi à parler contre le système de prière, de supplication et d'intercession, et nous pouvons être privés et tourmentés de voir un homme si candide engagé dans cette ligne de pensées; nous pouvons nous demander à nous-mêmes comment cela peut être. Maintenant si vous arrivez à apercevoir que le critique dont je parle ne croit pas à la vertu de la

prière, s'il nie que l'Être divin en soit réellement touché, ou que la prière produise aucun bien au delà de la paix et de la sérénité que sa pratique répand dans l'âme, je pense que vous conviendrez que ce fait explique entièrement ces critiques dont vous vous désolerez. Vous sentirez alors qu'il serait frivole d'argumenter sur des points de *détail* avec quelqu'un qui, bien que sincère, diffère entièrement de vous sur les principes; et, tout en vous abstenant de lui chercher querelle, parce qu'il a ses premiers principes propres (que vous traitez sérieusement au point de vue théologique), vous porterez immédiatement contre lui l'accusation qu'il a oublié qu'un catholique a aussi ses premiers principes, et que nous avons le même droit que lui à avoir sur la prière notre théorie comme il a la sienne. Sa surprise et la manière dont il est choqué ne constituent pas même pour lui une preuve que nous ayons tort; ces sentiments montrent seulement que de même que nous avons nos premiers principes, que nous considérons comme vrais, bien qu'ils ne soient pas appuyés de preuves, il a aussi les siens. La question première reste entière : des principes opposés quels sont ceux qui sont vrais ? C'est un théoricien qui s'arme contre notre pratique, comme si notre pratique ne pouvait pas avoir aussi sa théorie. Mais, en fait, il ne rêve pas que nous ayons des principes intellectuels quelconques qui servent de base à ce que nous faisons. Il pense qu'il est le seul homme intelligent; l'esprit est de son côté, et il n'est jamais entré dans nos têtes que nous puissions en avoir comme lui; nous ne savons pas ce que c'est que l'esprit.



Ainsi il imagine et décide, sans rien connaître du tout de nos profonds et subtils philosophes, si ce n'est leur nom, et il se débarrasse de la peine de lire leurs ouvrages en les surnommant des chefs d'école et des moines.

Je suis arrivé maintenant au point où la ténacité de l'opinion particulière devient une obstination aveugle. De même que le préjugé consiste à repousser toute raison, ainsi cette obstination dont je parle, consiste à vouloir imposer la raison privée, c'est-à-dire nos manières de voir particulières, nos premiers principes particuliers, comme s'ils étaient la vérité absolue, la règle de toute argumentation, de toute investigation et de tout jugement. S'il y a dans le monde des hommes qui devraient s'abstenir de cette obstination fanatique, ce sont les protestants. Eux, dont le symbole est le jugement privé, devraient bien accorder aux autres les droits qu'ils prennent pour eux-mêmes; mais je suis fâché de répéter, comme j'ai eu occasion de le dire et de le redire, on ne trouve guère chez eux cet esprit de réciprocité. Ils monopolisent cette liberté qu'ils déclaraient à leur origine devoir être le partage de tous. Sur ce point, même les hommes intelligents, même les esprits honnêtes ne peuvent échapper à l'inconséquence. Ils commencent par poser pour eux-mêmes des principes qui doivent diriger leurs pensées et leurs actions. Puis, non contents de les appliquer à leurs pensées et à leurs actions propres, ils veulent en faire aussi une règle pour critiquer et condamner nos pensées et nos actions. C'est là ce que j'appelle une obstination fanatique. Je désigne ainsi la prétention de vouloir imposer à d'autres nos premiers

principes non prouvés et de traiter avec mépris et avec haine ceux qui ne les acceptent pas. Ainsi que je l'ai dit déjà, il y a des principes qui ne sont pas particuliers ou propres aux individus ; mais qui sont la règle du monde, tels, par exemple, que les premiers principes de morale, parce qu'ils viennent de l'Auteur de notre être et qu'ils ne sont pas de la confection particulière de l'homme. Ce n'est pas le sentiment que je critique qui fait mépriser l'intempérance, qui fait haïr l'injustice ou la cruauté. Mais avoir la prétention de faire de ce qui est local, national, personnel, nouveau, et rien de plus, une règle pour juger toutes les opinions existantes, sans même essayer de prouver que cette règle a quelque autorité, c'est une obstination du dernier ridicule.

La maxime *In necessariis unitas, in dubiis libertas*, doit toujours être la règle d'un vrai philosophe. Dans un grand nombre de cas, je sais qu'il est difficile de tracer la ligne de démarcation et de décider quels principes sont et quels principes ne sont pas indépendants des individus, du temps, des lieux, quels sont ceux qui sont éternels et divins. Et cependant lorsque les personnes mêmes qui soutiennent certaines manières de voir avouent, se vantent, et établissent avec un soin jaloux que ces principes viennent de leur jugement privé, nous pouvons affirmer sans crainte qu'elles devraient au moins être aussi jalouses et aussi soigneuses à les tenir à leur place, et à ne pas en faire le même usage que s'ils venaient distinctement des cieux, ou de la nature des choses, ou de la nature de l'homme. Et, en effet, si ces personnes étaient conséquentes, il leur serait sûrement interdit d'invoquer

ces principes comme s'ils avaient autorité, puisqu'elles proclament les avoir formulés pour elles-mêmes. Si donc les protestants posent leurs premiers principes comme des oracles, comme devant servir à juger toute vérité, ils sont certainement, d'après leur propre avis, des obstinés fanatiques, s'il s'en trouve parmi les hommes.

Si nous prenons cet ensemble de circonstances en considération, mes frères, n'avons-nous pas un spectacle curieux devant nous ? C'est là ce que nous appelons un siècle éclairé. On entend dire : Nous devons envisager les choses avec ampleur ; nous devons donner à tout une base philosophique ; c'est la raison qui doit gouverner ; le monde va avoir un autre commencement ; des vues nouvelles et ravissantes vont être exposées à la grande famille humaine. Tout cela est bel et bien. Ayez ces vues, prêchez-les, jouissez-en ; mais daignez vous souvenir en même temps que le monde qui vous a précédé avait aussi ses vues ; que le monde n'a pas marché jusqu'à ce jour sans avoir des principes quelconques. La vieille religion était basée sur des principes, et ce n'est pas assez de nous vanter vos *nouvelles lampes*, si votre intention est de nous faire abandonner nos *anciennes*. Le catholicisme, dis-je, avait ses premiers principes avant que vous fussiez nés. Vous dites qu'ils sont faux : très-bien ; mais prouvez qu'ils le sont. Il est vrai qu'ils sont faux si les vôtres sont vrais ; mais ce ne sera pas parce que vos principes vous appartiennent. Tandis que vos principes sont vôtres, il est pour vous évident en soi que les nôtres sont faux ; mais votre façon de procéder n'est

pas celle d'après laquelle les affaires se font dans le monde. La valeur des marchandises anglaises n'est pas fixée d'après l'appréciation française; ou encore, on n'acquiesce pas avec du papier une dette que l'on doit payer avec de l'or. Le catholicisme a ses premiers principes; renversez-les, si vous pouvez; subissez-les, si vous ne pouvez pas les renverser. Il ne suffit pas de les appeler usés parce qu'ils sont vieux, ou d'en faire des antiquités parce qu'ils sont anciens. Il ne suffit pas de regarder dans nos églises et de s'écrier : « Tout cela n'est qu'une forme, *parce que* la faveur divine ne peut pas dépendre de pratiques extérieures; » ou, « tout cela n'est qu'esclavage, parce qu'on n'y aperçoit pas le péché; » ou, « c'est un blasphème, *parce que* l'Être suprême ne peut pas être présent dans les cérémonies; » ou, « c'est une tyrannie, *parce que* les vœux ne sont pas naturels; » ou, « c'est une hypocrisie, *parce que* qu'aucun homme rationnel ne peut l'appuyer. » Je vois dans ce langage une supposition sans fin, une hypothèse sans correctif, une assertion vague. Commencez à prouver votre *parce que*; prouvez vos premiers principes, et si vous êtes incapables de le faire, apprenez la modération philosophique.

Pourquoi donc mes premiers principes ne pourraient-ils pas disputer le prix avec les vôtres? Ils ont été plus longtemps dans le monde, ils ont duré plus longtemps, ils ont fait un plus rude service. Vous êtes assis dans votre fauteuil, vous dogmatisez dans votre chaire, vous maniez bien votre plume. Tout cela fait très-bon effet sur le papier. Vous écrivez excessivement bien; dans aucun siècle, on n'a mieux écrit; votre style est logique,

nerveux, éloquent et pur : allez et répandez-le dans le monde. Prenez vos premiers principes, dont vous êtes si fier, et portez-les au milieu de la foule qui encombre les rues de nos grandes villes, au sein des classes formidables qui forment la masse de notre population ; essayez de mener avec eux la société. Vous pensez pouvoir le faire ; je dis que vous ne le pouvez pas — du moins vous ne l'avez pas fait jusqu'à ce jour, et il reste encore à voir si vous le pouvez. « Que celui qui se couvre de son armure ne se vante pas comme celui qui s'en dépouille. » Ne regardez pas comme admis qu'une chose est certaine lorsqu'elle attend l'épreuve de la raison et de l'expérience.

Soyez modeste jusqu'à ce que vous ayez remporté la victoire. Mes principes, que je crois être éternels, ont au moins duré 1800 ans ; que les vôtres vivent seulement le même nombre de mois. Croire que l'homme peut pécher, qu'il a des devoirs à remplir, que l'Être divin entend les prières qui lui sont adressées, qu'il accorde ses faveurs par le canal de cérémonies visibles, qu'il est réellement présent au milieu de ceux qui s'adressent à lui, ce sont des principes qui ont été la vie des nations ; ils ont prouvé qu'ils pouvaient être mis en pratique. Montrez-nous une seule nation qui agisse d'après les vôtres, et vous aurez alors des prétentions plus fondées à pouvoir parler avec mépris des rites, des dévotions et de la croyance catholiques.

La disposition que je combats est-elle autre chose que cet état dont nous aimons à rire et que nous appelons étroitesse d'esprit chez les gens qui n'ont jamais

voyagé ? Nous les appelons, et avec raison, des hommes à idées étroites, qui ne peuvent pas s'imaginer que les choses aillent d'une autre manière que celle dont ils ont été témoins en Angleterre, et qui rient de tout parce que tout leur paraît étrange. Ils se regardent eux-mêmes comme les hommes-modèles ; leur taille, leur toilette, leurs manières, leur mode d'alimentation, leur langage, tout cela est fondé sur la nature, et les autres choses sont bonnes ou mauvaises selon le degré de ressemblance qu'elles ont avec ce qu'ils font. Ainsi chacun doit se lever à huit heures et demie, déjeuner entre neuf et dix, lire les journaux, prendre un repas léger, faire ensuite une promenade à cheval ou en voiture et rentrer pour dîner. Dîner est un grand principe du jour. Quiconque ne dîne pas n'est pas homme : oui, il faut dîner, et dîner à l'heure voulue. Ce doit être véritablement un dîner, suivi d'un délassement, et ensuite il faut aller se coucher en temps convenable. On ne doit pas oublier le thé et le pain grillé, le vin de Porto et le bœuf rôti. A la Noël, on mangera des pâtés de hachis (*mince-pies*), de l'agneau à Pâques, une oie à la Saint-Michel, tels sont les grands principes des hommes dont je parle. Ils regardent comme suspect quiconque fait autrement. Avoir des macarônis et des figues pour nourriture ! manger des raisins et boire du hourgogne à déjeuner ! Ils sont effrayés de l'absurdité de pareilles idées. C'est pourquoi on raconte de certain bon bourgeois de campagne, qui, à la veille d'entreprendre un voyage sur le continent, fut averti des privations et des mortifications qui l'attendaient,

par suite de la différence entre les habitudes étrangères et les siennes, que le bonhomme, étirant son esprit à un point d'épanouissement en rapport avec la circonstance, répliqua qu'il le savait, qu'il avait médité cette pensée, que son esprit s'était familiarisé avec elle, et qu'il se croyait prêt à tout, pourvu qu'il pût se procurer chaque jour une nappe propre et un bon morceau de bœuf grillé.

Voilà un homme qui n'a qu'une seule idée, et il y en a dans le monde un grand nombre qui sont ainsi sous l'influence d'une idée; notre machine inintelligente qui mange, boit et dort, est un homme qui n'a qu'une idée. Tel est aussi l'homme de génie, qui met au jour quelque vue nouvelle, dans le domaine des sciences ou de l'art, et qui voudrait appliquer sa découverte comme une sorte de spécifique à tous les sujets possibles. Il ne laissera pas le monde tranquille, et le chargera de toutes les injures s'il ne court pas après lui et après la fantaisie qui lui est chère, s'il ne consent pas à se guérir de tous les maux par la chimie ou le galvanisme, ou s'il n'adopte pas les souliers d'Edouard III, ou les chapeaux pointus des puritains. Telles sont aussi les personnes bienveillantes qui, avec d'excellentes intentions sans doute, mais cependant avec des vues étroites, à mon avis, désirent introduire la constitution britannique et les idées britanniques chez toutes les nations, chez toutes les peuplades de la terre. Combien ces personnes diffèrent du sage de la Grèce dont le caractère était d'être accommodant<sup>1</sup> parce qu'il avait connu « les cités et l'esprit

<sup>1</sup> Πολύτροπος.

d'un grand nombre d'hommes. » L'histoire et les voyages contribuent à développer nos manières d'envisager l'homme et la société; ils nous apprennent que des principes différents gouvernent dans d'autres pays et ont gouverné à des époques éloignées les unes des autres. Quoiqu'ils ne nous apprennent pas que tous les principes sont également vrais ou, ce qui est la même chose, qu'il n'y en a pas qui ne soit vrai ou faux, cependant l'histoire et les voyages nous apprennent que tous ceux qui ont prévalu et exercé une grande influence sur le genre humain méritent d'être regardés avec attention et examinés avec patience. Tel est le caractère d'un homme du monde, d'un philosophe. Il peut regarder certains principes comme faux et dangereux, mais il essaiera de les pénétrer et d'entrer dans l'esprit de ceux qui les professent. Il examinera en quoi consistent leur force et ce qui peut être dit en leur faveur; il fera son possible pour les analyser et les disséquer; il les comparera avec d'autres et il s'appliquera à la tâche de les dénoncer et de les réfuter. Mais enfin il n'ignorera pas ces principes. Ce que je désirerais actuellement d'un grand nombre d'hommes honnêtes et surtout de la part de la multitude qui ne l'est pas, c'est de reconnaître que les catholiques ont des principes qui leur sont propres. Je désirerais que l'on fit une étude de ces principes, qu'on les exposât avec droiture et qu'on cherchât à les réfuter. Il ne suffit pas de dire que ce siècle a aussi ses principes; car cela ne prouve pas que ces principes soient vrais. Ce siècle n'a aucun droit de mettre nos principes de côté et de faire des siens des pierres de



touche et des tribunaux ayant autorité de juger notre symbole, notre culte, notre organisation ecclésiastique et notre enseignement moral.

Il serait impossible, en ce moment, de montrer en combien de circonstances ces remarques s'appliquent aux critiques et aux jugements des protestants sur les détails de l'enseignement et de la croyance catholiques. Pour remplir cette tâche, il faudrait écrire un livre. Je choisirai seulement un exemple ; mais je ne puis même pas espérer de traiter ce point-là d'une manière complète. Ce sera néanmoins quelque chose que d'appeler votre attention sur ce qui me paraît être une direction importante de la pensée et sur l'usage que l'on en fait dans la controverse où nous sommes engagés.

Je choisirai donc un des sujets dont j'ai parlé au commencement de cette Conférence comme blessant les protestants, à savoir : notre croyance dans les miracles opérés par les reliques et les prières des saints, croyance qui a été dans l'Eglise catholique l'occasion et le sujet de tant de relations et de récits en leur honneur, qu'ils soient vrais, douteux ou sans fondement. Je suppose que rien ne nous fait plus de tort que cette croyance dans l'esprit des protestants de toutes les classes. Ils visitent nos églises, ils assistent à nos dévotions, ils entendent nos sermons, ils ouvrent nos livres, ils lisent les journaux, et c'est toujours une seule et même histoire : reliques et miracles ! Ils regardent cette croyance, cette prétention comme une absurdité évidente par elle-même ; ils sont même trop indignés pour pouvoir rire ; ils repoussent le livre dans un mouvement de colère et

de mépris, et ils croient superflu de faire une remarque pour nous convaincre d'audacieuse imposture et fixer sur nous le cachet d'une honte indélébile. Je montrerai que ce sentiment provient simplement de l'acceptation d'un premier principe qui, avant d'être tourné contre nous, devrait être prouvé, si nous avons affaire à des controversistes honnêtes.

Vous observez, mes Frères, que nous sommes sur une question de controverse dans laquelle l'argument ne porte pas directement sur un fait. C'est ce que j'ai signalé au commencement de cette Conférence. Nous accusons nos ennemis de contre-vérités dans la plupart des cas; nous ne les accusons pas de contre-vérités dans l'ensemble. Je sais qu'il est très-difficile, avec des préjugés comme les leurs, d'ouvrir la bouche sans tomber dans quelque erreur ou quelque exagération, et néanmoins dans l'ensemble, sur la question des miracles, ils ne portent pas faux témoignage; mais un témoignage vrai. Nous avons certainement une grande abondance, une exubérance d'histoires qui causent à nos ennemis, sans qu'il y ait de notre faute, la plus vive irritation, et allument en eux le plus vif ressentiment contre nous. Certainement, d'après la manière dont nous concevons les choses, l'Eglise catholique, de l'Orient à l'Occident et du Nord au Midi, est éclatante de miracles. La provision des reliques est inépuisable; ils sont multipliés à travers tous les pays, et chaque parcelle de chaque relique a en elle au moins une vertu secrète, peut-être une vertu énergique d'action surnaturelle. Il y a à Rome la vraie croix, la crèche de Bethléem, et la chaire

de saint Pierre. Il y a à Paris des portions de la couronne d'épines ; on voit à Trèves la sainte tunique ; le suaire est à Turin ; la couronne de fer est formée d'un clou de la croix ; un autre clou se trouve, dit-on, au dôme de Milan, et l'on voit à l'Escorial, en Espagne, des portions de vêtement de la sainte Vierge. L'*Agnus Dei*, les médailles bénites, le scapulaire, le cordon de saint François, toutes ces choses sont le médium de manifestations et de grâces divines. Des crucifix ont incliné la tête vers ceux qui les suppliaient, et des images de la Vierge ont tourné les yeux vers la foule assemblée pour prier. Le sang de saint Janvier se liquéfie périodiquement à Naples, et la source de Saint-Winifred est la scène de prodiges même dans un pays d'incrédulité. Nous voyons des femmes marquées des stigmates sacrés ; les vendredis le sang coule de leurs cinq plaies, et leurs têtes sont couronnées d'un cercle de lacerations. Les reliques touchent les malades, les infirmes, les blessés, quelquefois sans aucun résultat, et d'autres fois avec une efficacité marquée et incontestable. Qui n'a pas entendu parler des faveurs abondantes obtenues par l'intercession de la sainte Vierge, et des résultats merveilleux dont l'invocation de saint Antoine de Padoue a été suivie ?

On rapporte quelquefois ces phénomènes comme étant arrivés durant la vie des saints aussi bien qu'après leur mort, spécialement s'ils ont été évangélistes ou martyrs. Saint François Xavier a changé l'eau salée en eau douce pour désaltérer cinq cents voyageurs ; saint Raymond a été transporté à travers la mer sur

son manteau; saint André brillait avec éclat dans l'obscurité; sainte Scholastique obtenait par ses prières une pluie abondante; saint Paul était nourri par des corbeaux, et sainte Françoise vit son ange gardien. Je n'ai pas besoin de continuer cette énumération; on est d'accord là-dessus des deux côtés; les deux parties s'entendent sur un fait; ce fait est la revendication des miracles de la part de l'Eglise catholique; les protestants en font une accusation, et c'est notre gloire.

Observez donc bien que nous affirmons que l'Être suprême a fait des miracles sur la terre depuis le temps des apôtres. Les protestants le nient. Pourquoi affirmons-nous et pourquoi nient-ils? Nous affirmons en nous appuyant sur un premier principe; ils nient en s'appuyant aussi sur un premier principe; de part et d'autre, c'est le premier principe auquel on remonte qui devient décisif sur la question. Notre premier principe est contradictoire du leur; si le leur est vrai, nous nous trompons; si, au contraire, c'est le nôtre qui est vrai, ce sont eux qui se trompent. Ils regardent comme admis que leur premier principe est vrai, et, nous, nous regardons comme admis que c'est le nôtre. Tant que notre premier principe ne sera pas réfuté, nous avons autant de droits à le considérer comme vrai, qu'ils peuvent en avoir à regarder le leur comme tel, et, jusqu'à ce que leur premier principe soit prouvé, ils sont aussi peu fondés à dire que nous allons contre la raison qu'à se vanter qu'ils marchent d'accord avec elle. Car notre premier principe est notre raison, dans le même sens que le leur est leur raison, et c'est une raison tout aussi

bonne. Nous partons, eux et nous, des miracles des apôtres<sup>1</sup>, et ensuite leur premier principe ou présomption contre nos miracles est celle-ci : « Il n'est pas vraisemblable que Dieu fasse une seconde fois ce qu'il a déjà fait. Notre premier principe, au contraire, la présomption en faveur de nos miracles est celle-ci « Ce que Dieu a fait une fois, il peut le faire encore. » Ils disent : On ne peut pas supposer que Dieu fasse un grand nombre de miracles, et nous, de notre côté, nous soutenons qu'on ne peut pas supposer qu'il en fasse un nombre limité.

Je ne vise pas à leur porter simplement un coup habile ou poignant ; je désire être sérieux et approfondir le véritable état de la question. Je puis ajouter que je sens très-vivement ce que je dis. Les protestants prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que les miracles arrivent souvent, et nous soutenons précisément le contraire. Vous voyez que les deux adversaires partent de principes contradictoires, et ils prononcent sur les miracles particuliers, qui sont l'objet de la controverse, d'après leurs principes respectifs, sans s'occuper du témoignage qui peut être produit en leur faveur. Ils ne disent pas : « Saint François, saint Antoine, saint Philippe de Néri, n'ont pas fait de miracles, car les preuves en faveur de ces miracles se réduisent à rien ; » non ; mais ils disent : « Il est impossible qu'ils aient fait des miracles. » Produisez devant un protestant la masse la plus considérable

<sup>1</sup> J'argumente avec des protestants ; si l'on supposait que j'eusse affaire à des incrédules, ils auraient recours au célèbre argument de Hume qui est aussi une présomption ou un premier principe, et qui consiste à dire qu'il est impossible d'imaginer que l'ordre de la nature puisse être interrompu.

de preuves et de témoignages pour prouver la liquéfaction miraculeuse du sang de saint Janvier à Naples, qu'il soit pressé par des témoins du caractère le plus élevé, par des chimistes de la première réputation, par des circonstances qui seraient des plus favorables à la découverte de l'imposture, par des coïncidences et des confirmations les plus directes et les plus précises, malgré tout cela, il ne le croira pas, parce que son premier principe *s'oppose* à la croyance. D'un autre côté, diminuez les preuves autant que vous voudrez, pourvu que vous en laissiez quelqu'une ; réduisez le nombre des témoins et des circonstances à l'appui, et cependant vous n'ébranlerez pas la croyance d'un catholique, parce que son premier principe *encourage* la croyance. Est-ce qu'une masse quelconque de preuves convaincrat jamais un protestant du mouvement miraculeux des yeux d'une image de la Vierge ? et même prêterait-il l'oreille à l'énumération des preuves ? son premier principe tranche la question. Il n'y a donc plus à s'étonner que toute l'histoire du catholicisme trouve si peu d'écho dans son intelligence et si peu de sympathie dans son cœur. Il est aussi impossible que la notion du miracle trouve accès dans son imagination, qu'il est impossible à une bougie allumée de continuer à brûler quand on la plonge dans un vase d'eau : l'eau ne peut manquer de l'éteindre.

Le protestant, dis-je, rit de l'idée même des miracles ou manifestations de pouvoirs surnaturels arrivant de nos jours. Son premier principe est enraciné en lui ; il repousse bien loin l'idée des miracles ; il rit à la pensée que l'on peut songer à en fournir des preuves. L'un res-

semble à l'autre; ils sont tous faux. Pourquoi? à cause de son premier principe, d'après lequel il soutient qu'il n'y a pas eu de miracles depuis les apôtres. C'est là une façon courte et facile de se débarrasser du sujet, non d'après la raison; mais en vertu d'un premier principe que le protestant appelle raison. Oui, c'est la raison, si l'on admet que son premier principe est vrai; mais ce n'est pas la raison si l'on suppose que son premier principe est faux. C'est la raison, si le jugement privé d'un individu, d'une secte, d'une philosophie, d'une nation, est synonyme de raison; mais cela cesse de l'être, si la raison n'est ni locale, ni temporelle, mais universelle. Avant de faire un seul pas dans son argument, il doit prouver que son premier principe est vrai; mais il n'essaie pas de le faire; il le regarde comme admis, et il se met à en faire l'application à tous nos récits de miracles pris ensemble, et, là-dessus, en vertu de ce procédé, il les rejette tous d'une manière triomphante. — Nous n'avons assurément en ceci que son jugement spontané, son sentiment instinctif, son sens commun, une simple opinion particulière qui lui est propre, une opinion protestante, une opinion de salle de conférence, mais ce n'est pas une opinion généralement répandue dans le monde, un sentiment instinctif se perpétuant à travers le temps et l'espace; c'est une présomption, une affirmation, que son éducation et ses habitudes lui ont fait regarder comme étant aussi certaine qu'un axiome et que deux et deux font quatre. C'est pourquoi il nous regarde de toute la hauteur de sa suffisance et nous enjoint de nous considérer comme battus; tout cela parce que la saveur de

nos expositions, de nos récits, de nos rapports, de nos légendes ne plaît pas à son sens délicat de protestant; tout cela parce que nos conclusions sont différentes, non pas de nos principes et de nos prémisses, mais des siens.

Examinons maintenant la construction qu'il se plaît à élever sur ce fondement de sable. S'il argumente, en matière de fait, il saura une quantité d'histoires qui circulent dans l'Eglise catholique sur les reliques et les miracles qui, comme question de premiers principes, ne peuvent pas être vrais; mais à quoi devons-nous les attribuer? c'est indubitablement à une énorme stupidité d'une part, et à une énorme friponnerie de l'autre. Observez bien que c'est là une déduction serrée et immédiate; des hommes habiles doivent voir à travers la superstition; ceux qui ne voient pas à travers doivent être des idiots. En outre, depuis que la religion est devenue l'objet de fictions prétendues, elles doivent être ce qu'on appelle des fraudes pieuses exercées dans un but de profits et de puissance. Observez, mes Frères, qu'il y a dans l'Eglise une forte tradition et de vastes témoignages sur les miracles; or, comment doit-on les expliquer? Si les miracles *peuvent* avoir lieu, alors le *fait* du miracle sera une explication naturelle du *rapport*, tout juste comme le fait d'un homme qui meurt d'une manière satisfaisante explique la nouvelle de sa mort; mais le protestant ne peut pas expliquer ainsi la chose, parce qu'il pense que les miracles ne peuvent pas avoir lieu. C'est ainsi qu'il est nécessairement entraîné, en voulant expliquer les récits de miracles, à les attribuer à la fraude. Il ne peut pas s'aider lui-même. Je le répète, toute la masse d'accu-



sations que les protestants portent contre nous sous la rubrique de crédulité catholique, d'imposture, de fraude pieuse, d'hypocrisie, de supercherie de prêtres, ce vaste échafaudage d'imputations, tout cela, vous le voyez, repose sur une supposition, sur une opinion à eux, à l'appui de laquelle ils n'offrent aucun genre de preuves. En somme, tout ce qu'ils disent se réduit à prétendre que si le protestantisme est vrai, vous catholiques formez une affreuse bande de fripons ? C'est là, du moins, une position des plus raisonnables et des plus incontestables.

D'autre part, laissez-moi examiner le côté catholique de la question et considérer quelle est notre véritable position vis-à-vis de l'accusation portée contre nous. Les catholiques croient le mystère de l'Incarnation, et certes l'Incarnation est l'événement le plus merveilleux qui puisse jamais arriver sur la terre. Après et depuis celui-là, je ne vois pas qu'aucun miracle puisse vous donner des scrupules, par la raison qu'il n'est pas vraisemblable. Aucun miracle ne peut être aussi grand que celui arrivé dans la sainte maison de Nazareth ; il est infiniment plus difficile à croire que tous les miracles réunis du Bréviaire, du Martyrologe, des Vies des saints, des légendes et des traditions locales, et il y a de prime abord la plus grossière inconséquence à rejeter le moucheron et à avaler le chameau, au point de faire profession de ce qui est inconcevable et de protester en même temps contre ce qui est sûrement dans les limites d'hypothèses intelligibles. Si, par la grâce divine, nous sommes une fois en état d'accepter la vérité solennelle que l'Être suprême est né d'une femme mortelle,

qu'est-ce qui pourrait nous offenser sous le rapport du merveilleux ? Ainsi il arrive, bien que les premiers principes soient communément supposés et non prouvés, cependant le nôtre, dans cette circonstance, s'entoure, sinon de preuves, au moins d'une recommandation qui repose sur cette vérité fondamentale que les protestants professent aussi bien que les catholiques. Quand nous prenons pour point de départ de nos discussions que les miracles n'ont rien d'in vraisemblable, nous prenons une position qui est appuyée, en quelque sorte, et enveloppée dans le grand fait révélé de l'Incarnation. Dès notre point de départ, voilà qui est bien simple ; mais nous allons trouver autre chose tout aussi simple. Non-seulement les miracles ne sont pas invraisemblables, mais ils sont positivement vraisemblables, et j'en donne cette simple raison, qu'en général quand Dieu commence, il continue. Dans notre manière d'envisager la question, nous concevons que lorsque Dieu a fait un premier miracle, il a commencé une série, et qu'après avoir commencé, il a continué : ce qui a été sera. C'est là un raisonnement bon et clair. Pour mon esprit, il est certainement incomparablement plus difficile de croire que Dieu fasse un miracle et s'arrête là, que de croire qu'il en fera un million : il serait plus difficile de croire qu'il opérerait seulement un grand miracle que de croire qu'il en ferait une multitude de moins importants. Il a rompu l'harmonie du monde magnifique de la nature, qui est son propre ouvrage ; il a rompu par ses propres lois celles qu'il lui avait imposées ; il a accompli ses desseins, non-seulement par son ouvrage, mais en lui fai-

sant violence. S'il avait fait cela seulement durant la vie des apôtres, s'il l'avait fait une seule fois, il y a dix-huit cents ans et plus, cette infraction isolée apparaîtrait comme la simple infraction d'une règle. Mais si la sagesse divine ne voulait pas laisser une infraction, une anomalie sur son ouvrage, on pouvait s'attendre à voir s'opérer une série de miracles et transformer l'exception apparente en une loi additionnelle de sa Providence. Si l'Être divin fait une chose une fois, il est probable, d'après le jugement de la raison humaine, qu'il la fera de nouveau. Ce raisonnement est conforme au sens commun. Si un mendiant reçoit une fois de la nourriture de la main d'un riche, est-ce qu'il n'envoie pas d'autres mendiants après lui? Si vous êtes une fois attaqué par les voleurs, est-ce que vous laisseriez à l'avenir vos fenêtres ouvertes la nuit? Si une de vos connaissances était convaincue d'une fraude, est-ce que ce fait deviendrait pour vous une raison de placer en elle votre confiance comme en une personne qui ne pourrait pas vous tromper? Allez même jusqu'à supposer que vous soyez vous-même une fois témoin d'un miracle, cet événement ne serait pas pour vous une révélation? Est-ce que, en conséquence de ce fait, vous déclareriez : « Je ne croirai jamais à un autre miracle, si je l'entends raconter? » Est-ce que, au contraire, ce que vous auriez vu ne vous prédisposerait pas à prêter l'oreille à un nouveau rapport? Est-ce que vous vous en moqueriez et l'appelleriez une supercherie de prêtre, par la raison que vous en aviez vu un de vos propres yeux? Je ne pense pas que vous agissiez ainsi, et je vous demande quelle est la dif-

férence de l'argument, soit que vous ayez vu un miracle ou que vous y ajoutiez foi ? Si vous croyez les miracles des apôtres, par cela même vous inclinez par avance à croire ceux qui ont eu lieu postérieurement. Ainsi, vous le voyez, notre premier principe que les miracles ne sont pas invraisemblables maintenant, n'est pas du tout un principe étrange dans la bouche de ceux qui croient que l'Être suprême est venu miraculeusement en ce monde, a été miraculeusement uni à la nature humaine, a mené une vie de miracles, et a donné ensuite à ses apôtres un don de faire des miracles, plus grand encore que celui qu'il avait lui-même exercé. Voilà pour ce qui regarde le principe même, et voyons maintenant ce qui en découle.

Il suit de ce que je viens d'exposer qu'il y a dans le monde deux systèmes, l'un qui est celui de la nature, et l'autre qui est au-dessus de la nature. Il y a aussi deux histoires, celle des événements ordinaires et celle des miracles, et chaque système, chaque histoire a son ordre propre. Quand j'entends le récit d'un miracle, mon premier sentiment est du même genre que s'il s'agissait du récit de quelque exploit ou événement naturel. Supposant, par exemple, que j'entende faire le récit de la mort de quelque homme public, cela ne me frapperait pas, même si je n'y accordais tout d'abord aucun crédit, parce que tous les hommes doivent mourir. Si je lisais quelque fait de grande valeur, je le croirais, s'il était attribué à Alexandre ou à Richard-Cœur de Lion. Si j'entendais parler d'un acte de bassesse, je ne le croirais pas, s'il était imputé à un ami que je connusse et que

j'aimasse. Et de la même manière, si l'on me rapportait un miracle comme ayant été opéré par un membre du Parlement, ou par un évêque de l'Établissement, ou par un prédicateur weslèyen, je le repousserais ; mais si, au contraire, il était attribué à un saint, à la relique ou à l'intercession d'un saint, je n'en serais nullement surpris, quoique je pusse ne pas y ajouter foi tout de suite. Et j'aurais certainement raison de tenir cette conduite, en supposant que mon premier principe soit vrai. Les miracles sont pour les catholiques des faits historiques, et rien de moins ; ils doivent donc être regardés et traités comme d'autres faits. De même que les faits naturels, dans les circonstances ordinaires, ne surprennent pas les protestants, ainsi les faits surnaturels ne surprennent pas les catholiques <sup>1</sup>. Ils peuvent, dans des cas particuliers, avoir eu ou n'avoir pas eu lieu ; il est possible que le catholique ne puisse pas distinguer les uns des autres. Il peut n'avoir pas de preuve distincte ; il peut suspendre son jugement, mais il dira : « C'est très-jossible » ; il ne dira jamais : « Je ne puis pas le croire. »

Prenez l'histoire du roi Alfred. Vous connaissez son caractère doux, bienfaisant, sage et audacieux, ainsi que les vicissitudes romanesques de sa fortune. On raconte

<sup>1</sup> Douglas, succédant à Middleton, pose en ces termes le premier principe protestant et sceptique : « L'histoire des miracles (pour me servir des paroles d'un auteur dont vous penserez que l'autorité est de quelque poids) est d'un genre totalement différent de celle des événements ordinaires ; l'une devant toujours être naturellement suspectée, si elle n'a pas les plus fortes preuves pour la confirmer ; tandis que l'autre doit être naturellement admise, s'il n'y a pas d'aussi forte raison de la suspecter, » etc. — Critérion, p. 26.

de ce grand roi de nombreuses histoires, ou ce que vous pouvez appeler des légendes. Est-ce que vous les croyez toutes? non. D'un autre côté, pensez-vous qu'elles soient incroyables? non. Appelez-vous l'auteur qui les raconte un misérable ou un fripon? non. Appellerez-vous dupe ou imbécile l'homme qui y ajoute foi? non. Vous ne donnez dans aucun extrême, ni celui d'une foi implicite, ni celui d'une réprobation violente. Vous n'êtes pas si insensé; vous voyez que ces légendes vont à son caractère; elles *peuvent* avoir été, et cependant celle-ci est si romanesque, celle-là est si dénuée de preuves, une troisième est si confuse dans ses dates ou la désignation des lieux, que vous êtes peu disposé à admettre ces récits. D'autres cependant sont probablement vraies, et il en est qui le sont certainement. Vous ne forcez pas tout le monde d'adopter votre manière particulière d'envisager certaines histoires particulières. Vous et votre voisin pensez différemment sur ceci ou cela, et vous êtes d'accord sur cette divergence. Il y a dans le Musée d'Oxford un bijou que l'on dit avoir appartenu au roi Alfred; on le montre à tous les visiteurs. Je n'ai jamais entendu accuser le gardien du Musée d'hypocrisie ou de fraude, parce qu'il montre, portant le nom d'Alfred, ce que lui-même peut croire ou ne pas croire avoir appartenu à ce grand roi. Je n'ai jamais vu non plus les personnes présentes regarder avec une pitié dédaigneuse les étrangers qui contemplent avec saisissement cet objet curieux. Et cependant il n'y a aucune certitude qu'il ait appartenu à Alfred. C'est sur une probabilité que le monde lui rend les honneurs civils. Sup-

posez, si vous le voulez, que nous rendons aux reliques des honneurs religieux sur une probabilité. Est-ce que la Tour de Londres est fermée aux curieux parce que les cottes de mailles et les piques qui s'y trouvent réunies sont associées, par certaines traditions, à des récits qui tiennent de la légende ? Et pourquoi donc les gens de la campagne ne viendraient-ils pas en joyeux pèlerinages, chantant et jouant de la flûte, pour voir la sainte tunique de Trèves ? Parlons aussi de notre reine qui est si justement populaire ; elle va et vient au milieu de la tradition et du roman ; elle multiplie autour d'elle les mythes et les légendes à mesure qu'elle avance dans la vie ; elle est devenue un être qui appartient à la poésie, et vous pourriez de très-bonne foi douter si elle a une existence réelle et personnelle. Si on en croit les journaux, elle est toujours occupée de quelque œuvre admirable, noble, bienfaisante. Elle fait des actes de charité dans les montagnes d'Écosse ; elle s'arrête avec les mendiants dans ses promenades à Windsor ; elle écrit en vers et esquisse des dessins sur les albums qu'on lui présente. On nous raconte qu'une vieille aveugle l'a prise pour une femme de charge, et on dit qu'elle a gravi à pied une colline, comme si elle était un enfant. Qui se récrie contre ces choses ? Il faudrait être cynique, manquer de cœur et avoir du fiel dans les veines pour n'être pas frappé de cette preuve gracieuse et touchante de l'amour de ses sujets. Qui, parmi ses sujets, pourrait avoir la tête assez mauvaise, qui pourrait être assez méchant et assez hargneux, qui pourrait être assez arrogant et assez pervers pour oser dire que la plupart

de ces récits *peuvent* n'être que de simples mensonges, et que, pris dans leur ensemble, ils pourraient offrir une évidence plus concluante que celle qu'ils présentent pour faire ressortir les qualités et les vertus attribuées à la reine? Pensez-vous que ces historiettes déplaisent à la reine? Et pourquoi notre Seigneur, lui qui a été autrefois sur la terre, envisagerait-il avec sévérité les méprises inévitables de ses sujets et de ses enfants dans la dévotion qu'ils lui témoignent à lui et à ses saints? En admettant même qu'ils se trompent dans quelques cas particuliers, par suite des infirmités de la nature humaine et de la faillibilité des preuves; qu'ils imaginent qu'il y a eu un miracle ici ou là, quand il n'y en pas eu; qu'une tradition attachée à une peinture, à une chasse, à une source, soit douteuse; qu'une relique soit prise pour une autre, et qu'on attribue à saint Théodore ce qui revient à saint Eugène ou à saint Agathocle; malgré tout, tenez compte de notre premier principe, qu'il est vraisemblable que Dieu continue les miracles parmi nous, principe qui vaut autant que celui des protestants, et je ne vois pas pourquoi Dieu serait si mécontent de nous, ou cesserait d'opérer des prodiges en notre faveur. Dans l'appréciation protestante, qui suppose qu'il ne se fait jamais de miracles, l'histoire de nos miracles est un grand mensonge. C'est là, comme je l'ai dit souvent, son premier principe, principe qu'il suppose accepté, mais qu'il ne prouve pas. Si le protestant admettait notre système, ou que nous admissions son principe, dans l'un et l'autre cas, lui ou nous serions des imposteurs; mais, bien que nous fussions également com-



plices d'une fraude, si nous pensions comme les protestants, nous ne le sommes certainement pas, si nous pensons comme les catholiques.

Telle est donc la réponse que je fais à ceux qui invoquent contre nous la multitude de miracles consignés dans nos Vies de Saints et nos ouvrages de dévotion, miracles dont quelques-uns ont peu de preuves en leur faveur, et d'autres presque point. Nous les croyons vrais dans le même sens que les protestants croient vraie l'histoire d'Angleterre. Quand ils disent que leur histoire est vraie, ils ne prétendent pas qu'elle soit exempte d'erreur ; mais que, telle qu'on la connaît, elle n'en renferme pas d'importantes, c'est-à-dire des erreurs qui troubleraient l'enchaînement général de l'histoire. Ils ne prétendent pas non plus qu'ils sont également sûrs de chacune de ses parties, car il est des faits qui se présentent entourés de preuves plus complètes et plus solides que d'autres. Ils n'engagent pas leur crédit sur la véracité de Froissard ou de Sully ; ils ne se portent pas garants de l'exactitude de Doddington ou de Walpole ; ils n'acceptent pas Hume, Sharon, Turner ou Macaulay comme des évangélistes. Et cependant les protestants ne croient pas qu'il soit nécessaire de commencer une guerre religieuse contre tous nos abrégés historiques, nos extraits, nos dictionnaires, nos contes et nos biographies, qui sont répandus dans le pays ; ils n'ont pas mission de corriger et d'expurger les livres d'archéologie, d'antiquité, d'art héraldique, d'architecture, de géographie, de statistique ; de refaire nos inscriptions et d'établir une censure sur toutes les publica-

tions futures. Il en est de même pour ce qui regarde les miracles de l'Église catholique. Si des miracles ne peuvent jamais avoir lieu, alors attribuez les récits à la fraude; mais jusqu'à ce que vous prouviez qu'ils ne sont pas vraisemblables, nous considérerons les histoires venues jusqu'à nous comme vraies dans leur ensemble, bien qu'il puisse arriver, dans des cas particuliers, qu'elles aient été exagérées ou avancées sans fondement. Quand on prouvera avec certitude la fausseté de certains récits, alors nous serons tenus de faire notre possible pour les écarter; mais jusqu'à ce que ce soit clair, nous serons assez tolérants pour permettre que d'autres fassent usage de leur jugement privé pour les défendre, comme nous usons du nôtre pour les discréditer. Quant à moi, pour ne pas paraître vouloir reculer devant l'émission d'un jugement formel sur les titres de certains miracles et de certaines reliques contre lesquels les protestants se récrient davantage, et vouloir cacher des questions particulières dans ce qui est vague et général, j'avouerai nettement que, mettant hors de la question l'hypothèse des lois inconnues de la nature (qui n'est qu'une façon d'é luder la force de toute preuve), je crois qu'il est impossible de combattre l'ensemble des preuves mises en avant pour prouver la liquéfaction du sang de saint Janvier à Naples, et le mouvement des yeux des peintures de la Vierge dans les États romains. Je ne vois aucune raison de douter de l'authenticité de la matière qui compose la couronne lombarde à Monza, et je ne vois pas pourquoi la sainte tunique de Trèves ne pourrait pas avoir été ce qu'on la prétend être. Je crois

fermement qu'il y a à Rome et ailleurs des portions de la vraie croix, que la crèche de Bethléem et les corps de saint Pierre et de saint Paul y sont aussi. Je crois que saint Étienne se trouve à Rome, saint Mathieu à Salerne, et saint André à Amalfi. Je crois fermement que les reliques des saints font chaque jour des miracles, sont l'instrument de grâces innombrables, et qu'il suffit à un catholique de montrer de la dévotion envers quelque saint pour recevoir de son intercession des bienfaits spéciaux. Je crois fermement que les saints, durant leur vie, ont ressuscité les morts, traversé la mer sans embarcation, multiplié le grain et le pain, guéri des maladies incurables et arrêté d'une multitude de manières l'action des lois de l'univers. Un grand nombre de personnes, en entendant parler ainsi un homme qui a reçu de l'éducation, attribueront tout de suite cet aveu à la folie, à une idiosyncrasic, à l'imbécillité, à la décrépitude des facultés, au fanatisme, ou enfin à l'hypocrisie. Les protestants ont le droit de parler ainsi, si cela leur plaît, et, de notre côté, nous avons le droit de leur demander pourquoi ils ne disent pas la même chose de ceux qui s'inclinent devant le mystère des mystères, la divine Incarnation. S'ils ne croient pas ce mystère, ils ne sont pas encore protestants; s'ils le croient, ils doivent reconnaître que celui qui a fait le plus, peut faire le moins.

Maintenant, mes chers frères, je suis arrivé à la fin d'une discussion peu intéressante, mais cependant nécessaire. Vous avez votre mission dans le monde; vous n'êtes pas réunis, comme nous le sommes, dans une

maison, à l'ombre de saint Philippe. Vous vous mêlez aux hommes de toutes les opinions. Où vous apercevez des préjugés, il n'y a aucune utilité d'argumenter ; le préjugé pense que son premier principe est évident par lui-même. Il peut dire des mensonges à notre déshonneur par vingtaines, et cependant il devient soudainement si jaloux de la vérité, qu'il est choqué des légendes en l'honneur des saints. Vous n'avancerez rien avec les personnes à préjugés : elles n'envisageront jamais la question en face ; si elles condescendent à prêter pour un moment l'oreille à vos arguments, c'est afin d'en découvrir les défauts, mais pas du tout pour saisir leur objet ou estimer leur valeur. On rencontre cependant dans la société des personnes d'un autre caractère, dont j'ai parlé au commencement de cette conférence ; ce sont des esprits candides et aimables qui désirent bien penser de nos doctrines et de nos dévotions, mais qui en sont choqués. Quand vous vous rencontrerez avec de telles personnes, demandez-leur si elles ne prennent pas leurs propres opinions, leur propre principe comme étant généralement admis, et si tout ce qu'elles ont à dire contre nous n'est pas impliqué dans la proposition qui leur sert de point de départ. Engagez-les à considérer comment elles savent que leurs opinions existantes sont vraies ; demandez-leur si ces opinions sont innées et nécessaires ; si elles ne sont pas locales, nationales ou temporaires ; si elles ont jamais été répandues sur la terre ; si elles ont jamais servi de liens entre les nations ; si elles ont jamais ou souvent fait de grandes choses. Si ces personnes disent que les péni-

tences sont absurdes, les images superstitieuses, l'infail-  
libilité impossible ou les sacrements de simples charmes,  
le sacerdoce une supercherie, invitez-les à donner une  
forme à leurs idées et à vous en exposer les raisons.  
Montrez-leur ce que c'est que leur philosophie, comme  
vous leur avez montré ce que c'est que leur tradition.  
Le vice remonte jusqu'à la racine. Chaque pas est fa-  
cile, excepté le premier. Peut-être que par cette ma-  
nière de procéder, vous les rendrez catholiques ; tout  
au moins vous leur ferez apercevoir ce qu'ils croient  
et ce qu'ils ne croient pas, et vous leur apprendrez à  
être plus tolérants envers une religion qu'ils n'em-  
brassent pas, parce qu'ils ne voient malheureusement  
pas la route qui pourrait les y conduire.

## HUITIÈME CONFÉRENCE.

L'ABSENCE DE RELATIONS AVEC LES CATHOLIQUES PROTÈGE LA  
MANIÈRE DE VOIR DES PROTESTANTS ET DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE.

Vous avez pu, mes frères, vous demander pourquoi, en exposant, comme je l'ai fait dans ma dernière conférence, le vide de la philosophie sur laquelle nos adversaires dressent les batteries de leur argumentation contre vous, je n'ai pas pris, comme éclaircissement, un exemple beaucoup plus simple et plus à ma portée que celui sur lequel je viens d'appeler votre attention. Mon but, en cette circonstance, était de montrer que les protestants décident, d'après les principes mêmes d'où ils partent, le point en discussion dans toute controverse entre eux et nous. J'ai voulu montrer que ces premiers principes pour lesquels ils n'ont pas de preuves à offrir, impliquent leurs conclusions; de telle sorte que si, par inadvertance, nous les laissons passer sans observation, nous sommes bientôt battus et mis en déroute, même avant de nous être portés en avant pour l'attaque, ainsi que cela pourrait arriver à un corps de cavalerie qui manœuvrerait sur une terre marécageuse, ou à un corps de

guérillas qui s'aventurerait dans une plaine ouverte. Les protestants et les catholiques ont chacun leur terrain propre, et ils ne peuvent pas s'engager sur un autre. La question en dispute est plus élémentaire qu'on ne le suppose communément; elle porte sur le terrain même où le combat doit légitimement et honnêtement se livrer; les premiers principes adoptés au début de la controverse en déterminent le résultat. En fait, les protestants se contentent de dire que nous sommes superstitieux, parce qu'il est superstitieux de faire ce que nous faisons; que nous sommes dupes, parce que c'est une duperie de croire ce que nous croyons; que nous sommes des fripons, parce que c'est une friponnerie que d'enseigner ce que nous enseignons. Cet argument est court et agréable; il est plus facile même et plus sûr que la tactique dont j'ai parlé souvent dans les Conférences qui précèdent, qui consiste à inventer *ex tempore* et à répandre des fables contre nous. Je dis que ce système est plus facile et plus sûr conformément au proverbe « les « grands esprits doivent avoir la mémoire longue, » quand ils s'occupent des faits. Quand on invente, il faut qu'il y ait consistance, plausibilité, preuve, témoignage des circonstances; bref, le jugement privé se voit assujéti à de nombreuses et sérieuses obligations en se jetant dans l'histoire et le témoignage, obligations dont il est relativement dégagé quand il discute sur des opinions et des manières de voir. J'ai choisi l'argument protestant contre les reliques et les miracles, comme exemple de ce mode élevé de décider *a priori* la question. Je l'ai choisi parce que je désirais faire ressortir, sur ce mode de discus-

sion, ce que je considérais comme une vérité importante; mais j'aurais certainement trouvé un exemple plus évident dans la sotte et surprenante persistance avec laquelle les protestants présentent sans cesse aux catholiques, qui la repoussent, leur règle de foi comme base nécessaire de toute discussion, base qu'ils regardent comme absurde et pernicieux de ne pas accepter dans toute controverse sur la doctrine.

Le monde entier sait que les catholiques croient que les apôtres ont transmis à la génération venue après eux la révélation divine, non-seulement par écrit, mais d'une manière orale et dans le rituel de l'Église. Nous pensons que le Nouveau Testament n'est pas tout ce qu'ils nous ont laissé; mais qu'ils nous ont légué un corps de doctrines non écrites, et cependant vivantes dans l'esprit et sur les lèvres des fidèles : les protestants nient cela. Il ont le droit de le nier; mais ils n'ont pas le droit de supposer que leur dénégation est vraie sans en fournir la preuve; ils n'ont pas le droit d'invoquer leur dénégation comme si elle était évidente par elle-même, et de triompher de nous comme si nous étions battus, simplement parce que nous ne l'admettons pas. C'est cependant là ce qu'ils font. Peut-on imaginer quelque chose de plus absurde? Et néanmoins des hommes font cela aussi innocemment et aussi naturellement que si c'était le plus logique des procédés, la plus loyale et la plus irréprochable des manières d'agir. Ainsi, par exemple, il y eut dans ce voisinage un bourgeois de campagne qui, dans le courant de l'année dernière, ayant fait, en se promenant sur sa propriété, quelques réflexions théolo-



giques, me porta le défi de prouver quelque chose, je ne sais pas précisément quoi ; mais je pense qu'il s'agissait de l'infaillibilité du saint-siège ou de l'Église. Si mon temps m'appartenait, je ne reculerais jamais devant une controverse, parce qu'une expérience de vingt années m'a appris que plus on passe au crible de la discussion le catholicisme et ses doctrines, plus sa vérité apparaît nette et lumineuse. Dans le cas en question, je ne déclinai cependant pas l'invitation. Mais j'appris, sur ces entrefaites, que ce gentleman avait conçu une idée nouvelle, c'est que je serais tenu de prouver le point en discussion simplement par l'Écriture Sainte ; il était d'avis que l'Écriture devait être la seule base de notre discussion. C'était là une tout autre chose. Pour moi, je crois fermement que le point que nous avons à débattre *est* contenu dans l'Écriture ; mais si j'avais accepté cette proposition gratuite et officieuse, vous voyez que j'aurais simplement admis un principe protestant que je renie. Il ne voulut argumenter avec moi que si j'adhérais à une doctrine que je crois être non-seulement une erreur dangereuse, mais une absurdité ; et, sur mon refus, il s'est retiré aussi heureux et aussi satisfait de lui-même que s'il eût remporté la victoire. Il triomphait parce que je ne lui ai pas permis de supposer ce qu'il était de son devoir de démontrer avant de le mettre en avant, et que je lui ai demandé de prouver que l'Écriture est, comme il le supposait, la seule règle de foi. Son premier principe était que toute vérité est contenue dans l'Écriture ; il pensait qu'il fallait être idiot pour en douter ; qu'un jésuite seul pouvait le nier. Il était con-

vaincu que sa proposition avait la force d'un axiome, et que chercher à le prouver, c'était profaner ce qui était évident par soi-même; mais, je le répète, ce n'était pas là un exemple extraordinaire de la manière dont les protestants argumentent; car c'est ce qui arrive tous les jours avec eux.

L'exemple auquel je viens de faire allusion me conduit, par une transition qui n'est ni difficile, ni détournée, au sujet que je me propose de traiter dans la conférence de ce jour. Observons d'abord que la déception impliquée dans la règle de foi à l'usage des protestants consiste en ceci : que ceux qui la soutiennent s'imaginent, ce qui n'est pas du tout naturel, que les écrits d'un apôtre leur donnent nécessairement toute sa pensée. Il ne se présente pas à leur esprit de se demander si, de même qu'il a confié son enseignement à l'Écriture, il ne l'aurait pas fait connaître par d'autres moyens. Cette manière de procéder diffère beaucoup de la façon dont ces mêmes personnes agissent dans les affaires de ce monde, où il n'est rien dont elles se montrent plus défiantes ou moins satisfaites que d'un simple écrit, si elles veulent arriver à se rendre compte du véritable état d'une affaire à laquelle elles sont intéressées. Quand un gouvernement, ou les propriétaires d'un journal veulent avoir sur quelque sujet des informations exactes, ils envoient une personne sur les lieux afin qu'elle voie de ses propres yeux. Si un homme d'affaires veut amener une négociation à une solution sûre et satisfaisante, il s'écrie que les lettres n'en finissent pas, et aussitôt il fait partir quelqu'un de confiance

pour traiter l'affaire directement avec ceux qui sont engagés dans la négociation. Nous savons combien les chefs de famille se soucient peu de prendre des domestiques sur des certificats, par la raison que les renseignements fournis par ces certificats ne sont pas assez minutieux et positifs sur ce qu'ils voudraient savoir. L'écrit a sans doute des avantages spéciaux ; mais il a aussi des défauts, que d'autres modes d'information compensent. On doit se souvenir aussi, en ce qui regarde le Nouveau Testament, que ce n'est pas un document technique, comme un acte du Parlement, ou une disposition légale, mais qu'il est formé de compositions diverses contenant, plus ou moins, le libre cours de la pensée de ses auteurs respectifs. Il n'est pas rédigé avec la précision scientifique d'un traité, d'un symbole, d'un acte qui renferme les dernières volontés, d'un testament. Des ouvrages écrits dans ce style naturel sont spécialement exposés à être interprétés par le lecteur et à faire sur lui une impression qui, au lieu de correspondre à l'intention de l'écrivain, ne correspond qu'à ses propres principes, à ses propres sentiments.

L'imagination représente l'auteur inconnu ou absent, sous des traits qui diffèrent tout à fait de l'original. Nous verrions apparaître soudainement saint Pierre ou saint Paul, et nous entendrions converser l'un ou l'autre, que la plupart d'entre nous ne le reconnaîtraient pas, ou même douteraient s'il est réellement l'apôtre. Combien nous sommes quelquefois désappointés à la vue de ceux dont nous avons souvent entendu parler ou dont nous avons souvent lu les écrits ! Nous ne pouvons pas croire

que nous avons l'auteur vivant devant nous. C'est pourquoi on entend dire communément de partisans passionnés : « Si vous le connaissiez, vous l'aimeriez réellement; il est si différent de ce que donne à supposer sa manière de parler et d'écrire. » D'autres fois, il arrive de rencontrer une personne que l'on a longtemps admirée en la voyant à travers ses ouvrages, et l'on est tout à fait mortifié et contrarié d'aimer si peu sa conversation et ses manières.

A moins que ma mémoire ne me fasse défaut sur ce que j'ai lu il y a quelques années, une femme auteur bien connue, et morte récemment, fournit dans ses écrits un ou deux exemples qui vont droit au fait. Je me rappelle que l'auteur nous donne la description d'un Indien, homme droit et à la vieille mode, qui avait été durant des années en correspondance avec la veuve d'un de ses amis en Angleterre, et, d'après les lettres qu'il recevait d'elle, il avait conçu une haute opinion de son bon sens et de la délicatesse de ses sentiments. Puis, d'après ce que le roman nous raconte, il vint en Angleterre, fit connaissance avec elle et, à son grand désappointement, il s'aperçut peu à peu qu'elle n'était qu'une femme mondaine, sans cœur, et une intrigante. Le même auteur trace ailleurs le portrait d'une jeune dame qui, par esprit romantique, avait entretenu une correspondance avec une autre personne de son sexe qu'elle n'avait jamais vue. Entraînée par le charme de cette correspondance et la conviction qu'il devait exister entre elles une grande sympathie, elle se sauve de sa maison pour aller trouver celle avec qui elle était en relation

épistolaire, dans le but de se retirer avec elle pour la vie dans quelque vallée retirée du pays de Galles ; mais, en se trouvant en sa présence, elle fut saisie de voir qu'après tout c'était une femme vulgaire, sans attrait et d'un âge mûr. S'il était nécessaire, on pourrait citer un grand nombre d'exemples à l'appui de ma thèse, nous montrant des méprises de tous genres. Ce sont tantôt des personnes qui, vues de près, se trouvent, à leur avantage aussi bien qu'à leur désavantage, différentes de ce que leurs écrits faisaient supposer, ou, sans qu'il y ait rien à leur avantage ou à leur désavantage, qui sont cependant assez différentes de ce que nous les avons supposées pour nous surprendre et nous donner à réfléchir ; on trouve chez elles des différences en fait d'opinion, de principes, de conduite et d'impression.

C'est ainsi que l'Écriture, bien qu'écrite sous une direction surnaturelle, est, par la nature même des choses, par la défektivité du langage humain et l'infirmité de celui qui veut en pénétrer le sens, incapable de donner par elle même à ceux qui la lisent le véritable esprit de ceux qui l'ont écrite. Loin que ce soit l'Écriture qui impose son véritable sens au lecteur, nous voyons le lecteur lui donner au contraire le sien, la colorer de ses propres pensées et lui imprimer un tour favorable à ses desseins, de telle sorte qu'indépendamment du Nouveau Testament, quelque chose de semblable à l'enseignement de l'Église est évidemment nécessaire, afin de le protéger contre les fausses interprétations du jugement privé de l'individu. Et si ce que je dis est vrai, en envisageant l'ensemble du Nouveau Testament, la même chose aura

lieu d'une manière encore beaucoup plus certaine. Quand les protestants se bornent à en lire une partie, comme les épîtres de saint Paul, et qu'ils choisissent, même dans saint Paul, les deux épîtres aux Romains et aux Galates, et, plus encore, ainsi qu'il arrive généralement, s'ils se renferment dans une ou deux phrases qui constituent, au point de vue pratique, tout ce que les protestants admettent de la parole écrite ! Il va sans dire que rien n'est plus facile que de donner le sens que l'on veut à une ou deux phrases, et, de cette sorte, la religion des apôtres peut être réduite à signifier toute chose ou rien du tout.

Nous voici donc arrivés au sujet dont j'ai l'intention de m'occuper ce soir. Les protestants jugent la doctrine des apôtres sur des « textes, » comme ils le disent communément, tirés de l'Écriture et rien de plus ; et ils jugent notre doctrine par des « textes » tirés de nos écrits et rien de plus. Des phrases choisies çà et là, des lambeaux déchirés du contexte, des fragments de phrases, telles sont les pièces justificatives produites à l'appui de l'idée que les protestants se font, d'une part, de la vérité apostolique et, de l'autre, de la fausseté de la religion catholique. De même qu'ils ont leurs petits échantillons et leurs fragments de saint Paul et de saint Jean, ils ont aussi leurs échantillons et leurs fragments de Suarez et de Bellarmin ; des premiers, ils tirent pour eux-mêmes leur propre religion chrétienne, et, des seconds, notre superstition antichrétienne. Ils ne se demandent pas sincèrement, comme question de fait et d'histoire, qu'ont donc enseigné les apôtres ? Ils ne se demandent pas da-

vantage qu'enseignent présentement les catholiques? Ils jugent sur des lambeaux la doctrine des apôtres et la nôtre, et c'est sur ces lambeaux qu'ils exercent leur jugement privé, c'est-à-dire leur préjugé, comme je l'ai exposé dans l'avant-dernière conférence, et qu'ils appliquent leurs principes supposés vrais, comme je l'ai montré dans la dernière. Leur procédé aboutit à produire ce qu'ils appellent « une religion scripturale » tirée des fragments empruntés aux apôtres, et ce qu'ils appellent le papisme tiré des fragments de nos théologiens.

Les premiers chrétiens formaient un corps vivant; il se composait de milliers d'hommes zélés, énergiques, qui prêchaient, discutaient, catéchisaient et conversaient du commencement à la fin de l'année. Ils parlaient par des langues innombrables, avec un cœur et une âme, disant tous la même chose; or ce témoignage multiple sur les vérités de la révélation, les protestants le réduisent aux proportions étroites d'une ou deux maigres phrases qu'ils tirent de saint Paul selon leur volonté et leur bon plaisir et qu'ils appellent l'Évangile. Ils font précisément la même chose avec nous; mais au moins les catholiques ont la preuve vivante de l'absurdité du jugement privé des protestants, tel qu'il s'exerce sur les écrits des apôtres, dans le fait visible de son absurdité en tant qu'il s'applique à eux-mêmes. Les catholiques, comme leurs ancêtres, les premiers chrétiens, forment un corps vivant; eux aussi prêchent, discutent, catéchisent, conversent avec des langues innombrables, et, comme nos adversaires l'avouent, disent tous la même chose, sur toute l'étendue de la terre. Vous pourriez donc supposer, s'ils

désiraient réellement connaître notre enseignement, que le moyen le plus simple serait de venir à nous et de nous interroger, de causer avec nous, d'essayer d'entrer dans nos vues et de suivre notre enseignement. Mais pas du tout ; ils ne songent pas à faire cela ; ils prennent leurs « textes ; » ils ont tiré de nos théologiens leurs spécimens découpés, et on dit que la tradition protestante se transmet de génération en génération.

De même que par le secours de leurs versets de l'Écriture, ils pensent comprendre l'Évangile mieux que les premiers chrétiens, ainsi, grâce à l'assistance de ces extraits choisis de nos ouvrages, ils pensent arriver à comprendre notre doctrine mieux que nous ne la comprenons nous-mêmes. Ils ne veulent pas nous permettre d'expliquer nos propres livres. Ils sont si sûrs de leur science et si supérieurs à nous qu'ils n'ont aucune difficulté à nous redresser et à rendre compte des raisons pour lesquelles nous les contredisons. Quelquefois, disent-ils, les catholiques éludent les difficultés ou ont recours à des faux-fuyants qui nécessairement expliquent toute chose ; d'autrefois il arrive qu'on ne leur a jamais dit en quoi consiste réellement leur symbole ; le prêtre le leur cache et les trompe. Il arrive peut être aussi que vous avez affaire à des catholiques nouveaux convertis qui ne connaissent pas l'état actuel des choses, bien qu'ils arriveront plus tard à le connaître. Ainsi les protestants nous jugent sur « leurs textes ; » et, par « textes, » je n'entends pas des passages tirés simplement de nos auteurs ; mais je parle de toutes ces citations historiques, ecclésiastiques, biographiques ou politiques, préparées



avec soin, améliorées, polies et repolies par plusieurs artistes pour le besoin des circonstances. Ces citations leur semblent mériter beaucoup plus de crédit et de confiance quant aux faits, que notre témoignage et nos paroles, bien que nous soyons au sein même de la communion à laquelle ces faits se rattachent. Une bonne connaissance personnelle des catholiques ; des rapports avec eux, entretenus, non dans un but de controverse et de critique, mais comme moyen d'arriver à une enquête sincère sur le véritable état des choses ; cette connaissance et ces rapports, dis-je, vaudraient toutes les conclusions les mieux élaborées et les plus subtiles que l'on tire de certaines rumeurs, de faux témoignages, de simples soupçons, de scènes romantiques, de fragments d'histoire, de fragments de théologie, de fragments de légendes miraculeuses, de fragments de nos écrivains de piété, de fragments de livres écrits par des membres isolés de notre communion, ignorants ou exaltés, et dont l'ensemble forme le « texte » de la manière de voir traditionnelle des protestants contre nous. Telle est la dernière des causes par lesquelles j'expliquerai, dans le cours de ces conférences, la haine et le mépris que les protestants d'Angleterre professent pour leurs concitoyens catholiques. J'insisterai sur ce point dans cette conférence, en vous montrant que les catholiques d'Angleterre, comme corps, sont personnellement inconnus de ceux qui les attaquent.

J'ai déjà fait observer que, dans les affaires de ce monde, quand quelqu'un veut réellement obtenir des informations sur un sujet, il ne s'en tient pas aux rap-

ports, il met peu de confiance dans ce que l'on sait; mais il s'applique à remonter aux sources. Les meilleures lettres, sur un peuple étranger, les meilleurs récits de voyage sont quelque chose d'incolore et d'inanimé comparative-ment à la manière de voir qui résulte d'une résidence dans le pays même. Quand cette habitation a duré un certain temps, on s'aperçoit combien les premières impressions elles-mêmes reposaient peu sur la réalité, et cependant elles résultaient des incidents successifs dont le voyageur avait été témoin à son arrivée. La connaissance acquise ainsi ne peut pas être communiquée à d'autres; elle pénètre l'esprit qui se l'approprie comme une possession personnelle. Il s'est formé en lui-même une idée du peuple au milieu duquel il vit; il peut l'aimer ou non; mais ses perceptions sont réelles, et si quelqu'un les révoque en doute, il peut en appeler à cette circonstance concluante qu'il a fait une longue résidence dans le pays, et dire qu'il a le droit d'émettre une opinion, lors même qu'il ne pourrait la défendre que pauvrement et partiellement. Il n'a qu'à produire un témoignage et il doit être cru sur son affirmation. Il est sûr que si la personne en question jouit d'une bonne réputation pour sa puissance d'observation et son bon sens, on pourra la croire sans preuve. Elle a été témoin de faits dont d'autres se contentent d'argumenter. Elle a étudié le caractère national dans sa vie et son action, c'est-à-dire tel qu'il se manifeste dans les opinions, les prétentions, les sentiments et les dispositions du peuple dans le courant du jour et de l'année. Elle a entendu les paroles, vu les actes, surveillé les manières, respiré l'atmosphère et saisi ainsi

une idée vraie de ce peuple ; en d'autres termes, elle s'est rendue maîtresse de sa tradition. C'est là ce que les catholiques entendent par tradition, et c'est pourquoi ils se guident tant par elle. La tradition ne *prouve* pas nos doctrines à un observateur impartial ; mais elle lui dit, comme aucune autre source d'information ne peut le faire, ce que sont nos doctrines. La tradition a une substance, une réalité particulière à elle-même, car ce n'est pas un simple spécimen, un échantillon de nous-mêmes ; mais elle nous représente, nous, notre manière de penser, de parler, d'agir ; elle représente nos principes, nos jugements, nos manières de faire. Tout ce que nous croyons, tout ce que nous ne croyons pas, tout ce que nous aimons, tout ce que nous haïssons ne peut être indiqué par écrit, ni par nous ni par d'autres. Vous ne pouvez avoir un daguer-réotype de l'intelligence, de l'affection, de la volonté. Ce que vous pouvez obtenir de mieux, ce sont quelques traits hardis consignés pour le profit d'autrui, suivant l'habileté d'un artiste isolé. Ceux qui écrivent des livres sur un peuple ou sur une école ne font guère que des esquisses sans préparation, ou ils peignent de mémoire. Si vous voulez avoir la chose vraie, si vous voulez savoir ce que sont certains hommes, ce qu'ils pensent, ce qu'ils font, fermez vos livres, montez en chemin de fer, traversez la Manche, allez vous jeter parmi eux et pénétrez-vous de ce qu'ils sont. C'est là ce qu'on appelle peindre d'après nature, et ce qu'on appelle ici nature, le catholique l'appelle la tradition qui efface et met en défaut, quand et où on peut l'obtenir, les plus abondantes collections de « textes » et d'extraits qui aient jamais été

réunies par les plus habiles compilateurs sur notre doctrine et notre politique. Permettez-moi de citer maintenant sur ce sujet quelques-unes de mes propres paroles qui remontent à l'époque où j'étais protestant. Elles s'adaptent d'autant plus au but que je me propose qu'elles ont été écrites en discutant contre les catholiques à une époque où, en les écrivant, je ne voyais pas leur portée sur le point qui m'occupe. Le passage est long ; mais l'à-propos de son application excusera sa longueur.

J'observais alors : « Nous entendons dire qu'ils (les « catholiques) se dirigent par tradition et nous imaginons « en conséquence qu'il existe *un certain nombre de pro- « positions arrangées et compilées* qu'ils professent avoir « reçues des apôtres. On peut entendre demander, par « exemple, où l'on peut trouver leurs prétendues tradi- « tions, s'il en existe une *collection*, si elles sont imprimées et publiées. Maintenant, bien qu'ils reconnaissent que les traditions de l'Église sont en fait contenues dans les écrits de ses docteurs, cependant cette question n'est inspirée que par une mésintelligence de leur véritable théorie qui semble consister en ceci : « Ils entendent par tradition l'ensemble du système de foi et des règlements qu'ils ont reçus de la génération qui les a précédés, et cette génération elle-même les tenait de la génération antérieure. Sans aucun doute, entendue dans ce sens, nous nous dirigeons tous par tradition dans les affaires du monde. Où est la corporation, la société, la confrérie qui n'ait certaines règles reçues, certains usages entendus qui ne sont

« écrits nulle part ? Combien de fois dit-on que telle ou  
« telle personne *a agi d'une manière inusitée* ; que ça ou  
« ça *n'a jamais été fait auparavant* ; que *c'est contre la*  
« *règle*, et autres expressions semblables ; et peut-être  
« qu'alors, pour éviter l'inconvénient de pareilles irrégularités à l'avenir, ce qui était auparavant un engagement tacite est changé, en un ordre ou un principe formel et explicite. Il faut découvrir le besoin d'une règle avant de suppléer à son absence, et sa transgression virtuelle doit précéder son adoption. En ce moment même, une grande partie de la législation du pays est appliquée avec la sanction d'une tradition pareille. Elle n'est consignée dans aucun code formel et autorisé ; elle dépend de la coutume et des précédents. Il n'y a pas de loi écrite explicite qui, par exemple, déclare simplement que le meurtre est un crime capital, à moins que l'on ne remonte au commandement divin dans le neuvième chapitre du livre de la Genèse. Les meurtriers sont pendus par *coutume*. Telle est la tradition de l'Église : la tradition est la coutume uniforme..... Elle est silencieuse, mais elle vit. Elle est silencieuse comme les courants d'une rivière avant que les rochers ne l'interceptent. La tradition reflète, maîtrise et exprime, suivant le besoin des circonstances, l'opinion et le sentiment de l'Église. Ainsi, nous voyons la méprise qui consiste à demander une collection complète des traditions romaines ; nous pourrions aussi bien demander une collection des goûts et des opinions d'un homme sur un sujet donné. La tradition dans sa plénitude est nécessaire-

« ment non écrite; c'est le mode d'après lequel une  
« société a senti ou agi durant une certaine période, et  
« elle ne peut pas davantage être décrite qu'on ne peut,  
« dans une série de propositions, transmettre à des étran-  
« gers la tenue et les manières d'un homme <sup>1</sup>. »

Je ne vois pas qu'il y ait de changement à faire subir à ces observations écrites plusieurs années avant de devenir catholique. Vous voyez avec quelle force elles repoussent le système qui consiste à juger un corps d'hommes sur des extraits, des passages, des spécimens, des dires et même sur leurs propres documents, si, au lieu d'étudier le corps vivant lui-même, on les considère comme des sources d'informations suffisantes. Nous avons, par exemple, entendu récemment exprimer une très-grande surprise par certaines personnes, bien que cela puisse n'avoir pas même attiré votre attention, de ce que l'infailibilité de l'Église n'a jamais été décrétée comme doctrine catholique, soit en concile général, soit par toute autre autorité ecclésiastique.

Ceci a été annoncé comme une découverte et une découverte importante, et on a demandé aux catholiques, d'un air de triomphe, comment il arrive que la croyance qui fait le fond de tout leur système, n'est nulle part formulée par écrit et proposée comme devant être crue. Mais, en vérité, il n'y a dans cette remarque ni nouveauté ni importance. D'une part, elle a été faite et refaite bien souvent <sup>2</sup>, et, de l'autre, quand elle a été émise

<sup>1</sup> *Prophetical Office*, Lecture I, pp. 38-41.

<sup>2</sup> Cette observation a été faite par moi-même, quoi qu'elle ne fût pas dans un but d'objection, dans l'ouvrage cité plus haut, Lecture X, p. 293. — Elle

contre nous, ce n'a été que par ignorance du véritable état de la question, comme je vous l'ai déjà montré. Est-ce qu'il n'y a de vrai que ce qui est écrit? Bien au contraire, toute la vérité catholique a toujours vécu et vit seulement dans le cœur et sur la langue du peuple catholique, et, tandis que c'est une erreur de croire les documents écrits suffisants, c'en est une autre, comme dans cet exemple, de donner trop d'importance à la tradition. C'est une première méprise, chez les personnes auxquelles je fais allusion, que de penser qu'elles connaissent la foi catholique, et une seconde méprise de leur part consiste à croire qu'elles peuvent nous l'enseigner. Qui d'elles ou de nous est plus vraisemblablement en possession de la vérité? Un proverbe généralement accepté dit « à chacun son métier, » d'où il suit que, si les Français sont les meilleurs maîtres de la langue française et les pilotes les meilleurs timoniers sur la rivière, ainsi les catholiques devraient connaître le catholicisme mieux que ceux qui lui sont étrangers. Les militaires ne font pas grande attention aux critiques des hommes engagés dans la vie civile. En fait de médecins amateurs, je suppose que, pour la plupart, nous préférerions être traités par la garde-malade du village qui se guide aveuglément d'après certaine tradition et ce qu'on lui a appris, que par une personne habile qui, ayant mis le nez dans tous les vade-mecum et les traités de matières médicales à l'usage des familles, est pleine de théories, de manières de voir et a un goût prononcé pour les expériences. Pour

l'a été aussi par Cressy, dans les ouvrages du docteur Hammond, vol. II. p. 635, il y a environ deux siècles.

citer d'autres exemples, je vous dirai que j'ai entendu des hommes de talent, qui n'étaient pas jurisconsultes, attaquer l'institution du jury, et on se contentait de leur répondre : « Vous n'êtes pas versés dans le droit ; ce système va bien. » C'est ainsi qu'un grand homme d'État disait en parlant des ecclésiastiques protestants, qu'ils étaient « de toutes les personnes qui savent lire et écrire « celles qui comprennent les moins les affaires humaines « et qui les apprennent le plus mal. » Et cependant on pense que le premier venu a qualité pour attaquer ou pour instruire un catholique sur les matières de sa religion. Un gentilhomme campagnard, un capitaine de marine, un officier en demi-solde, ayant à disposer de son temps, bien qu'il n'ait jamais vu un catholique, une cérémonie catholique, un traité catholique, est cependant compétent, avec le secours d'une ou deux publications périodiques et un assortiment d'extraits protestants contre le papisme, pour enseigner au pape sa religion et réfuter un concile.

Vous avez sur les rayons de votre bibliothèque Suarez, Vasquez, de Lugo, Lambertini, saint Thomas, saint Bonaventure, toute une série d'in-folios ! Vous penseriez qu'un certain temps est nécessaire pour se rendre maître de la doctrine qui a occupé la vie entière et absorbé le génie des plus grands maîtres de la pensée que le monde ait connus. Notre protestant, cependant, est sûr qu'il doit y avoir bien peu de choses *dans* de tels ouvrages, à cause même de leur nombre. Il n'a pas étudié nos doctrines, il n'a pas appris nos expressions ; il appelle notre langage théologique un jargon, et il pense que tout le



sujet peut entrer dans une coquille de noix. Il prend continuellement une chose pour une autre, et pense que cela importe peu. L'ignorance n'enfante certainement pas chez lui la dévotion, mais un entêtement inconcevable et une injustice extraordinaire. S'il a à attaquer ou à donner une réplique, il s'empare du premier spécimen de notre doctrine que la Société de la Réforme lui a fourni, par exemple, quelque sentiment terrible du jésuite Bellarmin ou du scolastique Scot. Il ne s'est jamais reporté au passage en question dans l'ouvrage original, il ne l'a jamais vérifié, il n'a jamais consulté le contexte, il n'a jamais cherché la signification de ses mots; il prête aveuglément au passage son propre sens, ou la « version autorisée, » qui lui est donnée par la société en question; puis il présente hardiment cela au public britannique, qui est tout aussi choqué que lui-même. A l'aide de quelques mots, il fait des merveilles. Semblable à l'Anglais en Sicile qui, ne pouvant pas avoir ses mules en faisant usage, pour les demander, de tout l'italien, bon ou mauvais, qu'il avait à sa disposition, arrive enfin à son but en criant de toute la force de ses poumons à son hôte, qui n'avait jamais entendu de sa vie un mot d'anglais : « Northumberland, Cumberland, Westmoreland et Durham. »

Toute chose est frappante et grotesque, si elle est mise hors de sa place et examinée sans la rapporter au tout auquel elle appartient. La perfection des parties consiste dans leur subordination au tout, et souvent elles n'ont de sens que dans le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Comment pouvez-vous dire qu'une chose est

bonne ou mauvaise, à moins de savoir à quoi elle est destinée? Les protestants séparent nos assertions des circonstances qui y donnent lieu et de l'objet qu'elles se proposent, et ensuite ils demandent au monde quel peut être leur sens ou leur usage. Ceci est évident pour quiconque ne met pas son intelligence sous le joug de leur parti et prend seulement la peine d'examiner les doctrines catholiques, non pas telles qu'on les présente, déchirées par les racines ou plantées la tête en bas, mais telles qu'on les trouve dans nos propres jardins. Je suis tenté de citer sur ce sujet un passage tiré du numéro récent d'une Revue qui est aussi éloignée que possible d'avoir la moindre tendance vers le catholicisme. Vous verrez comment un écrivain impartial, qui n'est ni catholique ni protestant, me vient en aide dans ce que j'ai avancé.

« Un vrai protestant anglais, dit-il, dont les notions de  
« papisme sont bornées à ce qu'il apprend d'un vicaire  
« évangélique, ou à ce qu'il a vu à l'ouverture d'une  
« église de Jésuites, envisage tout le système comme  
« une momerie surannée, et ne croit pas plus que  
« des hommes de sens puissent sérieusement l'adop-  
« ter, qu'ils ne peuvent être amenés à se servir en  
« dinant, à la place du couteau et de la fourchette, des  
« baguettes dont les Chinois font usage..... Il est même  
« peu d'Anglais bien élevés qui aient le moindre soup-  
« çon de la profondeur et de la solidité du dogme catho-  
« lique, des manières larges et variées dont il s'adapte  
« aux besoins inhérents au cœur humain, de la puis-  
« sance admirable avec laquelle il fait passer le surna-  
« turel dans la vie naturelle, des ressources si vastes par

« lesquelles il exerce son action sur la conscience..... et  
« cependant les polémiques populaires n'ont pas et ne  
« donnent pas le moindre aperçu dans cette vue inté-  
« rieure..... S'il se fait de nos jours des conversions à  
« l'ancienne Église, ce n'est pas parmi les gens ignorants  
« et vulgaires, mais parmi les hommes intelligents et  
« d'un esprit cultivé; ces conversions ne se font pas par  
« un culte qui en appelle aux sens, mais par la logique  
« et la finesse des pensées... Quand un homme réfléchi,  
« accoutumé à recourir aux autorités historiques et  
« capable d'estimer les théories morales dans leur en-  
« semble, est amené à pénétrer sous la surface, il n'est  
« certes pas préparé pour la vue de tant de grandeur  
« spéculative, et s'il est simple anglican ou luthérien,  
« il est peut-être étonné d'arriver à la conclusion que  
« l'ancien système a l'avantage sur les nouveaux, tant  
« au point de vue de la philosophie, qu'au point de vue  
« de l'antiquité <sup>1</sup>. »

Vous voyez que cet écrivain distingué, sans aucune foi dans le catholicisme, justifie néanmoins entièrement ce que j'ai dit. Des fragments, des extraits, des spécimens, ne donnent aucune idée au monde de ce que nous sommes; celui qui désire nous connaître doit descendre à nous étudier. Après tout, la doctrine catholique est trop grande pour être commodément enfermée dans une coquille de noix protestante; elle ne peut être examinée d'un simple coup d'œil ou réfutée par un syllogisme, et ce que l'auteur nous dit de la doctrine catholique s'applique aussi à nos dévotions. Dans la dernière

<sup>1</sup> *Westminster Review*, janvier 1851.

conférence, j'ai fait quelques observations sur nos miracles, et j'ai dit qu'on les dédaignerait et les rejetterait ou non, suivant qu'on regarderait comme admis tel ou tel principe. Je vais maintenant dire plus que cela. Je pense réellement que, laissant de côté les premiers principes, personne ne pourrait lire d'une manière sérieuse et attentive les vies d'un certain nombre de nos saints, comme saint François Xavier ou saint Philippe de Néri, sans se trouver, après cette lecture, je ne dis pas converti au catholicisme (c'est là un sujet distinct que j'ai laissé en dehors de ces conférences), mais peu disposé à se laisser aller de nouveau au ridicule et au mépris qu'il avait déversés avec tant de complaisance sur les miracles. Un miracle isolé paraît étrange ; mais plusieurs miracles s'interprètent l'un par l'autre. Celui-ci ou celui-là, séparé du système dont il forme une part, peut être tout à fait incroyable ; mais lorsqu'on les envisage comme portion d'un tout, ils impriment à l'investigateur un sentiment, je ne dis pas seulement de conviction, mais d'étonnement, de perplexité, et presque de ravissement. Quand vous considérez, par exemple, le vaste nombre de miracles qui est consigné dans la vie de saint Philippe, leur variété, leur abondance dans un court espace de temps, l'exactitude circonstanciée avec laquelle ils sont racontés, la variété et la multitude des témoins et des attestations qui figurent dans le cours du récit, bien que vous ne soyez pas capable de les admettre, vous serez frappé de la pensée que la fraude ou la crédulité ne saurait suffire à les expliquer. Il n'y a pas d'habileté qui puisse inventer en si grand nombre, d'une manière si rapide, si logique,

si naturelle, et vous gardez le sentiment et vous vous avouez, quelle que soit la vérité des faits, que vous n'êtes pas allé au fond du sujet. Vous avez cependant cessé de mépriser ; vous avez appris à respecter.

J'en dirai autant de tout ouvrage qui vous initiera à la vie privée de personnages qui ont été mêlés au gouvernement de l'Église, qui vous conduira, pour ainsi dire, derrière les scènes, là où toutes les illusions sont impossibles, et où les hommes paraissent tels qu'ils sont. Il est tout simplement impossible, ou du moins il serait aussi prodigieux qu'un miracle, de voir quelqu'un étudier de tels ouvrages, et persister à considérer le pape comme étant l'homme du péché, et à voir une Jésabel dans la mère des saints. Vous voyez alors que les papes, les cardinaux, les prélats ne sont pas des griffons et des gypaètes, mais des hommes, des hommes bons ou des hommes mauvais, ou qui ne sont ni l'un ni l'autre, suivant les cas dont on s'occupe ; ce sont des hommes hardis ou faibles, des hommes mondains ou non, mais ce sont néanmoins des hommes. Ils ont des sentiments humains, des affections humaines, des vertus humaines, des inquiétudes humaines, des espérances et des joies humaines, quelque supériorité qu'un catholique leur attribue au-dessus de l'excellence humaine. Après avoir étudié cet ouvrage, on s'aperçoit qu'ils ne sont plus, comme on le croyait auparavant, des bêtes sauvages, — les grenouilles, les saute-relles et les plaies de l'Apocalypse. — Si vous avez jamais nourri cette pensée, elle s'est évanouie pour toujours. Vous sentez que c'était une illusion ridicule et vous en riez. Je prendrai, par exemple, un livre tel que les

*Mémoires de la captivité du pape Pie VII*, par le cardinal Pacca. C'est un livre de faits, une narration simple et naturelle. Cet ouvrage ne vous donne pas l'histoire d'un héros ou d'un saint, mais d'un homme bon et religieux, qui eût préféré mourir n'importe à quel moment que d'offenser Dieu ; qui avait un sentiment accablant de sa responsabilité, en même temps qu'une défiance de son propre jugement qui l'a fait errer quelquefois dans sa ligne de conduite. Un pareil ouvrage fait briller à nos yeux ce que nous entendons par infailibilité papale, ou plutôt ce que nous n'entendons pas par ces mots. Vous y voyez de quelle manière le pape était, comme tous les autres hommes, sujet à se tromper dans ses actes personnels, quelque vrai qu'il soit que, chaque fois qu'il a parlé *ex cathedra* sur des sujets de la vérité révélée, il a parlé comme son interprète divin. Il serait difficile de vous faire comprendre cela par des extraits d'un ouvrage comme celui-ci, et je tomberais peut-être dans la faute que je critique si j'essayais de le faire. Je ne puis cependant m'empêcher de demander si l'on peut dire que des passages tels que celui que je vais citer concordent avec la tradition protestante reçue sur le pape, qu'elle représente comme une sorte d'automate diabolique, d'où jaillit, par une nécessité de sa nature, le péché et la méchanceté.

Quand le pape Pie VII et le cardinal Pacca étaient enlevés de Rome par les Français, au moment où ils prenaient place dans la voiture, le cardinal raconte :  
« Le pape me demanda si j'avais pris de l'argent. Je lui  
« répondis : « Votre Sainteté a vu que j'ai été arrêté  
« dans son appartement, et qu'on ne m'a pas permis de

« retourner dans le mien. » Alors nous tirâmes nos  
« bourses et, malgré notre affliction, notre douleur si  
« juste et si profonde de nous voir arrachés de Rome et  
« de son bon peuple, nous ne pûmes nous empêcher  
« de rire en voyant que le Saint-Père n'avait qu'un  
« *papetto*, ou vingt baïoques (22 sous de France), dans  
« sa bourse, et moi trois *grossi*, ou quinze baïoques,  
« dans lá mienne. Ainsi, le souverain de Rome et son  
« ministre entreprenaient le voyage à l'apostolique,  
« selon les paroles de Notre-Seigneur aux apôtres :  
« *Nihil tuleritis in via, neque panem, neque pecuniam, ne-*  
« *que duas tunicas* <sup>1</sup>. Nous n'avions aucune provision ;  
« nous n'avions à nous deux que trente-cinq baïoques ;  
« nous n'avions pas d'autres habits, pas d'autre linge  
« que ceux qui étaient sur nous, habits, de plus, fort  
« incommodes pour voyager..... Pie VII, prenant son  
« *papetto*, le montra au général Radet et lui dit en riant :  
« De toute ma principauté voyez ce que je possède à  
« cette heure <sup>2</sup>. »

Prenons encore le récit de la conduite du Souverain-Pontife, après avoir été trahi par la signature du malheureux concordat conclu avec Napoléon : « Pendant le  
« temps du séjour de l'empereur à Fontainebleau, le  
« pape cacha soigneusement l'amertume de sa douleur ;  
« mais à peine fut-il parti qu'il tomba dans une pro-  
« fonde mélancolie, et lorsque, à la suite de ses entre-

<sup>1</sup> « Vous ne porterez rien eu chemin, ni pain, ni argent, ni deux tuniques. » Saint Luc, ix, 3.

<sup>2</sup> L'auteur cite la traduction anglaise des *Mémoires* du cardinal. J'ai suivi la traduction française. *OEuvres complètes* traduites et mises en ordre par Queyras. — Bray, 1846.

« tiens avec les cardinaux *noirs*, et particulièrement  
« avec le cardinal de Pietro, il eut envisagé les consé-  
« quences funestes que pourraient avoir ses concessions,  
« son âme fut brisée de repentir et de douleur. Il se  
« crut même indigne de célébrer le saint sacrifice....  
« Le pape, qui ne les avait signés que dans l'espérance  
« qu'ils resteraient secrets, entendant jusque dans sa  
« prison le retentissement de la désapprobation générale,  
« tomba dans cet excès de tristesse et de douleur  
« dont je viens de parler. »

« Je trouvai le Saint-Père debout.... Quelle fut mon  
« affliction de le voir courbé, pâle, amaigri, les yeux  
« enfoncés, presque éteints et immobiles !... Le silence  
« de cette solitude, la tristesse peinte sur tous les visages,  
« la douleur profonde dans laquelle le Saint-Père  
« était plongé, l'accueil aussi froid qu'inattendu que je  
« venais de recevoir, me causèrent un serrement de  
« cœur plus facile à imaginer qu'à décrire... Il ne pouvait  
« mesurer la hauteur de la gloire d'où on l'avait  
« précipité par de mauvais conseils sans tomber dans la  
« plus profonde mélancolie. Dans l'épanchement de son  
« excessive douleur il me dit : « Qu'il ne pouvait chasser  
« de son esprit cette pensée cruelle, qu'il passait les  
« nuits sans dormir ; que, le jour, il prenait à peine la  
« nourriture nécessaire pour ne pas défaillir. »

Observez la différence que l'on remarque en lui après qu'il a rétracté l'acte qui le tourmentait tant, quoique, au moment même, il craignît que cette démarche eût pour conséquence d'exciter toute la fureur de Napoléon dont il était prisonnier. « A peine le Saint-Père eut-il



« communiqué aux membres du Sacré-Collège qui  
« étaient à Fontainebleau la démarche hardie qu'il ve-  
« nait de faire, qu'un changement subit se fit remarquer  
« dans toute sa personne. La douleur qui le minait in-  
« sensiblement et qui était empreinte sur sa figure, s'é-  
« vanouit entièrement. Son visage commença à s'épa-  
« nouir ; il retrouva sa douce gaieté, un sourire agréa-  
« ble reparut sur ses lèvres, ses yeux recouvrèrent leur  
« grâce et leur tendresse ; enfin il reprit l'appétit et son  
« sommeil ne fut plus troublé par de cruelles insom-  
« nies <sup>1</sup>. »

Ces passages rappellent à l'esprit la magnifique histoire racontée dans le bréviaire d'une faute beaucoup plus grande, la chute du pape Marcellin. « Dans la mons-  
« trueuse persécution de Dioclétien, dit le bréviaire,  
« Marcellin saisi de terreur sacrifia aux idoles des dieux,  
« péché dont il conçut bientôt un si grand repentir qu'il  
« vint couvert d'un sac à Sinuessa se présenter devant un  
« concile d'évêques où il confessa ouvertement son  
« crime en versant des larmes abondantes. Aucun d'eux  
« cependant n'osa le condamner ; mais tous s'écrièrent  
« d'une voix unanime que ta propre bouche, et non pas  
« notre jugement, soit ton juge, parce que le premier  
« siège n'est jugé par aucun. Pierre aussi a failli par  
« une semblable infirmité d'esprit et a obtenu de Dieu  
« son pardon par des larmes semblables. Il retourna  
« ensuite à Rome, alla se présenter à l'empereur,  
« lui reprocha sévèrement de l'avoir tenté à commettre

<sup>1</sup> Mémoires, p. 332.

« cette impiété, et il fut décapité avec trois autres. »

Ainsi donc, bien que les papes soient infaillibles dans leur office, comme prophètes et vicaires du Très-Haut, qu'ils aient été généralement des hommes d'une vie sainte et que plusieurs d'entre eux soient au nombre des saints, cependant ils ont leurs épreuves et courent les risques des autres hommes. Notre doctrine de l'infaillibilité signifie quelque chose de tout à fait différent de ce que les protestants pensent qu'elle signifie. Et c'est ainsi que toutes les inconséquences qu'ils croient trouver dans ce que nous disons de la sainteté du sacerdoce, comparé avec la conduite actuelle d'une portion de ses membres, s'évanouirait s'ils comprenaient qu'un prêtre, dans le sens catholique, tout comme dans saint Paul est un homme « qui peut avoir compassion des ignorants et de ceux qui s'égarerent, *parce que lui aussi* est entouré d'infirmités. » Et cependant, chose étrange à dire, notre véritable doctrine sur ce sujet est ignorée des protestants, à tel point que depuis que j'ai commencé ces conférences, il m'a été dit à moi-même : « Une erreur vulgaire dans « votre Eglise, c'est que les prêtres sont divinement protégés, de telle sorte qu'ils ne peuvent guère se tromper « ni pécher. Cette idée a fait son temps en tant que cela « vous concerne. » Voilà qui est merveilleux ! L'idée de cet écrivain et de la plupart des protestants, c'est que nous professons que tous les prêtres sont des anges, tandis qu'en réalité ce sont des diables. Ils ne sont cependant ni l'un ni l'autre. Si ces protestants étaient venus à nous et s'étaient informés, ils auraient appris que nous enseignons une doctrine différente, à savoir : que les prêtres

tres sont des hommes mortels, à qui ont été confiés des dons élevés pour le bien du peuple. Ils auraient appris qu'ils peuvent errer comme les autres hommes, qu'ils failliraient s'ils n'étaient pas vigilants, qu'un grand nombre d'entre eux ont succombé à différentes époques et en différents lieux, à tel point que le clergé de pays entiers a donné le spectacle de l'apostasie, ainsi que cela est arrivé en grande mesure en Angleterre, il y a trois siècles, et que, de tous temps, il y a eu un certain nombre de prêtres répandus çà et là qui n'ont pas été fidèles à leur foi et à leur profession, et que néanmoins, dans l'ensemble, ils ont été comme corps, par la puissance de la grâce divine, le sel de la terre et la lumière du monde, et, en dépit de la fragilité de la nature humaine, ils ont rempli les desseins miséricordieux de leur institution.

Oh ! si seulement nous étions connus, non pas sur un ou deux points, mais dans tout ce que nous pensons, disons et faisons comme catholiques ; quelle révolution s'opérerait tout à coup dans l'esprit national en ce qui nous concerne ! Le bon sens et la probité britanniques reprendraient alors leur suprématie ; les Maria Monks et les Théodores perdraient alors leur emploi. Nous n'entendrions plus dire que les laïques sont menés en aveugles, qu'on les force à digérer des impossibilités en les menaçant de perdition ; nous n'entendrions plus dire que les efforts qu'ils font continuellement pour se dégager sont domptés par leur superstition, et que leur cœur ne prend aucune part à ce qu'ils professent de bouche. Les spectres de tyrannie, d'hypocrisie, de fraude, s'évanouiraient avec la lumière du jour. On ne craindrait pas plus longtemps

d'être brûlé vivant par les papistes ou de voir les ruisseaux déborder de sang protestant. Les cachots, la torture, les poulies, la chaux vive apparaîtraient comme les restes du festin de la veille. Les prétentions politiques, les complots et les intrigues que l'on est si disposé à nous imputer ne paraîtraient plus avoir de consistance, et, quoique l'on trouve parmi nous, je suppose, comme parmi les autres enfants d'Adam, mensonge, petitesse, fourberie et rivalité, cependant la croyance que nous monopolisons ces vils défauts, ou que nous en avons plus que notre part, serait regardée comme une superstition surannée. Si les protestants voulaient voir de leur yeux les choses sur lesquelles ils disputent d'une manière interminable, ce serait certainement une voie courte et facile, non pas de les rendre catholiques, mais de faire évanouir leurs rêves ridicules sur notre compte. Et cela ne doit pas être ; la première entrave qui se présente est cet amour excessif d'argumenter, d'avoir une opinion, amour auquel mes dernières paroles ont fait allusion. Les hommes seraient fâchés si la controverse était tirée de la région des arguments pour être portée dans celle des faits. Ils aiment à penser comme il leur plaît, et, de même qu'ils ne feraient pas bon accueil à saint Paul s'il venait du ciel pour leur expliquer ce que signifie son « texte » de l'épître aux Romains, III, ou de l'épître aux Galates, II, ainsi ils verraient un acte d'oppression dans le fait d'exiger qu'ils ne continuent pas à soutenir et à prouver que nous sommes ce que leurs yeux leur diraient alors que nous ne sommes pas. Le scandale et le roman mettent aussi leurs prétentions en avant ; comment irait le

monde et d'où tirerait-il son alimentation quotidienne et ses sensualités à bon marché, si le catholicisme était enlevé du marché? Mais ce serait comme si la récolte du coton était perdue ou comme si l'on mettait un nouvel impôt sur le thé. Vient ensuite le préjugé « avide comme la sangsue qui dit : Donne, donne ; » or, comment le préjugé pourrait-il exister sans les iniquités et les énormités catholiques? Le préjugé qui ne pourrait pas jeûner un seul jour, qui serait dans des tourments inexprimables et verrait une persécution papiste s'il était condamné à faire maigre durant un carême, renverserait la reine et le parlement par la violence de ses convulsions s'il ne pouvait plus ronger les os et boire le sang d'un catholique.

La prévention et la haine, la politique, les animosités de race et de pays, l'amour du commérage et du scandale, les jugements privés, les ressentiments, les jalousies, sont des causes qui, jointes à un grand nombre de mauvais principes qui étendent leur influence sur le pays, présentent un obstacle presque insurmontable à ce que nous obtenions jamais d'être écoutés loyalement et à ce que notre doctrine soit l'objet d'un examen attentif. Il existe aussi d'autres sentiments, qui, à ce que je crois, ne sont pas aussi mauvais, car je m'y suis moi-même associé, et qui cependant forment un cordon sanitaire entre les catholiques et le reste de la population. Je trouve un de ces sentiments, par exemple, dans le motif qui influence ceux qui sentent réellement une grande attraction vers l'Eglise catholique, bien qu'ils ne soient pas capables d'accepter ses doctrines, et qui redoutent cependant d'en-

trer en rapport avec nous. Ils le redoutent parce que désirant régler leur conduite, non par affection, préférence ou fantaisie, mais par la raison, ils craignent que les impulsions d'amour, de gratitude, d'admiration, et de dévotion qu'ils ressentiraient en eux ne vinssent à dominer dans leurs cœurs les droits de la vérité et de la justice et à décider péremptoirement la question pour eux. Il est une autre considération qui a un grand poids avec les protestants qui occupent au sein de leur communion une position responsable, ou qui sont ses ministres et ses fonctionnaires. Ces personnes sentent que, tandis qu'elles remplissent une charge dans un corps qui est en guerre avec les catholiques, elles n'ont guère la liberté de les fréquenter, même en avouant ouvertement qu'elles diffèrent d'eux, comme un officier anglais ou un membre du parlement pourrait légalement correspondre avec le gouvernement français en temps de guerre. Ces divers motifs et d'autres encore, meilleurs et pires, sont, je le répète, presque une barrière insurmontable jetée sur la voie des rapports réels et familiers entre les protestants et nous. Ces motifs agissent, en conséquence, comme moyen de perpétuer ce qui peut être considéré comme la cause négative et l'explication la plus simple des absurdités si communément entretenues sur notre compte par toutes les classes de la société. Avoir avec nous des relations personnelles étant une chose tout aussi hors de question que d'en avoir avec les apôtres eux-mêmes ou les prophètes juifs, il ne reste au protestantisme, lorsqu'il discute sur nous, que d'avoir recours à ses « textes, » ses petites citations, ses râclures, ses briquetons, ses frag-

ments et autres lambeaux qui forment, dans le grand musée national les spécimens authentiques et étiquetés de ce que sont les catholiques.

Je ne me plains de rien que je ne désire moi-même éviter en combattant mes adversaires. Je désire qu'ils soient jugés par leur tradition, et j'ai eu soin, dans le cours de ces conférences, de ne jamais perdre de vue la tradition d'Élisabeth, que j'ai considérée comme le point de départ et l'esprit de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font. En faisant un choix de leurs paroles ou de leurs actes, je désire les pénétrer et déterminer leur sens au flambeau de ce principe d'information. Et j'ai des moyens de faire cela que beaucoup d'autres n'ont pas, ayant été moi-même protestant. Je me suis tenu longtemps debout sur leur terrain, et j'aurai toujours la prétention de manier leurs arguments, non pas comme autant de paroles mortes, mais comme les paroles d'un orateur qui est dans un état d'esprit particulier, qui demande à être étudié si l'on veut arriver à le comprendre. Calvin, par exemple, qualifie quelque part d'horrible sa propre doctrine que les âmes se perdent sans leur libre consentement par la nécessité de la prédestination divine; c'est du moins ce qu'on lui fait dire, car je ne connais pas moi-même ses écrits. Je conçois qu'il puisse en réalité ne pas dire cela. Je conçois qu'il emploie le mot latin dans le sens d'effroyable ou terrible, et que la déloyauté de quelque adversaire luthérien, qui ne veut pas entrer dans son idée, lui fasse dire « horrible. » Interpréter ainsi un auteur, c'est se guider par la lettre et non par l'esprit, par le texte et non par la tradition. Les lé-

gistes, aussi, comme je l'ai bien observé dans ma première conférence, parlent de « l'omnipotence du parlement. » Je ne serai jamais injuste envers eux au point de les prendre au pied de la lettre. Je suis parfaitement sûr qu'il n'est jamais entré dans la tête d'un président de la chambre des communes, ou d'un premier ministre, ou d'un sergent d'armes, de revendiquer, pour les deux chambres, une prérogative qui serait un blasphème. Ces hauts fonctionnaires, j'en suis sûr, sentent vivement qu'ils ne sont que des créatures faibles et imparfaites, et ils riraient de quelqu'un qui tremblerait d'horreur en les voyant employer une phrase qui a un sens parlementaire aussi bien que théologique. Je réclame seulement d'être à mon tour interprété avec la bonne foi dont je donne si pleinement l'exemple quand moi-même je parle de l'omnipotence de la sainte Vierge. Lorsqu'un catholique se sert de cette expression, il serait aussi indigné qu'un membre du parlement de voir qu'elle est détournée par un ennemi de la signification innocente dans laquelle il l'emploie. Le parlement est omnipotent, dans ce sens qu'il a le pouvoir de faire ce qu'il veut, non pas en France, en Allemagne ou en Russie, ni sur tout le reste de la terre, ni dans les cieux, mais dans les limites du Royaume-Uni. De la même manière, on appelle la Vierge omnipotente, en tant qu'elle peut obtenir, par la prière, tout ce qu'elle désire. L'Écriture sainte appelle la prière omnipotente, et la Vierge est en conséquence appelée aussi omnipotente comme étant, parmi les créatures, le plus puissant intercesseur. La même observation s'applique à un grand nombre d'autres mots de la théologie catho-



lique. Quand l'Église est appelée « sainte, » on n'entend pas dire, en employant ce mot, que les hommes investis de son autorité sont toujours bons, quoique rien ne soit plus commun chez les protestants que de le supposer. Le mot « culte » est un de ceux sur lesquels on se méprend communément. Les mots « indulgence, » « mérite, » « intention, » « scandale, » « religion, » « obéissance, » ont tous leur sens propre que nos antagonistes doivent apprendre des catholiques et qu'ils ne peuvent pas découvrir par eux-mêmes.

Je suppose une bonne vieille femme qui s'en va, disant, au grand amusement de tous ceux qui l'entendent, que son prêtre lui a donné son « absolution pour une semaine. »

Quelle horrible histoire pour Exeter-Hall ! Voilà une pauvre créature avec un pied dans la tombe qui reçoit de son confesseur l'assurance, sans aucun doute par quelque considération pécuniaire, que, durant la semaine prochaine, elle peut commettre avec impunité toutes les énormités auxquelles elle sera portée. L'absolution pour une semaine ! Il semble donc, si je puis parler ainsi, qu'elle a escompté ses confessions futures et qu'elle peut mentir, voler, boire et jurer durant sept jours sans souiller sa conscience ! Voyons maintenant ce que cette personne veut réellement dire. Je défie un protestant de saisir le sens de ces paroles, même s'il désire le faire de bonne foi ; il faut qu'il vienne à nous pour en avoir l'intelligence. La bonne femme, en disant qu'elle a l'absolution pour une semaine, entend qu'il lui a été permis de communier durant la semaine prochaine,

les jours où elle a l'habitude de s'approcher des sacrements, quel qu'en soit le nombre, sans avoir chaque fois à aller se confesser. Mais comment ces paroles peuvent-elles avoir ce sens? Vous savez très-bien, mes frères, comment les choses se passent. Les catholiques ne sont pas tenus d'aller se confesser avant la communion (à moins qu'ils n'aient commis quelque faute grave), et les prêtres ne demandent pas à tous les fidèles de se confesser chaque fois qu'ils communient, bien que la plupart soient dans cet usage. Ainsi donc lorsque la bonne femme dit qu'elle a l'absolution pour une semaine, elle veut donner à entendre que le prêtre lui a dit que ce serait assez de se confesser une fois, bien qu'elle se propose de communier plusieurs fois durant le cours de la semaine prochaine, en supposant (ce qui n'est pas vraisemblable chez une femme si pieuse) qu'elle ne commettra pas de péché grave. Vous voyez que de paroles il faut employer pour expliquer le sens d'une expression familière.

Cet exemple d'abomination papiste n'a pas encore été consigné dans les écrits protestants; mais il y en a d'autres qui lui ressemblent et qui ont fait un grand bruit dans le monde. Je vous donnerai l'exemple d'une méprise qui ne porte pas sur une expression familière, mais sur la force d'une phrase technique. Des locutions souvent répétées finissent par être abrégées. Plusieurs de nos expressions les plus familières fournissent des exemples de ces abréviations; ainsi l'on dit un « omnibus, » un « *stage* » dans le sens de *stage coach* (voiture de voyage); nous parlons du « *rail* » pour dire « *railroad* » (chemin de fer); nous parlons de « mettre la table »

quand nous voulons dire de « mettre le couvert sur la table. » C'est ainsi que le lever d'un roi signifie proprement lorsque « il se lève le matin, » tandis qu'on se sert de cette expression pour dire qu'il reçoit la visite de ses nobles et d'autres personnes qui viennent lui présenter leurs respects. C'est ainsi que dans le catholicisme le mot « pénitence, » qui signifie proprement repentir, est souvent employé pour la peine qui accompagne le repentir. De la même manière, la phrase « absoudre du péché » signifie souvent une de deux choses tout à fait distinctes d'une absolution réelle. Quelquefois elle signifie simplement remettre la punition du péché; et d'autres fois elle signifie absoudre *extérieurement* et *réconcilier* à l'Eglise dans le sens où j'ai employé cette phrase dans une conférence précédente. Vous le savez, l'indulgence est une de ces deux choses : ou une réconciliation *extérieure*, ou la rémission de la *punition* qui reste après le pardon du péché; mais ce n'est jamais l'*absolution* ou le pardon lui-même. Il est en même temps tout à fait certain que, à en juger par la valeur des mots, les indulgences ont été représentées quelquefois sous une forme qui devait donner au lecteur protestant l'idée d'un *pardon* réel qu'elles présupposent ou précédent, mais qu'elles ne portent jamais avec elles. Une indulgence <sup>1</sup> ne fait aucune espèce de bien à une personne qui n'a pas reçu le pardon de ses péchés, et on ne peut être

<sup>1</sup> C'est-à-dire l'indulgence dans le *second* des deux sens, celui communément employé, de la rémission du châtement. Nous avons examiné l'indulgence à la troisième conférence dans le premier sens, qui est peu usité. (Voir Ferraris, *Biblioth.*, art. *Indulg.*, App., § 6.)

pardonné sans repentir. Une indulgence suppose que celui qui la reçoit est absous et se trouve en état de grâce, et alors elle lui remet la peinte qui reste due pour ses péchés passés, de quelque nature qu'ils soient; mais un protestant ne pourra pas davantage tirer ce sens des mots employés quelquefois pour exprimer cela, qu'il n'aurait pu découvrir la signification des paroles de la vieille femme dont je viens de parler, et dans lesquelles « absolution » signifie « permission d'aller communier. » Si les protestants ne tirent pas leurs informations des catholiques sur des points comme ceux-là, mais qu'ils veuillent juger par eux-mêmes et insister sur la lettre, ils n'auront aucun moyen d'arriver au véritable sens de ce qu'ils cherchent à comprendre.

La même remarque s'applique, dans une certaine mesure, à une autre expression que l'on trouve dans les indulgences. Dans la célèbre formule de Tetzel au commencement de la réformation, nous lisons ce qui suit : « Si tu ne mourais pas maintenant, que cette grâce reste dans la plénitude de sa force et te serve au moment de la mort. » Le docteur Waddington, écrivain ordinairement prudent et honnête, observe sur ce passage : « On ne peut contester qu'il accorde une absolution entière non-seulement de tous les péchés passés, mais de tous les péchés futurs. Il est impossible pour quiconque est doué d'une ombre de raison de donner un autre sens au paragraphe qui termine, <sup>1</sup> » précisément celui que j'ai cité. La raison ! Mais comment la raison peut-elle vous aider en ceci ? Auriez-vous pu découvrir « qu'absol-

<sup>1</sup> *Réformation*, vol. I, p. 27.

lution » signifie « permission de communier ? » Certaines choses sont déterminées par la raison, d'autres par le sens, d'autres par le témoignage. Nous nous adressons aux dictionnaires pour certaines informations et aux journaux pour des informations d'un autre genre. Personne ne découvre par sa raison le prix des marchés, les mesures ministérielles ou les modes de l'année courante. Pour arriver à déterminer ce qui est spontané, accidentel, variable, tout ce qui est objectif, nous devons sortir de nous-mêmes. Ainsi, par exemple, telle est la force du langage, tel est l'usage des formules, telle est la valeur des termes théologiques. Vous apprenez l'anglais dans sa pureté en lisant les auteurs classiques et en vous mêlant à la bonne société. Adressez-vous à ceux qui sont familiers avec ces expressions, qui sont maîtres de la science à laquelle elles appartiennent, et ils vous donneront le sens de la phrase en question, non pas à l'aide de leur raison, comme le fait le docteur Waddington ; mais par l'usage de l'Église, et ils vous le traduiront ainsi : « Si vous ne mourez pas maintenant, mais après un certain temps, cette indulgence vous servira alors, c'est-à-dire dans le cas seul où une indulgence peut être profitable, pourvu que vous soyez en état de grâce. » Dans les mots ainsi expliqués, on ne trouve plus de pardon donné d'avance ; une indulgence n'a rien à faire avec le pardon ; c'est une rémission additionnelle qui vient après le pardon, car c'est la rémission des arriérés dus par ceux qui sont déjà pardonnés. Si, en recevant cette indulgence, celui qui la reçoit tombe dans le péché, le bénéfice de l'indulgence serait simple-

ment suspendu jusqu'à ce qu'il se repentît, allât se confesser, et gagnât un nouvel esprit. S'il se trouvait dans cet état de pardon et de grâce à l'article de la mort, il en profiterait à ce moment décisif. Ce pardon, qu'il aurait obtenu par son vrai repentir dans le sacrement de pénitence, serait couronné par la rémission ultérieure de la peine due au péché, au moyen de l'indulgence et pas autrement. Si, cependant, un controversiste objecte que le commun des catholiques ne peut pas comprendre tout ceci, je répons que c'est là une question de fait et non de raison. Il ne s'agit pas de discuter l'impossibilité de comprendre ; le raisonnement n'a rien à faire ici. Je ne dis pas qu'un catholique ordinaire s'exprimera avec une précision théologique, mais je dis qu'il sait parfaitement bien qu'une indulgence n'est ni un pardon pour un péché futur, ni un pardon pour un état de péché. Si vous croyez qu'il ne le sait pas, *venez et voyez*. Telle est la réponse à laquelle je reviens sans cesse, du commencement à la fin des discussions. Venez et voyez, au lieu de rester éloignés de nous et de juger de nous par raisonnement.

Il y a des livres protestants où les passages difficiles de l'Ancien Testament sont expliqués à l'aide des coutumes et des usages actuels des peuples orientaux. C'est là un procédé très-raisonnable et qui mériterait d'être imité par les protestants toutes les fois qu'ils s'occupent de nous. Ce qui leur paraît obscur dans nos paroles et nos cérémonies devrait être expliqué à l'aide des habitudes des catholiques, et du sens qu'ils donnent eux-mêmes à ces points obscurs.

Dans ses fameux *Voyages de Gulliver*, le doyen Swift nous fait connaître certains philosophes de Laputa qui portaient leur tête sous leur bras. Ces ingénieux personnages faisaient rarement usage de leurs sens; ils procédaient par voie de raisonnement. Un tailleur, par exemple, ayant à prendre mesure pour confectionner un vêtement, nous est représenté, si je ne me trompe, armé, non point des instruments de son état, mais d'instruments astronomiques, tels que quadrant, télescope et autres semblables. Il mesurait un homme comme il aurait mesuré la hauteur d'une montagne ou la largeur d'un marais. Il déterminait l'état d'une construction ou d'une voiture comme il aurait déterminé l'ascension exacte de Syrius ou la révolution d'une comète. C'eût été un moyen vulgaire que d'examiner de près et de manier le sujet vivant qui était devant lui. Notre Laputien se retirait, prenait son théodolite <sup>1</sup>, au lieu de prendre des bandes de papier, et faisait ses observations à distance. C'était une grande idée que de faire un habit par voie de raisonnement et avec un théodolite; mais le résultat était qu'une fois terminé l'habit n'allait jamais bien. Nos protestants aussi emploient envers nous le théodolite. Ils s'éloignent de nous jusqu'à une distance convenable, prennent les angles, calculent les sinus et les co-sinus, et se livrent à une sorte de travail algébrique, tandis que le sens commun leur conseillerait de nous adresser simplement quelques questions. Ils observent la latitude et la longitude, l'inclinaison de l'aiguille,

<sup>1</sup> Instrument de géodésie dont on se sert pour lever les plans et réduire les angles à l'horizon.

l'état de l'atmosphère; notre marche est un orbite, et notre situation est exprimée par une équation. Ils communiquent avec nous par des signes, comme avec des sourds-muets, et ils sont plus fiers de faire quelque chose, bien ou mal, avec cette manière de procéder, que d'avoir la science des Bénédictins ou des Bollandistes, s'ils ont à étudier pour l'acquérir.

Ouvrez leurs traités ou pamphlets au hasard, et vous ne tarderez pas à trouver des exemples de ce que j'avance : — Un prêtre est averti, une après-midi, qu'un paroissien veut se confesser. Il laisse là son travail, désappointé peut-être par cette interruption, court à l'église, prend son étole et prête l'oreille à son pénitent. Pour lui c'est une action tout à fait habituelle, mais qui lui donne l'occasion d'élever son cœur vers son Créateur et souverain Maître. De plus, c'est une action trop familière pour faire sur lui une grande impression. D'ailleurs il sait qu'il est appelé à un sérieux devoir dont il doit s'acquitter le mieux possible. Un lecteur de la Bible, ou autre personnage semblable, ouvre la porte de l'église et y jette un coup d'œil. Il aperçoit que l'on se confesse, et il reste à regarder. Quel est son jugement? Je voudrais citer les paroles mêmes comme je les ai lues; mais en voici le sens : « Je vis un prêtre avec un pauvre malheureux à ses pieds. Oh! comme il semblait un Dieu! » Peut-il y avoir, mes frères, rien de plus fantastique et de plus contraire à la réalité? Voilà comment on juge quand on reste à la porte et qu'on voit de loin.

Combien sont nombreuses les âmes en peine accablées par l'anxiété, la détresse, l'abandon, ayant besoin de



trouver un être à qui elles puissent révéler leurs secrets sentiments sans que le monde les entende ! Elles doivent dire leurs peines, mais elles ne peuvent les dire à ceux qu'elles voient à chaque heure du jour. Elles ont à la fois besoin de parler et besoin de ne pas parler. Il faut qu'elles disent leurs peines, mais à condition que ce sera comme si elles ne les avaient pas dites. Elles veulent les dire à quelqu'un qui soit assez fort pour les supporter, mais sans être fort au point de les mépriser. Elles veulent les dire à quelqu'un qui puisse à la fois leur donner un avis utile et les soutenir par sa sympathie. Elles veulent se décharger d'un lourd fardeau, obtenir une consolation, recevoir l'assurance qu'il y a quelqu'un qui pense à elles, à qui elles pourront recourir et se confier de temps en temps, si c'est nécessaire, tant qu'elles seront de ce monde. Comme le cœur d'un protestant palpitait à la nouvelle d'un tel bienfait, en laissant de côté tout ce qui se rapporte à l'ordre sacramentel, au pardon accordé, à la grâce reçue ! S'il y a une idée céleste dans l'Église catholique, en la considérant simplement comme une idée, c'est, après le Saint-Sacrement, c'est assurément la confession. Voici ce qu'on y trouve toujours en fait : l'humble action de se mettre à genoux, la voix basse et repentante, le signe de la croix suspendu en quelque sorte sur la tête abaissée vers la terre, des paroles de paix et de bénédiction. Oh ! il y a là un charme suave que le monde ne peut ni donner ni ravir. Oh ! quelle tranquillité pénétrante apaisant le cœur et provoquant des larmes de joie, est versée presque substantiellement et physiquement dans l'âme, comme l'huile

d'allégresse dont parle l'Écriture, lorsque le pénitent se lève, réconcilié avec son Dieu, délivré à jamais de ses péchés. Voilà la confession telle qu'elle est en fait et telle que peuvent en rendre témoignage ceux qui la connaissent par expérience. Mais qu'est-elle dans le langage du protestant? Son langage est insensé, je puis le dire. Ecoutez-le délirer touchant ce qu'il connaît tout juste autant qu'un aveugle connaît les couleurs. C'est à peine si j'ose le citer. « Si je pouvais accomplir tous les desirs de mon cœur, s'écrie-t-il en parlant du prêtre, « j'irais dans son noir et coupable confessionnal, où « mes pauvres compatriotes catholiques romains lui « confient leurs femmes et leurs filles. Pendant que « le tyran presse son infernale investigation, soumettant « le cœur et les sentiments de ces créatures sans défense « à une torture morale, jusqu'à ce qu'elles tombent à ses « pieds, impuissantes comme des esclaves, je voudrais « arracher triomphalement de ses serres la victime, et « crier aux oreilles du monstre : Point de papisme! »

Ce sont là les paroles d'un fanatique; mais des hommes graves et calmes peuvent de leur côté dire des choses tout aussi absurdes et tout aussi injurieuses. Un homme honorable <sup>1</sup>, et c'est à lui que je viens de faire allusion, a ouvert avec moi une correspondance publique depuis que ces conférences sont commencées. Un de ses principaux griefs, auquel il donne sa plus confiante adhésion, est celui-ci : qu'au moins un sur douze de

<sup>1</sup> M. Sealey, l'auteur renommé de plusieurs ouvrages de valeur. Plus son accusation contre nous sera propagée, mieux cela vaudra pour la cause de la vérité.

nos prêtres, dans les grandes villes, doute ou ne croit pas. Comment a-t-il prouvé son assertion? Un écrivain consciencieux n'avance pas de graves charges contre toute une classe de personnes, et encore moins les charges les plus graves possible, sans les meilleures raisons. Penser mal de son semblable sans une raison suffisante, est déjà une faute, selon la morale catholique. Mais proférer publiquement et soutenir une proposition pareille à celle dont je parle, accuser formellement son prochain du pire des crimes, c'est ou un grand devoir ou une grande faute. La preuve doit être proportionnée à la gravité de l'accusation. Mais il y a plus; notre accusateur alla plus loin que je n'ai dit jusqu'ici. Il désigna un endroit en particulier. Il nomma Birmingham. Il insinua que parmi les prêtres de cette ville quelques-uns étaient infidèles ou sceptiques. Certes, nous devons supposer que ses affirmations reposent sur les meilleures autorités. Il est sans doute venu à Birmingham, il connaît les prêtres de cette ville, il est arrivé à la plus claire évidence. Pour nous accuser d'un péché qui renferme le blasphème, le sacrilège, l'hypocrisie et virtuellement l'immoralité, outre sa malice propre, qui est de premier ordre, il doit avoir d'irrécusables preuves de ce qu'il avance. Quel est donc le genre de preuves qu'il a employé? Simplement celui des philosophes de Laputa. Il a saisi son théodolite pour faire voir, au moyen des mathématiques, que nous sommes d'orgueilleux rebelles vis-à-vis de Dieu, et d'odieux imposteurs vis-à-vis des hommes. Il établit sur le papier une règle de trois, et nous laisse le soin de nous tirer de là comme nous pour-

rons. De ce qu'il y a eu en France quelques prêtres sceptiques vers la fin du dernier siècle, de ce qu'en Espagne, il y en avait qui cachaient leur scepticisme de peur de l'inquisition, il conclut que maintenant en Angleterre, où l'on n'entend point parler d'incrédulité, où rien n'oblige à cacher ses doutes, il doit y avoir des prêtres sceptiques dans chaque grande ville. Voilà sa logique. Puisqu'il y a eu des prêtres infidèles au xviii<sup>e</sup> siècle, il y en a au xix<sup>e</sup>. Il va plus loin. De ce qu'en France, il y a eu cinquante, soixante ou cent prêtres incroyants sur 380,000, de ce qu'il y en a eu quelques-uns en Espagne sur 125,000, il en conclut qu'il y a maintenant en Angleterre précisément un prêtre incroyant sur douze. A cette preuve, il ajoute quelques récits de faits vrais ou faux, fournis par l'Angleterre ou par l'étranger, qu'il est impossible d'examiner ou de réfuter vu leur date par trop récente. Sur de tels fondements, il ne craint pas de hasarder son assertion, très-satisfait de sa véracité, de sa justice et de sa charité.

Mais voici un trait, sinon plus étonnant, au moins plus digne encore de remarque. Après s'être exprimé comme je viens de le rapporter, il fut surpris de ce que je regardais ses paroles comme une grave *accusation* et une accusation contre les prêtres de Birmingham. Il se plaint de ce que j'ai donné, dit-il, à son assertion un caractère de *personnalité*. — Ah! vraiment, j'aurais dû me souvenir que les prêtres catholiques, au jugement d'un bon protestant, ne sont pas des personnes. J'avais oublié ce que j'ai déjà dit dans la première de ces conférences : nous ne sommes pas des hommes, nous n'avons pas

d'honneur à perdre, nous n'avons pas de sentiments qu'on puisse blesser, nous n'avons pas d'amis, pas de pénitents, pas de congrégations; nous n'avons rien de personnel, nous ne sommes pas des créatures de la même espèce que nos accusateurs, nous ne sommes pas des *gentlemen*, nous ne sommes pas des chrétiens; nous sommes des abstractions, nous sommes des ombres, nous sommes des figures héraldiques, nous sommes les griffons et les guivres des vieilles peintures de famille, nous sommes des personnages de théâtre avec un masque et une dague, nous sommes des momies d'Égypte ou des ornithorynx antédiluviens, nous sommes des quilles insensibles faites pour être renversées par le premier enfant venu; nous sommes les Jean Doe et Richard Roe des légistes, les Titius et Bertha des canonistes, qu'on emploie en toute occasion pour subir toute espèce d'affronts et d'infortunes. Si les figures brodées sur une vieille tapisserie quittaient tout à coup les murs, si un lion rampant, descendant de la porte d'une hôtellerie, se promenait tout à coup dans les rues, un protestant ne serait pas plus surpris qu'en apprenant que nous avons des nerfs, que nous avons un cœur, que nous sommes doués de sensibilité. Nous sommes vraiment comme les grenouilles de la fable : « Ce qui est votre amusement est notre ruine, » disaient-elles au manant qui les pourchassait. Oui, voilà bien ce qui nous est réservé depuis le commencement; en naissant nous avons acquis le droit, non pas d'être complètement détruits, mais d'être les jouets de l'orgueil du monde.

Mais poursuivons. En matière de recherche, lorsque

n'entreviennent pas les règles de la charité, lorsqu'on ne traite que des questions philosophiques, il peut arriver souvent qu'on soit obligé de se servir de raisonnements indirects par défaut de témoignages et de faits. Tel n'est pas le cas ici. Les faits et les témoignages capables de produire l'évidence pourraient être nombreux. Remarquez ceci, mes frères. Vous savez combien les protestants sont curieux d'interroger tout prêtre qui a quitté le catholicisme. Pourquoi? pour savoir de lui des faits. Assurément les protestants ne sont pas toujours indifférents pour les faits; ils ne le sont pas quand ils espèrent que les faits parleront contre nous. Ils vont donc vers le prêtre ou le moine qui s'est jeté dans le protestantisme pour s'informer auprès de lui de ce qui nous concerne. Mais les prêtres et les moines devenus protestants sont-ils les seuls témoignages qu'ils puissent employer pour éclaircir la question? Les Français qui viennent de France peuvent servir de témoignage pour ce qui concerne la France; mais les Anglais qui vont en France ne le peuvent-ils pas également? Si quelques personnes passent de Rome au protestantisme, n'y en a-t-il pas d'autres qui passent du protestantisme à Rome! Celles-ci ne peuvent-elles par fournir des témoignages capables de conduire à l'évidence? Oui certes, elles ont beaucoup à dire touchant les prêtres catholiques. J'ai offert à l'écrivain dont je m'occupe en ce moment de consulter leur témoignage. Mais ce moyen n'a pas été accepté. Lui qui argumente si bien et tire tant de conclusions de l'exemple d'un prêtre catholique doutant du catholi-

cisme, ne veut rien apprendre de la bouche même d'un protestant devenu prêtre catholique. Ainsi l'exemple du premier contenait en germe toute conclusion arbitraire, et la parole directe du second n'était pas un témoignage digne de foi sur une question de fait!

Je n'insisterais pas, mes frères, sur tous ces détails, s'ils se rapportaient uniquement à une question personnelle; mais, vous le voyez, ils servent à éclaircir le point que je désire mettre en lumière, savoir : que connaître les catholiques est le meilleur moyen de réfuter tout ce qui a été dit contre eux. Vous n'ignorez pas que, durant ces dernières années, un grand nombre de protestants d'une haute éducation sont entrés dans l'Eglise catholique. Si leurs anciens coreligionnaires voulaient avoir de bonnes et réelles informations sur ce que sont les catholiques, pourraient-ils mieux faire que de consulter de tels convertis? Ils ont suivi longtemps un système religieux qui accordait la plus large part au jugement individuel, et ils ont fait usage de leur liberté. Ils en ont fait usage d'abord pour rejeter le protestantisme actuel, et recourir à une autre forme de protestantisme qui était fort estimée il y a deux cents ans. Puis ils ont fait usage de leur liberté pour attaquer le siège de Rome, tant ils étaient persuadés que la papauté n'était pas une institution divine. On ne peut pas dire qu'ils ne sont pas entrés dans les sentiments de suspicion et de jalousie que les protestants entretiennent vis-à-vis de Rome. Pour moi, quoique je n'aie jamais, je pense, parlé contre les individus, j'ai senti et exprimé cette profonde suspi-

cion quant au système général, et ce serait un grand bonheur pour le catholicisme dans ce pays, si chaque protestant l'étudiait avec la dixième partie du soin que j'ai mis à examiner et à exposer les arguments et les manières de voir des protestants. Ainsi donc les convertis ont fait usage de leur jugement particulier, car un protestant ne peut pas avoir d'autre guide, et à leur grande surprise, par la suite du temps, ils ont trouvé que leur jugement privé les rapprochait de l'Eglise catholique. Finalement il les a conduits dans le sein de cette Eglise. Qu'ont dit les protestants? Ils ont dit que le même jugement privé qui avait fait entrer ces convertis dans l'Eglise catholique, les en ferait sortir après quelque temps. Ils disaient aussi que ces convertis, lorsqu'ils verraient clairement ce que sont les catholiques, ne pourraient pas rester parmi eux. Telle était l'issue qu'ils attendaient, telle était l'épreuve qu'ils réclamaient. Ils laissaient au temps la décision de la question. Ils savaient que les convertis dont ils parlaient étaient d'honnêtes gens; ils savaient qu'ils avaient longtemps examiné avant de devenir catholiques; ils savaient qu'ils n'avaient pas subi de contrainte. Ils disaient donc : « Laissez-les aller, ils seront bientôt de retour. Qu'ils aillent jusqu'à Rome, ils seront bientôt dégoûtés. Ils rencontreront à Rome, en France, en Angleterre, partout, un grand nombre de prêtres sans foi, et ils se laisseront de leur nouvelle religion. D'ailleurs ils commenceront eux-mêmes à douter; leur jugement privé ne se soumettra pas à tout ce qu'ils auront à croire, et ils sortiront du catholicisme comme ils y sont entrés. »



Vous le voyez, mes frères, notre témoignage n'est pas un témoignage ordinaire; il a droit à être entendu. On en appelait à lui par anticipation, il faut qu'on l'entende après l'événement. Il est hors de doute que tout le monde protestant aurait fait grand bruit de notre sortie du catholicisme; pourquoi donc ne serait-on pas frappé par le fait de notre persévérance à lui rester fidèles et à trouver en lui notre repos? Vous savez bien qu'on nous aurait écoutés avec joie si nous avions quitté le catholicisme et rendu témoignage contre lui; mais pourquoi donc ne nous écouterait-on pas sérieusement lorsque nous mettons en lui notre gloire et rendons témoignage en sa faveur? Sur ce fait : y a-t-il ou non dans notre ville un prêtre sur douze qui doute ou ne croit pas, qui peut mieux rendre un témoignage irrécusable que ces convertis, hommes d'éducation et d'intelligence, d'un esprit indépendant, qui ont ces prêtres sous les yeux, qui sont répandus çà et là dans tout le pays, et dont quelques-uns sont prêtres eux-mêmes? Y a-t-il quelqu'un, parmi ceux qui nous connaissent personnellement, qui ose dire que nous ne méritons pas d'être crus? Nul ne le dira excepté ceux qui ne nous connaissent pas. Malgré cela notre témoignage est mis de côté, et l'on a recours à la méthode des philosophes de Laputa. On regarde les catholiques de loin; on ne veut pas les examiner de près. Vous connaissez l'histoire de ce logicien qui se promenant un soir devant une bibliothèque publique fut appelé, des fenêtres de cet établissement, par un malheureux qu'on avait enfermé par mégarde dans la biblio-

thèque. Supplé d'aller avertir celui qui gardait les clefs, notre logicien, après avoir considéré attentivement ce malheureux, lui répondit par le syllogisme suivant : Aucun homme ne peut être dans la bibliothèque après quatre heures du soir ; or vous êtes un homme ; donc vous n'êtes pas dans la bibliothèque ; puis il passa outre. C'est ainsi que les prêtres catholiques sont comme enfermés par des syllogismes en *barbara* et en *celarent*, parce qu'un grain de logique protestante doit avoir plus de poids qu'une masse de témoignages catholiques.

Oui, si nos adversaires décidaient les questions par voie de témoignage, s'ils soumettaient leurs assertions au contrôle des faits, leur cause serait perdue. Aussi préfèrent-ils procéder par préjugés, par des principes arbitraires, par des textes. En interrogeant, ils auraient des preuves évidentes jusqu'à satiété. Mais à quoi sert de jouer de la flûte et de chanter aux oreilles d'un sourd ? A quoi sert de prouver à un cœur content de lui-même qu'il est dans l'erreur ? Il y a un converti qui a quitté le protestantisme en des circonstances différentes de celles que j'ai exposées jusqu'ici. Il n'avait jamais pris part au mouvement religieux qui a porté tant de personnes dans l'Eglise catholique. Il a même écrit contre ce mouvement, non point par colère et mépris comme d'autres l'ont fait et le font encore, mais en homme d'honneur, en homme sérieux dans ses principes, il a écrit contre moi. Et cependant, quoique parti d'un point si différent, il s'est rapproché, lui aussi, de l'Eglise et il y est entré. Il a fait, en y entrant, un grand sacrifice. Il avait consacré une grande partie de sa

fortune à la construction d'un temple protestant, qui était achevé lorsque la voix de la grâce se fit entendre. Il écouta cette voix et abandonna tous les moyens de subsistance dont il disposait. Il entra dans l'Eglise catholique et demeura laïque. Voilà donc un témoin très-différent. N'a-t-il pas de quoi contenter nos adversaires? Les enfants sur les places publiques doivent-ils encore leur crier : « Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé; nous nous sommes lamentés, et vous n'avez pas été tristes? » Ont-ils des soupçons à l'égard de ceux qui ont pris part à un certain mouvement religieux avant de devenir catholiques? Voici quelqu'un qui était opposé à ce mouvement. Ont-ils des soupçons à l'égard des convertis prêtres? Voici un converti laïque. Il se trouve que quelques années après sa conversion, il a écrit un exposé de son expérience de la religion catholique. Combien parmi nos adversaires ont eu la bonne grâce — je ne puis employer une expression plus délicate — de jeter un coup d'œil sur cet exposé? Cependant quel motif raisonnable peuvent-ils apporter pour s'excuser d'avoir négligé une étude si profitable? C'est le grave témoignage d'un homme en qui on ne peut trouver, comme dans cet illustre témoin de l'ancienne foi, chez un peuple païen, « aucune cause, aucun motif de suspicion, si ce n'est ce qui regarde la loi de son Dieu. »

« J'entrai, » nous dit-il, et ses paroles seront la conclusion de cette conférence, « forcé par mes convictions et presque malgré ma volonté, j'entrai dans « cette puissante communion dont l'adoption m'avait

« toute ma vie semblé une torture, quelque chose  
« de paralysant et d'asservissant. Mais dès que j'eus  
« regardé ce qui m'entourait et remarqué ce qui se  
« présentait à mes yeux, je me vis dans un monde où  
« tout m'était aussi satisfaisant que nouveau. Pour la  
« première fois je rencontrai une société d'hommes et  
« de femmes qui pouvaient parler et agir en chrétiens,  
« sans détour, sans contrainte, sans formalisme, sans  
« hypocrisie. Des années et des années de désappointe-  
« ment s'étaient écoulées pour moi, durant lesquelles  
« plus j'approfondissais les cœurs et la vie des protes-  
« tants de toute classe, plus je voyais clairement que  
« leur religion n'était point devenue leur seconde na-  
« ture, que c'était une chose dont ils s'étaient revêtus,  
« qui ne leur convenait pas, qui gênait leurs mouve-  
« ments, qui leur donnait quelques dehors religieux,  
« mais qui n'était pas gravée au fond de leur être. Après  
« des années et des années de désappointement durant  
« lesquelles le contraste entre la Bible, qu'ils esti-  
« maient tant, et l'esprit de leur conduite et les doc-  
« trines qu'ils prêchaient, me choquait chaque jour  
« plus péniblement, je me suis trouvé à la fin au  
« milieu d'une société pour laquelle le christianisme  
« était, non pas une règle, mais un principe, non pas  
« une forme, mais une seconde nature, non pas un  
« esclavage, mais une liberté; dans laquelle on ne  
« consacrait pas seulement quelques heures, ou un  
« jour occasionnellement à la religion, mais dans la-  
« quelle la vie tout entière était religieuse; dans la-  
« quelle les hommes parlaient à toute heure et dans

« toutes les occupations des choses religieuses, naturelle-  
« ment, comme on parle des choses profanes dont on est  
« vivement préoccupé; dans laquelle les pensées reli-  
« gieuses, les courtes prières ne sont pas regardées  
« comme incompatibles avec les devoirs et les plaisirs  
« qui remplissent nécessairement l'existence; dans la-  
« quelle plus je pouvais pénétrer au-dessous de la sur-  
« face, plus je trouvais une bonté sincère, plus je voyais  
« combien sont inépuisables les trésors de grâce que la  
« bonté divine met, pour ainsi dire, à la disposition  
« de chaque âme qui les recherche, dans cette com-  
« munion privilégiée.

« Et maintenant qu'un long temps s'est écoulé de-  
« puis ma première soumission à l'Eglise, que tout ce  
« qui pouvait ressembler à un goût de nouveauté a  
« passé depuis longtemps pour moi et que j'ai constaté  
« par mon expérience la valeur de tout ce que cette  
« Eglise nous offre; maintenant que je puis faire usage  
« de ses moyens de grâce et prendre une part dans la  
« pratique de son système, avec toute la facilité, toute  
« l'aisance qu'une longue habitude peut seule conférer,  
« je ne fais que sentir plus profondément sa divine  
« origine, le divin pouvoir qui réside en elle, la va-  
« riété, la perfection infinie des bénédictions qu'elle a  
« à distribuer. Plus je la connais, plus elle me paraît  
« correspondre complètement à tout ce qu'elle affirme  
« d'elle-même. Elle est exactement telle que l'Eglise,  
« l'unique bien-aimée du Christ, est dépeinte dans la  
« Sainte Écriture, rien de plus, rien de moins.....  
« Vraiment je puis dire avec le patriarche : « Le Sei-

« gneur est ici, et je ne le savais point; ce lieu n'est  
« autre que la maison de Dieu et la porte du ciel. »  
« L'Eglise catholique ne peut être que le corps mystique  
« de Jésus-Christ. Il n'y a que cette adorable présence  
« devant laquelle les anges se voilent la face qui  
« puisse faire de l'Eglise ce qu'elle est pour ceux qui  
« entrent dans son sein. Pour eux il n'est pas besoin  
« d'autre preuve. Les railleries de l'incrédule, les ob-  
« jections des protestants, les plaisanteries de l'homme  
« du monde passent au-dessus de leurs têtes comme  
« les nuages au-dessus du sommet des montagnes, et  
« les laissent dans leur calme repos sur le roc des  
« siècles. Ils savent en qui ils ont cru. Ils ont passé de  
« la spéculation à la pratique et ont trouvé que tout  
« est réalité, vérité, source de force et de vie..... Je ne  
« connais qu'une seule crainte, la crainte que mon  
« cœur ne soit infidèle à celui qui a répandu sur moi  
« cette ineffable bénédiction. Je ne connais qu'un seul  
« mystère, et plus j'y pense, plus il me paraît incom-  
« préhensible; ce mystère c'est que j'aie été appelé,  
« moi, dans cette maison de repos pendant que des  
« milliers et des milliers errent encore çà et là dans  
« l'océan tumultueux du monde, sans gouvernail et  
« sans boussole, sans ancre et sans pilote, s'efforçant  
« d'atteindre le rivage avant la tempête <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Quatre années d'expérience de la religion catholique.*



## NEUVIÈME CONFÉRENCE.

DEVOIRS DES CATHOLIQUES EN CE QUI CONCERNE LA MANIÈRE DE  
VOIR DES PROTESTANTS ET DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE.

Dans cette dernière conférence, mes frères, je m'efforcerai de résumer, en aussi peu de mots que possible, ce que je vous ai montré dans les conférences précédentes, et de mettre sous vos yeux tout ce que je me suis proposé d'examiner.

Vous savez qu'à l'heure qu'il est nous sommes tous dans une très-vive anxiété et la crainte de quelque danger en ce qui regarde l'avenir du catholicisme en Angleterre. Des menaces ouvertes sont proférées dans les lieux les plus influents, comme si nous pouvions jamais perdre nos droits de sujets anglais et être privés du libre exercice de notre religion. On a essayé de placer nos couvents, aux yeux de la loi, sur le même niveau que les maisons de fous, et un des prélats anglicans, dans le parlement, s'est constitué lui-même juge pour décider si les dimensions de nos églises étaient trop étroites ou trop larges pour la *commodité*, selon le mot protestant, de nos fidèles. Enfin un bill est passé que chacun de



vous connaît assez bien, sans que je me donne la peine de le qualifier.

Le devoir de l'Église catholique est de prêcher au monde; le succès de sa prédication est une de ses promesses et de ses prérogatives. Mais ce sujet n'a pas été ici le but de nos discussions. Ce que j'ai dit ne se rapporte pas directement à un sujet semblable. Je ne l'ai pas développé devant vous, somme j'aurais pu le faire, parce que je sais que vous êtes du nombre de ceux qui aiment assez leur religion pour désirer que d'autres partagent avec eux le bonheur de jouir de ses bienfaits. Ce que j'ai dit ne présuppose pas cela et n'a pas été présenté comme la conséquence d'un devoir qui nous obligerait à étendre les limites de l'Église catholique. N'eussions-nous pas un tel devoir, tout ce que j'ai dit pourrait être maintenu. Je ne me suis pas proposé la conversion des personnes qui ne sont pas catholiques et qui m'ont entendu; je n'ai pas défendu le catholicisme, ni attaqué les doctrines protestantes, si ce n'est indirectement et par incident. Le motif ou la circonstance qui m'a fait entrer dans la discussion, a été la récente agitation anticatholique. Mon but a donc été celui d'une défense personnelle. Dans l'état présent des choses, les catholiques, ne fût-ce que par l'instinct de leur propre conservation, doivent regarder autour d'eux. Ils sont assaillis dans ce pays par un parti formidable que je devrais plutôt appeler une puissance, par le protestantisme national. Je ne comprends pas dans ce protestantisme national tous ceux qui ne sont pas catholiques; j'entends par protestants les héritiers des traditions d'Élisabeth, les gentilshommes

du pays, le parti politique whig, l'Église établie et la conférence wesleyenne. Je ne puis pas exagérer leur puissance; eux et leur principes sont établis. Je serais injuste, cependant, d'un autre côté, envers toutes les classes de notre société, si je faisais du protestantisme ainsi expliqué le synonyme de l'esprit et de la philosophie du pays tout entier. Je dis donc que nous sommes menacés par ce formidable pouvoir; telle est la condition des choses. Que devons-nous faire? Nous mettre sur la défensive, et tel a été mon but. Je n'ai pas été agresseur; je me suis borné à me défendre. Et à quoi doivent s'appliquer tout d'abord ceux qui ont à se mettre en défense contre un ennemi? A le reconnaître. Voilà simplement ce que j'ai fait dans ces conférences.

Mon but a donc été, je le répète, de reconnaître et d'apprécier un puissant et furieux ennemi, afin de me mettre en garde contre lui. Voici le résultat de cet examen.

Je trouve qu'il est dans une très-forte position, mais qu'il se fait de nous une idée très-inexacte, et en cela se trouvent sa force et notre danger. Contrairement à ce qui arrive dans une guerre ordinaire où l'ignorance est une faiblesse, ici l'ignorance devient une puissance. Et en vérité, le protestantisme nous connaît aussi peu que possible. Il a de vieux tableaux et de vieilles descriptions qui datent de longues années et lui viennent de ses ancêtres, et, au lieu de daigner nous regarder pour apprendre quelque chose de certain sur notre compte, il s'attache à ses vieux renseignements, comme si c'était une règle de foi d'agir ainsi. Tel a été le sujet de ma première con-

férence. J'ai montré que le protestant anglais a sur nos moines, nos jésuites, notre Eglise, une manière de voir qui lui est propre et ne ressemble en rien à celle des plus instruits protestants étrangers; que, de plus, il semble ignorer qu'il existe des manières de voir différentes, et qu'il soit possible à un homme raisonnable de mettre en doute, ou à un honnête homme de nier ce qu'il affirme.

Nous avons cherché ensuite la cause de ce phénomène. Cette cause, la voici : Le protestantisme est *établi* dans le plus large sens du mot. Sa doctrine religieuse, politique, ecclésiastique, morale, est mise en possession exclusive de toutes les hautes positions du royaume. Il est obligatoire pour toutes ou presque toutes les personnes en place et en charge, sous la sanction du serment. Il est enrichi de biens très-considérables et de revenus fournis par le gouvernement ou par les corps constitués et autres. Il possède une immense quantité de belles églises bâties çà et là dans chaque ville, village et hameau du pays. Il en résulte que chacun parle protestantisme, même ceux qui, dans leur cœur, ne l'aiment pas. C'est la monnaie courante du royaume. Comme l'anglais est la langue naturelle du peuple, ainsi le protestantisme est la langue intellectuelle et morale du corps politique. La reine, *ex officio*, parle protestantisme, ainsi fait la cour, ainsi font les ministres, ainsi font les membres des deux chambres du parlement, à part une très-petite minorité, et ceux qui ne le font pas sont forcés de s'excuser et d'en parler au moins autant que leur conscience le leur permet. La loi et les juris-

consultes parlent protestantisme ; ainsi font les évêques et le clergé anglicans. Tous les grands écrivains de la nation, la principale littérature du jour, la presse périodique, parlent protestantisme ; ainsi font les universités, les écoles hautes, basses et moyennes. Il y a donc une incessante, une infatigable circulation de protestantisme dans tout le pays pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année, depuis le matin jusqu'au soir, et telle a été, pour ainsi dire, depuis près de trois siècles, une des fonctions de la vie nationale. Comme le poulx, les poumons, les nerfs, les pores du corps animal sont toujours à leur fonction, et que ce mouvement est leur vie, ainsi, dans la structure politique du pays, il y a un mouvement constant et régulier qui est la vie du protestantisme. C'est une vie de parole, et en cela consiste sa perpétuité et sa reproduction. Dès qu'il parle, il s'efforce de se propager en parlant. Il est toujours appliqué à s'insinuer, à se répandre autour de lui. Il se transmet sans cesse à la génération naissante. Il se conserve toujours frais, jeune et vigoureux, par le moyen d'une agitation sans repos. Voilà la cause élémentaire de l'idée que les Anglais ont coutume de se faire du catholicisme et de ceux qui le professent. Ils nous regardent à la lumière de leur tradition. Tel a été le sujet de ma seconde conférence.

Vous me demanderez peut-être : Les catholiques n'ont-ils rien à dire pour leur défense ? Nous avons beaucoup à dire, mais l'occasion de parler nous manque. Le public ne nous reconnaît pas ; il nous interrompt, il nous impose silence. On se bouche les oreilles, on jette

de la poussière dans l'air quand nous commençons à parler. On ferme les yeux quand nous nous approchons, et on se met à nous injurier à tout hasard. Il s'en faut bien qu'on nous examine de près, qu'on nous interroge et qu'on écoute nos réponses. Tel a été le sujet de ma huitième conférence, dans laquelle je n'ai pas eu le temps de vous dire tout ce que je voulais. Sans cela, je vous aurais montré comment les protestants crurent rendre service au royaume en chassant le catholicisme; comment ensuite ils soumièrent à des lois cruelles les catholiques qui restaient; comment chaque prêtre qui disait la messe ou exerçait quelque fonction sacerdotale sur le sol anglais, était passible de la prison à perpétuité; comment chaque prêtre étranger, sujet de la couronne d'Angleterre, en mettant le pied sur le sol anglais était considéré comme coupable de haute trahison, et ceux qui l'hébergeaient comme coupables de félonie. Je vous aurais dit que convertir quelqu'un ou se convertir soi-même au catholicisme était regardé comme un crime de haute trahison; qu'aucun catholique ne pouvait hériter ni acquérir une terre, qu'aucun catholique ne pouvait entendre la messe sous peine d'amende et d'emprisonnement; qu'aucun catholique ne pouvait tenir école sous peine de la prison à perpétuité; que, ne trouvant point d'école autour de lui, il ne pouvait envoyer son fils à l'étranger pour son éducation sans perdre ses propriétés, ses biens meubles et immeubles, sans être mis hors la loi. Je vous aurais appris que, si un catholique ne se soumettait pas au culte établi, il ne pouvait s'approcher de Londres à une distance moindre de dix

milles; il ne pouvait s'éloigner de chez lui à une distance plus grande que cinq milles; il ne pouvait porter aucune action en justice; il ne pouvait être marié ou enterré; il ne pouvait faire baptiser ses enfants que par les ministres de l'Église établie. Je ne rappelle pas ces lois dans l'intention d'exposer toute leur cruauté et leur injustice; je pourrais bien le faire pourtant. Je veux seulement vous montrer combien il était impossible aux catholiques de se défendre lorsqu'on les empêchait même de parler. Vous le voyez, la tradition protestante a poursuivi sa voie. Élisabeth, ses grands hommes et ses apologistes ont mis à mort et chassé le plus de catholiques qu'ils ont pu, ils ont persécuté ceux qui restaient; puis, à leur loisir, ils ont prouvé d'une manière irréfutable et triomphale l'absurdité du papisme, la celeste beauté et la perfection du protestantisme. Jamais nous n'avions subi une si totale et si complète réfutation; nous n'avions pas un mot à proférer pour notre défense. Lorsque Élisabeth nous eut ainsi enlevé la respiration et nous eut rendu ridicules, elle nous remit sur pied, nous hissa sur un tréteau et nous promena partout comme une sorte de Guy Faux pour montrer aux enfants et à la canaille de toutes les villes à quoi ressemblait un papiste. Puis, comme si ce n'était pas encore assez, pour que personne ne vint nous interroger sur notre religion, la reine et ses prédicateurs déclarèrent que nous avions une sorte de lèpre, de telle sorte qu'on eut difficilement le courage de nous voir de près ou de respirer le même air que nous.

C'était un beau commencement pour protestantiser

le peuple, et tout ce qui parut nécessaire pour atteindre ce but fut employé à propos, par la suite. Quand le protestantisme fut admis partout, avec lui furent admis les principes protestants qui sont nécessairement la contradiction des principes catholiques. La conséquence était aisée à prévoir. Avant même d'entendre parler un catholique, on se trouvait armé contre ce qu'il pourrait dire, parce qu'on admettait comme une vérité précieuse une croyance qui était par elle-même la négation et la condamnation des doctrines catholiques. Quand une personne va garder un fiévreux, elle porte avec elle des essences pour se préserver de la contagion du mal ; tel est le rôle des principes anticatholiques dans lesquels les protestants sont élevés dès le berceau. Par exemple, ils ont appris par cœur, sans aucune espèce de preuve, comme une sorte d'alphabet, ou de leçon à épeler, des propositions comme celle-ci : « Les miracles ont cessé depuis longtemps. » — « Toute vérité est dans la Bible. » — « Chacun peut comprendre la Bible. » — « Toute pénitence est absurde. » — « La prêtrise est une institution païenne et non chrétienne, » et une foule d'autres. Ces propositions sont universellement admises et acceptées comme également vraies, également importantes, comme des principes pareils à ceux-ci : « Il est défendu de tuer et de voler. » — « Il y aura un jugement. » Lorsqu'une personne s'avance dans la vie avec ces maximes, comme avec une sorte de capital et de provision pour toutes les spéculations religieuses, si elle rencontre des catholiques dont les opinions lui sont totalement inconnues, vous comprenez qu'elle sera prévenue contre eux, incapable

de saisir leurs doctrines, leur culte, leur raisonnement, à cause de la fâcheuse préparation qu'elle a subie. Elle éprouve une répugnance instinctive pour tout ce qui est catholique, par suite de ces principes arbitraires qu'elle a appris à tenir pour vrais, et qu'elle croit identiques avec la raison. — Quoi ! vous avez des prêtres, dira celui-ci ; mais vous ne le savez pas ; êtes-vous assez étrangers au monde pour ignorer que les prêtres sont païens et non pas chrétiens ? Et souvent il pense que dès qu'il aura proféré cette grande maxime, le catholique se fera protestant, que du moins il doit le faire, et que s'il ne le fait pas, il est ou stupide ou hypocrite. — « Vous admettez qu'il faut invoquer les saints, dit celui-là, mais cette pratique ne se trouve pas dans la Bible, et rien n'est vrai que ce qui s'y trouve. » — « On raconte, dit un autre, qu'en Irlande et ailleurs, les prêtres imposent des pénitences difficiles ; mais c'est contre le sens commun, car toutes les pénitences sont absurdes. » C'est ainsi que le protestant regarde toute question comme résolue aussitôt qu'elle est posée. Tel a été le sujet de ma septième conférence.

Cette faute de l'esprit, je l'ai appelée présomption ou théorie. Il y a une autre faute aussi grande et plus odieuse : c'est le préjugé. Ces perpétuels propos contre le catholicisme, qui se tiennent partout, dans les hautes classes, dans les cercles littéraires, dans la presse, dans l'Église protestante et ses diverses dépendances, font une impression de plus en plus profonde, élèvent des ombres de plus en plus épaisses dans les esprits qui subissent leur influence. Il en résulte que sans aucun



raisonnement distinct, sans aucun fait prouvé pour asseoir leur opinion, la plupart des hommes tiennent pour certain qu'il se passe quelque chose d'horrible parmi les catholiques. Ils demeurent convaincus, comme ils disent, que nous sommes tous des ennemis. Ils ne doutent pas, avant même d'examiner la question, que tout ce qui est dit contre nous est vrai, que tout ce qui est dit pour nous est faux.

Voilà donc les deux produits spéciaux de la tradition protestante : la théorie ou présomption d'un côté, et le préjugé de l'autre ; la théorie qui nous méprise, et le préjugé qui nous hait. Mais, quoique sortant d'une même racine, ils ont une nature différente. La théorie est d'une nature si éthérée qu'elle n'a pas besoin d'aliments. Elle vit de ses propres pensées et se nourrit d'elle-même. Le préjugé, au contraire, a besoin d'être entretenu. On lui cherche tous les jours de nouveaux aliments à dévorer ; on lui en sert sans interruption. Titus Oates, Maria Monk et Jeffreys en sont les pourvoyeurs ; les orateurs, dans leur chaire ou sur leur borne, les assaisonnent. Tel a été le sujet des troisième, quatrième et cinquième conférences.

Voilà donc ce qu'est le protestantisme populaire considéré dans son opposition aux catholiques. Sa vérité, c'est son établissement légal ; sa philosophie, c'est la théorie ; sa foi, c'est le préjugé ; ses faits sont des fictions ; ses raisonnements sont des erreurs ; sa sécurité, c'est son ignorance à l'égard de ceux auxquels il s'oppose. La loi dit que le blanc est noir ; l'ignorance dit : Pourquoi pas ? La théorie dit cela pourrait être ; l'erreur

dit cela doit être; la fiction dit cela est; le préjugé dit cela sera.

Et maintenant, quels sont nos devoirs en ce moment, vis-à-vis de cet ennemi? Comment nous comporterons-nous envers lui? Qu'avons-nous à faire avec lui? Quel est le résultat de l'examen auquel nous nous sommes livrés? Par quelles remarques pratiques, par quels utiles conseils dois-je conclure tous ces efforts pour déterminer nos rapports avec lui? La leçon que nous avons à recueillir est claire, mais, vous le remarquerez, elle est aussi difficile que simple; car les moyens et la fin sont à peu près identiques, et en employant les uns on a déjà atteint l'autre. Le protestantisme est superbe, parce qu'il ne nous connaît pas. L'ignorance est sa force; l'erreur est sa vie. Présentez-vous donc à lui; pressez-vous contre lui; forcez-le, malgré lui, à savoir qui vous êtes. Obligez les protestants à vous connaître; persuadez-les; importunez-les, et qu'en vous connaissant ils aient honte de leurs préjugés. Montrez si clairement ce que vous êtes, qu'ils ne puissent pas affecter de ne pas vous voir, ni refuser de vous justifier. Ne les laissez pas se réfugier dans le silence, mais qu'ils ne puissent pas s'empêcher d'avouer que vous n'êtes pas ce qu'ils croyaient que vous étiez. Ils regarderont en arrière, ils regarderont à côté, ils regarderont en l'air, ils fermeront leurs yeux et les garderont fermés. Ils feront tout ce qu'ils pourront pour ne pas vous voir. Plus vous vous approchez d'eux, plus ils tiendront closes leurs paupières. Ils seront saisis de colère et d'effroi et donneront l'alarme, comme si vous veniez les assassiner. Ils feront

tout excepté de vous voir. Plusieurs d'entre eux ont à demi conscience qu'ils ont eu tort, mais ils ne veulent pas le savoir clairement de peur des conséquences. Ils pensent qu'il vaut mieux laisser les choses aller leur train, et persister dans l'injustice envers le bien, puisqu'il y a si longtemps qu'ils l'ont commise. Ils sont trop orgueilleux pour avouer qu'ils se sont trompés, et ils préfèrent une cruauté sans danger à une sincérité embarrassante. Comment toucher à une obstination si intéressée ? Je sais que c'est là un difficile problème, mais remarquez que si vous parvenez à le toucher, vous avez achevé votre œuvre. Il n'y a qu'un pas entre vous et le succès ; un pas rude, sans doute, mais un seul pas. C'est déjà beaucoup que de connaître votre but, d'être préservé du danger de perdre vos efforts en des manœuvres inutiles, et de pouvoir les concentrer tous sur un seul point. Tout votre but doit être d'obliger les protestants à vous examiner avec attention. Quand ils le feront, je ne dis pas qu'ils deviendront catholiques, mais qu'ils cesseront d'avoir les moyens de vous adresser des reproches et des injures, et de vous infliger le malheur de l'impopularité. Partout où le catholicisme est connu, il est respecté, ou du moins supporté par le peuple. Les politiques, les philosophes et le clergé établi, seraient contre vous, mais non pas le peuple s'il vous connaissait. Une religion qui vient de Dieu s'harmonise avec la conscience du peuple partout où elle est réellement connue.

Votre unique objet sera donc de vous faire connaître. Voilà ce qui pour vous sera tout ; voilà ce que vos ennemis

s'efforceront d'empêcher. Ils y emploieront toute leur puissance. Ils commencent à soupçonner que le catholicisme, connu dans sa réalité, triomphera d'eux. Ils ont caressé jusqu'à présent une idée monstrueuse à votre endroit. Ils ont pensé, non-seulement que vous étiez les plus bas et les plus vils des hommes, mais que vous étiez pleinement persuadés de votre bassesse et convaincus qu'on la connaissait. Ils se sont imaginé que, sinon vous, au moins vos prêtres, s'abandonnaient à la plus extrême sensualité, pratiquaient la plus impudente hypocrisie, se rendaient coupables des fraudes les plus brutales et les plus stupides, et n'osaient pas regarder en face un protestant. De là vient qu'ils les ont considérés comme des hommes qui devaient prendre garde à eux, qui n'étaient dans le pays que parce qu'on voulait bien les y souffrir ; qu'ils étaient comme ces voleurs ou ces bandits que pour une raison quelconque on ne poursuit pas jusques dans leurs antres et leurs cavernes, et qui profitent du mépris avec lequel on les tolère pour rester dans leurs retraites. Ils se sont persuadés qu'ils auraient toujours assez de preuves pour nous convaincre de nos torts, lorsqu'ils seraient provoqués à le faire. Or, quel ne serait pas leur étonnement, si ces bandits, dont nous avons parlé, venaient réclamer leurs droits et se présentaient dans les cercles de la fashion et du bon ton ? Imaginez donc combien grande a été leur indignation de ce que les catholiques prétendaient être Anglais, affectaient d'être leurs égaux, osaient prêcher et même controverser, faisaient des conversions, et, ce qui est pire, mettaient au grand jour les méprises des protestants, riaient même, prodigieuse insolence !

de l'absurdité de leurs assertions et de la faiblesse de leurs arguments. D'abord, ils n'en veulent pas croire leurs oreilles, quand ils entendent que nous, qui connaissons si bien notre indignité et savons que tout le monde la connaît, nous, qui méritons à tout le moins les pontons ou la transportation, nous parlons aussi haut que possible, nous refusons de garder le silence, nous disons que plus nous serons connus et plus nous serons estimés. Nous qui devrions ramper, nous jetter à leurs pieds, tenir nos yeux fixés contre terre, sachant que nous sommes en leur pouvoir, n'est-ce pas une folie, un complot, je ne sais quoi de semblable qui nous inspire une si étrange présomption ? Ils ont la puissance et la loi de leur côté. Ils pourraient confisquer nos biens, ils pourraient nous chasser du royaume, ils pourraient bombarder Rome, ils pourraient mettre le feu à Saint-Pierre, ils pourraient détruire le Colisée, ils pourraient abolir la papauté, si tel était leur bon plaisir. A l'effervescence de la passion a succédé une sorte d'effroi. Il leur est arrivé, comme à un maître brutal qui, au premier signe de résistance, se met en fureur contre l'apprenti qu'il a maltraité; puis qui finit par trembler devant lui à mesure qu'il grandit. Maintenant, comme ils sont pâles d'émotion, lorsque des hommes de leur rang, des hommes d'intelligence, des hommes bien posés dans le monde, leurs parents ou leurs amis, les quittent pour se joindre à une société méprisée et déshonorée ! Lorsque, avec le temps, de tels exemples deviennent de plus en plus nombreux, que les anciennes circonscriptions sont effacées, que tout est dans la confusion, que de nouvelles questions et de

nouveaux partis apparaissent à l'horizon, qu'un nouveau monde s'avance ; lorsque ce qu'il croyaient, dans leur ignorance, n'être rien, est évidemment quelque chose ; ils ne savent plus où ils en sont ; le théodolite de Laputa les a trompés ; ils regardent avec appréhension cette apparition mystérieuse ; ils s'en veulent d'avoir exprimé leur mépris habituel envers nous avec une si généreuse fierté. Une orgueilleuse jalousie, une haine sauvage, un froid dédain, se mêlent à leur émotion.

Tout cela vient de ce qu'ils n'ont pas pris la peine de savoir ce que nous sommes en réalité. Vous croyez peut être que leur opinion s'est éclairée, lorsque des hommes qu'ils avaient connus, ont embrassé notre foi et ont pu leur rendre témoignage de ce que nous étions. Il n'en est rien. Les amis qui les quittent ne les éclairent pas, seulement ils les embarrassent parce qu'ils sont un obstacle aux règles qu'ils se sont prescrites, à leurs manières habituelles d'agir envers nous. Il est facile de calomnier ceux qui appartiennent à la vieille souche catholique, parce que de telles personnes sont inconnues au monde. Elles ont coulé leurs jours dans une tranquille fidélité à la foi de leurs pères, dans un domaine retiré, ou une obscure mission, ou un heureux couvent ; elles n'ont pas de rapports avec les affaires ou les intérêts du jour ; elles ne se sont jamais mêlées à la foule pour s'acquérir une réputation. Dans la simplicité, l'innocence et la pureté de leur cœur ; dans la droiture de leur vie, elles sont connues de Dieu, de leurs voisins, d'elles-mêmes et nullement du monde. Si quelqu'un veut les diffamer, il peut le faire avec impunité. Leur nom est

inconnu jusqu'au moment où il est calomnié, et ils n'ont pas d'antécédents qui puissent servir à interjeter appel. Ici donc, l'occasion est bonne pour ces prudents calomniateurs qui ne veulent pas s'exposer eux-mêmes, en frappant un coup pour la défense de la vieille tradition protestante. Si un récent converti dont tout le monde connaît le nom était accusé de quelque acte précis de tyrannie ou de bassesse, il saurait comment écrire et agir pour sa défense, et sa haute réputation le protégerait. Ainsi donc, ô champions protestants, si vous avez un pressant besoin de citer un exemple de duplicité ou de bassesse catholique, jouez votre jeu en sûreté ; mettez-vous à couvert ; choisissez quelqu'un qui puisse être frappé sans rendre les coups, dont vous soyez sûrs de triompher et avec qui on ne risque rien d'éclater en menaces. Attaquez-vous à ce prélat avancé en âge, n'ayant de goût que pour la retraite, ou à cette humble religieuse, dont la profession et les habitudes vous rendent certains qu'elle ne peut vous répondre. Triompez de ce vieillard et de cette femme. Ouvrez votre plus large bouche, rassemblez vos plus ronflantes épithètes, entassez vos sentences les plus prétentieuses, déchargez sur des êtres sans défense toute la malice que vous avez concentrée, que vos coups tombent pesamment sur eux à leur grande confusion, et une armée d'écrivains, avec l'aide de la presse et de la poste, poursuivra l'attaque que vous aurez commencée. Mais ne touchez pas aux convertis, car ils sont connus. Vous ne seriez pas en sûreté en leur imputant quelque chose de plus que les faiblesses ordinaires de l'humanité. Avec eux, il faut employer d'au-

tres procédés. Avec des hommes d'un haut rang, bien posés, très-habiles, en un mot, des hommes qui ont un nom, comment devez-vous agir ? Couvrez-les d'un voile, ensevelissez-les ; ne parlez jamais d'eux dans la presse, à moins d'avoir l'occasion de citer quelque chose à leur désavantage. Branlez la tête, murmurez en société ; détaillez, dans des lettres particulières, le grand changement qui s'est opéré en eux. Ce ne sont plus les mêmes hommes ; ils ont perdu le délicat sentiment de l'honneur, et cela tout à coup ; ils sont sous la domination de nouveaux et tristes maîtres. Renoncez à leur fréquentation ; quand vous les rencontrez, évitez-les, et dites à vos amis que vous êtes peinés de ne pouvoir leur parler. Assurez-vous que vous ne faites rien pour apprendre d'eux quelque chose touchant la foi catholique. Ne connaissez rien touchant leurs mouvements, leurs idées, leur vie. Ne lisez aucun de leurs livres ; ne les laissez lire à aucun de ceux qui subissent votre influence. Cependant vous pouvez utilement insérer dans vos journaux des phrases tronquées extraites de leurs écrits, quelque passage qu'on puisse tourner à leur désavantage, mais pas un mot de plus. Que leurs ouvrages ne soient pas même annoncés. Ignorez ceux qui ne peuvent jamais être oubliés. Pourquoi ? Afin que, par cette violation de tout sentiment naturel et de tout devoir sacré, vous puissiez conserver cette ignorance de la religion catholique, si nécessaire au protestantisme pour maintenir sa puissance.

Voilà en quelques traits, mes frères, une esquisse de l'état actuel de la question, de la détermination



tenace des protestants à n'avoir rien à faire avec nous, et à ne rien dire de vrai sur notre compte, de l'extrême difficulté de l'entreprise à laquelle nous devons consacrer tous nos efforts. Il faut atteindre le but que je vous propose : de là dépend notre sort aujourd'hui. Nos ennemis en sont secrètement convaincus; sans cela, pourquoi s'y opposeraient-ils avec tant de vigueur? Il faut les obliger à nous connaître tels que nous sommes; il faut les obliger à connaître notre religion telle qu'elle est et non pas telle qu'ils l'imaginent; il faut les obliger à nous regarder, et aussitôt ils seront vaincus. Telle est l'œuvre que vous devez accomplir dans la mesure de vos forces et sur laquelle je veux vous donner les avis suivants :

Mettez-vous dans l'esprit, qu'en fait de diffamation et de raillerie, vos ennemis ont fait ce qu'ils pouvaient faire de pire. Il n'est rien qu'ils n'aient déjà dit et qu'ils ne disent chaque jour contre votre religion, vos prêtres et vous-mêmes. Ils ont épuisé toutes leurs armes et vous n'avez plus rien à craindre, car vous n'avez plus rien à perdre. Ils appellent formellement vos prêtres des menteurs. Ils repassent toujours les mêmes vieilles fables, quoiqu'il soit de plus en plus honteux de les répéter. Ils vous ont placés en dehors du monde civilisé. Ils vous ont mis hors la loi devant l'opinion publique; en train d'injure et de calomnie, ils vous traitent plus mal que les convicts ou les sauvages. Vous ne pouvez d'aucune façon les émouvoir, ni par des sourires, ni par des larmes, ni par des remontrances. Vous pouvez ne leur montrer aucune attention, vous pouvez

ne leur donner aucun scandale. Soyez polis envers eux, ils ne seront pas plus doux ; soyez rudes, ils ne seront pas plus violents. Vous ne pouvez les faire penser de vous mieux ou plus mal. Ils ne vous proposent pas de conditions, et ainsi vous n'êtes pas même tentés de leur faire des concessions ; vous n'êtes pas tentés de donner et de prendre, d'employer des biais et des déguisements. Vous avez la force du désespoir et le désespoir fait de grandes choses. Ils vous ont forcés à vous plaindre. Quoi qu'il arrive, s'il y a un changement, ce ne peut être qu'un changement en mieux. Vous ne pouvez être dépréciés par les accusations les plus atroces, car vous êtes sûrs qu'elles pèseront sur vous quoi que vous fassiez. Vous êtes débarrassés de la peur des hommes. Vous n'avez pas besoin de vous demander : Qu'en dira-t-on ? L'Être suprême doit être votre seule crainte, comme il est votre seule récompense.

Maintenant examinez de plus près la situation, elle n'est pas aussi affreuse qu'il semble. Quels sont ceux qui refusent si obstinément de vous connaître ? Quand je dis : « Ils ont fait ce qu'ils pouvaient faire de pire. » Quel est ce pire et qui sont-ils ? C'est là tout l'important de la question. Peut-être aurai-je quelque difficulté à vous expliquer ma pensée, mais dès que vous commencerez à la comprendre, vous la saisirez tout à fait. Et d'abord qui sont-ils ? — Le mot *Ils* signifie divers centres d'influence dans la métropole. Premièrement, une grande portion des membres des deux chambres du Parlement ; ensuite la presse ; troisièmement, les sociétés qui ont leur siège à Exeter-Hall ; quatrièmement, les chaires de l'Église établie et

une bonne partie des dissidents. Voilà nos accusateurs; voilà ceux qui répandent au loin leurs calomnies. Et que font-ils de pire? Sur qui s'étend leur influence? Ils influencent la population de toute la Grande-Bretagne et de l'empire britannique en tant qu'elle est britannique et non catholique, et ils lui persuadent que le catholicisme et tous les catholiques ont l'habitude et font profession de violer la loi morale, les préceptes de la vérité, de l'honnêteté, de la pureté, de l'humanité! S'il en est ainsi, vous me demanderez ce que j'ai voulu dire en affirmant que la situation n'était pas aussi mauvaise qu'elle le paraît, et qu'après tout elle pourrait être pire?

Réfléchissez un instant. Que peut m'importer ce qu'on pense de moi à cent milles d'ici, comparé à ce qu'on en pense chez moi? Je me soucie fort peu de ce que les quatre parties du monde pensent de moi. Je m'inquiète aussi peu de l'opinion de l'empire britannique que de celle du Céleste Empire, pourvu que je sois sûr de ce que Birmingham pense de moi. La question, dis-je, est toute là : que pense de moi Birmingham? Et si j'ai une réponse satisfaisante sur ce point, je puis me résigner à n'en point avoir de satisfaisante d'une autre ville ou d'un autre district d'Angleterre. Voilà un grand principe qu'il ne faut pas perdre de vue.

En voici un autre. J'admets que tout le pouvoir de la métropole est contre nous; j'admets qu'il serait tout à fait hors de propos d'essayer de l'attirer de notre côté. A la vérité, il y a divers membres du parlement qui sont nos coreligionnaires ou nos amis, mais ils sont peu

nombreux. Il y a des journaux qui nous défendent généreusement, mais ils forment une petite minorité. Il y a une portion du clergé protestant qui ne se laisserait pas emporter par le torrent s'il était livré à lui-même. Soit. Je suis forcé pourtant d'avouer que la raison, l'intelligence de la métropole, prise en masse, ne peut pas être redressée par vous, et cela par une simple raison, c'est que vous ne pouvez pas pénétrer jusqu'à elle et la forcer à vous connaître. Je disais que votre victoire consistait à obliger vos adversaires à vous connaître personnellement, en vous mettant devant eux face à face. Mais quelle face a un journal de Londres? Comment arriver jusqu'à lui? comment le voir? qui regarder? à qui se montrer? à Londres, personne n'est connu. C'est le royaume de l'anonyme et de l'incognito. Ce n'est pas un endroit, c'est une région, c'est un Etat. Là rien qui ressemble à une opinion locale, point de connaissance personnelle. De voisinage, de bonne renommée, de mauvaise réputation, il n'y en a pas; aucune maison ne connaît la porte voisine. Vous ne pouvez faire aucune impression sur un tel océan d'unités; il n'y a ni disposition, ni connexion de parties. Or, le grand instrument de propagation des vérités morales, c'est la connaissance personnelle. Un homme se trouve dans un lieu déterminé. Il a diverses personnes groupées autour de lui; il les connaît et il en est connu. Ainsi se forment les idées qui doivent vivre, ainsi s'entreprennent les œuvres qui doivent durer. C'est cette connaissance personnelle qu'on a l'un de l'autre qui est la vraie opinion publique. L'opinion locale est l'opinion

publique réelle. Or, à Londres, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir d'opinion pareille. Comment un homme peut-il montrer ce qu'il est, lorsqu'il est seulement un grain de sable dans une masse, sans relations avec d'autres, sans un lieu déterminé, sans histoire, sans distinction. La foule se presse dans les rues, et quoique chaque personne ait sa marque particulière écrite là-haut, pour les hommes ici-bas c'est toujours une seule et même foule. Cette impersonnalité, si on peut s'exprimer ainsi, envahit tout dans la capitale. Un homme, un inconnu, écrit un article important. Contre quoi? contre des choses? Non, contre des idées. Il écrit contre le catholicisme? Mais qu'est-ce que le catholicisme pour lui? Le saisissez-vous, le remarquez-vous? Non; c'est une idée qu'il a devant l'esprit. Il pare cette idée de certains attributs, et il fait savoir à tout le pays qu'une certaine idée ou vision appelée catholicisme a certaines idées fort mauvaises, qui lui sont étroitement liées. Vous voyez qu'il ne s'agit que d'idées, d'abstractions, d'imagination. Voici que ce grand article parle ensuite de certains individus prêtres catholiques. Les voit-il? les saisit-il? Non. Il donne seulement leurs noms. Il ne s'agit pas de personnes, mais de noms. Et ces noms, soyez-en sûrs, parcourront tout le pays et tout l'empire comme des noms de vilains, de menteurs ou de tyrans, selon le besoin de la calomnie. Cependant ceux que l'on désigne ainsi, ne sont pas personnellement dans un plus fâcheux état pour cela. Ils mangent, ils dorment, ils prient, ils travaillent aussi librement et aussi aisément qu'auparavant. Londres ne peut pas les atteindre, car

les mots seuls ne frappent personne. Les mots ne nous blessent qu'à une condition, et laquelle? Les mots nous blessent lorsqu'ils sont admis et crus dans le lieu même où nous habitons individuellement. Oh! voilà un genre d'opinion publique bien différent! C'est une opinion locale, c'est celle dont je viens de parler, c'est celle qui nous touche de très-près.

Je dis que c'est tout à fait une autre chose lorsque les affirmations exposées par un journal de Londres et crues par tout l'empire, sont actuellement admises dans le lieu où nous habitons. Le fait alors est très-sérieux. Mais remarquez le grand principe auquel nous sommes arrivés : c'est que l'opinion populaire n'agit qu'au moyen de l'opinion locale. L'opinion de Londres ne peut avoir action sur un individu qu'au moyen de l'opinion du pays qu'il habite. L'opinion de la capitale ne peut avoir d'action sur moi qu'au moyen de l'opinion de Birmingham. Londres méconnaît les catholiques; mais catholique est un mot; où est la chose? A Liverpool, à Manchester, à Birmingham, à Leeds, à Sheffield, à Nottingham. Quand même tous les journaux de Londres prouveraient que tous les catholiques sont des traîtres, où cette opinion devrait-elle être portée? Non pas en l'air, non pas dans des articles, non pas dans des bureaux de rédaction, mais à Liverpool, à Manchester, à Birmingham, à Leeds, à Sheffield, à Nottingham. Ainsi, pour que votre manifeste de Londres ait quelque portée, il faut obtenir que les habitants de Birmingham, de Manchester, et des autres villes y adhèrent positivement; sans cela, il importe fort peu que ce soit une opinion de la capitale ou

une opinion de l'empire, ou toute autre grande idée semblable. Vous devez obtenir que Birmingham adopte votre opinion en ce qui concerne les catholiques de Birmingham, et que Manchester applique votre opinion aux catholiques de Manchester. Vous voyez donc que ces grands articles des journaux de Londres n'atteignent qu'à moitié leur but ou plutôt ne l'atteignent pas du tout, en prouvant au monde que tous les catholiques sont des traîtres. Ils devraient sortir de leurs abstractions et de leurs généralités, parler, non pas au monde, mais à Birmingham, à Manchester et à Liverpool, parler, non pas de tous les catholiques, mais des catholiques de Birmingham, de Manchester et de Liverpool ; ils devraient décider chaque endroit en particulier à accepter ce que dit la grande métropole et ce que croit tout l'empire en général.

Ici se présente une autre importante considération. Il n'est pas du tout facile de décider telle ou telle localité, en particulier, d'accepter, au seul mot de Londres, touchant son propre voisinage, ce que Londres dit de toutes les villes en général. Qu'il plaise à Londres de nous renseigner sur le prix du fer ; si ses informations lui viennent de Birmingham ou autres marchés aux fers, c'est bien ; mais si Londres parlait en général et d'après des vues toutes personnelles, je suppose que Birmingham croirait avoir la première voix sur la question, et ne renoncerait pas à son opinion pour adopter les conjectures d'un journal de la capitale. Le cas est le même pour ce qui regarde le catholicisme. Londres peut déclamer contre les catholiques en général, mais Bir-

mingham se fera un devoir de juger d'eux en particulier. Et lorsque Birmingham se fait juge, Londres ne joue plus que le rôle d'accusateur, et l'accusé peut faire entendre sa défense. Ainsi un catholique de Birmingham peut avoir action sur Birmingham, quoiqu'il ne puisse pas avoir action sur Londres. C'est donc dans la pratique un point important que celui que je viens de vous exposer. Je désire que vous tourniez vos regards vers cette opinion locale qui est beaucoup plus forte, plus anglaise, plus chrétienne, que l'opinion populaire ou celle de la capitale, car c'est une opinion qui repose, non pas sur des idées, mais sur des choses, non pas sur des mots, mais sur des faits, non pas sur des noms, mais sur des personnes; c'est une opinion visible, réelle et sûre. Peu m'importe, pour mon bien-être personnel, ce qu'on pense du catholicisme dans l'empire, et ce qu'on en pense dans la métropole, si je sais ce qu'on pense de moi à Birmingham. Londres ne peut avoir prise sur moi que par Birmingham. Sans doute, Birmingham peut avoir action sur moi, mais moi je puis avoir action sur Birmingham. Birmingham peut me voir, et je puis voir Birmingham. Ici on rencontre des personnes, ici on rencontre des faits. Il y a plus d'honnêteté dans un endroit comme celui-ci que dans la capitale, ou du moins l'honnêteté a le dessus. Ici les journaux, par la nature des choses et presque malgré eux-mêmes, sont rédigés dans un système plus franc et plus honnête que dans la capitale. Un membre du parlement pourrait dire que j'ai deux têtes et refuser de se rétracter, malgré mes plus formelles dénégations; il ne serait pas cru à Birmingham. Le monde entier pourrait le croire; ce pour-



rait être un sujet traité dans les meetings des comtés; le premier ministre pourrait l'introduire dans le discours de la reine; ce pourrait être le sujet des plus éloquents débats et des notes les plus passionnées; cela pourrait être communiqué formellement à toutes les cours de l'Europe; à cette nouvelle, les fonds pourraient baisser, des troupes de visiteurs pourraient être envoyées de la Russie, de l'Égypte, des États-Unis, et cependant ce ne serait pas cru à Birmingham. L'opinion locale l'emporterait sur l'opinion populaire.

Vous voyez donc, mes frères, d'où dépend votre succès et comment vous pouvez l'assurer. Ne pensez jamais à la presse de Londres; ne pensez jamais à Exeter-Hall; ne pensez jamais aux orateurs ambulants ou aux meetings solennels; laissez-les faire, ils n'affectent pas l'opinion locale. Ce sont des feux de paille; dès qu'ils ont brillé, ils expirent. Regardez chez vous, voilà où vous devez travailler. Ce que vous avez à faire et ce que vous pouvez faire sont une seule et même chose. Prouvez au peuple de Birmingham, comme vous pouvez le lui prouver, que vos prêtres et vous-mêmes n'êtes pas sans conscience ni honneur, ni moralité; prouvez-le-leur, et il importera peu que chaque homme, femme et enfant inscrits sur les registres de Londres, soient d'une opinion différente. L'opinion de la capitale serait impuissante si elle essayait d'agir sur Birmingham. Elle se briserait contre un obstacle insurmontable. Vous seriez invincibles là où vous êtes connus, malgré le monde entier où vous n'êtes pas connus. Je ne veux pas méconnaître l'influence de Londres; sa presse peut

beaucoup, mais il est des choses qu'elle ne peut pas. Elle est imprudente quand elle s'en prend à des faits. Si alors une discussion s'élève, restez sur votre terrain et non pas sur celui des autres. Prenez soin de vous-mêmes. Trouvez-vous là où vous êtes connus. Faites-vous connaître vous et votre religion de plus en plus, car de cette connaissance dépend votre victoire. La vérité l'emportera. La vérité est puissante et doit triompher, nous en avons un exemple; pourquoi plusieurs personnes ici ont-elles eu l'audace de maintenir les calomnies de Maria Monck? C'est qu'elles ont pour théâtre une ville dont l'Océan nous sépare. Pourquoi ont-elles rejeté les calomnies de Jeffreys? parce qu'il parle d'un endroit qui est à notre portée. Vous ne pouvez pas aller à Montréal, mais vous pouvez aller à Witwick; aussi, pour ce qui regarde Witwick, l'auteur de ces mensonges rétracte ses expressions et cède sur Jeffreys pour obtenir une réputation de candeur, ne pouvant obtenir autre chose. Qui peut douter que si le même personnage allait au Canada il rejetterait Maria Monk, comme faux, et donnerait pour vrai l'histoire de Jeffreys? Oui; lorsqu'il s'embarquera pour New-York, il prendra dans sa poche la véritable histoire des persécutions endurées par Jeffreys avec un portrait de ce personnage gravé au frontispice. Tout cela est si certain et si nécessaire, mes frères, que je ne crains pas de vous donner cet avis en public. Un ennemi pourrait dire dans son cœur : Voilà un prêtre assez fou pour montrer son jeu. Je n'ai point de jeu et je n'ai rien à cacher; je ne remarque pas quels sont ceux qui connaissent les avis que je vous donne, car rien ne peut rendre

ces avis inutiles ; je sens très-profondément la puissance et le triomphe de la vérité ; elle a pour elle la bénédiction de Dieu ; Satan lui-même ne peut que retarder sa victoire ; il ne peut pas l'empêcher.

Je voudrais faire entendre ces paroles, non-seulement à vous, mes frères, mais si j'en avais le droit, à tous les catholiques de l'Angleterre. Que chacun reste ferme sur son terrain, que chacun se fasse approuver par son propre voisinage ; si chaque portion se défend, le tout sera en sûreté. Prenez soin des sous et les francs prendront soin d'eux-mêmes. Laissez de côté la presse de Londres ; n'en appelez point à elle, n'attendez rien d'elle, ne la flattez pas. Ne vous inquiétez pas de l'opinion populaire ; prenez soin de l'opinion locale. Si des temps de trouble surviennent, si l'ennemi se met en fureur, si des voix nombreuses partent du centre et arrivent jusqu'aux extrémités de l'Angleterre, nous menaçant, nous calomniant, parlant tout bas, lâchement, de coups de pierre, de coups de trique, de torches incendiaires, que dira le peuple de Birmingham ? « Les catholiques, dira-t-il, sont sans doute une secte infâme en qui on ne peut se fier, car tel est l'avis du *Times*, d'Exeter-Hall, du premier ministre et des évêques de l'Église établie ; de si bonnes autorités ne peuvent pas avoir tort. Cependant il faut certainement faire une exception pour les catholiques de Birmingham, ils ne sont pas comme les autres ; à la vérité à Manchester, à Preston, à Blakburn, à Liverpool, ils forment une secte repoussante ; mais ici, pour quelque raison que ce soit, ce sont des hommes respectables.

Les prêtres en général sont des monstres achevés ; mais ici leur vie est assurément à l'abri de tout blâme, et ils prennent un très-grand soin de leur peuple. Les évêques sont des tyrans, comme le dit Maria Monk, et des coupe-jarrets, mais il faut toujours excepter l'évêque de Birmingham, qui n'affecte aucun luxe et aucune pompe, qui est simple, modeste, toujours à son travail. » — De la même manière, le peuple de Manchester s'écriera : « Le papisme est horrible assurément et il faut le détruire ; cependant rendons au diable ce qui lui est dû, il y a ici des catholiques qui sont tout à fait des hommes excellents, et nous veillerons à ce que personne ne leur fasse aucun mal. Il n'en est pas ainsi à Birmingham. Là ils ont un évêque, et voilà ce qui fait la différence ; cet évêque est au moins un Wolsey ; de plus, parmi les prêtres de Birmingham, un sur douze au moins n'a pas la foi. Nous ne pouvons nous rappeler qui nous l'a assuré, mais c'était un homme très-respectable, beaucoup trop consciencieux et trop charitable pour calomnier qui que ce soit. » C'est ainsi, mes frères, que les accusations contre les catholiques deviendront comme une sorte de jeu de savate ; étant partout et nulle part, elles finiront par du bruit et par des cris qui ne signifieront rien.

Tel est le système de défense que je regarde comme le devoir spécial des catholiques en ce moment. Vous êtes attaqués de plusieurs côtés ; ne cherchez des amis ni à droite ni à gauche ; ne vous confiez ni à l'Assyrie ni à l'Égypte ; ne vous confiez à personne, adressez-vous à vous-mêmes et ne vous confiez qu'à vous. Je ne prétends pas que vous ne deviez pas être reconnaissants

pour les individus qui sont généreux envers vous, mais prenez garde aux partis. Tous les partis sont vos ennemis ; prenez garde aux alliances ; vous êtes vos meilleurs, vos plus sûrs, vos plus solides amis. Nul ne peut vous blesser que vous-mêmes, nul ne peut vous secourir que vous-mêmes. Soyez fidèles à vous-mêmes, et le succès est entre vos mains ; soyez satisfaits d'avoir votre conscience pure, et votre Dieu de votre côté.

Votre force réside en votre Dieu et en votre conscience ; elle ne réside donc pas en votre nombre. Elle ne réside pas davantage dans les intrigues, les combinaisons, la sagesse mondaine. Dieu opère le salut avec peu comme avec beaucoup, vous devez désirer de faire briller au dehors sa lumière et de répandre partout la suave odeur de sa connaissance. Le nombre n'assure pas un tel succès ; au contraire, plus vous serez nombreux, plus vous serez rejetés contre vous-mêmes par l'animosité et la jalousie croissante de vos ennemis. Vous pouvez, jusqu'à un certain point vous mêler à eux tant que vous êtes en petit nombre, mais vous seriez repoussés sur vous-mêmes si vous deveniez nombreux. La ligne de démarcation serait plus strictement observée ; il y aurait moins de rapports et moins de connaissance réciproques. Ce serait un terrible état de choses que de croître en puissance matérielle si, en même temps, cette répulsion exclusive s'accroissait. Vous devez croître, je le sais ; vous ne pouvez pas l'éviter, c'est là votre destinée, c'est la nécessité du nom catholique, c'est la prérogative de l'héritage apostolique ; mais il faut presque craindre de hâter une extension matérielle sans une

manifestation morale qui y corresponde. Il faut redouter d'avoir en vous le soleil de justice, sans pouvoir répandre la clarté de ses rayons sur la multitude qui vous entoure ; car, d'un autre côté, lors même que vous ne vous accroîtriez pas, vous pourriez faire briller de tous côtés la royale lumière de la vérité et exercer sur le monde une auguste influence morale. Or voilà ce que je désire : je ne demande pas d'accroissement matériel ; que seulement s'accroisse le nombre des âmes gagnées à la foi ; je demande seulement que vous songiez à ce que vous êtes, que vous vous connaissiez vous-mêmes. Je voudrais d'abord l'organisation, l'édification, la culture de l'esprit, le développement de la raison. C'est une force morale et non pas une force matérielle qui vengera la foi que vous professez et assurera votre triomphe. Ce ne sont pas les géants qui font le plus. Que la Terre-Sainte était petite ! et cependant elle a soumis le monde. Que l'Attique était une pauvre contrée ! et cependant elle a formé l'intelligence. Moïse était seul, Élie était seul, David était seul, Paul était seul, Athanase était seul, Léon était seul. La grâce opère toujours avec peu. C'est la claire vision, c'est la conviction intense, c'est la résolution indomptable du petit nombre, c'est le sang d'un martyr, c'est la prière d'un seul, c'est une mort héroïque, c'est une crise d'un moment, c'est l'énergie concentrée d'une parole ou d'un regard qui est l'instrument du ciel. Ne craignez rien, petit troupeau, car il est puissant celui qui est au milieu de vous, et il fera pour vous de grandes choses.

Si des troubles et des épreuves s'élèvent autour de vous, il vous donnera ce dont vous avez besoin à pré-

sent : « Une parole et une sagesse à laquelle vos adversaires ne pourront pas résister. » « Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler ; or, le temps de parler est venu. Ce que je désire, dans les catholiques, c'est le don de manifester au dehors ce qu'ils sont, ce qu'est leur religion. C'est un de ces dons excellents dont l'Apôtre veut que vous soyez envieux. Vous ne devez pas cacher votre talent sous un voile, ni mettre votre lumière sous le boisseau. Je voudrais des laïques non point arrogants, non point âpres dans leurs discours, non point amoureux des disputes, mais connaissant leur religion, la méditant, sachant quelle est la valeur de leurs croyances, ce qu'ils admettent et ce qu'ils rejettent, assez instruits de leur foi et de son histoire pour l'exposer et la défendre. Je voudrais des laïques intelligents et savants. Je ne nie pas que vous soyez tels, mais je ne crains pas d'être sévère, et, comme on pourra le dire, exorbitant dans mes demandes. Je désire que vous augmentiez vos connaissances, que vous cultiviez votre raison, que vous observiez les rapports des vérités entre elles, que vous appreniez à voir les choses telles qu'elles sont, que vous compreniez comment s'accordent la raison et la foi, quels sont les principes et les fondements du catholicisme, en quoi consistent les inconséquences et les absurdités de la théorie protestante. Je ne crains pas que vous deveniez de plus mauvais catholiques en vous familiarisant avec ces sujets, pourvu que vous conserviez un vif sentiment de la présence de Dieu, et que vous pensiez toujours à votre âme qui doit un jour être jugée et sauvée. En tout temps, les laïques ont donné la mesure

du catholicisme. Ils ont sauvé l'Église d'Irlande, il y a trois siècles, et ils ont trahi l'Église d'Angleterre. Nos directeurs ici furent fidèles; notre peuple fut lâche. Vous devriez être capables de manifester au dehors ce que vous sentez et ce que vous pensez, aussi vivement que vous le pensez et que vous le sentez; vous devriez être capables de faire comprendre aux autres les fictions et les tromperies de vos adversaires, d'expliquer les accusations portées contre vous de façon à satisfaire non pas les fanatiques, mais les hommes de sens à quelque opinion qu'ils appartiennent. Un effet immédiat de votre aptitude à agir ainsi sera cette confiance qui vous est si nécessaire. Alors vous n'aurez pas même la tentation de vous joindre aux autres, de courtiser soit les partis politiques, soit les particuliers; ce sont eux plutôt qui vous courti-seront, vous. Vous ne serez plus abattus ou irrités (si vous l'êtes maintenant), en trouvant des difficultés sur votre chemin, en étant injuriés, regardés comme menteurs, traités avec injustice. Vous vous appuierez sur vous-mêmes, vous serez calmes, vous serez patients. L'ignorance est la racine de toute petitesse. Celui qui peut se rendre compte des lois, de tous les combats de l'ordre moral, de l'incohérence de l'erreur, de l'issue des perplexités, de la fin de toutes choses, de la présence du souverain Juge, celui-là devient nécessairement philosophe, patient, magnanime.

La culture de l'esprit, je le sais, n'est pas la même chose que les principes religieux, mais elle contribue beaucoup à éloigner de nous la tentation d'adopter certaines formes d'obliquité morale. La nature humaine,



laissée à elle-même, est susceptible d'innombrables sentiments plus ou moins malséants, inconvenants, chétifs et misérables. Elle est en peu de temps revêtue et couverte d'une foule de petits vices et de disgracieuses infirmités : jalousies, ruses, lâchetés, humeurs chagrines, ressentiments, obstinations, travers de jugement, idées vulgaires, impertinence, égoïsme. La culture de l'esprit, qui ne peut par elle-même guérir les grandes plaies de la nature humaine, peut beaucoup pour la guérison de ces petits défauts. Plus notre horizon intellectuel s'étend, plus nous faisons de progrès dans la connaissance des hommes et des choses, et plus aussi nous faisons des progrès dans ces qualités et ce caractère de l'esprit que l'on désigne par le nom de *gentleman*. Et si cela est vrai de toute sorte d'hommes, quels que soient leurs principes religieux, cela est encore plus vrai des catholiques. Vos ennemis, mes frères, agissent trop souvent comme des hommes mal élevés. Ce sera à vous, en dépit de toute provocation de leur part, à être humains, polis, nobles dans vos rapports avec eux, à mettre beaucoup de droiture dans vos relations, à montrer de la candeur, de la générosité, des sentiments honorables, du bon sens et de la patience, à éviter de remporter de petits avantages sur eux, à faire vers eux la moitié du chemin, à ne pas vous arrêter aux insultes, à supporter les imputations, à interpréter les actions de tous dans le meilleur sens possible. Ce n'est pas seulement plus religieux, plus convenable, plus heureux, d'avoir ces excellentes dispositions d'esprit, mais c'est aussi de beaucoup le meilleur moyen de persuasion et de succès. Vous voyez que je

vous adresse presque un langage mondain ; je ne vous parle pas au nom de la charité chrétienne ; ce serait le prendre sur un ton trop élevé pour le sujet que je traite en ce moment.

Quand vous agirez ainsi, on essayera d'autres armes. Plus vous serez sérieux, plus on fera d'efforts pour vous tourner en ridicule. Mais le ridicule ne vous blessera pas comme il blesse les autres corps religieux. Vos ennemis haïssent et craignent le catholicisme ; ils peuvent rire de quelques individus, de quelques détails, mais jamais du catholicisme lui-même. Vraiment, je suis disposé, en un sens, à admettre cette maxime d'un incrédule qui a soulevé naguère tant de discussions : Le ridicule est la pierre de touche de la vérité. Le méthodisme est ridicule ; le puritanisme pareillement ; il n'en est point ainsi de la religion catholique. On l'a injuriée ; on l'a diffamée ; on n'a pas pu la ridiculiser. Elle est trop réelle, trop vigoureuse, trop vivace pour avoir quelque chose à craindre des plus brillants efforts des satiristes et des hommes d'esprit.

Vous ne pourrez pas réduire au silence vos adversaires ; n'en soyez pas surpris. Cela ne prouvera pas qu'ils ne vous estiment pas secrètement. Les hommes sont mus par diverses impulsions. Ce qu'ils montrent à la surface n'est pas le signe de ce qu'ils sentent à l'intérieur. Lorsqu'ils ont posé des affirmations, ils ne peuvent pas les rétracter ; leur honte serait trop grande ; aussi, tout en continuant à faire du bruit, ils désirent sortir de la mauvaise position où ils sont engagés. La vérité est puissante : Ils ont reçu intérieurement un choc ; ils sont énervés par la conscience intime de leur

insuccès. Ils sont irrités contre eux-mêmes, et, quoiqu'ils ne vous aiment pas plus qu'auparavant, ils seront plus prudents une autre fois. Ils parlent dès lors avec moins de suffisance, ou du moins s'ils sont encore eux-mêmes aussi hardis et aussi téméraires, les autres ne les suivent plus. L'opinion publique ne leur répond plus. Une calomnie qui tout d'abord était formidable, tombe maintenant sur des cœurs insensibles et sur des oreilles qui ne veulent pas entendre; elle ne jette pas de profondes racines dans le public.

J'ai dit ce qui me paraît probable, mais je ne prétendrai pas qu'il ne puisse en être autrement. Toutefois, supposons que le préjugé existant, pareil à un sol bien préparé, reçoive toute espèce de faux témoignages, de sarcasmes, de bouffonneries, de sophismes, dirigés contre la religion catholique, et que le mépris et la haine qu'on ressent à présent contre ses adhérents soient encore excités par l'accroissement de leur force et de leur intelligence, et deviennent des sentiments plus orgueilleux et plus indomptables, qu'arrivera-t-il? — *Noli æmulari*; ne soyez point jaloux ni chagrins. Vous n'êtes pas comme les autres. Vous avez en vous ce que les autres n'ont pas. Vous avez en vous un don surhumain, le don non-seulement de pouvoir discuter hardiment, mais encore desouffrir patiemment. Cette supposition ne se réalisera pas; rien ne nous oblige à nous y attendre. Cependant j'avoue que je n'ai pas sur ce point la confiance que j'avais, il y a un an, quand je disais que les catholiques ne seraient jamais persécutés de nouveau en Angleterre. Ils ne le seront pas; cependant de récents événements

ont montré que si je ne me suis pas fait illusion sur le préjugé intense qui prévaut contre nous, j'ai exagéré cet amour des Anglo-Saxons pour la justice et la loyauté que je regardais comme un des principaux traits de leur caractère. Hélas ! que de choses j'aurais à dire sur ce point ! Mais cela ne regarde pas les catholiques, bien que cela regarde beaucoup les Anglais. Cela ne nous importe pas, parce que, ainsi que je l'ai dit : « Celui qui est au milieu de vous est plus grand que celui qui est au milieu du monde. » Je ne crois pas, je ne puis pas croire qu'un temps de sérieuse persécution s'approche. Je ne voudrais pas employer de grands mots, provoquer ce qui est si redoutable, et sembler l'appeler en le suggérant. Pour moi, j'avoue que je n'ai pas un grand amour de la persécution. Je ne suis pas à cet âge de la vie qui, ordinairement, aime le danger. Demeurer tranquille, n'être pas troublé, vivre en paix avec tout le monde, sous les yeux de mes frères, méditer sur l'avenir et mourir, telle est la perspective qui peut le mieux me convenir. Cependant, mes frères, je n'ai aucun doute ni quant à moi, ni quant aux catholiques en général, sur les suites d'une persécution. Je suis sûr que nous supporterions généreusement cette épreuve, non par la force de la nature, mais par la force de la grâce, non à cause de ce que nous sommes par nous-mêmes, mais à cause de la merveilleuse puissance qui est au milieu de nous, et qui nous remplit tous selon les proportions diverses de notre capacité.

Chaque âge n'est pas l'âge des saints, mais il n'est aucun âge qui ne soit l'âge des martyrs. Examinez l'his-

toire de l'Eglise. Vous trouvez une foule d'exemples d'hommes qui ont consumé leur vie ou une longue période d'années dans des travaux pénibles, en se soumettant à des règles austères. Ils ont accompli leur œuvre lentement, silencieusement, avec persévérance, rencontrant des oppositions même dans leur entourage, regardés avec suspicion même par de bons catholiques, considérés comme extravagants, intempérants, trop attachés à leur volonté, car le temps est nécessaire pour prouver le bien avec évidence, se livrant à des œuvres héroïques, agissant, souffrant avec une foi surhumaine, avec une patience surhumaine, et à la fin mourant non de mort violente, mais dans la paix : tels sont ceux que j'ai appelés par excellence des saints. Ce sont, dans leur genre, de grands types, et ils forment contraste avec les martyrs. Ils sont, en général, le produit des temps prospères de l'Eglise; je veux dire des temps où l'Eglise jouit de la faveur du monde, possède la richesse, la science, le pouvoir, la renommée. Le premier, dans l'histoire de ces grandes créations de Dieu, est saint Athanase. D'autres le suivent en foule si pressée que je ne puis les énumérer : saint Chrysostome, presque un martyr aussi; saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, tous placés dans une sphère distincte de devoirs religieux, mais tous des héros. Tels furent aussi saint Benoît, saint Léon, saint Grégoire I<sup>er</sup>, saint Romuald, saint Grégoire VII; saint Bernard, saint François, saint Thomas d'Aquin, saint Ignace, saint Vincent de Paul. Aussi loin que nos regards peuvent porter, nous ne voyons rien de

pareil sur la terre en ce moment. Notre siècle n'est pas non plus semblable à leur siècle. Nous ne vivons pas à une époque de gloire temporelle pour l'Eglise, à une de ces époques qui vit les princes attachés à leurs devoirs, les gouvernements loyaux, et où l'Eglise avait de vastes possessions, d'amples loisirs, des écoles fameuses, de riches bibliothèques, des fondations savantes, des sanctuaires honorés. Notre époque est plutôt semblable au premier âge de l'Eglise; lorsqu'elle était si humble, en apparence, en noblesse, en science, en richesse, dans l'héritage du Seigneur; lorsque nous nous recrutions surtout dans les derniers rangs de la société; lorsque nous étions pauvres et ignorants; lorsque nous étions méprisés et haïs par les grands et les philosophes, comme formant une association grossière, stupide et obstinée, ou comme des gens engagés dans une folle et criminelle conspiration. Notre époque est semblable à ce premier âge durant lequel l'histoire ne mentionne aucun saint qui remplit l'esprit comme une grande idée, tel que saint Thomas d'Aquin, ou saint Ignace, et dans lequel les plus habiles écrivains appelés chrétiens appartiennent à des écoles hérétiques. Nous avons certainement peu de choses à montrer pour notre gloire, et les paroles du Psaume se réalisent pour nous : « Ils ont mis le feu à ton sanctuaire; ils ont souillé le lieu qu'habite ton nom sur la terre. Nous n'avons pas vu nos signes; il n'y a plus de prophète maintenant et il ne nous connaîtra plus. Combien de temps l'ennemi nous adressera-t-il des reproches? Doit-il insulter ton nom à jamais? » Voilà ce qui se passait aussi au premier

siècle de l'Église. Les fidèles étaient méprisés et détestés comme nous le sommes ; ils n'avaient pas la splendeur et la célébrité dont l'Église a joui dans des temps plus voisins des nôtres. Cependant, n'avaient-ils rien à montrer ? Étaient-ils sans gloire ? Ah ! ce fut avec magnificence l'âge des martyrs. Les plus horribles tortures que l'imagination puisse concevoir, les genres de mort les plus terribles, furent le partage, le privilège accepté, la joie et l'orgueil de ces multitudes méprisées. Ce ne fut pas un petit nombre, ce furent des milliers de chrétiens, de toute condition, hommes, femmes, enfants, jeunes filles, esclaves, domestiques, qui offrirent volontiers leur sang, leurs membres, leurs têtes, au bourreau, plutôt que de souiller leur foi et leur profession par l'acte le plus léger qui aurait impliqué l'apostasie.

Tels étaient les fruits que produisait la mère des saints dans sa vallée d'humiliation, lorsqu'elle semblait n'avoir que difficilement une grande pensée, une forte intelligence, une brillante culture d'esprit. Et quels étaient ceux de ses enfants qui faisaient si librement le sacrifice de leur vie ? Quelle avait été leur préparation ? Comment avaient-ils été formés ? Étaient-ce des hommes adonnés spécialement au jeûne, à la prière, à l'examen de la conscience ? Non, je le répète, c'étaient des hommes ordinaires pour la plupart. Ce n'étaient pas eux qui agissaient, ce n'était pas ce qui avait mûri en eux, c'était cet immense océan de foi qui les remplissait, qui les inondait, qui les entraînait à ces admirables manifestations de la puissance divine. C'était

l'esclave sans instruction, c'était le tendre petit enfant, c'était la timide jeune fille, aussi bien que l'évêque ou l'évangéliste, qui embrassaient leur croix et qui souriaient en entrant dans la carrière sanglante. C'était le soldat des légions, c'était le geôlier ou le bourreau converti tout à coup, c'était un témoin du dernier martyr, que dis-je ? c'étaient des païens qui, avec un chant joyeux, se levaient et allaient laver et blanchir leur robe dans le sang de l'Agneau même. Chose étrange à dire ! parmi ceux qui avaient été chrétiens avant la persécution, si bons et pieux qu'ils fussent, éclataient, nous dit l'histoire, des dissentiments, des extravagances et autres moindres fautes, pendant qu'ils étaient en prison et qu'ils attendaient la mort ; montrant ainsi clairement qu'ils n'avaient pas tous cet esprit soumis et discipliné, qui a distingué ces grandes lumières des temps postérieurs dont j'ai parlé. Faites un examen attentif du martyr et de ce qui y ressemble depuis le premier siècle jusqu'à nos jours. Qu'était-ce que saint Justin ? Un philosophe orné de grandes vertus séculières, mais assurément pas mieux enraciné dans la vérité chrétienne que la masse de nos laïques. Qu'était-ce que notre saint Alban ? Un officier romain qui fit une action généreuse, donna asile à un prêtre, fut converti par lui, confessa le christianisme et fut mis à mort. Qu'était-ce que saint Herménégild, qui vécut plusieurs siècles plus tard ? Un généreux jeune homme qui, par sa mort glorieuse, non-seulement gagna la couronne du martyr, mais racheta certaines actions condamnables que l'histoire lui impute durant le cours de ses tribulations. Qu'était-ce que notre saint Thomas



de Cantorbéry? Un homme qui avait servi son Dieu d'un cœur loyal, et mené une vie ascétique même pendant qu'il était dans le monde, mais qui, avant son élévation à la primatie, s'était laissé aller à une pompe et à une magnificence peu convenables non-seulement pour un prêtre, mais pour quiconque eût été engagé dans les ordres inférieurs du saint ministère. Voyez, en des temps plus récents, la mort héroïque des prêtres martyrs en France, durant les excès de la première et sanguinaire révolution. Quoique d'une conscience pure et d'une bonne vie, ils semblent n'avoir pas eu de marques spéciales de sainteté dans leur caractère et dans leur vie. Voyez, enfin, le dernier martyr de l'Eglise de France, comme on peut l'appeler, l'illustre archevêque de Paris. Sans doute, il avait toujours soutenu et orné sa haute dignité par la sainteté de sa vie et une réputation sans reproche. Le dernier acte glorieux de sa carrière a répondu à tout ce qu'il avait fait auparavant. Cela est vrai, mais je dois faire observer que ce brillant exemple de dévouement et de paternelle tendresse pour son troupeau avait d'abord été prévu par lui, à ce qu'on dit, avec une sorte d'effroi, à cause de l'amabilité et de la douceur de ses dispositions naturelles, qui pouvaient lui faire redouter des conflits aussi affreux que ceux au milieu desquels il fut appelé en dernier lieu. Cependant, lorsque la voix de son Dieu se fit entendre, il alla avec calme dans les rangs d'un peuple en furie, se tint au milieu de combattants acharnés, avec l'espérance de les séparer, et reçut la blessure qui termina ses épreuves et le fit entrer dans le séjour des récompenses

éternelles. On peut donc dire ceci, comme une règle générale, quand on parle des divers membres de la blanche armée des martyrs : Ils ont été pour la plupart des hommes d'un noble zèle, d'une prouesse chevaleresque, qui ont étonné le monde, étonné leurs amis et se sont étonnés eux-mêmes, par ce que la grâce qui est dans l'Église les a rendus capables de faire. Ils ont atteint tout d'un coup leur plus grand développement. « Devenus parfaits en peu de temps, comme dit la Sagesse, ils ont accompli l'œuvre de beaucoup d'années. » Ils ont brillé au dehors, « ils ont couru ça et là comme des étincelles parmi les roseaux, » comme ces feux soudains et éblouissants qui, jaillissant de la machine électrique, nous révèlent le pouvoir et l'intensité des terribles éléments qu'elle contient.

L'Église de Dieu ne peut point changer. Ce qu'elle a été, elle l'est encore. Tels ont été nos pères, tels nous sommes. Nous semblons pareils aux autres hommes, mais nous avons en nous ce que les autres n'ont pas, l'élément latent d'une force indomptable. Notre époque peut n'être pas l'âge des saints, mais toutes les époques sont l'âge des martyrs. La flèche est sur la corde et le bras est tiré en arrière ; « si le Seigneur dit un mot, » grande sera la multitude de ses champions. Oh ! mes frères, il est difficile pour vous et pour moi de réaliser ces choses ; il est difficile pour nous de croire que nous avons en nous cette force, étant ce que nous sommes, mais nous l'avons. Il est difficile aussi pour nous de croire que l'occasion peut se présenter de manifester cette force. Je ne dis pas que le temps viendra ; je

pense qu'il ne peut pas venir ; mais je dis seulement que si les circonstances exigeaient de nous la manifestation de l'amour du martyr, vous et moi, par la grâce de Dieu, nous aurions en nous cet amour. Je dis seulement que dans les petites tribulations qui peuvent aisément venir nous éprouver, il est utile de penser que nous pouvons croire posséder en nous la force qui nous ferait supporter les tribulations les plus grandes. Il serait utile aussi pour nos adversaires des hautes classes ou des classes inférieures de graver cette vérité dans leur cœur. Ils feraient bien de se rappeler qu'il y a un certain principe que nous appelons zèle et qu'ils appellent fanatisme. Qu'ils prennent garde d'exciter ce qu'ils appellent, en se moquant, l'esprit fanatique des catholiques. Pendant des années et des années les catholiques d'Angleterre ont supporté les calomnies personnelles, l'insulte et l'injustice. Dans leurs propres personnes, et non pas simplement dans leur profession religieuse, ils ont été traités comme on n'a jamais traité les adhérents d'aucune autre croyance, avec mépris, haine et cruauté. Les protestants ont montré de la répugnance à s'approcher d'eux, et ils ont presque écarté de leur société ceux qui s'en approchaient, comme pour leur infliger la plus grande excommunication possible, ainsi qu'aux plus maudits réprouvés, aux plus affreux blasphémateurs qui puissent exister sur la face de la terre. Les catholiques ont supporté et ils supportent de pénibles habitudes sociales qui, sous leur forme la plus douce et la plus aimable, n'ont jamais dépassé la pitié et la condescendance. Ils ont supporté et ils supportent

« d'être assis sur le seuil et d'être la risée des païens, silencieux et maîtres d'eux-mêmes, » attendant que l'aurore se lève et qu'un jour plus heureux commence.

Tel a été notre sort jusqu'à cette heure, mais que nos ennemis se souviennent que, s'ils ont leur point d'honneur, nous avons le nôtre. Ils nous ont enlevé pouvoir, richesse, renommée, considération, ils ne nous ont rien laissé que notre héritage apostolique. Et maintenant ils veulent nous enlever l'agneau qui est notre seul trésor. Il y a un vieux proverbe qui dit : « Laissez Camarina tout seul ; il est meilleur quand il est seul. » Laissez-les, en hommes de bon sens, je ne dis pas accepter le catholicisme comme vrai, mais l'admettre dans leur imagination comme un fait. On raconte qu'un profond homme d'État, un grand monarque de notre temps, pressé par quelques-uns de ses courtisans d'en venir à une rupture ouverte avec le Saint-Siège, leur fit cette réponse : « Si vous pouvez mettre le doigt sur une page de l'histoire et me montrer un seul exemple d'un pouvoir civil qui, en discussion avec Rome, soit sorti de ce conflit avec honneur et succès, je céderai à vos désirs. » Dernièrement a été rendue publique l'opinion du prince de Talleyrand, ce profond politique, qui, tout prêtre apostat qu'il était, mettait au nombre des trois grandes fautes politiques de Napoléon sa querelle avec le pape. Il n'y a qu'un moyen de remporter sur nous un succès décisif, et on ne peut en concevoir d'autre, c'est un massacre universel. Qu'on nous extermine, comme on a déjà fait, qu'on tue les prêtres, qu'on décime les laïques, on aura défait le papisme pour quelque temps ; on n'a pas d'autre moyen. On peut

remporter sur nous une victoire matérielle, jamais une victoire morale.

Telles sont les pensées qui doivent nous fortifier et nous soutenir, quelles que soient les épreuves qui nous attendent. Je pourrais poursuivre ces considérations, mais il me suffit de vous les avoir suggérées. Il ne me reste plus qu'à me recommander à votre bon souvenir, mes frères, et à remercier ceux qui, bien que n'étant pas de notre communion, ont honoré cet entretien de leur présence. Si je pouvais prendre la liberté de m'adresser directement à eux, je les presserais vivement de penser à ce que j'ai dit, même s'ils n'ont pas été satisfaits de ma manière de dire. Les esprits, les jugements, les goûts, sont si différents que je ne puis espérer d'avoir contenté tout le monde, même ceux qui sont le mieux disposés à mon égard. Les plus indulgents peuvent penser qu'il y a beaucoup de choses que j'aurais pu mieux dire et d'autres choses que j'aurais pu omettre; cependant je les prie de croire que je n'ai rien avancé au hasard et que j'avais des raisons pour dire ce que j'ai dit et pour le dire comme je l'ai dit. Il est aisé d'imaginer de meilleurs moyens de faire les choses, mais très-malaisé de les trouver. Souvent le meilleur moyen, suivant la nature des choses, n'est pas celui qui est positivement bon, mais celui qui peut mieux réussir que les autres. Réellement, dans la situation actuelle, il est difficile de dire quoi que ce soit en faveur du catholicisme avec l'intention de faire quelque impression, sans encourir de graves critiques d'un genre ou d'un autre; il est impossible de le dire sans offenser griève-

ment ses adversaires. Mais, après tout, malgré toutes les imperfections qui sont inséparables des actions humaines, malgré les différences de jugement qui grossissent encore ces imperfections, j'espère qu'il y a dans ce que j'ai dit une substance de vérité qui restera et produira ses effets quelque part. Le bien n'est jamais accompli qu'aux dépens de celui qui le fait. La vérité n'est jamais fortifiée que par le sacrifice de ceux qui la prêchent. N'encourussent-ils pas d'autre peine, il leur faut toujours manifester leurs propres imperfections. On ne ferait rien, si on attendait, avant d'agir, de pouvoir le faire si bien que personne ne pût y trouver aucun défaut.

Cela étant, que puis-je faire sinon espérer que ce que j'ai dit sera utile à ceux qui l'ont entendu, et que ce que j'aurais pu mieux dire me sera utile à moi-même en me rendant plus mécontent de moi, en m'apprenant à me résigner à l'inquiétude et à l'anxiété qu'éprouve nécessairement celui qui a parlé hardiment sur un sujet impopulaire en des temps difficiles? Il me faut avoir la ferme confiance que cette inquiétude et cette anxiété apportent, après tout, quelque bien réel à ceux qui ont agi sincèrement, qui n'ont employé aucun procédé indigne, qui ne se sont proposé aucun motif personnel.

## NOTES.

---

Voici l'exacte reproduction du passage, dont un extrait a été cité dans la première conférence, tel qu'on le trouve dans l'ouvrage de Blanco White :

« Les jésuites ont eu, jusqu'à l'abolition de leur ordre, une influence presque sans rivale sur les classes élevées de la société espagnole. Ils avaient à peu près monopolisé l'instruction de la jeunesse espagnole, à laquelle ils travaillaient sans aucune rémunération pécuniaire, et ils étaient également zélés à propager les sentiments de dévotion chez leurs élèves et dans la masse du peuple. On sait généralement que, dans la distribution de leurs divers emplois, les travaux sont divisés de la façon la plus minutieuse. Par un raffinement de politique ecclésiastique, les candidats qui désiraient entrer dans l'ordre étaient, après une épreuve d'une longueur démesurée, liés par des vœux, qui, en les privant de toute liberté, laissaient cependant un pouvoir discrétionnaire pour les repousser de la Compagnie. Pendant ce temps, ils étaient incessamment surveillés par l'œil pénétrant du maître des novices. Un rapport minutieux sur leur caractère et la tournure particulière de leur esprit était envoyé aux supérieurs, et, à la fin du noviciat, les sujets étaient employés à l'avantage de la communauté, sans jamais forcer les tendances de l'individu, ou partager ses facultés naturelles par des occupations trop multipliées. Là où, comme en France et en Italie, la littérature était en haute estime, les jésuites n'épargnaient aucune peine pour faire surgir parmi eux des hommes éminents dans cette partie. En Espagne, leur principale ambition était d'avoir dans leurs maisons des prédicateurs populaires ainsi que des confesseurs zélés, prudents et agréables. Pascal et les jansénistes, dont il fut l'organe, ont accusé les jésuites de relâchement systématique dans leurs doctrines morales ; mais je crois que cette accusation, bien que plausible en théorie, est sans aucun fondement dans la pratique. Si, en vérité, la vertu ascétique pouvait être

détournée de la mauvaise tendance qui lui est propre ; si un système de perfection morale qui a pour base la doctrine manichéenne des deux principes, bien que désavouée et déguisée, pouvait être appliquée avec quelque avantage comme règle de conduite, les jésuites obtiendraient ce résultat. Les doctrines rigoureuses, inflexibles des jansénistes, en renfermant des personnes de tous les caractères et de tous les tempéraments, dans une prison imaginaire de perfection, soumettent rapidement leur système au jugement de l'expérience. Ils sont semblables à ces enthousiastes qui, s'aventurant à pratiquer quelque précepte évangélique dans son sens littéral, ont rendu l'absurdité de leur interprétation aussi claire que la lumière du jour. Une plus grande connaissance du monde a rendu les jésuites plus prudents dans la manière de cultiver les sentiments de dévotion. Ils ont parfaitement reconnu qu'il est peu prudent de s'engager dans une hostilité ouverte avec ce qu'on appelle le monde dans le langage ascétique. De temps en temps ils produisent un ardent champion qui, comme leur fondateur Loyola, peut, avec honneur pour ses chefs, provoquer l'ennemi à un combat singulier ; mais la masse des combattants mystiques est tenue dans une sorte de trêve jalouse qui, en dépit de toutes les précautions, a souvent produit des réunions joviales des partis placés aux deux côtés extrêmes. Les bons pères se sont alors jetés en avant pour repousser leurs soldats en arrière dans le camp, et ils ont rempli la place des déserteurs, grâce à l'infatigable habileté avec laquelle ils engagent des recrues.

» D'après tout ce que j'ai appris, l'influence des jésuites sur la moralité de l'Espagne fut sans aucun doute favorable. Leur bonté attirait la jeunesse de leurs écoles à leur compagnie, et, quoiqu'on doive reconnaître qu'ils avaient recours à divers artifices pour attirer dans leur ordre les gens les plus riches et les plus capables, ils n'en ont pas moins grandement contribué à conserver la vertu dans ce siècle de relâchement, et cela par les liens de l'affection et par le joug si doux de l'exemple. Leurs églises étaient chaque dimanche encombrées de fidèles qui y venaient régulièrement se confesser et recevoir la communion. Les jésuites ont fortement encouragé la pratique qui consiste à choisir un prêtre non-seulement à titre de confesseur, mais comme *directeur de conscience*. Les conséquences ultérieures de cet abandon du jugement privé sont vraiment dangereuses et dégradantes ; mais dans un pays où la plus sombre superstition entraîne constamment l'esprit dans les extrêmes opposés de la mélancolie et de l'exaltation religieuses, les esprits faibles sont souvent préservés de ces écarts par l'assistance amicale d'un *directeur* prudent, et les jésuites montrent en général de grandes qualités pour cette charge délicate. Leur conduite était irréprochable et leurs manières distinguées. Tout en entretenant des relations pleines de dignité avec les classes moyenne et élevée, ils étaient toujours prêts à secourir et à instruire les pauvres, sans cependant descendre à leur niveau. Depuis l'expulsion des jé-



suites, les classes supérieures évitent généralement la compagnie des moines et des religieux, excepté dans les relations obligées et officielles du ministère, tandis que les classes inférieures d'où sortent un grand nombre de ces saints de profession, et où ils reparaissent après avoir acquis une importance relative et avoir fait des progrès dans la grossièreté et le vice, ont plus à souffrir de leur influence que si elles étaient laissées sans aucun ministère religieux. »

---

NOTE SUR CET EXTRAIT.

« Le désordre qui prévaut maintenant parmi les moines mis en contraste avec la conduite des jésuites, telle que nous l'ont fait connaître les écrivains contemporains les plus accrédités, est extrêmement remarquable. Quoi que l'on pense des fautes politiques de leurs chefs, leurs ennemis les plus acharnés ne se sont jamais aventurés d'accuser l'ordre des jésuites d'irrégularité au point de vue de la morale. La police intérieure de ce corps prévient la possibilité de toute inconduite grossière. Un jésuite ne peut pas mettre le pied hors de sa maison avant de se rendre chez le supérieur pour lui en demander la permission et obtenir un compagnon que l'on choisit toujours avec le plus grand soin. Ils ne peuvent jamais passer la nuit hors de leur établissement, à moins que ce ne soit pour assister un mourant, et même, dans ce cas, ils sont dans l'obligation la plus rigoureuse de rentrer n'importe à quelle heure, dès que la personne a rendu le dernier soupir. » (*Lettres de Doblado dans le New Monthly Magazine*, 1821, vol. 11, p. 157, 158).

## TABLE DES MATIÈRES

|  | Page.      |
|--|------------|
| <b>DÉDICACE</b> . . . . .  | <b>4</b>   |
| <b>PRÉFACE DE L'AUTEUR</b> . . . . .   | <b>5</b>   |
| <b>PREMIÈRE CONFÉRENCE.</b>  |            |
| <b>De la manière dont l'Église catholique est envisagée par ses ennemis</b> . . . . .                              | <b>44</b>  |
| <b>SECONDE CONFÉRENCE.</b>   |            |
| <b>La manière de voir des ennemis de l'Église se soutient et se transmet par tradition</b> . . . . .               | <b>59</b>  |
| <b>TROISIÈME CONFÉRENCE.</b>   |            |
| <b>La manière de voir des ennemis de l'Église ne s'appuie que sur des fables</b> . . . . .                         | <b>107</b> |
| <b>QUATRIÈME CONFÉRENCE.</b>   |            |
| <b>Les témoignages véridiques ne répondent pas aux exigences de la tradition des ennemis de l'Église</b> . . . . . | <b>155</b> |
| <b>CINQUIÈME CONFÉRENCE.</b>   |            |
| <b>Inconséquence logique de la manière de voir des ennemis de l'Église</b> . . . . .                               | <b>214</b> |

SIXIÈME CONFÉRENCE.

La manière de voir des ennemis de l'Église se soutient par le préjugé. 265

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

Des principes supposés vrais règlent la manière de voir des ennemis de l'Église. . . . . 319

HUITIÈME CONFÉRENCE.

L'absence de relations avec les catholiques protège la manière de voir des protestants et des ennemis de l'Église. . . . . 373

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

Devoirs des catholiques en ce qui concerne la manière de voir des protestants et des ennemis de l'Église. . . . . 431

NOTES. . . . . 478

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



